

A decorative blue floral border with intricate scrollwork and leaf patterns, framing the central text.

**Hitchcock
Présente - 14 -
Histoires à
Claquer des**

Hitchcock, Alfred

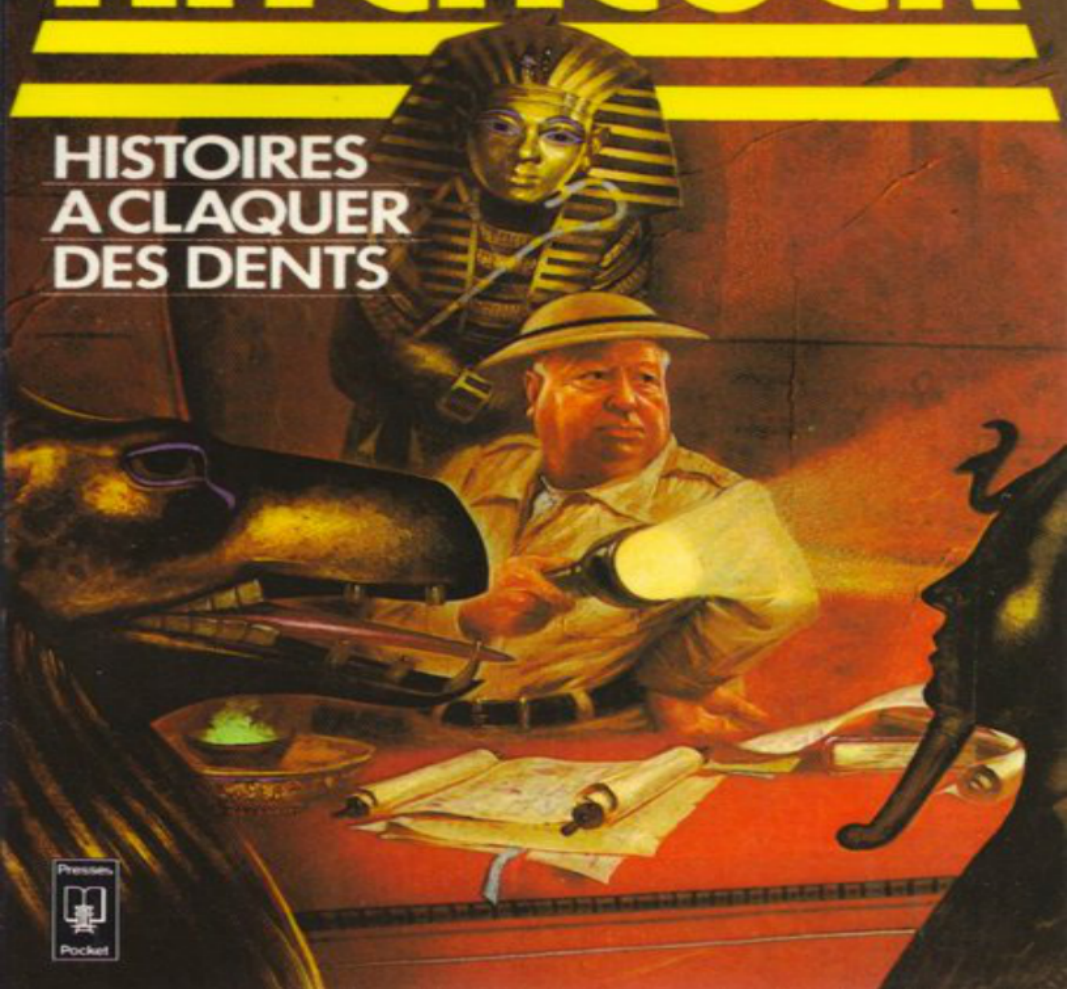
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

PRESENTE

HITCHCOCK

HISTOIRES
A CLAQUER
DES DENTS



HISTOIRES À CLAQUER DES DENTS

RECUEILS D'ALFRED HITCHCOCK

DANS PRESSES POCKET :

HISTOIRES TERRIFIANTES

HISTOIRES ÉPOUVANTABLES

HISTOIRES ABOMINABLES

HISTOIRES À LIRE TOUTES PORTES CLOSES

HISTOIRES À LIRE TOUTES LUMIÈRES ALLUMÉES

HISTOIRES À NE PAS FERMER L'ŒIL DE LA NUIT

**HISTOIRES À DÉCONSEILLER AUX GRANDS
NERVEUX**

HISTOIRES PRÉFÉRÉES DU MAÎTRE ÈS CRIMES

HISTOIRES QUI FONT MOUCHE

HISTOIRES SIDÉRANTES

ALFRED HITCHCOCK

Présente

**HISTOIRES À CLAQUER DES
DENTS**

Le titre original de cet ouvrage est :

TALES TO KEEP YOU SPELL BOUND

LE PERSÉCUTEUR

(The Pursuer)

par HOLLY ROTH

Lorsque la porte de son appartement eut claqué derrière lui, Talia se leva de sur le divan, alla pousser le verrou, puis demeura appuyée contre la porte, à attendre que ses jambes cessent de trembler. Lorsqu'elle eut recouvré son calme, elle traversa la pièce pour allumer une lampe. Ceci fait, elle passa dans sa chambre où elle alluma le plafonnier et arrêta le magnétophone. Elle marcha vers le lit, ne se rappelant plus pourquoi elle était là puis, la mémoire lui étant revenue, elle ouvrit le casier de côté dans le petit bureau qui lui servait de table de chevet et en sortit le téléphone. Elle composa le numéro des renseignements et lorsque une voix lui annonça : « Ici, service des renseignements... » elle dit :

- Passez-moi, la police, je vous prie.

- Quel est votre numéro ?

Écartant le combiné de son oreille, Talia le considéra un instant en silence puis le reposa sur son support.

Prenant alors l'annuaire dans le bas du meuble, elle chercha le numéro du commissariat le plus proche et le composa sur le cadran.

Elle parla presque avant que, à l'autre bout du fil, le policier eût fini de se nommer :

- Écoutez, dit-elle. Je sais que la police demande qu'on donne avant tout son nom et son adresse, mais je n'en ferai rien et je ne resterai pas assez longtemps en communication pour que vous ayez la possibilité de localiser cet appel... à supposer que ça vous soit possible.

Se rendant compte que ce commentaire était superflu, Talia eut un passage à vide, et son interlocuteur en profita pour lui rétorquer d'un ton las :

- Au lieu de me raconter tout ça, madame, si vous me disiez ce que vous voulez ? Vous ne croyez pas que ça vaudrait mieux ?

- Non, je ne veux pas devoir répéter ce que j'ai à dire une douzaine de

fois. Passez-moi quelqu'un d'important.

- Bon, d'accord... Mais, pour cela, faut que je sache de quoi il retourne. Je ne peux pas vous passer à n'importe qui. Nous avons différents chefs de service qui s'occupent de différentes choses, vous comprenez ?

C'était logique.

- Eh bien, je suis victime d'un chantage et c'est pourquoi je ne veux pas donner les détails à tout un chacun.

- Je vois, dit la voix d'un ton encourageant. Mais comment voulez-vous qu'on vous envoie quelqu'un si vous ne nous donnez pas votre adresse ?

Se sentant soudain comme à bout de force, Talia balbutia :

- J'ai toujours entendu dire que la police n'est d'aucun secours quand il s'agit d'un chantage... Qu'il faut payer ou tuer ou être tuée...

Du coup, le policier prit la chose au sérieux. Se rendant soudain compte à l'intonation que Talia ne cherchait pas simplement à passer le temps, il lui dit vivement :

- Ne quittez pas, je vous passe quelqu'un.

Talia demeura une bonne minute en attente au bout du fil, pensant de nouveau qu'on cherchait peut-être à localiser son appel, mais se disant qu'elle devait en courir le risque. Puis une nouvelle voix se manifesta à son oreille.

- Lieutenant Bonner à l'appareil. De quoi s'agit-il ? Qui veut vous faire chanter et pourquoi refusez-vous de nous dire qui vous êtes ?

Une brute comme Bart, pensa Talia. Un genre d'homme qu'elle connaissait bien, et qui n'allait pas lui faciliter les choses. Elle s'efforça de parler posément pour lui faire bonne impression, le convaincre qu'elle n'était pas une fabulatrice hystérique :

- Je m'appelle Cory...

- Bon, alors, madame Cory...

- Miss Cory, rectifia-t-elle. Je vous demande de m'écouter un instant... Je suis victime d'un chantage et j'ai été... frappée. On m'a aussi menacée avec un couteau. Je veux en informer la police mais...

- Mais quoi ?

- Je ne veux pas qu'on me passe d'un service à l'autre, et devoir répéter chaque fois mon histoire. J'ai seulement besoin qu'on me conseille...

- Écoutez, s'impatienta-t-il, comment voulez-vous que quelqu'un - important ou non - aille vous trouver, si vous ne nous donnez pas votre adresse ? Quel est votre prénom ?

- Je ne figure pas dans l'annuaire, alors mon prénom ne vous serait d'aucune utilité. (Mais la police devait avoir communication même des noms ne figurant pas dans l'annuaire.) Je ne veux pas que quelqu'un vienne chez moi. (Quelqu'un qui surviendrait dans la tranquillité de ses trois pièces, ajoutant encore au sacrilège qui avait profané son living-room.) C'est moi qui me déplacerai. Mais où dois-je aller, qui dois-je demander ?

- Bon, bon, grommela-t-il. Alors, vous n'avez qu'à venir ici (il lui répéta l'adresse qu'elle avait vue dans l'annuaire), et si vous le faites tout de suite, vous n'aurez qu'à me demander; lieutenant Bonner. Vous venez maintenant ?

- Non...

Elle ne s'en sentait pas capable.

- Quand, alors ?

- Dans la matinée ?

- Si vous venez le matin, demandez le lieutenant Corelli.

- À quelle heure est-il là ?

- Il arrive à huit heures.

- Merci.

- Un instant, mada... Miss Cory ! Si ce que vous me dites est vrai, n'est-ce pas imprudent d'attendre jusqu'à demain ?

- Non, dit Talia en regardant la petite pièce autour d'elle. Ici, je ne risque rien. Merci.

Et elle raccrocha.

S'adressant au policier en uniforme assis derrière le grand bureau placé sur une estrade, elle demanda :

- Puis-je voir le lieutenant Corelli, je vous prie ?

- À quel sujet ?

- J'ai rendez-vous.

Décrochant le téléphone placé près de lui, il demanda « le lieutenant Corelli ». Après un moment d'attente, il dit :

— Lieutenant ? J'ai ici une dame qui demande à vous voir... (Interrogeant Talia du regard, il répéta après elle :) Miss Cory... Bien, lieutenant.

Tout en raccrochant, il pointa le menton vers l'escalier :

- Second étage. Au bout du couloir. Porte 210.

Talia le remercia et gagna l'escalier.

La porte marquée 210 était ouverte et un homme trapu, en manches de chemise, était assis de l'autre côté d'une grande table à écrire, toute couverte de paperasses. La première pensée de Talia fut que ce bureau était trop grand pour la pièce, disproportionné, puis elle estima que les murs n'avaient pas dû être repeints depuis au moins dix ans. Elle toqua contre le battant de la porte.

L'homme releva la tête, l'air surpris, conformément au rôle qu'il jouait depuis des années, puis se mit vivement debout en s'enquérant :

- Miss Cory ?

Il suffit de ces deux mots à Talia pour apprécier la beauté de la voix, qui avait fait un sort égal à chaque syllabe, avec une intonation jaillie du plus profond de lui. Mais il ne devait pas mesurer plus d'un mètre soixante-douze ou treize... Un visage plaisant en dépit des rides qui le sillonnaient, rides prématurées car Talia estima qu'il devait avoir la quarantaine au maximum.

- Oui. Et vous êtes le lieutenant Corelli, je suppose ? Le lieutenant Bonner m'a dit...

- Oui, je sais. Il m'a laissé une note. Mais entrez et asseyez-vous, je

vous en prie. Laissez-moi vous débarrasser de votre... euh... sac...

Les mains de Talia se crispèrent sur le petit mais assez lourd coffret qu'elle tenait :

- Je vais le poser près de moi, merci.

- Parfait. Maintenant, voulez-vous commencer au commencement ? Mais, si vous n'y voyez pas d'objection, mieux vaudrait qu'on sténographie vos déclarations, afin que vous ne soyez pas obligée de les répéter si nous devons nous occuper de votre affaire ?

- Mais certainement, acquiesça-t-elle. Je suis venue dans l'intention de faire une déposition. Et si je me suis refusée à donner des détails au téléphone, c'est précisément pour ne pas devoir répéter plusieurs fois la même histoire. Je n'avais pas d'autre raison de m'entêter ainsi.

Il eut un sourire approbateur et Talia comprit d'où lui venaient ses rides : c'était à force de sourire que son visage s'était marqué ainsi.

- Je ne devrais pas vous le dire, mais vous avez fait preuve d'un excellent jugement car, si c'est important, vous auriez certainement dû recommencer plusieurs fois votre récit.

Élevant la voix, il appela : « Sergent ! » Un homme, dont le col de l'uniforme était déboutonné, survint par une porte intérieure, et Corelli lui dit :

- Une déposition à prendre, sergent.

L'homme s'éclipsa et revint presque aussitôt avec un bloc. Il s'assit sur une chaise derrière Talia qui, à aucun moment, n'entendit le son de sa voix.

- Si vous voulez bien commencer par nous donner vos nom et adresse, Miss Cory ?

Quand ce fut fait, Corelli s'enquit :

- Et votre âge ?

- Je vais avoir vingt-huit ans.

- Très bien. Nous vous écoutons.

- Il y a quatre mois et trois jours, le 21 janvier, je suis arrivée ici, venant de ma ville natale, Lafayette, dans l'Iowa. Lafayette est en quelque sorte une banlieue de Des Moines. Avant de partir, j'ai tiré sur

mon frère, Bartholomew Cory, et je l'ai tué.

Les rides de Corelli frémirent. Talia estima qu'il avait un visage trop mobile, et que cela risquait de la distraire. Alors, levant les yeux, elle fixa son regard sur le mur, au-dessus du lieutenant et un peu vers la gauche. Par la suite, elle devait toujours se souvenir de la peinture qui s'écaillait sur ce mur d'un vert sale.

- Je serai brève car, si vous voulez des détails, il vous suffira de demander à Des Moines, circonscription de Polk, qu'on vous envoie le dossier.

Du coin de l'œil, elle le vit hocher, en signe d'approbation, la tête.

- Donc, en bref, voici les faits. Mon frère est rentré à trois heures du matin... Un peu plus tard, ont-ils estimé par la suite. Il avait oublié ses clefs, si bien qu'il a pénétré dans la maison en escaladant la fenêtre de la salle à manger. Ils ont établi qu'il était ivre, détail qui serait sans importance si cela ne l'avait amené à émettre des bruits bizarres... un peu comme... comme un animal. Ces bruits s'ajoutant au fait que, lorsqu'il parla, sa voix était complètement changée, j'ai cru avoir affaire à un cambrioleur et je l'ai averti de ne pas bouger sinon je tirais sur lui... Ce que j'ai fait quand il a quand même achevé de franchir la fenêtre comme pour se jeter sur moi... À l'issue de l'audience, le jury a rendu un verdict d'accident, et ça a été fini... Du moins l'ai-je cru.

Elle jeta un rapide coup d'œil au lieutenant, puis fixa de nouveau son regard sur le mur.

- Mais hier soir un homme est venu, qui m'a menacée... frappée... exigeant que je lui donne de l'argent.

Comme elle s'arrêtait, Corelli lui dit gentiment :

- À présent, vous allez devoir me raconter ça, n'est-ce pas ?

- Non... Juste le commencement. Il m'avait téléphoné à mon bureau, Krause et Kane, une agence de publicité de la Cinquième Avenue. Il m'a déclaré savoir tout de moi, énonçant mon nom au complet : Natalia Eileen Cory. Il s'est montré... très menaçant, et m'a dit qu'il viendrait chez moi à huit heures. Alors...

- Il vous a demandé votre adresse ?

- Non, fit-elle en abaissant son regard vers Corelli.

- Mais vous avez dit au lieutenant Bonner que vous ne figuriez pas dans l'annuaire. Est-ce vrai ?

- Oui, confirma-t-elle en fronçant les sourcils.

- Bon, nous verrons cela plus tard. Il vous avait donc annoncé qu'il viendrait chez vous à huit heures. Et c'est ce qu'il a fait ?

- À huit heures cinq. Avez-vous ici une prise de courant ?

- Une prise...

L'espace d'une seconde, il parut déconcerté puis, se levant de façon à voir par-dessus le bureau, il regarda le coffret avant de ramener ses yeux vers Talia, cependant que d'autres muscles tressautaient dans son visage.

- Sergent... se borna-t-il à dire avant de se rasseoir pour écouter.

La veille au soir, elle ne s'était pas fait passer l'enregistrement; d'abord parce qu'elle ne savait pas très bien comment opérer et avait peur de l'effacer, mais aussi parce qu'elle se sentait trop éprouvée pour être en mesure d'endurer de nouveau cette épreuve. À présent, elle constatait avec soulagement que l'appareil avait parfaitement fonctionné et lui restituait tout avec fidélité. Elle s'efforça de faire le vide dans son esprit et ne s'émut qu'à deux reprises : la première fois qu'elle entendit sa propre voix, qui lui parut appartenir à une autre, et lorsque les craquements lui rappelèrent les coups reçus.

* * *

À huit heures moins le quart, elle était prête et en attente. Pendant les dix minutes qui suivirent, elle demeura assise, immobile, le cerveau comme vide. Le divan se trouvait en face de la porte, sur laquelle demeurait rivé son regard sans expression.

La sonnette d'en bas ne retentit qu'à huit heures cinq. Quand Talia se leva pour aller presser le bouton commandant l'entrée de l'immeuble, elle n'aurait su dire si l'attente avait duré un jour ou une seconde. Mais la nécessité de bouger la ramena à la réalité. Passant dans la chambre à coucher, elle brancha le magnétophone en le plaçant près des gonds de la porte à demi ouverte. Puis elle retourna attendre dans le living et, dès qu'elle entendit marcher dans le couloir, elle ouvrit la porte sans attendre qu'on frappe.

La silhouette qui lui apparut dans l'encadrement de la porte était très

mince et plus petite qu'elle. Ce fut tout ce dont elle eut conscience de prime abord, car la lumière du couloir était plus vive que la clarté tamisée des deux lampes se trouvant dans la pièce. Mais, même ainsi, l'arrivant avait quelque chose de bizarre... Talia se rendit soudain compte qu'elle l'avait interrompu dans ses préparatifs : il tenait devant son visage un grand mouchoir plié en triangle que, les bras levés, il était sur le point de nouer derrière sa tête. Au-dessus du mouchoir, les yeux exprimaient un certain émoi, probablement parce qu'elle avait failli le surprendre à visage découvert. L'espace d'un instant, elle fut au bord du rire, tant ce petit homme maigrichon correspondait peu à l'être terrifiant qu'elle avait imaginé. Puis le regard changea et Talia y vit clairement la menace qui la faisait trembler depuis qu'elle avait reçu le coup de téléphone. Des yeux aux pupilles dilatées et qui semblaient regarder dans le vague. Quand il parla, sa voix flûtée, suraiguë, ne fut pas pour rassurer Talia. Avec une absence d'intonations surprenante dans une voix aussi haut perchée, il dit :

- Refermez la porte... Ne la laissez qu'entrebâillée... Vite !

Elle obéit instinctivement.

Lui parvenant de l'autre côté de la porte, la voix dit alors :

- Maintenant, éteignez dans la pièce.

Elle s'exécuta aussitôt, mais on continua de voir suffisamment dans le living, grâce aux lumières du dehors. Par cette soirée de printemps, New York semblait littéralement rayonner.

La porte s'ouvrit et se referma. Talia entendit le déclic du pêne.

- Asseyez-vous, commanda-t-il, et elle se laissa choir sur le bord du divan.

Le petit homme se déplaça de côté jusqu'à ce qu'il fût devant le fauteuil qui faisait face au divan. Il n'ôta pas son chapeau, qui semblait trop grand pour lui, à moins, pensa Talia, que ce fût parce qu'on n'est plus habitué aujourd'hui à voir des hommes jeunes avec un chapeau. Le bord baissé et le mouchoir noué ne laissaient paraître qu'une bande de visage avec ces yeux au drôle de regard. Les sourcils disparaissaient dans l'ombre du chapeau, les oreilles étaient cachées par le mouchoir. Quant aux pattes de la chevelure, pour ce que Talia en voyait, elles auraient pu aussi bien être écarlates. N'ayant d'autre repère que ces yeux, elle était incapable d'imaginer qui pouvait être cet homme. Mais peut-être ne l'avait-elle encore jamais rencontré.

Quand il se mit à parler, ce fut comme s'il distillait du venin :

- Vous êtes de ces gens qui se tirent toujours d'affaire. Tout s'est toujours arrangé au mieux pour vous. Toute votre vie. Cette fois-ci, vous avez tué un homme, et qu'est-il arrivé ? Non seulement vous vous en êtes tirée sans dommage, mais vous vous retrouvez dans une situation des plus enviables.

En un sens, c'était assez vrai, pensa vaguement Talia. Pas toujours, non... mais cette fois, oui.

- Alors je m'en vais égaliser un peu les choses, déclara-t-il.

Comme il paraissait attendre une réaction, Talia fit :

- Ah ?

- Je vais vous prendre un peu de votre argent.

- Mais, riposta Talia d'un ton uni, on dirait un chantage et...

La voix se fit encore plus flûtée, en une sorte de murmure suraigu :

- Attention à ce que vous dites, hein ? Et ne prenez pas vos airs supérieurs avec moi. Compris ?

Sa voix respirait la haine et, lisant dans ses yeux un désir de meurtre, Talia eut terriblement peur. Qu'un si petit homme pût lui inspirer une telle peur avait quelque chose de particulièrement atroce. Elle s'efforça de garder un ton neutre qui n'eût rien pour braquer son interlocuteur :

- Ce que je voulais dire, c'est que je ne comprends pas... Pour être victime d'un chantage, il faut avoir un secret qu'on veuille cacher à tout prix et de l'argent pour acheter votre silence. Or je n'ai ni l'un ni l'autre.

- Allons donc. Vous gagnez cent quinze dollars par semaine, n'est-ce pas ?

Elle le regarda d'un air ahuri. Comment pouvait-il le savoir ?

- Ou serait-ce que vous ne vous êtes jamais donné la peine de faire le calcul ? Six mille dollars par an, ça fait cent quinze dollars par semaine... il doit bien vous en rester quatre-vingt-dix, hein ?

Comme il attendait de nouveau, elle dit :

- Et alors ?

- Alors, je suis loin de gagner autant, et c'est pourquoi nous allons égaliser un peu ça. Je veux trente dollars par semaine. Ça ne m'en fera pas quatre-vingt-dix, mais ainsi j'en aurai quand même plus que vous, comme cela doit être.

- Mais *pourquoi* vous donnerais-je ne fût-ce même qu'un dollar ?

Il eut un rire qui tenait du hennissement, et Talia craignait d'avoir la nausée, car le regard de son interlocuteur demeurait fixe pendant qu'il riait ainsi.

- Aimerez-vous que les gens de... de l'endroit où vous travaillez sachent que vous êtes une meurtrière? Qu'ils apprennent tout ?

- Non, fit-elle en déglutissant avec peine avant de reprendre, toujours de la même voix dénuée d'inflexions : Non, je n'aimerais pas ça... Mais je n'irais quand même pas jusqu'à payer pour empêcher qu'ils le sachent. Je peux quitter cet emploi et en trouver un autre. Si vous mettez au courant mon nouvel employeur, eh bien, j'en chercherai un troisième, et ainsi de suite. Si vous gagnez moins que moi, je ne vois pas comment vous aurez les moyens de me suivre partout, et je ne vois pas non plus à quoi ça vous avancera.

Se levant du fauteuil, l'homme marcha vers elle, d'un pas mal assuré. Elle aurait dû avoir peur, mais sa première pensée fut qu'il semblait avoir encore plus peur qu'elle pour que ses jambes tremblent ainsi. Puis, rencontrant son regard, elle comprit qu'il ne tremblait pas de peur, mais de rage. Et c'est alors qu'il la gifla. Il portait de gros gants de cuir, qui n'étaient vraiment pas de saison. En frappant son visage, ce cuir fit dans le silence de la pièce un bruit évoquant celui d'un coup de feu. Et l'homme continua de la gifler, de la paume sur la joue gauche, du revers de la main sur la joue droite, avec une lenteur délibérée. Talia s'efforçait de ne pas broncher sous les coups, se refusant obstinément à crier en dépit de la douleur. Il n'y a rien d'aussi avilissant que la violence physique, et c'est ce qui avait rendu Bart si terrible. Mais Bart n'avait jamais osé la frapper... Bart qui en faisait deux comme ce petit homme. Mais si celui-ci pouvait se le permettre impunément, c'était parce que sa main gauche pointait un couteau contre la poitrine de Talia. Un couteau dont la lame étroite avait été aiguisée jusqu'à devenir aussi effilée que celle d'un stylet.

Talia employait toutes ses forces à demeurer immobile. Elle ne voulait pas mourir. Or il ne faisait aucun doute que ce petit homme n'hésiterait pas à la tuer.

Cessant de la gifler, il se mit à reculer lentement, jusqu'au contact du fauteuil sur le large accotoir duquel il se jucha.

- Là, fit-il, vous voyez ? Ça vous apprendra à ne plus vous montrer impertinente. Même si, comme vous le prétendez, il vous est égal qu'on sache que vous êtes une meurtrière, vous avez encore deux autres raisons de me payer. La première, c'est que je vous tuerai si vous ne le faites pas... Vous saisissez ?

Elle hocha la tête, convaincue qu'il disait vrai.

- L'autre raison, c'est qu'il y a quelque chose concernant le meurtre que je suis seul à savoir. *Vous avez vu votre frère, car la lumière était allumée.* Non ?

Je ne suis pas sûre de l'avoir vu, pensa Talia. Mais la lumière était bien allumée.

- Il est donc superflu que je vous recommande de ne pas prendre contact avec la police, étant donné que vous avez plus lieu que moi de la craindre.

Il se remit debout.

- Je vous téléphonerai pour vous dire comment me verser l'argent. Sans doute sous enveloppe, à une boîte postale. Et exactement trente dollars par semaine.

Il marcha vers la porte, posa sa main sur la poignée, puis se retourna vers Talia :

- Et ensuite... après que je vous aurai appris quelle est votre place, nous deviendrons des amis... des amis intimes.

La porte se referma doucement derrière lui.

* * *

L'enregistrement étant terminé, le sergent arrêta le magnétophone, et Talia fixa de nouveau son regard sur le mur écaillé.

- Ces bruits de gifles, Miss Cory... Votre visage est enflé ?

- Oui.

- Mmmm... (Puis soudain la question claqua.) Cet appareil vous appartient ?

Surprise, elle abaissa son regard vers lui :

- Non.

- Où vous l'êtes-vous procuré ?

- Je l'ai emprunté.

- À qui ?

- À un voisin.

- Son nom ?

- Richards... James Richards. Il habite l'appartement situé juste au-dessous du mien. Lui aussi travaille dans une agence de publicité, et il m'avait dit qu'il enregistrerait parfois des émissions de radio ou de télé.

- C'est un de vos bons amis ? Vous lui aviez dit pourquoi vous aviez besoin de ce magnétophone ?

- Non. Ce n'est que... qu'une relation d'ascenseur.

Lorsqu'elle avait emménagé, Richards avait essayé d'être plus que cela, mais murée dans sa solitude, Talia l'avait découragé. La veille, lorsqu'elle était venue pour lui emprunter l'appareil, il avait essayé de lui battre froid, mais c'était un trop chic garçon pour garder longtemps cette attitude.

- Je ne lui ai donné aucune précision. J'étais prête à lui raconter que je voulais faire comme lui, mais il ne m'a pas posé de questions et je n'ai donc pas eu besoin de lui mentir. Il m'a montré comment il fallait s'y prendre pour enregistrer, arrêter, effacer... mais c'est tout.

Sauf qu'il s'était montré extrêmement gentil.

- Mmmm... Vous avez réagi avec beaucoup de sang-froid et de promptitude, Miss Cory.

Y avait-il du sarcasme dans cette remarque ?

- J'ai lu des tas de romans où il était question de chantage, et ça m'a paru être la meilleure façon de procéder.

Il s'était laissé aller contre le dossier de son fauteuil quand il se rabattit de nouveau sur son bureau, et de façon si soudaine que Talia marqua un recul instinctif :

- L'électricité était-elle allumée quand vous avez tiré sur votre frère ?
- Oui.
- Et vous ne l'avez pas dit ? Ni à la police, ni au cours de l'audience ?
- Personne ne me l'a demandé.
- Et vous n'avez pas jugé utile de mentionner un tel détail.

Il ne posait pas une question, mais énonçait un fait. Talia ne dit rien.

- D'après ce que j'ai compris, vous auriez cru tirer sur un cambrioleur. L'aviez-vous reconnu ?

Même sous un feu roulant de questions, elle n'aurait pu répondre rapidement, car elle avait passé des heures à y repenser, ce qu'elle fit de nouveau avant de dire :

- Non... Peut-être à la toute dernière seconde... Mais c'était déjà trop tard.
- Aimiez-vous votre frère ?

Talia respira profondément avant de répondre :

- Vous sortez du sujet, lieutenant Corelli. Si la chose vous intéresse, vous n'avez qu'à télégraphier à Lafayette. Le chantage s'est produit ici... mais c'est là- bas que... que l'affaire a eu lieu.

Il lui sourit, d'une façon n'ayant plus grand-chose à voir avec le sourire qu'il avait eu pour l'accueillir :

— J'ai peut-être tort de vous en faire la remarque, mais vous me semblez très au fait de tout. Donc, puisque vous me dites avoir été acquittée, vous devez savoir que, aux États-Unis, on ne peut être jugée deux fois pour le même crime.

Talia soutint son regard et sourit elle aussi. C'était la première fois qu'elle souriait depuis son entrée dans le bureau, et son sourire parut se refléter vaguement sur le visage qui lui faisait face.

- J'ai peut-être tort à mon tour de vous en faire la remarque, lieutenant Corelli, mais vous me paraissez très compétent et fort capable de découvrir la très simple vérité : je n'ai pas été traduite en justice pour la mort de mon frère, pas même sous l'inculpation d'homicide par imprudence. Il n'y a eu qu'une simple enquête avec audition de témoins.

- Je vois... fit-il en la considérant avec une évidente curiosité, à quoi se mêlait autre chose... de l'admiration, peut-être, pensa Talia.

- Vous êtes consciente, j'imagine, que les déclarations que vous me faites ne bénéficient pas du secret professionnel, car je ne suis ni avocat, ni prêtre, ni médecin ?

- Oui, bien sûr.

- Alors, je vous trouve courageuse d'être venue me raconter tout ça.

Un compliment ? Une menace ? Elle s'abstint de tout commentaire et Corelli poursuivit, avec un geste en direction du magnétophone :

- Décrivez-moi ce... cet individu.

- Je ne peux pas vous en dire grand-chose, déclara-t-elle avant de parler du mouchoir et du chapeau au bord baissé. Il était petit...

- Mais encore ?

- Un mètre soixante-douze... soixante-quinze au maximum.

- Tout est relatif... Pour moi, c'est une taille moyenne, vu que je mesure un mètre soixante-quinze, commenta Corelli avec un sourire.

- Oh... c'est que moi...

- Oui, vous êtes plus grande.

- Et il m'a semblé d'autant plus petit qu'il était maigre, sans carrure...

- La voix m'a paru aiguë. L'enregistrement est-il fidèle ?

- Oui.

- Mmmm. Pouvait-il s'agir d'une femme ?

- Une femme ?

Cette idée n'était encore jamais venue à Talia, qui réfléchit avant de dire :

- Je ne sais pas... Peut-être... Mais je ne le crois pas.

- Couleur des yeux ?

- Je n'en sais rien.

- Mais vous les avez vus.

- Oui. Seulement la pièce n'était éclairée que par les lumières du dehors. Ils m'ont paru très pâles...

- Ce qui, d'ordinaire, veut dire gris.

Elle eut un haussement d'épaules expressif.

- Même chose pour les cheveux ?

Elle acquiesça.

- Vous a-t-il semblé être jeune ?

- Oui.

- Ses mains ?

- Il portait des gants, de gros gants de cuir marron.

- Vous avez donc pu distinguer la couleur des gants ?

Elle le regarda d'un air interrogateur, mais le visage hâlé du policier était impassible.

- Oui.

- Vêtements ?

- Je ne sais pas... Je ne prête jamais attention aux vêtements que portent les hommes... Pour moi, ils sont simplement bien ou mal habillés... de façon voyante ou pas. Je crois qu'il avait un costume gris... un vieux costume qui aurait eu besoin d'aller au pressing.

Elle se demanda si Corelli doutait que cet homme existât. Le signalement qu'elle en donnait n'avait évidemment rien de bien convaincant. Mais il y avait l'enregistrement, pensa Talia en portant instinctivement son regard vers le magnétophone.

- Je ne doute pas qu'il existe, Miss Cory.

Elle fut toute saisie de le voir lire ainsi dans ses pensées.

- Mais il est possible, poursuivit le policier, que vous ayez quelque autre chose en tête. Supposons - ce n'est qu'une supposition ! - que vous vous apprêtiez à tuer demain un petit homme maigre. Ou une femme. Dans votre appartement.

Elle mit un moment à assimiler ces hypothèses, puis dit :

- Étant donné mon... mon passé, ce serait vraiment peu sage de ma part. Même compte tenu de cet enregistrement.

- En effet, oui, reconnu-il avec un léger sourire. Mais ce n'était qu'une hypothèse parmi d'autres. Écoutez-moi bien, fit-il en se penchant davantage vers elle. Si votre récit est la vérité pure et simple, alors il présente plusieurs bizarreries. Ne m'interrompez pas ! Je ne veux pas dire que ces bizarreries soient votre fait : elles sont d'ordre général. Ainsi, par exemple, vous n'êtes pas en mesure d'identifier cet homme... Il vous semble vaguement familier, c'est tout. D'accord ? Cependant il se trouve connaître (comptant sur ses doigts) votre second prénom, votre adresse - qui ne figure pas dans l'annuaire du téléphone - et le montant de votre salaire. Cela semblerait indiquer qu'il s'agit de quelqu'un travaillant avec vous. Ça n'évoque rien pour vous ? Vous ne vous rappelez pas un incident, quelque chose ?

Talia avait été comme abasourdie par la conclusion de Corelli.

- Je suis évidemment toute nouvelle dans cette agence. Je n'y ai pas d'amis... des camarades, oui, mais pas d'amis... Comment vous dire ? Je me tiens un peu à distance... Même si j'ai paru garder mon calme, le... la mort de mon frère m'a profondément secouée... Tout s'en est ressenti... Ma façon d'être comme mes habitudes. .. tout !

Elle le regarda et il hocha la tête pour marquer sa compréhension.

- De ce fait, je n'ai pas des relations de bureau normales. Je suis en bons termes et je parle avec mon chef, M. Long, ma voisine de bureau Janet Furman, une des standardistes, le garçon de courses, un des dessinateurs... quelques autres encore... Mais ce sont là des relations banales, impersonnelles...

Elle exprima soudain la découverte qu'elle venait de faire :

- Parce que je suis moi-même impersonnelle.

- Je comprends. Mais cela ne nous avance guère en ce qui concerne le maître chanteur. Prenons-le sous un autre angle : vous pourriez l'avoir connu à Lafayette. Il semble très au courant de votre passé. Il vous a dit que « tout s'était toujours arrangé au mieux pour vous ». Connaissiez-vous nécessairement tout le monde à Lafayette

Elle pesa la chose, puis s'enquit :

- Êtes-vous de New York, lieutenant ?

- Oui, fit-il en haussant légèrement un sourcil.

- Alors, vous ne savez probablement pas comment cela se passe dans les petites villes, et c'est difficile à expliquer. C'est comme... À New York, vous avez des lycées qui peuvent compter jusqu'à dix mille élèves, n'est-ce pas ?

- Oui, j'ai fréquenté l'un d'eux.

- Bon, alors, au bout de quatre ans, j'imagine que vous finissez par connaître plus ou moins ces dix mille étudiants. Vous ne leur avez peut-être jamais adressé la parole mais si, des années plus tard, l'un d'eux devient célèbre ou si vous en rencontrez un à une réception, dans un comité, n'importe quoi, vous vous rendrez probablement compte tous les deux que vous avez été ensemble à ce lycée ?

Il eut un hochement de tête affirmatif.

- Lafayette compte environ huit mille habitants, et c'est la même chose. Il y a des gens que je ne connais pas suffisamment pour leur adresser la parole dans la rue, mais si je rencontre l'un d'eux dans la Cinquième Avenue, nous nous arrêterons sans doute pour nous parler, avec le sentiment *d'être* des amis.

- Oui, je saisis... Autrement dit : il peut aussi bien s'agir de quelqu'un de Lafayette que le contraire.

Corelli se pencha davantage par-dessus son bureau :

- À l'issue de notre entretien, je prendrai certaines mesures de routine. Par exemple, je m'informerai s'il y a eu à Lafayette des personnes susceptibles de se livrer à un chantage. Ceux qu'on dit, dans notre métier, « capables du fait ». Mais ça m'étonnerait que ça donne quelque chose. Cet individu semble très monté contre vous, vous en vouloir personnellement. La façon dont il vous a contactée aussi bien que la somme demandée dénotent l'amateur. Mais je m'informerai quand même auprès de mes collègues de Lafayette touchant un possible récidiviste. Et puis je vous demanderai de nous tenir au courant de tout ce qui pourrait vous arriver d'insolite, d'inhabituel. Ensuite, si ce type vous contacte de nouveau, j'agirai de façon décisive. Si vous étiez l'objet d'une agression ou de quelque chose du même genre, nous assurerions votre protection. Mais, pour l'instant, rien ne justifie une pareille mesure. Nous nous cantonnons sur la défensive, mais je ne vois pas le moyen de faire autrement vu le peu d'éléments dont nous disposons. Et vous ?

Elle secoua la tête. De toute évidence, il avait une idée. Elle attendit donc.

- Il y aurait peut-être quand même bien un moyen de l'identifier... S'il n'est pas de Lafayette, il doit avoir des liens avec cette ville, sans quoi il ne connaîtrait pas tous ces détails vous concernant... Par exemple, que l'électricité était allumée quand... Si vous voulez bien me laisser vous questionner ?

- Vous n'avez pas fait autre chose depuis que je suis ici, et je ne crois pas vous avoir marqué la moindre opposition.

- Vous avez eu soin de me souligner que, ayant eu lieu dans l'Iowa, la mort de votre frère ne relevait pas de ma compétence.

- Oh ! J'ai dit ça comme ça...

- Je ne le pense pas.

Elle eut l'impression de se trouver dans une impasse.

Elle ne pouvait pas endurer de vivre dans un monde où le petit homme circulerait librement avec un couteau effilé comme un stylet... D'un autre côté, elle se révoltait à l'idée de plonger à nouveau dans les multiples horreurs de cette avant-veille de Noël. Mais le lieutenant semblait lui dire : « Ou vous coopérez avec moi comme je l'entends, ou je m'en tiens uniquement aux mesures de routine. » Pourquoi ? Elle se le demandait, sans arriver à trouver une réponse qui la satisfasse. Bref, elle avait le choix entre deux attitudes qu'elle jugeait aussi impossibles l'une que l'autre. Quand on se trouve placé devant un tel dilemme, ça finit par vous rendre fou. Mais elle s'était endurcie au long de toutes ces années où il lui avait fallu faire face, continuer d'exister... Et ce fut cet acquit du passé qui lui fournit la seule solution pour sortir du dilemme : la solution consistant à rendre possible une des impossibilités.

- Eh bien, questionnez-moi, dit-elle.

Elle se demanda pourquoi il la regardait comme ça. Avait-il eu conscience de son débat intérieur ?

- Bon. Qui se trouvait dans la maison ce soir-là ?

- Tout le monde. C'est-à-dire Mollie, la femme de Bart, la mère de Mollie, Junie, ma petite nièce, et mon père.

- Et c'est cependant vous qui vous êtes occupée de ce que vous pensiez

être un cambrioleur ?

- Mais oui... Je m'occupais de tout.

Elle marqua un léger temps, avant de reprendre :

- J'ai l'air de me poser en martyr, mais ce n'est pas mon intention. Il se trouve simplement que ça tombait sous le sens. Mon père est très, très âgé. Mme Bolling, la mère de Mollie, était... est impotente. Junie a quatre ans.

- Et votre belle-sœur ? La maîtresse de maison ?

Comme tout aurait été merveilleusement simple si Mollie avait vraiment été la maîtresse de maison !

- Mollie est timide, nerveuse. Elle s'effraye facilement.

- Je vois. Alors, qu'est-il arrivé ?

- Eh bien, nous avons entendu du bruit et...

- Qui ça, « nous » ? Tout le monde ?

- Oh ! Non. Mon père est sourd, et Mme Bolling ne fait jamais attention à rien, trop occupée par son hypocondrie. Non, juste Mollie et moi.

- Le bruit vous a réveillée ?

À Lafayette, personne ne lui avait posé aussi directement cette question. Elle répondit d'une voix sans timbre :

- Je n'étais pas couchée.

- Était-ce dans vos habitudes d'être encore debout à trois heures du matin ?

À Lafayette, on ne s'était pas inquiété de semblables détails. Elle était habillée, c'est donc qu'elle ne s'était pas encore couchée; il était trois heures du matin et donc elle avait l'esprit ensommeillé; et puisqu'il était trois heures du matin, il va de soi que l'électricité était allumée. À Lafayette, quelqu'un avait dit : « L'avant- veille de Noël ?... Elle devait être en train de préparer ses cadeaux... » sans se demander : « Dans l'obscurité ? » Quelqu'un de gentil... Jusqu'à ce Noël, Talia ne s'était pas vraiment rendu compte combien de braves gens il y avait à Lafayette... comme cette personne qui avait formulé la remarque avec une sorte de compassion attendrie.

Elle fut sur le point de dire que c'était la nuit précédant les vacances, ce qui eût été mentir implicitement, mais elle n'en dit rien, se bornant à répondre :

- Non.

- Mais cette nuit-là, vous étiez debout ?

- Oui.

- Et pourquoi, Miss Cory ?

Comme un silence s'établissait, il ajouta vivement :

- Seigneur, Miss Cory, ne me dites pas qu'on ne vous avait pas encore posé la question !

- C'est pourtant la vérité.

Il avait un visage quelconque mais sympathique, et c'était probablement un chic type. Talia souhaita de tout son cœur qu'il ne fût pas celui qui lui rendrait l'existence invivable. Et alors il dit assez curieusement :

- Eh bien, on doit rudement vous aimer à Lafayette.

Oui, pensa-t-elle, c'est ce dont je viens de prendre conscience.

Elle sentit ses yeux s'embuer, mais refoula ses larmes.

- Je suis restée debout jusqu'à une heure et demie ou deux heures du matin, déclara-t-elle posément, à cause de Mollie. Elle était bouleversée et elle...

Comment dépeindre Mollie qui avait assurément toute sa raison, mais que ses peurs, ses faiblesses, ses attachements rendaient parfois comme folle ? Comment dépeindre Mollie, issue d'une mère pleurnicharde et d'un père dissolu ? Talia ne put trouver qu'une expression banale :

- Mollie était au bord de la crise de nerfs.

- Pourquoi ?

- Ça lui arrivait... ça lui arrive de temps à autre. Ce soir-là, comme Bart ne rentrait pas, elle était persuadée qu'il se saoulait et que... qu'il allait la battre lorsqu'il regagnerait la maison.

- Croyez-vous qu'il l'aurait fait ?

En y repensant, Talia fit une constatation :

- Elle s'attendait si manifestement à ce qu'il la batte qu'il l'aurait sans doute fait.

- Je vois... Donc, disiez-vous, vous êtes restée debout jusqu'à une heure et demie ou deux heures du matin, en compagnie de votre belle-sœur. Et ensuite ?

- Ensuite, le téléphone â sonné.

- À *Lafayette* ? fit Corelli en haussant un sourcil.

Talia le regarda et acquiesça :

- Vous avez raison. À *Lafayette*, on ne téléphone pas à deux heures du matin. C'est une heure où, à *Lafayette*, tout le monde dort dans la plupart des maisons.

- Mais pas chez vous ?

- Il téléphonait souvent.

- Ah oui ? fit le policier et, de nouveau, Talia trouva qu'il avait une très belle voix.

- Oui.

- Et qui était-ce ?

- Je l'ignore.

- Que disait-il ?

Cessant de voir Corelli, elle se retrouva dans la pénombre du vestibule dont le plafond se perdait dans l'obscurité deux étages au-dessus d'elle... Le vestibule avec ses lambris de chêne foncé, et le téléphone lové au milieu de ses fils, tel un serpent... Cette voix insinuante qui chuchotait à son oreille...

- Je ne peux pas vous répéter ce qu'il disait... des choses qui ne sont pas rapportables... Et presque tous les soirs ! Si je raccrochais, il rappelait, et j'avais peur que la sonnerie réveille quelqu'un. Quand je laissais l'appareil décroché, Bart était furieux. Et si cela se produisait trop souvent, je craignais que Bart veuille savoir pourquoi... finisse par deviner...

- Et pourquoi ne le lui disiez-vous pas ? Ou ne préveniez-vous pas la police ?

Par la pensée, Talia était encore à Lafayette dont elle voyait les rues, les gens dans les rues, la bibliothèque, l'école où elle avait étudié, l'unique feu de circulation à l'angle de la rue de l'Église et de la place.

- Vous ne connaissez pas les petites villes... Nous passions pour des gens bizarres... non sans raison, je suppose. Je ne tenais pas à ébruiter la chose, car alors on aurait pensé que...

- Mais ces appels téléphoniques n'émanaient pas de vous... Ils étaient *extérieurs* ?

- Vous ne connaissez vraiment pas les petites villes, où l'on part du principe qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Au téléphone, la voix me parlait sans cesse de « mon amoureux ». Je ne sortais jamais avec personne. Lorsque des garçons m'invitaient, il y a des années de ça, je répondais toujours non. Alors, ils avaient cessé de m'inviter. Mais l'homme n'en parlait pas moins de « mon amoureux » et disait des choses... des choses... La police aurait branché notre ligne sur une table d'écoute... Ceux chargés de la surveillance auraient entendu ce que la voix disait, et certains n'auraient sans doute pu se retenir de répéter tel ou tel détail... croustillant. Bref, voilà pourquoi j'étais encore levée à trois heures du matin.

- Et votre belle-sœur ?

- Elle dormait depuis un petit moment. Mais le bruit fait par... par le rôdeur l'a réveillée. Elle m'a appelée. Elle m'a appelée depuis le palier.

- Et elle est descendue vous rejoindre pour voir ce qui se passait ?

- Non, elle est montée au second, où dormait Junie. Elle se devait de penser avant tout à Junie, et elle est restée avec sa fille.

- C'est alors que vous êtes entrée dans la salle à manger et avez tiré sur l'homme. Vous avez pensé qu'il s'agissait de celui qui vous téléphonait ?

- Oui. Exactement. C'est-à-dire que...

Comme elle s'interrompait, il acheva :

- À la toute dernière seconde, vous avez vu que c'était votre frère.

- Oui.

Le visage de Corelli exprimait une certaine sollicitude et il semblait perspicace... Peut-être le serait-il assez pour comprendre...

Assise très droite sur sa chaise, elle le regarda bien en face :

- Un temps, cela m'a torturée... Mais je ne me suis jamais laissée aller comme... comme Mollie. Je me suis fait mon propre purgatoire. Au téléphone, l'homme avait dit qu'il viendrait une nuit et il... il m'avait détaillé ce qu'il ferait alors. J'étais donc bouleversée, complètement affolée... et tout vient sans doute de là. Lorsque je me suis rendu compte que c'était Bart, j'allais tirer. Si j'avais été dans mon état normal, peut-être aurais-je pu me retenir de presser la détente. Mais ç'a été plus fort que moi... je n'ai pu m'en empêcher...

Elle s'arrêta puis, de façon assez surprenante, esquissa un faible sourire :

- Tant que j'y suis, autant tout vous dire. Vous aviez raison de supposer que je n'aimais pas Bart. C'était un mauvais homme, une brute. Et si j'étais retenue là, à Lafayette, dans cette maison, il en était le principal responsable. Ainsi, par exemple, mon père désirait beaucoup aller dans une maison de retraite, de l'autre côté de Des Moines. Un endroit ravissant, avec beaucoup de verdure. Mon père a quatre-vingt-deux ans et il aspirait à se trouver en compagnie de gens de son âge, à recevoir les soins dont il avait besoin mais auxquels il ne voulait pas s'astreindre. Il ne se passait pratiquement pas de jour que papa ne parle de cela, et je trouvais pénible qu'on lui refuse une chose aussi naturelle. Mais Bart ne voulait pas le laisser partir, prétendant que papa lui ferait honte. En vérité, c'était à la maison qu'il pensait. La maison que nous habitons appartenait à Papa, bien entendu, et pour entrer au Home, on devait tester en faveur de l'œuvre. C'était normal puisqu'ils s'engageaient à prendre soin de vous jusqu'à votre mort. Bart voulait que papa lui donne la maison avant de demander son admission au Home. Mais Papa se refusait à agir ainsi, entendant payer son dû. Ce n'est qu'un exemple entre cent... Alors, vous pouvez imaginer quel homme était Bart.

- Mmmm... Eh bien, merci, Miss Cory. Ceci va certainement nous aider...

- Je ne vois pas comment, ne put se retenir de dire Talia en toute sincérité, et avec un peu d'amertume d'avoir été ainsi contrainte de repenser à Lafayette.

- Non ? fit Corelli. Alors, je vais vous l'expliquer. Le mal est engendré par le mal. Il ne nous arrive rien qui ne trouve son origine dans

quelque chose d'antérieur. Dans la vie, tout s'enchaîne. Ainsi, votre belle-sœur n'a pas sombré du jour au lendemain dans cette sorte d'hystérie. Alors, lorsque vous venez ici et me racontez ces événements passés, je me dois de considérer l'ensemble de votre vie. De ce coup de feu que vous avez tiré peut très bien découler ce qui vous arrive actuellement. C'est pourquoi, si l'on veut rompre la chaîne, il ne faut pas croire qu'on y parviendra en enfouissant quelques maillons pour qu'ils se rouillent...

Brusquement, il eut une réaction surprenante : son visage s'empourpra.

- Quel discours pour un flic ! Mais je tenais à vous faire comprendre que nous avons l'habitude de ces enchaînements de faits. Parfois, nous survenons au milieu de la chaîne. D'autre fois, nous voyons se forger le premier maillon.

Oui, se dit Talia, il était normal qu'un policier eût conscience de l'enchaînement de faits qui constituait une existence. Mais elle aurait parié qu'il n'y en avait pas beaucoup comme Corelli pour y être aussi sensible.

Le visage du policier était redevenu impassible, et il lui déclara avec une soudaine brusquerie :

- Cet enregistrement a quelque chose de bizarre... La voix qui vous téléphonait à Lafayette était-elle aiguë comme celle-ci, Miss Cory ?

- Non... Il n'élevait jamais la voix... Ce n'était qu'un chuchotement.

- Alors ?

- Oui, bien sûr, ce pourrait être la même voix... Mais l'homme d'hier n'a rien dit d'obscène.

- Non : parce que maintenant il est passé à l'action.

Talia ne put réprimer un frisson.

- Merci, Miss Cory, dit Corelli en se levant. Nous resterons en contact avec vous.

Talia se mit lentement debout et voulut reprendre le magnétophone, mais Corelli lui dit :

- Pouvons-nous le garder ?

- C'est qu'il me faut la rendre...

- Oui, c'est vrai... Alors, laissez-nous le temps de faire un enregistrement de cette bande. Vous pourrez venir chercher ça ce soir... D'accord ?

Elle acquiesça d'un signe de tête.

- Je ne serai probablement plus là. Vous n'aurez qu'à le demander au planton de la réception.

Elle acquiesça de nouveau.

- Merci, Miss Cory. Et tâchez de ne pas trop vous tracasser.

Pas trop me tracasser ! pensa-t-elle en descendant l'escalier.

* * *

Dix heures venaient de sonner quand, ayant pris l'ascenseur jusqu'au trente-quatrième étage, Talia entra dans le petit bureau vitré qu'elle partageait avec Janet Furman. Elle n'avait pas l'intention d'expliquer son retard, afin de ne pas devoir mentir, mais surprenant Janet à regarder son visage enflé, elle ne put faire autrement que dire :

- J'ai dû aller chez le dentiste.

- Oh ! Ma pauvre, fit Janet avec sympathie. Le dentiste et un article sur les soutiens-gorge, tout ça le même jour !

Une demi-heure plus tard, alors qu'elle était en pleine fièvre rédactionnelle, Talia surprit de nouveau le regard de Janet posé sur elle. L'autre détourna vivement les yeux, mais Talia avait eu le temps d'y lire la curiosité. Elle réfléchit alors qu'on revient rarement de chez le dentiste avec les deux joues enflées.

Cari Neilson, le dessinateur, survenant dans leur bureau, remarqua : « On m'a l'air de grossir, dites donc ! » Venu demander un renseignement. M. Long lui jeta aussi un coup d'œil par-dessus l'épaule en gagnant la porte. Même Billy, le garçon de courses qui apportait le courrier « arrivée » ou emportait le courrier « départ » la lorgnait de côté au passage.

Elle fila à cinq heures moins cinq, au grand étonnement de Janet, car d'ordinaire Talia était la dernière à partir. Allant dans un magasin spécialisé, elle indiqua la marque et le modèle du magnétophone de Jim Richards pour avoir un rouleau vierge. Puis elle passa au commissariat où un nouveau planton, tout aussi aimable que l'autre,

lui remit l'appareil.

De retour dans son appartement, Talia changea le rouleau du magnétophone et descendit un étage pour rapporter l'appareil. Mais c'est en vain qu'elle frappa à la porte de Jim Richards. Elle s'en fut alors trouver le gardien de l'immeuble et lui laissa le magnétophone en expliquant que M. Richards passerait le prendre. Ayant demandé un morceau de papier, elle écrivit un petit mot à son voisin pour lui dire où se trouvait le magnétophone et le remercier. Elle glissa le billet dans la boîte aux lettres de Richards, puis eut recours à l'ascenseur poussif pour regagner son étage.

Elle se fit à manger - soupe et côtelette d'agneau - puis se coucha. Mais elle ne s'endormit pas avant trois heures, tant elle appréhendait d'entendre la sonnerie du téléphone. Cela n'était pas nouveau pour elle; toutefois, il y avait un certain temps que ça ne lui était pas arrivé.

Le lendemain matin, l'enflure avait diminué, mais Talia avait un visage las, aux traits tirés. Elle se détourna du miroir en haussant les épaules, puisqu'elle n'y pouvait rien.

La journée s'écoula lentement pour Talia. Si sa mauvaise mine, son air lointain et son mutisme provoquèrent l'étonnement de ses collègues, elle n'en eut pratiquement pas conscience.

Vers la fin de l'après-midi, elle éprouva une angoisse qui lui était familière. À Lafayette, il lui arrivait souvent de s'éveiller aux petites heures avec le sentiment oppressant d'un danger imminent. Elle avait fini par associer ces réveils aux chuchotements téléphoniques qui ne manquaient presque jamais de suivre. Elle avait été surprise et effrayée par ce qui relevait indubitablement de la télépathie... et furieuse aussi, parce qu'elle ne croyait pas à la télépathie. Mais, qu'elle le voulût ou non, il se produisait sans aucun doute un phénomène de ce genre. Une fois même, alors que, nerfs tendus, elle guettait la sonnerie du téléphone, l'impression d'angoisse la quitta brusquement. Et elle eut la conviction que l'homme s'était ravisé.

Au bureau, ce jour-là, elle ressentit la chose plus fortement que jamais. Relevant la tête, elle regarda à travers la paroi vitrée. Mais il n'y avait rien à voir qui sortît de l'ordinaire.

À cinq heures, le départ en coup de vent de Janet la tira de son apathie et elle s'en fut à son tour, mais l'angoisse ne la quitta pas pour autant.

Son ascenseur lui parut plus poussif que jamais. Enfin elle atteignit

son étage, sortit de la cabine et, en se refermant automatiquement, la porte palière la priva brusquement de la clarté émanant de la cabine.

Talia ne resta pas immobile plus d'une seconde, car son esprit s'activa aussitôt. C'était comme si l'apathie qui la caractérisait depuis deux jours lui avait permis de recharger ses accus pour le moment où elle aurait besoin de toute son énergie. Et l'angoisse qu'elle ressentait depuis une heure avait été un avertissement. En trois grandes enjambées silencieuses, elle s'éloigna de sa porte, vers l'autre extrémité du palier. Là, elle se figea, la bouche entrouverte, respirant doucement et sans bruit. Il ne pouvait entendre sa respiration... À peine cette pensée lui fut-elle venue à l'esprit que Talia la chassa délibérément : elle ignorait où il pouvait être, mais il ne savait pas davantage où elle se trouvait. Du moins, pour l'instant.

L'espace d'un éclair, la jeune femme se dit qu'elle imaginait peut-être un danger inexistant. Toutefois, il n'était pas possible que les trois ampoules du couloir eussent grillé en même temps. À moins qu'un plomb eût sauté ? Elle n'entendait pas grand-chose à l'électricité... Mais, de toute façon, mieux valait avoir ensuite le sentiment de s'être montrée ridiculement froussarde, que marcher au-devant de quelque abomination à seule fin de se prouver qu'on est courageuse. On... C'est alors qu'elle entendit le bruit.

Un bruit de respiration. Elle éprouva une fierté ridicule en constatant qu'il était moins malin qu'elle à cet égard. Mais pourquoi l'entendait-elle maintenant seulement ? Peut-être parce que l'ascenseur, en redescendant... Mais non ! C'était parce qu'il *s'approchait*.

Le palier était carré. Derrière Talia, il y avait la porte de l'ascenseur ; à sa gauche un mur nu, le mur mitoyen avec l'immeuble voisin. En face d'elle, il y avait l'escalier et, à l'extrême droite, la porte de son appartement. Du quatrième côté se trouvait le mur avec les portes des deux autres appartements de l'étage. C'est de ce côté-là que lui parvenait le bruit d'une respiration...

Et voilà qu'elle commençait à distinguer quelque chose dans l'obscurité. Une seconde, elle regarda intensément vers la droite, puis baissa vivement les paupières, les yeux presque clos. Ce qu'elle avait aperçu, c'était un reflet sur les globes oculaires de l'homme. Elle se rappelait comme ses yeux lui avaient paru lumineux... Et comme il les gardait grands ouverts, sans ciller.

Se déplaçant vers la gauche, au creux de l'angle, Talia pensa que si cela continuait ainsi, ils allaient tourner indéfiniment autour du palier. Entre ses paupières mi-closes, elle revit plusieurs fois les yeux luisants,

de plus en plus brillants, de plus en plus proches. Elle ne s'expliquait pas comme elle pouvait les voir. Pour qu'ils reflètent la lumière, il fallait qu'il y eût une source lumineuse... son cœur parut bondir douloureusement dans sa poitrine, car elle venait de comprendre qu'elle allait atteindre l'extrémité du mur le long duquel elle progressait à tâtons et trouver alors sur sa gauche l'escalier, d'où une clarté presque imperceptible montait de l'étage inférieur... Une clarté insuffisante pour éclairer le palier ou délimiter sa silhouette quand elle était plaquée contre le mur, mais qui découperait vaguement son ombre lorsqu'elle passerait devant l'escalier.

Oui mais, avant d'arriver à l'endroit moins sombre, elle passerait devant les marches qui montaient vers le toit... Des marches parfaitement obscures et qu'elle pourrait gravir.

Allait-il s'en rendre compte et la suivre ? Probablement oui... Mais c'était quand même à tenter...

S'élevant dans la cage de l'escalier, la voix de Jim Richards s'enquit soudain, avec une sorte d'étonnement inquiet : « Miss Cory ? » Suivit un moment de total silence, tandis que l'homme maintenant si proche d'elle s'arrêtait de respirer. Puis Richards dit d'un ton plus pressant : « Miss Cory ! »

Elle avait atteint les marches menant au toit. Comme elle posait son pied sur la première, pour monter à reculons, son talon heurta la contremarche. Renonçant alors à faire plus longtemps silence, elle hurla :

- N'approchez pas, Jim ! Allez-vous-en ! Il a un couteau !

Mais, dans sa hâte à vouloir faire volte-face pour gravir l'escalier en courant, elle trébucha et tomba en se cognant violemment le menton. Elle fut un moment comme sourde, puis entendit un martèlement de pas, comme si une douzaine d'hommes au moins se ruaient dans l'escalier, suivi d'un bruit d'empoignade. Talia essaya de se relever - pour aider Richards ou s'enfuir ? - et comme elle posait une main à plat sur la marche, une chaussure lui écrasa les doigts. Malgré la douleur, sa réaction fut raisonnée : elle devait aider à l'attraper, pour mettre fin au cauchemar. Alors, se déplaçant en un éclair, son autre main saisit une cheville qui passait à sa portée.

L'homme tomba, et Talia comprit aussitôt son erreur. La cheville était forte, le corps qui pesait sur elle était lourd, et elle entendait des pas s'enfuir vers le haut. Richards ne se serait pas enfui... Il ne pouvait être que le poursuivant... C'était donc Richards qu'elle avait fait

tomber.

Roulant de côté, la jeune femme parvint à s'asseoir et, ce faisant, eut conscience d'avoir chu plus violemment qu'elle ne le pensait. Luttant contre l'évanouissement qui semblait vouloir la gagner, elle dit d'une voix qui lui parut très lointaine :

- Monsieur Richards... Êtes-vous blessé ? Je suis désolée. Est-ce que...

Elle s'interrompit en regardant soudain vers sa main, près de laquelle quelque chose reflétait la vague lueur comme, tout à l'heure, les yeux du petit homme... Mais c'était plus long, plus luisant... C'était sur la lame du couteau que jouait le faible rayonnement. Alors, renonçant à lutter plus longtemps, Talia sombra dans l'inconscience.

* * *

Elle était étendue sur son divan et sa tête lui faisait mal. La tournant légèrement vers la gauche, elle découvrit Jim Richards assis dans le fauteuil. Il tenait dans sa main droite le couteau, dont son pouce gauche caressait la lame.

Levant les yeux, il dit en montrant l'arme :

- Il nous a laissé un souvenir.

Posant le couteau au bord de la table proche de lui, il vint vers Talia en s'enquérant :

- La tête vous fait mal ?

Elle se força à dire :

- Dans un instant, ça ira mieux... En tombant, j'ai dû me couper la respiration...

- Heureusement que votre évanouissement n'a duré que quelques minutes... Je ne savais que faire... Des serviettes mouillées ? Vous faire respirer des sels ? Mais, à notre époque, qui possède encore un flacon de sels ?

- Sûrement pas moi, fit-elle en souriant avec effort.

- Je m'en doutais bien. Au fait, j'ai dû fouiller dans votre sac... pour les clefs.

- Évidemment.

Il s'assit au pied du divan :

- J'ai entendu l'ascenseur... Vous savez comme il grince en montant... Puis j'ai entendu votre porte palière s'ouvrir et se refermer... Tout cela machinalement... Sans en avoir vraiment conscience... Mais, d'ordinaire, il y avait ensuite le bruit que vous faites en ouvrant votre porte... C'est en ne l'entendant pas que j'ai eu peur. À cause de l'enregistrement.

Talia ouvrit vivement ses paupières qu'elle gardait mi-closes ;

- L'enregistrement ?

- Quand j'ai récupéré le magnétophone hier soir, j'ai vérifié son fonctionnement, une habitude que j'ai. Un des rouleaux était à l'envers. Je l'ai remis à l'endroit et j'ai essayé le magnétophone. J'ai entendu votre voix. Alors, j'ai tout écouté... Je vous en demande pardon... Et puis non, je suis bien content de l'avoir fait, car cela me permet de vous comprendre.

Il eut un léger sourire :

- Ça m'a été salutaire aussi. Je me demande si quelqu'un peut paraître aussi repoussant que vous sembliez me trouver.

- Mais j'avais changé la bobine, balbutia Talia.

- Sans doute celle qui n'avait pas servi.

- Oh !

- Qu'allez-vous faire de... de cet enregistrement ?

- Je l'ai porté à la police. Hier matin. Ils en ont fait une copie.

- Compliments ! fit-il d'un air surpris, avant d'ajouter lentement : Aussi courageuse qu'avisée.

- Courageuse ?

Corelli aussi lui avait dit qu'elle était courageuse.

Il rougit violemment :

- Eh bien, je veux dire...

- Vous aussi vous avez sauté à la conclusion en entendant que « la lumière était allumée » ?

- Moi aussi ?

- Le lieutenant Corelli, le policier qui m'a reçue, a eu la même réaction. J'ai dû lui expliquer. Dois-je recommencer avec vous ?

- Seulement si vous le souhaitez, répondit-il avec une certaine raideur.

Il était beau garçon, et c'était probablement pour cette raison qu'elle l'avait si soigneusement évité. Mais c'était aussi un brave garçon, et l'effort qu'il faisait pour ne pas paraître indiscret lui donnait sans doute cet air un peu guindé.

- Je le souhaite, dit Talia.

Elle se haussa contre les coussins, puis lui raconta l'histoire. Cela lui fut plus facile que la première fois et elle la raconta différemment : au lieu de s'en tenir aux seuls faits, elle se permit d'en chercher une explication en tentant de les interpréter. Mais sans vouloir se donner d'excuses : ce qui était arrivé était arrivé.

Lorsqu'elle eut terminé, le premier commentaire de Richards fut comme un écho de celui qu'avait fait Corelli, mais avec moins de surprise et beaucoup plus de chaleur ;

- Vous ne mesurez peut-être pas combien est révélatrice l'attitude que les gens de Lafayette ont eue à votre égard. Ils semblent avoir fait tout leur possible pour vous adoucir cette épreuve. Une telle réaction ne peut être spontanée... Du moins, pas à ce point-là. Il devait y avoir bien des années qu'ils se rendaient compte de votre situation et y compatissaient.

Talia ne s'en était pas avisée aussi parfaitement, mais elle hocha la tête.

- Et après l'enquête ? demanda-t-il.

- Eh bien, nous n'étions pas seulement les survivants d'une tragédie, mais aussi ceux qui avaient enduré la tyrannie de Bart. Lui parti, tout s'est passé très simplement : chacun de nous a fait ce qu'il souhaitait. Papa est allé vivre à Templeton en leur faisant, bien entendu, don de la maison. Ils la vendront et cela donnera largement de quoi assurer à Papa une fin de vie confortable. Mollie s'en est allée avec sa fille chez son frère, qui est marié. Bart avait une assurance sur la vie de sept mille dollars, grâce à mon insistance. Mais je lui avais demandé d'en souscrire une de quinze mille, et il m'a menti à cet égard. À Lafayette toutefois... D'autant que le frère de Mollie et sa femme sont dans le commerce - c'est eux qui sont propriétaires du Grand Bazar - et Mollie

pourra sûrement leur être utile. Je pense qu'elle sera... (Talia marqua une hésitation) sinon heureuse, du moins pas malheureuse. Quant à Junie, c'est une chance pour elle : le frère de Mollie n'a pas d'enfant, et cette petite est délicieuse.

« Moi, je suis venue ici. Je m'occupais déjà de publicité à la succursale qu'une firme de Chicago avait à Des Moines. Ils m'ont proposé un poste à Chicago, mais je voulais que la rupture fût complète...

Son regard se perdit un instant dans le vague :

- La seule à ne pas s'en être bien tirée a été Mme Bolling, la mère de Mollie. Elle est allée vivre avec son autre fille, qui habite Flint, laquelle se trouve - entre autres choses - être aussi une hypocondre. Alors, ou bien elles passeront leur temps à se témoigner de la commisération, ou bien elles voudront rivaliser sur le chapitre des maladies, à celle qui manifestera les symptômes les plus insolites ! Sans doute devrais-je les plaindre...

Mais son léger sourire disait qu'elle avait peine à le faire.

- Et ce... ce « petit homme », questionna Richards, vous ne voyez pas qui ça peut être ?

- Si vous m'aviez demandé ça à midi, je vous aurais répondu que non et qu'on ne pouvait même pas être sûr qu'il s'agissait de quelqu'un venu de Lafayette. Mais cet après-midi... C'est difficile à expliquer et ça peut paraître ridicule... Simplement, tantôt j'ai eu une prémonition, comme lorsqu'on me téléphonait là-bas... Et bien que je ne puisse dire que sa voix m'est familière, il y a eu un détail identique. Lorsque cet homme est parti d'ici, il m'a dit qu'il serait quelque temps avant de me revoir et... et puis il a proféré des menaces.

- Je m'en souviens, oui, fit Richards en pinçant les lèvres.

- Eh bien, l'homme qui me téléphonait à Lafayette faisait de même. Il parlait, parlait, puis déclarait qu'il ne me rappellerait pas de sitôt. En dépit de quoi, il ne tardait pas à recommencer. Et aujourd'hui, j'ai senti que ç'allait être la même chose, qu'il allait revenir sans tarder.

Se levant, Richards marcha jusqu'au fauteuil et, tournant le dos à Talia, il considéra le couteau, puis déclara :

- Dans ce cas, il faut prévenir la police. Si vous me dites où est le téléphone...

- Oh ! Non.

- Mais... fit-il en se retournant avec surprise.

- Non, répéta-t-elle. Avant tout, parce que je suis trop fatiguée. Il me faudrait les attendre, leur parler. Sans compter que, comme Corelli n'est pas là le soir, il me faudrait tout recommencer ensuite. Et puis l'idée qu'ils viennent ici m'envahir...

Elle s'interrompit. Un petit silence s'établit, jusqu'à ce que Richards remarque :

- Vous avez un appartement très agréable. (Elle fut étonnée de l'intuition dont témoignait cette remarque.) Il faudra néanmoins que vous leur parliez et remettiez ce couteau au lieutenant en question. C'est urgent.

- Oui, bien sûr. Demain matin. J'y passerai en allant à mon travail.

- Écoutez, je vais vous faire une proposition, dit Richards comme s'il se jetait à l'eau, laissez-moi m'en occuper... De toute façon, ils voudront probablement me parler, vu que je me suis bagarré avec le type. Je ne peux rien leur apprendre d'utile, car il a filé comme une anguille, mais ils tiendront sans doute à recueillir quand même mon témoignage. Alors, nous pourrions ensuite déjeuner ensemble et je vous raconterais ce qu'ils m'ont dit. Okay ?

- Ce serait un dérangement...

- Absolument pas, si vous n'y voyez pas d'objection. Voilà un point réglé. Maintenant, ce soir... Me considéreriez-vous aussi comme un envahisseur si je vous suggérais que je pourrais dormir sur ce divan ?

Talia s'aperçut avec surprise que lui, non, ce ne serait pas pareil. Seulement, elle ne voulait pas abuser.

- Non, à présent, je me sens très bien, et il n'y a vraiment aucune raison...

- Du moment que vous n'y voyez pas d'objection, point n'est besoin d'une raison. Considérons que c'est à titre préventif et voilà tout. Je serai sûrement très bien, car c'est là un grand divan pour un appartement féminin. Il est vrai que vous êtes grande pour une femme.

Talia dormit très bien et aussitôt couchée. Quand elle s'éveilla, elle constata qu'elle avait dépassé de quinze minutes l'heure de son réveil habituel, et sut aussitôt qu'elle était seule dans l'appartement.

Le couteau n'était plus sur la table et il avait été remplacé par une lettre ainsi conçue :

Le matin de bonne heure, je ne suis vraiment pas à mon avantage et, de toute façon, je veux attraper votre lieutenant avant qu'il ne file ailleurs. Je passerai vous prendre à midi. Rendez-vous devant le marchand de tabac qui est en bas de votre bureau. Et soyez bien exacte, car je connais un merveilleux restaurant qui présente un seul inconvénient : cinq cents autres personnes l'apprécient également, alors qu'il dispose seulement de huit tables. D'où, bien sûr, l'impossibilité de réserver. Donc, midi juste !

JIM

Si vous avez besoin de me parler, n'hésitez pas à me téléphoner à mon bureau.

Elle devina qu'il n'avait pas su quoi mettre en tête de cette lettre. « Chère Miss Cory » eût été ridicule en pareille circonstance, et « Natalia », quand même trop intime.

Elle n'eut pas besoin de lui parler mais, peu avant onze heures, ce fut lui qui l'appela et elle en fut heureuse.

- J'ai pensé qu'il valait mieux vous prévenir que nous aurions de la compagnie pour déjeuner. Votre flic.

- Le lieutenant Corelli ?

- Oui.

- Et pourquoi cela vous réjouit-il tant ? Vous me semblez tout changé... ?

- Comme on dit dans les livres: «je jubile». Écoutez, Natalia...

Il s'interrompit, comme gêné.

- Talia.

- Ah ! C'est un diminutif charmant, qui me plaît beaucoup ! Eh bien, Talia, le lieutenant Corelli est aussi un homme heureux. Il est fier d'avoir réussi à faire du bon boulot en dépit des quelque quinze cents kilomètres... Bref, vous ne l'avez pas tué.

- *Pas tué ?* répéta Talia sans comprendre. Puis, élevant soudain la voix sous l'effet d'une brusque compréhension : *Ce n'est pas moi qui ai tué Bart ?*

Au silence qui se fit autour d'elle, Talia comprit qu'elle avait parlé trop haut. Se tournant légèrement, elle vit comme dans un brouillard que Janet, Cari et Billy la regardaient fixement. Et aussi M. Long qui se tenait dans l'encadrement de la porte.

Williams dut avoir conscience aussi de ce brusque silence succédant à l'ambiance normale du bureau, car il demanda :

- Que se passe-t-il ?

Lorsqu'elle eut surpris leurs regards, les autres se remirent aussitôt à leurs occupations.

- Ce n'est rien, on déplace des meubles dans le bureau dit Talia à l'appareil. Écoutez... Pouvez-vous m'expliquer ce que...

- Je n'aurais pas dû vous annoncer ça aussi brusquement, mais c'est que je ne voulais pas vous laisser penser, ne fût-ce qu'une heure de plus... Apparemment, on vous aime tant à Lafayette qu'ils n'ont eu de cesse d'avoir complètement élucidé cette affaire. Lorsqu'ils avaient procédé à... euh... l'autopsie, ils avaient trouvé une balle, ce qui leur avait paru on ne peut plus normal, puisque vous disiez avoir tiré un coup de revolver. Mais lorsqu'il leur a parlé au téléphone, Corelli leur a suggéré d'examiner un peu l'encadrement de la fenêtre. C'est ce qu'ils ont fait, et que pensez-vous qu'ils ont découvert enfoncé dans le bois ? Une autre balle. Une balle provenant du revolver d'ordonnance de votre frère, celui avec lequel vous aviez fait feu.

- Mais pourquoi... pourquoi le lieutenant a-t-il eu une telle idée ?

- Parce que la lumière était allumée.

- Parce que la lumière était allumée ?

De nouveau, sous l'effet de la surprise, elle avait élevé la voix et elle eut conscience que, derrière elle, on était aux aguets.

- Il n'y a rien là de particulièrement subtil, vous savez. Corelli s'en est rendu compte immédiatement, moi aussi, et n'importe qui aurait fait de même. Si vous n'y avez pas pensé, vous, c'est parce que vous étiez persuadée d'avoir tué votre frère. Mais comment ce type savait-il que la lumière était allumée, *sinon parce qu'il était là ?* Vous saisissez ? Alors, en ce moment, ils s'occupent de calculer l'angle de tir et d'examiner la balle pour en déterminer l'origine. De toute façon, une seule balle a été tirée par le revolver que vous teniez, et cette balle-là a été retrouvée dans l'encadrement de la fenêtre. Donc...

- Oh ! Mon Dieu... mon Dieu... balbutia Talia, submergée par ces révélations.
- Ça, vous pouvez le remercier ! opina Jim Richards, toujours jubilant.
- Et vous aussi... Merci, merci !
- Sans oublier Corelli que nous remercierons tous les deux... à midi pile !

Talia raccrocha lentement, puis pivota sur son siège, sentant monter en elle le désir de crier la nouvelle à quelqu'un, n'importe qui. Elle n'en fit rien, bien sûr, mais eut un sourire rayonnant.

Janet, qui la regardait par-dessus une brassée de dossiers poussiéreux, se contenta de dire :

- Voilà une conversation qui semble t'avoir drôlement fait plaisir !
- Pour sûr ! fit Cari Neilson en gratifiant Talia d'un regard admiratif.
- Attends, Billy ! s'exclama Janet.

Le garçon de courses cherchait à déplacer un grand classeur.

- Tu ne peux pas le bouger tout seul... D'ailleurs, le fil du téléphone est trop court pour qu'on pousse le bureau plus loin. (Elle exhala un soupir découragé.) Je ne demandais pourtant pas grand-chose : juste un peu plus d'air et de lumière, mais tout se ligue contre moi !

Elle laissa choir les dossiers par terre près de son bureau qui avait été déplacé mais bloquait en partie la porte.

- J'ai besoin d'air et de lumière, se lamenta Janet. J'ai l'impression d'être dans un aquarium !
- D'ordinaire, les aquariums sont ronds, non ? fit Talia en lui souriant.
- Nous sommes de l'espèce des poissons exotiques qui ont droit à des aquariums rectangulaires.
- Tu ne veux pas changer de bureau avec moi ?
- J'adorerais le faire, mais ma conscience me l'interdit.
- Miss Furman, intervint Billy, il y a un monteur du téléphone dans l'immeuble, je viens de le voir. Voulez- vous que j'aille le chercher ?
- Bonne idée ! approuva Neilson. Comme ça, tantôt, nous pourrions

déplacer mieux le bureau et le classeur.

- Vous pourriez même le faire à midi, glissa Janet d'un air candide.

Cari Neilson fixa sur elle un regard soupçonneux :

- Je parie que Talia et vous avez l'intention de filer à midi ?

Janet pouffa.

- Ah ! Non, alors ! protesta Neilson. Je travaille comme un esclave à seule fin de profiter de votre compagnie, mesdemoiselles. Si vous n'êtes pas disposées à me gratifier du réconfort de votre présence et de vos conseils, alors ayez recours aux gars de l'entretien... Ils ne vous feront pas attendre plus de deux ou trois semaines, si ça n'est pas quatre !

- Bon, bon, dit humblement Janet. Alors, Billy n'a qu'à aller chercher ce type du téléphone dès que possible, et vous reviendrez tous les deux après déjeuner.

- D'ac ! lança Neilson avec un sourire, et il s'en fut, suivi de Billy.

- Je trouve plutôt déloyal de ma part, dit alors Janet à Talia, de profiter de la brûlante passion que tu lui inspires pour l'amener à déplacer mon bureau. Mais aucun homme n'est prêt à faire une chose pareille pour moi !

- Ne dis pas de bêtises ! lui rétorqua gaiement Talia qui se sentait des envies de chanter, de danser.

Faisant de nouveau face à son bureau, elle se trouva débordante d'idées et, prenant un crayon, elle se mit au travail.

- Il est midi moins cinq, Talia, lui annonça un moment plus tard Janet, déjà près de la porte.

- Seigneur ! s'exclama la jeune femme en lâchant aussitôt son crayon. Ça me laisse juste le temps de me passer un peu de poudre !

Janet s'éclipsa et, prenant son sac, Talia se dirigeait vers la porte en louvoyant entre les meubles déplacés quand le garçon de courses apparut sur le seuil de la pièce en disant :

- Miss Cory, s'il vous plaît... Je n'arrive pas à trouver l'homme du téléphone.

- Eh bien, Bunny, ça ne fait rien. Janet n'aura qu'à...

Elle s'interrompit, le regard rivé à la pile de dossiers qu'elle avait été sur le point d'enjamber, et se reprit après une seconde :

- Je veux dire Billy, bien sûr. Pour ce qui est du téléphone...

- Vous avez fini par me reconnaître, mais c'est sans importance. Vous me connaissiez depuis si longtemps que je me doutais bien que cela se produirait un jour ou l'autre.

Talia leva les yeux. Un adolescent... Non, un homme. Il devait avoir sensiblement le même âge qu'elle, mais qui s'en serait douté ?

- Vous n'avez pas les mêmes lunettes.

- Vous croyez que ça vient de là ? Vous ne m'auriez jamais reconnu, hein ?

- Vous aviez des lunettes à monture d'argent et non de corne...

Derrière les verres épais, les yeux pâles avaient toujours paru très petits. Comme si on les regardait par le mauvais bout d'une lorgnette. À cause des verres, sans doute.

- Vous me flattez !

Le sarcasme était empreint d'une cruelle amertume.

- Et vos cheveux, vos cheveux étaient...

Comment décrire la chevelure de Bunny Williams ?

Des cheveux non pas blonds, mais incolores. Longs mais clairsemés...

- Je les ai teints. Je me demande pourquoi je me suis donné cette peine, car vous ne m'auriez pas reconnu même si j'avais porté un écriteau avec mon nom... même si j'avais attiré votre attention... même si je vous avais giflée.

Il fit un pas en avant et elle vit sa bouche. C'était la première fois qu'elle la remarquait, mais jamais encore elle ne lui avait prêté attention, pas plus comme Bunny Williams que comme Billy, le garçon de courses. Il avait une petite bouche ronde, qui faisait penser à une cerise.

- Vous ne m'aviez jamais vraiment regardé, hein ? Pas plus en troisième qu'en seconde ou en première... Ni au bal de la distribution des prix. Pas même le jour où j'ai été assez bête pour vous inviter à faire un pique-nique.

Était-ce vrai ? Elle ne s'en souvenait absolument pas :

- Je ne suis jamais sortie avec personne...

- Une fille comme vous ? Ne me racontez pas d'histoires ! Je ne savais pas qui était votre amoureux, mais j'étais bien résolu à le découvrir. Et quand j'ai cru le tenir enfin... quand je l'ai vu se hisser par cette fenêtre... Ça s'est révélé être votre brute de frère, et l'homme que je voulais prendre m'a échappé. Du coup, j'ai décidé que, au lieu de vous l'enlever, c'est *vous* que je lui enlèverais.

Il fallait absolument qu'elle trouve quelque chose à dire. Si elle parvenait à distraire son attention...

- Alors, c'est par erreur que vous avez tué Bart. Ils le comprendront sûrement...

- Vous ne me voyiez même pas... vous m'ignoriez... aussi bien dans la rue qu'au téléphone, vous ne me reconnaissiez jamais. Et quand je me suis présenté avec une commande d'épicerie, vous avez dit : « Vous êtes le nouveau livreur ? » et vous m'avez souri. Mais vous ne m'avez pas reconnu, alors que vous me voyiez depuis toujours.

La bouche en cerise ne cessait de s'ouvrir et se fermer... Talia recula d'un pas, mais lui fit alors un autre pas en avant :

- Maintenant, rien de tout cela n'a plus d'importance, espèce de snob. Vous ne snoberez plus personne. Il y a longtemps que j'attends, mais à présent je vais m'occuper de vous.

Il contourna le bureau de Janet, et Talia se trouva ainsi entre le sien et la fenêtre. Trente-quatre étages de vide derrière elle.

- Vous avez mon meilleur couteau, dit-il.

- Je vous le rapporterai demain ! promit-elle aussitôt.

- Demain, vous ne rapporterez plus rien à personne. D'ailleurs, j'en ai un autre.

Et c'était vrai. Il le tenait devant lui. Talia regardait à travers les parois de verre. N'y aurait-il donc personne pour les apercevoir ?

- C'est l'heure du déjeuner, dit Bunny Williams. Tous ces messieurs dames grassement payés s'en vont avant midi et ne reviennent qu'à deux heures. Moi, je n'ai qu'une heure pour bouffer : de midi et demi à une heure et demie. Je pointe, moi. Saviez-vous seulement qu'il y

avait une horloge-pointeuse en bas ?

- Non. Je... Ne faites pas de bêtises, Bunny. Vous ne vous en tireriez pas. Il y a trois filles là, derrière vous. Regardez... Et la porte de M. Long est ouverte. Il n'est pas encore parti...

- Pas question que je tourne la tête. C'est si rare que je vous voie me regarder en face... en vous rendant compte que c'est bien moi... Ça se savoure, une rareté pareille. Et ensuite...

Il agita un peu le couteau, tandis que la bouche ronde se retroussait aux commissures.

- Mais pourquoi ? Pourquoi ?

- Pour des tas de raisons. Je veux vous enlever à lui. C'était lui, hier soir, sur le palier ? Tout à l'heure, je vous ai entendue qui disiez au téléphone : « Ce n'est pas moi qui ai tué Bart... », alors, j'ai compris qu'ils avaient finalement cessé de vous sourire, de vous donner des petites tapes affectueuses comme ils le faisaient tous. Tous, sauf moi. Comme vous n'étiez plus là, ils se sont occupés d'autre chose... des balles, sans doute. Mais, de toute façon, je ne peux pas vous laisser sortir d'ici, car maintenant vous savez qui je suis. Comment m'avez-vous reconnu ? Qu'est-ce qui vous a fait me regarder enfin ? Dites-le moi. Et puis, quand vous serez morte, quand il n'y aura plus personne pour me rappeler que je ne suis rien, je commencerai à être quelqu'un... Qu'est-ce qui vous a fait me reconnaître ?

Talia le regarda. Il n'était pas encore trop près d'elle. Si elle s'élançait... Mais il n'était pas possible de contourner rapidement ce grand bureau.

- Eh bien ? insista-t-il.

- Oh... C'est parce que vous avez dit « Miss Cory, s'il vous plaît... » Au collège, vous disiez toujours « Miss James, s'il vous plaît... Miss Wetzels, s'il vous plaît... »

Il avança et elle recula contre la fenêtre. Pour une raison qu'elle ignorait, c'avait été une erreur de lui dire cela. Le petit visage maigre, avec ses petits yeux fixes, son horrible petite bouche... lui apparaissait soudain comme défiguré par la haine, une haine terrible.

- Alors, c'est parce que j'étais humble que vous vous êtes souvenu de moi ? Peut-être que si j'avais rampé à plat ventre sur votre perron en vous livrant vos commandes d'épicerie, vous m'auriez reconnu ?

Elle secoua vaguement la tête, se forçant à ne plus regarder ce visage grimaçant.

Et comme elle regardait ainsi par-dessus les cheveux incolores, elle vit Richards. Et Corelli. Ils avaient presque atteint le seuil du bureau. Voyant Corelli secouer la tête, elle regarda de nouveau le visage de Bunny.

Il souriait :

- Oh ! Vous ne me ferez pas me retourner ! Pourquoi quelqu'un viendrait-il ? Je ne suis que le petit garçon de courses parlant à la grande dame. Et quand je vous enfoncez mon couteau dans la gorge, personne n'y prendra même garde. Alors, je l'essuierai sur votre corsage et je m'en irai tranquillement d'ici. Qui pourrait penser à moi ? A-t-on jamais pensé à moi ? Vous voyez ce que vous avez fait de moi en m'ignorant ? Vous m'avez rendu invisible !

Il rit... Un rire aigu, grinçant.

- Vous voyez ce que...

Il s'interrompit et son regard se porta vers la gauche de Talia, qui se demanda pour quelle raison. Il n'y avait rien à côté d'elle, rien que trente-quatre étages de vide. Mais... Une fenêtre les séparait de ce vide, elle et lui. Et Talia comprit soudain ce qu'il regardait. La vitre de la fenêtre devait refléter vaguement la silhouette des deux hommes qui, derrière lui, avaient atteint la porte...

Il pivota brusquement sur sa droite et, ce faisant, il étendit sa main qui tenait le couteau, si bien que la lame faillit effleurer la poitrine de Talia.

L'espace d'une seconde, il se fit un silence total, un silence de mort. Les deux hommes venaient de s'immobiliser après avoir franchi le seuil du bureau. Ils se tenaient côte à côte face à Bunny... Talia pensa que c'était comme sur son palier... Ils allaient tourner indéfiniment autour du bureau... Comme les Marx Brothers, se dit-elle au bord de la crise de nerfs.

La décision vint de Richards. Se penchant en avant, il posa une main à plat sur le bureau et s'envola brusquement par-dessus le meuble. Ce saut aurait dû l'amener à un mètre de Bunny, seulement celui-ci se déplaça d'un bond vers la gauche pour lui échapper. *Il ne peut pas !* eut juste le temps de penser Talia.

Bunny sauta comme Jim venait de le faire et, comme Jim, les pieds les

premiers. À travers la paroi vitrée.

Jim s'immobilisa devant ce grand trou déchiqueté et se retourna vers Corelli. Mais le policier s'était déjà précipité vers la porte du bureau voisin.

Bunny ne marqua qu'une brève hésitation puis, de nouveau, défonça la paroi de verre. Et dans l'autre bureau, il fit de même, sans regarder si Corelli se rapprochait ou non, continuant ainsi comme un automate déréglé.

Des gens accouraient. Talia vit M. Long, une expression de stupeur sur le visage, cependant qu'une autre paroi explosait bruyamment. *Mais combien y a-t-il donc d'aquariums ?* pensa-t-elle de façon incongrue.

Regardant de côté, elle vit la silhouette bondissante... une silhouette toute rouge... Comme elle détournait les yeux, la jeune femme eut conscience que le silence s'était fait. Personne ne disait rien... On n'entendait plus que le tintement de débris de verre tombant sur le parquet, qui la firent penser aux ornements d'un arbre de Noël que le vent eût fait s'entrechoquer doucement.

Puis une femme poussa un cri strident. Des voix s'élevèrent, dont une toute proche... La voix de Corelli demandant :

- Comment est-elle ? Il ne l'a pas blessée ?

- Non, répondit la voix de Richards. Tout va bien pour elle.

Et Talia sut que ce serait vrai désormais.

LA TERRIBLE JOURNÉE

(The Long Terrible Day)

par CHARLOTTE EDWARDS

La terrible journée commença exactement à huit heures du matin. Au moment où retentissait la sirène de la fabrique de papier et que l'heure sonnait au clocher de l'église.

La chaise d'Ernie racla le sol quand il la recula pour se lever.

- Il est temps que je file, déclara-t-il comme il ne manquait jamais de le faire chaque jour ouvrable.

Assise à la table de la cuisine, je tenais une tasse de café à mi-chemin de mes lèvres. Le journal déplié devant moi, mon regard était rivé à mon mari.

Ce que je venais de voir au beau milieu de la première page demeurait comme en surimpression sur son visage, et tout coïncidait parfaitement, si l'on exceptait la moustache, les cheveux coupés court avec quelque dix kilos de plus.

Se penchant par-dessus la table, Ernie caressa la tête de Steve, qui venait d'avoir quatre ans :

- Occupe-toi bien de maman, lui recommanda-t-il.

Steve hocha la tête, car il savait ne pas devoir parler la bouche pleine.

Ernie passa derrière moi pour s'approcher de la chaise haute :

- La petite fille à son papa sera bien sage aujourd'hui, dit-il d'un ton câlin.

Liz gloussa de joie et tendit vers lui une cuiller débordante de bouillie.

- Quelle gosse ! jubila Ernie en revenant vers moi. Aussi ferme et assurée que son pas, sa main se posa sur mon épaule.

Il me regardait, grand, les épaules larges, et je lui souris, tout en détaillant ses yeux d'ambre piquetés de vert, la minuscule cicatrice qui tirait vers le haut son sourcil droit.

Abaissant mon regard, je posai ma tasse et pris le journal :

- Ernie, dis-je, il y a là une chose absolument incroyable...

Il se courba pour m'embrasser, sans même jeter un coup d'œil à la page. Ses lèvres étaient chaudes et douces, sa moustache chatouilla un instant les miennes... Une moustache rousse, taillée de près, qu'il s'était fait pousser l'année de notre mariage.

- Faut que je me grouille, dit-il. J'ai une journée très chargée. Tu me raconteras ça à un autre moment.

- Mais ça ne te prendra qu'une...

Il ébouriffa mes cheveux et s'en fut.

J'étais seule dans la maison avec mes enfants. La terrible journée était commencée depuis un quart d'heure, mais j'ignorais encore combien elle allait être terrible et longue.

Ernie en aurait bien ri, car il comprenait la plaisanterie, même à ses dépens. À condition, bien sûr, qu'il ne fût pas préoccupé, en colère ou contrarié.

Je me levai brusquement. Peut-être était-il encore contrarié à cause d'hier soir ? C'était peut-être pour cela qu'il avait hâte de s'en aller. Mais je secouai la tête : Dieu sait qu'Ernie n'avait pas besoin d'une raison pour être pressé de partir à son travail. C'était souvent le cas.

Je commençai à débarrasser la table, laissant près de mon assiette le journal maladroitement plié. J'essuyai la table en contournant l'album de Steve et le *Daily Express*, abandonnés là comme deux épaves. Ôtant Liz de sa chaise haute, je lui débarbouillai la figure où s'étaient accumulés des vestiges de son repas, puis je la portai dans le living-room où je l'installai dans son parc, avec tout un assortiment de jouets en caoutchouc.

Après quoi, je demeurai un moment immobile, comme dans l'attente de quelque chose. Semblant n'avoir attendu que cette accalmie pour entrer en action, un marteau se mit à battre dans la partie gauche de ma poitrine. Bung... bong... Bung... bong... Son tempo s'accéléra dans un bruit grandissant qui m'emplit les oreilles, la tête, déborda dans la petite pièce bien rangée...

- Non ! criai-je.

Le marteau-pilon ralentit, presque jusqu'à s'arrêter.

- Je n'ai qu'à retourner dans la cuisine prendre le journal, me dis-je. Et bien regarder le dessin, au lieu de m'en tenir à une impression fugitive.

Je commençais à me sentir honteuse, car je n'avais que mépris pour les femmes qui fouillent les poches de leur mari, cherchent s'il y a des traces de rouge à lèvres sur son mouchoir... Les femmes soupçonneuses qui ne font pas confiance à leur compagnon d'existence.

Je regagnai la cuisine d'un pas décidé mais, au lieu de prendre le journal, je me retrouvai en train de faire la vaisselle. J'entendais vaguement Liz gazouiller, et Steve imiter le grondement des voitures sur l'autoroute.

- Je vais voir !

Comme poussée par mes propres paroles, je me retournai vers la table.

La manchette clamait : UNE JEUNE FILLE ASSASSINÉE SUR LE TERRAIN DE GOLF.

Le corps de Marylee Adams, âgée de 18 ans, a été découvert très tôt ce matin, dans les buissons proches du seizième trou du terrain de golf d'Arnaughton. Elle avait eu le crâne défoncé, mais on n'a pas retrouvé l'arme du crime.

D'après les informations que nous avons pu recueillir, Miss Adams habitait avec sa mère 1617 Central Street et avait plusieurs soupirants.

J. Hampton Jones, le chef de la police, a souligné les similitudes existant entre ce meurtre et celui de Sandra Hims, âgée aussi de 18 ans, commis voici cinq ans sur un terrain de golf de Kansas City. Mais là, on avait retrouvé l'arme du crime : un cric d'automobile.

Le portrait-robot que nous reproduisons ci-contre nous a été envoyé de Kansas City et a été établi d'après la description, faite par un témoin, de l'homme qui accompagnait Miss Hims lorsqu'on a vu celle-ci en vie pour la dernière fois, alors qu'elle sortait d'un bar.

Mes yeux se tournèrent vers le portrait-robot qui s'étalait sur quatre colonnes et le marteau-pilon se remit aussitôt en marche.

J'examinai le front large, entouré de longs cheveux, mon regard suivit la ligne du nez au bout arrondi, s'attarda sur les joues un peu creusées, le menton carré, la bouche résolue.

Je me sentais gagner par une sorte de brûlante panique, car c'était Ernie, mon mari, qui me regardait au milieu de la première page du *Daily Express*. Oui, sauf qu'il avait maintenant une moustache, les cheveux coupés court et quelque dix kilos de plus, c'était bien Ernie, Ernie tel qu'il était lorsque j'avais fait sa connaissance.

L'horloge de l'église sonna neuf coups.

Par la fenêtre, mon regard dériva jusqu'aux deux orangers dont Ernie prenait tant soin.

Il n'y avait vraiment que de quoi rire, et rire avec Ernie, dans ce portrait issu de l'imagination d'un dessinateur cinq ans auparavant. Il fallait vraiment une idiote comme moi pour y voir Ernie. Personne d'autre n'aurait fait le rapprochement : Ernie était plus gros, il avait les cheveux courts et il arborait une moustache depuis que nous habitions ici.

- As-tu tué quelqu'un ces derniers temps ? se serait esclaffé Jim, le patron d'Ernie, qui faisait grand cas de lui.

Tout le monde aimait Ernie : les gosses, les chiens, les vieilles dames, les voisins. Personne ne l'aurait suspecté un seul instant.

Moi aussi je l'aimais, et je ne le suspectais pas non plus. On n'aime pas un homme capable de défoncer le crâne de quelqu'un. Une épouse sent ces choses-là et Ernie était bien trop doux, bien trop paisible. Quand n'importe quoi le contrariait, l'irritait, il s'en allait simplement faire un tour. Il revenait deux heures après, gentil comme avant et ayant tout oublié. Pas plus tard encore que la veille au soir...

Je fermai les yeux et m'abandonnai contre le dossier de la chaise, qui craqua comme je l'avais entendue craquer durant la nuit, sans y prêter autrement attention dans mon demi-sommeil. Quelle heure pouvait-il être alors ?

Dix-huit ans, c'est l'âge où l'on commence à vivre. Marylee Adams était-elle blonde ? Dix-huit ans... J'avais dix-huit ans lorsque j'avais fait la connaissance d'Ernie cinq années auparavant... la première fois que j'avais vu ses mains solides et nettes. À l'époque, il ne travaillait pas dans un garage. Il était tiré à quatre épingles quand il avait sonné chez ma mère pour lui proposer des appareils ménagers vendus à crédit.

D'emblée, maman l'avait trouvé sympathique, et lorsque mon père était rentré de son voyage d'affaires, Ernie et lui étaient demeurés la

moitié de la nuit à discuter de tout, en mangeant presque entièrement le cake que j'avais confectionné moi-même avec amour. Oui, car même la première semaine, c'était déjà de l'amour.

Deux mois durant, il revint passer chaque week-end dans la maison blanche que nous habitions, et le dimanche soir arrivait toujours trop vite.

- Ça me coûte de vous quitter, me disait-il. Je voudrais rester toujours avec vous.

Et un samedi, il était arrivé très surexcité :

- Cette annonce du journal, qui proposait une place stable dans un garage en Californie... J'ai écrit à l'homme qui l'avait fait insérer. Il m'a téléphoné depuis là-bas... et il m'a engagé !

Moins d'une semaine plus tard nous étions mariés, et c'est dans le train nous emportant que j'avais remarqué qu'Ernie se laissait pousser la moustache.

Dix-huit ans... cinq années auparavant... notre maison blanche dans cette petite ville...

Je ne me rappelle pas comment je suis partie ce matin- là dans notre vieille voiture, laquelle semblait comme neuve grâce aux bons soins d'Ernie. Liz était à côté de moi, Steve jacassait sur la banquette arrière. Dans ma tête, je dressais la liste des achats à faire : du pain, de la margarine, *la ville*, des œufs, des flocons d'avoine... *cette ville, c'était...* de la levure, du sucre... Oui, c'était bien à une quarantaine de kilomètres de *Kansas City* que se trouvait la maison blanche avec papa et maman...

Steve comptait à haute voix les coups qui s'égrenaient du clocher... Neuf... Dix. Dix heures. Il y avait deux heures que...

Les portes du supermarché s'ouvrirent automatiquement, de cette miraculeuse façon qui intriguait tant Steve. Je m'avançai dans une allée en tenant Liz par la main. Le magasin était si brillamment éclairé que j'avais l'impression de sortir d'un tunnel. Le va-et-vient des clients, le tintement des caisses enregistreuses, la musique d'ambiance, tout ce côté rassurant de la vie quotidienne m'imprégnait peu à peu. Devoir choisir, comparer les prix m'occupait l'esprit, et les rayons chargés de tant de choses s'élevaient autour de moi comme des murs qui me protégeaient du journal que j'avais laissé, mal plié, sur la table de la cuisine.

Au comptoir de la boucherie, je vécus un très mauvais moment.

- Une livre de gîte à la noix, demandai-je. Du rond.
- Oui, madame Cochran, me dit le boucher. Bien aplati comme d'habitude ?
- Comme d'habitude, acquiesçai-je.

Et c'est comme d'habitude aussi que je me voyais dans le grand miroir derrière le boucher, avec mes cheveux châains bien coiffés et mes yeux noisette apparemment sans souci. Une jeune mère typique faisant son marché.

Et c'est alors qu'un bras se leva près de mon reflet, brandissant un instrument d'acier. Il l'abattit violemment avec un bruit sourd, le leva de nouveau, l'abattit encore, le leva...

- Ça suffit, Peppy, dis-je vivement.

Le bras arrêta son manège.

- D'habitude, je vous l'aplatissais davantage, fit-il avec un vague haussement d'épaules. Il enveloppa la viande rouge dans un épais papier blanc sur lequel il inscrivit des chiffres et me le tendit. J'eus besoin de me ressaisir pour prendre le paquet.

Au rayon des fromages, la femme de Jim me lança :

- À ce soir !
- Ce soir, Elissa ?
- Tu as oublié que vous venez manger à la fortune du pot ?

Un vendredi sur deux, nous nous réunissions avec sept autres couples. Cette quinzaine-ci, c'était chez Elissa.

- Je ne suis pas sûre de pouvoir venir. Des problèmes de baby-sitter...
- Eh bien, amène les gosses. On les couchera en attendant que vous repartiez.

Je me dirigeai vers la caisse :

- Je ne sais pas si Ernie aimera que...
- Ernie aime tout ce qui te convient ! m'interrompit Elissa en riant.

Je déglutis avec peine. La vérité fait souvent mal.

Tout ce qui ne pouvait s'acheter, Ernie le faisait en payant de sa personne, comme faire manger les enfants le dimanche, sortir la poubelle; nettoyer la cuisine à fond. Ou même des choses bien plus pénibles, comme de n'être plus un élégant célibataire, mais un mari besogneux presque toujours en salopette grasseuse. Car ça aussi, c'était à cause de moi qu'il le faisait...

... Ou bien était-ce parce qu'un élégant représentant aux yeux d'ambre et aux longs cheveux ondulés est plus difficile à retrouver s'il est devenu mécanicien dans un garage situé trois mille plus loin ?

En arrivant aux caisses, je cherchai Steve du regard. Il était en train de lire un illustré pour enfants qu'il venait d'acheter au kiosque de l'entrée. De lui, mon regard glissa vers l'étalage du kiosque.

LE CRÂNE DÉFONCÉ... Les mots me sautèrent aux yeux, et je dus me cramponner au rebord du comptoir.

Elissa fut aussitôt près de moi, m'entourant de son bras :

- Mon petit, tu es livide ? Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu as peur à cause des titres de journaux ? (Elle rit.) Mais à l'heure qu'il est, ma chérie, ce type doit être à des centaines de kilomètres d'ici !

Me ressaisissant, je dis :

- Je ne sais pas ce qui m'a pris... Mais c'est fini.

Je suivis le commis véhiculant mon chariot d'emplettes. Je reçus le choc du soleil éclatant sans en ressentir la chaleur. Dire que le supermarché m'avait paru tellement éclairé lorsque j'y étais entrée. Maintenant, c'était le contraire.

- Je vous mets ça dans le coffre, madame ?

J'acquiesçai.

- Alors, il me faut les clefs.

Je sortis le trousseau de mon sac et me dirigeai vers l'arrière de la voiture. En enfonçant la clef ronde dans la serrure, j'eus conscience que ma main tremblait. Je tournai la clef et le commis leva le couvercle du coffre, puis entreprit de transférer les paquets. Quand il eut terminé, je levai le bras pour rabattre le couvercle. Brusquement, sa main se figea, et ce fut comme si mon cœur cessait de battre. Même

avec tous mes achats, il me semblait que quelque chose manquait dans le coffre. Je détaillai mes paquets, la roue de rechange... Que manquait-il... Et alors j'essayai désespérément de le voir où il aurait dû être. Je repoussai des paquets d'un côté à l'autre, penchai le buste à l'intérieur du coffre pour mieux voir dans les coins et derrière la roue de rechange.

Le cric avait disparu. Le gros cric bien solide, qu'Ernie tenait à avoir toujours là parce que nous roulions sur des pneus rechapés, ne se trouvait nulle part dans le coffre.

L'horloge de l'église m'apprit qu'il ne me restait plus qu'une heure avant midi lorsque je regagnai la maison. La matinée était presque finie. J'avais fait la vaisselle, le marché. Je n'avais plus qu'à brûler tous ces emballages pour ne pas encombrer la poubelle. Et avec eux le *Daily Express* qui se trouvait toujours sur la table... ainsi que la photo de Marylee Adams, jolie comme un cœur.

Prenant des ciseaux dans le tiroir de la table, je découpai l'article du journal, le pliant ensuite en un petit carré que je glissai dans mon sac, à l'intérieur du petit compartiment à fermeture-éclair. Puis j'emportai les emballages et le reste du journal au fond de la cour. Je frottai une allumette... Tout flamba allègrement, consumant mes mauvaises pensées.

Comme je rentrais dans la cuisine, le téléphone se mit à sonner.

- Allô... C'est toi, Sara ?

Pendant un instant, trop merveilleux pour durer, je me sentis réconfortée d'entendre cette voix.

- Oui, Ernie ?

- Je t'ai appelée toute la matinée.

Il semblait préoccupé.

- J'étais allée au supermarché.

- Oh !... Tu es toujours fâchée ? À cause d'hier soir ?

Tout dépendait, pensai-je calmement, de ce qui s'était passé hier soir.

- Non. Pourquoi ?

Il hésita :

- Ce matin, tu semblais toute... drôle.

- Drôle ?

- Encore maintenant.

Lui aussi me paraissait drôle : comme sur ses gardes, et, en même temps, semblant chercher à s'assurer de quelque chose.

- Non, je me sens très bien...

- Écoute, Sara... J'ai fait un tour et c'est tout. Tu m'entends ? Bien sûr, j'étais contrarié, alors je suis sorti faire un tour

- Un grand tour ? questionnai-je en regardant fixement ma main.

Je l'entendis respirer profondément avant de répondre :

- Oui, un assez grand tour. Tu dormais quand...

- Je sais.

- Tu ne dormais pas ?

- Je somnolais...

- Oh ! Je voudrais...

- Quoi ?

- Non, rien. Tu m'as encore l'air toute drôle. Écoute, j'ai oublié mon déjeuner. Et j'ai un travail que je ne peux laisser : la voiture du vieux Tinsdale à repeindre...

- Oh ! Je suis désolée, dis-je, sincère. Je ne l'ai même pas préparé... J'allais le faire quand je me suis mise à lire le journal et...

Je me mordis la lèvre.

- Qu'est-ce que tu disais à propos du journal ?

Il avait élevé le ton, sa voix s'était durcie.

- Rien.

- Y avait Jim qui rentrait avec un camion et je n'ai pas entendu...

- Je disais que moi aussi j'avais oublié ton déjeuner.

- Peux-tu me l'apporter ?

Le pouvais-je ? Pourrais-je lui parler, avec l'article du journal dans mon sac et dans ma tête ? Pourrais-je avoir encore l'air de Sara Cochran, la mère de ses enfants et la femme de son cœur ?

- Toi, tu as quelque chose, dit-il en constatant que je ne lui répondais pas. Il vaut vraiment mieux que tu viennes ici.

- Les enfants...

- Sara, je veux te voir.

Jamais Ernie ne m'avait parlé ainsi, sur un tel ton de commandement.

Ma main se posa sur la fourche de l'appareil, lui coupant la parole.

Le téléphone sonna presque aussitôt.

- Tu as raccroché. Pourquoi ?

J'aspirai profondément :

- Parce que je voulais me dépêcher de te préparer à manger !

Il grommela :

- Bon... Autre chose. Hier soir... Tu sais : quand je suis sorti faire un tour... Je... Bref, je me suis arrêté ici, avec l'idée d'en profiter pour préparer la peinture que je devais utiliser ce matin...

- Oui ?

Oh ! Mon Dieu, non, pas ça !

- Et je me suis fait quelques taches sur mon pantalon gris. Alors, comme c'est celui que je comptais mettre ce soir, sois gentille de me le nettoyer. Tu veux bien ?

- D'accord.

- Et... Sara...

- Oui ?

- Si ça te cause trop de dérangement de venir, je vais demander qu'on m'achète un sandwich...

- Ça ne te contrariera pas ? Parce que, tu comprends, j'ai mis la lessive en train...

J'étais parfaitement calme, maintenant, et les mensonges me venaient aisément...

- Mais non, mais non, t'en fais pas ! C'était uniquement parce que tu m'avais l'air...

- ... toute drôle, oui, je sais. Mais c'est fini à présent.

- Parfait, ma belle ! À ce soir alors ! Et n'oublie pas mon pantalon gris, hein ?

- Non, sois tranquille... Quelle couleur tu la lui fais, sa bagnole, au vieux Tinsdale ?

Ernie éclata de rire :

- Rouge vif ! Non, mais tu te rends compte ? À son âge !

Et il raccrocha. Je m'en fus alors dans la chambre à coucher et j'ouvris la penderie. Le pantalon d'Ernie était sur un cintre. Sans le regarder, je l'emportai dans la cuisine, près de la fenêtre inondée de soleil.

Oui, il était effectivement taché... des petites taches, mais nombreuses. La voiture du vieux Tinsdale serait peut-être rouge vif, mais sur la flanelle la peinture paraissait plutôt d'un brun rougeâtre.

En un éclair, l'enfer se déchaîna autour de moi. La sirène de midi. Du coup, Liz se mit à pleurer et Steve rappliqua en claquant la porte d'entrée. Le hurlement de la sirène était tel que toute la maison en semblait ébranlée.

Mais ce n'était rien à côté du bruit qui emplissait ma tête, un bruit déchirant qui clamait : « Ernie Cochran, mon mari, est un assassin ! »

Lorsqu'on appréhende que quelque chose soit vrai et qu'on s'efforce de refouler ses doutes au plus profond de soi, puis qu'une preuve irréfutable vous est donnée, alors avec la connaissance de la vérité s'instaure une sorte de calme. Ce calme se prolongea jusqu'à ce que j'eusse embrassé les enfants, étendus pour leur sieste.

Ce baiser se révéla une erreur, car il raviva tout en moi. Ces gosses que j'adorais... avaient pour père un assassin ?

Si, c'en est un, s'insurgea une partie de moi-même. Si. Si. Si.

Refermant la porte de communication, je pensai que la matinée avait été comme le premier acte d'une pièce. Les heures à venir allaient constituer le second.

Dans la cuisine, je pris mon sac, ouvris le compartiment intérieur et en sortis la coupure de journal.

Comment douter encore, avec cette preuve sous les yeux ?

Complice après coup... C'est comme cela que ça s'appelle... Mais que faire quand on croit que son mari a commis un meurtre, et que personne d'autre ne le soupçonne ?

J'éprouvai le soulagement que l'on connaît lorsqu'on n'est plus obligé de prendre immédiatement une décision difficile, qu'un délai vous est accordé. Si je faisais mine de rien, tout continuerait comme par le passé : mon mari s'en irait le matin, rentrerait le soir, et il ne viendrait à l'idée de personne qu'Ernie Cochran ait pu défoncer le crâne à quelqu'un... Ernie était aimé de tout le monde.

Mais, brusquement, c'en fut fini de la détente... *Et s'il recommençait ?*

Comme poussée par quelque force invisible, je marchai vers le téléphone, composai le numéro inscrit sur le cadran. Après une éternité, me sembla-t-il, une voix lointaine dit à mon oreille :

- Police, j'écoute.

- C'est au sujet d'un crime, m'entendis-je déclarer.

Du coup, la voix cessa d'être indifférente :

- Un crime ? Vous voulez dire un meurtre, madame ?

- Oui, un meurtre.

Qui avait répondu avec autant d'assurance ? Sûrement pas Mme Cochran parlant de M. Cochran...

- Un instant, je vous prie... Ne quittez pas.

Dans un bureau au cœur de la ville, des hommes s'activaient, s'interrogeant, cherchant un indice.

Mon regard se posa sur le pantalon gris, suspendu au dossier de la chaise. *Je vais vous en donner un, moi, d'indice*, pensai-je, l'esprit obnubilé par l'attente et ce léger bourdonnement à mon oreille.

- Brigade criminelle... Sergent Anderson à l'appareil.

Une voix nouvelle, au ton décidé.

- Je... commençai-je. Je... Je veux...

Soudain, comme attiré par un aimant, mon regard se tourna vers la porte.

Ernie se tenait sur le seuil de la cuisine, remplissant l'encadrement de la porte, comme Goliath, comme Samson. Ses yeux n'étaient plus seulement piquetés de vert, mais tout verts, comme ceux d'un fauve. Et sous la moustache, la bouche ne formait plus qu'une ligne mince.

- Madame, dit la voix du sergent. Allô, madame ?

Je sentis le combiné échapper à ma main, j'eus vaguement conscience de tomber avec lui, et j'emportai l'image des yeux verts dans les ténèbres où je m'engloutis, avec le bruit d'un seul coup dévalant du clocher de l'église.

* * *

J'essayais désespérément de gravir une échelle de velours qui fléchissait sous mon poids. C'était terriblement difficile, mais je devais tout faire pour y réussir. Et une voix ne cessait de m'encourager de très loin. Soudain, le velours se déchira, la voix devint distincte, et tout s'illumina. Le visage d'Ernie était si proche du mien que je distinguais les pores de sa peau hâlée. Il était penché vers moi, ses mains plaquées sur le lit de chaque côté de mes épaules.

J'éprouvai un indicible soulagement, et des larmes roulèrent sur mes joues.

- Un mauvais rêve... Un cauchemar, balbutiai-je. Oh ! Ernie, mon chéri, je rêvais que tu... que tu...

Je vis alors ses yeux, et je sus que ça n'était pas un cauchemar.

- Je ne t'avais encore jamais vue t'évanouir comme ça, dit-il d'un ton pensif, tandis que ses mains étreignaient mes épaules, y provoquant un frisson qui me parcourut tout le corps jusqu'à l'extrémité de mes orteils.

- Tu frissonnes... avec la chaleur qu'il fait. (Il se redressa.) Reste tranquille. Je vais appeler le docteur.

Laisse-le faire ! me dit vivement une voix intérieure. Le docteur, ce sera quelqu'un d'autre dans la maison. J'entendis son pas lourd traverser le vestibule, entrer dans la cuisine, puis revenir après un

moment.

- Il est sorti, mais j'ai laissé un message.

Et de toutes les horribles pensées qui me vinrent durant cette terrible journée, la plus affreuse fut celle qui fulgura dans ma tête lorsqu'Ernie s'approcha lentement, en tendant ses grandes mains vers moi. J'avais laissé la coupure de journal sur la table de la cuisine. S'il l'avait vue, s'il l'avait lue et, ramassant ensuite le combiné du téléphone, s'il avait entendu la voix du sergent Anderson... Alors, il devait vouloir me tuer aussi !

- Peut-être pas le vouloir, non, mais y être contraint...

Je m'enquis en parlant très vite :

- Comment se fait-il que tu sois là ?

- Le pistolet à peinture s'est détraqué. Jim a dit qu'il nous en fallait un neuf. Nous avons sauté dans la camionnette...

J'eus un regain d'espoir :

- Jim est là ?

Il secoua la tête :

- Non, il m'a juste déposé pour le déjeuner.

Il s'était approché du lit, se penchait vers moi. La peur reflua dans mon cœur. S'il me tuait maintenant, alors qu'il avait appelé le médecin, parviendrait-il à faire passer ma mort pour naturelle ?

- Non !

Mon exclamation le fit se redresser en s'écartant de moi.

- Je... J'ai mal à la tête.

- Maman ! appela Steve.

Je voulus me lever, mais Ernie m'en empêcha :

- Reste tranquille... Je vais habiller les gosses et les conduire chez Elissa.

Bonne idée. Comme cela, à tout le moins, les enfants seraient en sûreté.

Dès qu'il fut sorti de la pièce, je quittai mon lit et gagnai la cuisine sur la pointe des pieds, me félicitant qu'Ernie m'eût retiré mes chaussures. Le combiné du téléphone était à sa place sur l'appareil et la coupure de journal toujours sur la table à côté de mon sac. Y avait-on touché ? Saisissant mon sac, je fourrai vivement la coupure dans le compartiment à fermeture éclair et emportai le tout dans ma chambre pour le glisser sous mon oreiller. Après quoi, je m'étendis et m'efforçai de retrouver ma respiration normale.

Dehors, il y eut un coup de klaxon assourdissant, et Ernie fit irruption dans la chambre.

- Tu peux t'en aller, lui dis-je en m'asseyant. Je m'occuperai des enfants. Sois sans inquiétude.

- Tu as l'air toute... drôle, remarqua-t-il lentement. Y a quelque chose qui te tracasse ?

Peut-être n'a-t-il pas vu la coupure, pensai-je alors.

- Non, Ernie, ne te fais pas de souci. Pars tranquille : tu me retrouveras là quand tu reviendras.

C'était une promesse que j'étais bien résolue à tenir, car il me fallait savoir ce qu'il ferait. J'avais besoin d'une certitude, dussé-je la payer de ma vie !

- Figure-toi que si je ne me suis pas acheté un sandwich, c'est parce que je n'avais pas un sou sur moi.

J'extirpai mon sac de sous l'oreiller.

- Comment ton sac est-il là ? Il ne s'y trouvait pas quand je t'ai transportée sur le lit.

Je déglutis avec peine :

- Bien sûr que si. Mais tu étais trop ému pour y prêter attention.

Étendant la main, je bourrai deux billets dans la poche de sa salopette en me forçant à lui sourire.

Le klaxon de Jim retentit de nouveau en un rapide staccato. Comme la porte de la maison se refermait sur Ernie, le téléphone sonna et, le temps que j'aie décroché, j'entendis l'horloge de l'église annoncer qu'il était deux heures.

- Oui ? m'enquis-je d'un ton brusque.

- Sergeant Anderson à l'appareil. Vous allez bien, madame ?
 - En voilà une question ! Oui. Pourquoi ?
 - Vous avez raccroché. Vous avez appelé la police à propos d'un meurtre, et vous avez raccroché.
 - La police ? Il doit y avoir erreur.
 - Nous avons repéré l'origine de l'appel.
 - Mais je ne me suis même pas servi du téléphone !
 - Quelque chose ne colle pas... Y a-t-il d'autres personnes avec vous ?
- Je ris, d'une façon un peu trop aiguë :
- Oui : deux petits enfants.

Je l'entendis vaguement parler à quelqu'un, puis il me dit :

- Je ne vois pas ce qui a pu se produire, madame. Navré de vous avoir dérangée. Une mauvaise plaisanterie, peut-être. Avec un psychopathe dans les parages, tout est possible.
- Oui, bien sûr...
- Bon, alors, au revoir, madame.

Je demeurai un moment le combiné à la main, tandis que le mot *psychopathe* se répercutait à tous les échos de mon cerveau.

* * *

Non, je ne pouvais livrer Ernie à la police en leur remettant la coupure de journal et le pantalon. Cinq ans... deux enfants... Je ne pouvais pas le dénoncer. Pourquoi ? Parce que pour me sentir capable d'en arriver là, il m'aurait fallu une preuve, une certitude.

J'appelai le cabinet du médecin.

- *Mme Cochran*, répéta la secrétaire lorsque je l'eus questionnée. Non, je ne vois pas trace que votre mari ait téléphoné.

Je raccrochai. Ernie n'avait pas appelé le docteur. Pourquoi ? Si je pensais que le médecin allait venir, je ne quitterais évidemment pas la maison. Je resterais là bien tranquillement pendant qu'Ernie se fabriquerait un alibi et s'esquiverait du garage pour venir me régler

mon compte... Avec un « psychopathe dans les parages », il ne courrait aucun risque d'être suspecté.

Hé ! Là, doucement ! C'est d'Ernie qu'il est question, de mon Ernie. Qu'il ait au moins le bénéfice du doute !

Je téléphonai à Elissa :

- Il faut que j'aille à la banque avant que ça ferme. Les gosses... Tu peux ?

- Mais oui !

- J'arrive tout de suite.

Chez Elissa, j'aurais été en sécurité et j'aurais pu y demeurer. Mais je me rendis à la banque en voiture, retirai tout l'argent se trouvant à notre compte joint et le transformai en chèques de voyage. La somme n'était pas grosse, mais suffisante néanmoins pour nous permettre de gagner, mes enfants et moi, la maison blanche aux environs de Kansas City. Lorsque je serais de nouveau auprès de mes parents, alors peut-être trouverais-je le courage de prévenir la police...

Si j'étais un détective menant une enquête, par où commencerais-je ? Par où Ernie avait commencé la nuit dernière.

M'en revenant vers la maison, je fis le tour du pâté d'immeubles. À droite, j'avisai le cinéma et arrêtai la voiture. La caissière s'appelait Sandy.

- Sandy, lui demandai-je vivement, vous connaissez M. Cochran ?

- Tout le monde ici connaît Ernie, me répondit-elle en riant.

- Sandy... Hier soir, vous étiez là ?

- Oui... Toujours fidèle au poste !

- Avez-vous vu Ernie ? Est-il venu ici ?

J'espérais de tout mon cœur que, ayant marché jusque-là et se sentant fatigué, Ernie fût entré regarder le film jusqu'à ce qu'il eût recouvré son calme.

- Il n'est pas entré, non.

- Pas entré ? répétai-je vivement. Vous voulez dire que vous l'avez vu ?

- Oui. Vers neuf heures et demie... peut-être un peu plus tôt. Je lui ai fait signe de la main, mais il n'a pas semblé me voir.

- Merci, Sandy.

Comme je m'en retournais vers la voiture, la caissière me cria :

- Il a continué par-là !

Elle m'indiquait sa gauche et ce fut la direction que je pris aussi. À mi-chemin de la maison, je stoppai de nouveau. Parfois, Ernie m'emmenait *Chez Joe* pour prendre un sandwich avec un verre de bière. Ça nous faisait une sortie.

En quittant le soleil éclatant, l'intérieur du bar me parut obscur et j'entendis Joe avant de le voir.

- J'arrive tout de suite ! (Puis, me reconnaissant :) Oh ! Madame Cochran... Voilà maintenant que vous vous mettez à picoler dans la journée !

Sa remarque enjouée ne me fit même pas sourire.

- Je voudrais savoir... N'allez surtout pas me prendre pour une femme jalouse, Joe, mais Ernie...

- Vous contrôlez son emploi du temps, c'est ça, hein ?

L'espace d'un instant, j'eus envie de tourner les talons et de fuir. Ce que j'étais en train de faire à Ernie, c'était aussi mal que de le dénoncer : je le rendais soupçnable. À présent, Sandy se souviendrait que Sara Cochran cherchait à savoir où était allé son mari le soir où... Additionnant deux et deux, Joe allait-il tout comprendre en revoyant son journal ? Non... Ernie était trop différent maintenant, moi seule me rappelais l'air qu'il avait cinq ans auparavant... Moi seule... et Ernie.

- Il s'agit d'une blague, assurai-je vivement, mais hier soir est-il...

- Oui, dit-il sans hésiter, Ernie est venu ici.

De nouveau, le soulagement... S'il était demeuré assis à discuter pendant des heures, ce serait un alibi.

- Pendant combien de temps ?

- Oh ! Juste le temps de prendre un verre sur le pouce ! m'assura Joe en riant.

Ce perpétuel mouvement de balançoire... En haut... En bas...

S'approchant d'un coucou sculpté qui se trouvait derrière le bar, Joe entreprit de le remonter

- Ah ! Ça me revient... Oscar venait juste d'annoncer qu'il était dix heures.

Comme pour confirmer la chose, l'oiseau mécanique surgit au-dessus de la tête de Joe : « Coucou... coucou... coucou », proclama-t-il fièrement avant de s'escamoter à nouveau dans la pendule.

Ressortant du bar, je marchai jusqu'au coin de la rue. Où aller maintenant ? Ernie était parti de la maison à neuf heures et demie. Il avait descendu la rue, tourné à droite pour passer devant le cinéma, un verre « sur le pouce » à dix heures... À quelle heure était-il rentré ?

Je regardai mes sandales se suivre l'une l'autre. Si elles avaient pu flairer comme un chien, elles auraient su reconnaître la piste d'Ernie Cochran, trouver où il était allé et m'y conduire... loin du terrain de golf d'Arnaughton. Mais, malheureusement, elles en étaient incapables. Six, sept... dix pâtés d'immeubles, et j'avais toujours. À présent, il n'y avait plus de boutiques, et bientôt il n'y eut plus de maisons. Un grand panneau brun sur lequel on pouvait lire en lettres dorées : TERRAIN DE GOLF MUNICIPAL D'ARNAUGHTON.

Je regardai les silhouettes éparpillées sur la vaste étendue verte. La nuit dernière, tout cela était non plus vert mais noir, un labyrinthe, un piège... Marylee Adams, âgée de dix-huit ans, avait eu le crâne défoncé dans les buissons proches du seizième trou.

Brusquement, je ne pus en endurer davantage. Je ne me sentis pas capable d'entrer sur le terrain à la recherche du seizième trou. Je n'étais pas un détective. J'étais la femme d'Ernie Cochran, sa femme qui avait eu entière confiance en lui jusqu'à ce jour et souhaitait de tout son cœur qu'il fût innocent.

Je me mis à courir, si vite que j'en eus un point de côté tandis que mon cœur battait à grands coups dans ma poitrine. Je courus ainsi jusqu'à la voiture, où je m'assis derrière le volant, la main sur la clef de contact, regardant la pluie qui commençait à tomber.

Lorsque j'eus recouvré mon souffle, je démarrai et regagnai la maison. Là, je descendis la grande valise qui se trouvait en haut des étagères qu'Ernie avait installées dans le garage. En l'espace de quelques minutes, j'y eus fourré toutes les affaires propres des enfants et,

refermant le couvercle, je portai cette valise dans le coffre arrière de la voiture, en évitant de regarder l'endroit où le cric aurait dû se trouver. Je m'immobilisai alors, sentant que j'oubliais quelque chose, quelque chose dont j'aurais besoin...

Je me précipitai à l'intérieur de la maison. Il était toujours là, sur le dossier de la chaise de cuisine, le pantalon que j'étais censée nettoyer... le pantalon avec les petites taches rougeâtres. Je le roulai et l'enveloppai dans un morceau de papier marron. J'allais sortir par la porte de la cuisine lorsqu'on sonna à la porte d'entrée.

Machinalement, tenant toujours le paquet à la main, j'allai ouvrir. Je vis devant moi un homme de haute taille, dont la pluie avait mouillé le veston et le chapeau.

- Oui ? fis-je en serrant le paquet contre moi.

- Madame Cochran ?

J'acquiesçai. Alors, avec Une dextérité de prestidigitateur, il me présenta son insigne sur la paume de sa main.

- Police. Sergent Anderson. J'aimerais vous parler.

- À moi ? croassai-je. Entrez.

Comme je m'effaçais pour le laisser passer, la pendule qui était sur la cheminée, cadeau de mariage de maman (pour marquer les heures heureuses, ma chérie !) tinta quatre fois.

- Jolie petite maison que vous avez là.

Cherchait-il à me dérouter en me donnant à croire que tout allait bien ? S'était-il rendu dans des endroits auxquels je n'avais pas pensé ? Parce que, bien sûr, moi je n'étais que la femme d'Ernie, pas un détective.

- Vous ne voulez pas vous asseoir ?

- Je ne compte pas rester longtemps, madame.

Soudain, sous mon bras, le paquet me parut pesant comme du plomb et je le posai.

Le sergent Anderson m'observait, et il me dit brusquement :

- Vous me donnez l'impression d'être une femme raisonnable.

- Vraiment ? croassai-je de nouveau.

- D'une femme qui, si elle avait connaissance d'une chose utile à la police, viendrait nous en faire part.

J'aurais dû m'en douter. D'une façon ou d'une autre, ils avaient été mis sur la piste d'Ernie et elle les avait menés jusque-là.

- Madame Cochran, reprit-il posément, la nuit dernière, une jeune fille a été frappée à mort. Tout le monde sait maintenant que c'était une pas grand-chose. Mais, bon ou mauvais, nul ne mérite de mourir comme ça.

- Qu'ai-je à voir là-dedans ? questionnai-je vivement. Penseriez-vous que je l'ai tuée ?

Il sourit :

- Évidemment pas. Je suis ici à cause de ce coup de téléphone. Comme je vous l'ai dit lorsque je vous ai rappelée, dès que quelqu'un fait allusion à un meurtre, nous sommes aussitôt prêts à l'action. Dès que nous avons su d'où émanait votre appel...

Le combiné m'avait-il échappé lorsque je m'étais évanouie ? Ou l'avais-je reposé moi-même sur son support, comme je l'avais trouvé quand j'étais revenue dans la cuisine ?

- Lorsque je vous ai parlé, j'ai tout d'abord pensé qu'il y avait eu erreur, car vous paraissiez très calme. Mais nos standardistes ne commettent pas d'erreurs.

- Nous en faisons tous, vous savez.

- Je crois en avoir fait une, effectivement, acquiesça-t-il. Après ça, j'ai été très occupé puis, lorsque je suis revenu de l'endroit où le crime avait été commis, je me suis remémoré votre communication téléphonique.

- Je n'ai pas téléphoné.

- Soit, mais quelqu'un l'a fait. Cette femme a précisé qu'elle appelait au sujet d'un crime. Vous vous rappelez ses paroles ?

Je déglutis avec effort :

- Inutile de me tendre des pièges : je n'ai pas téléphoné.

Il eut un haussement d'épaules :

- Lorsque l'opérateur lui a demandé : « Vous voulez dire un meurtre ? » elle a répondu : « Oui, un meurtre. »

- Et alors ?

- Alors, j'ai pris la communication. Vous... Elle a dit : « Je veux... je veux... » Puis elle s'est tue. La ligne a continué de bourdonner pendant un long moment. Trois ou quatre minutes.

- Que cherchez-vous à prouver ? lui lançai-je avec irritation.

- Que je me suis conduit comme un imbécile. Vous... Elle aurait pu être assassinée pendant que je m'occupais ailleurs. J'étais sur le terrain de golf lorsque j'ai brusquement compris ce qui avait dû se passer. Elle n'avait pas raccroché... elle s'était comme évaporée à l'autre bout du fil. Puis j'avais entendu le bourdonnement de la ligne, et ensuite quelqu'un avait repris le combiné... J'avais perçu le bruit d'une respiration.

- D'une respiration ?

- Oui... Et pas la respiration d'une femme. Une respiration plus lourde, plus sourde... une respiration d'homme.

Je sentis ma gorge se nouer :

- A-t-il... dit... quelque chose ? Demandé qui...

Le sergent secoua la tête :

- Pas un mot. Vous êtes une femme raisonnable, mais vous mentez effrontément en me regardant droit dans les yeux. Pourquoi ?

Je brûlais de tout dire au sergent Anderson, avant que ce qu'il avait craint ne se produise pour de bon. Tout lui dire, au lieu de partir dans la vieille bagnole avec le paquet... Je n'avais même pas besoin de tout lui raconter... Il me suffisait de lui tendre le paquet en disant : « Mon mari portait ce pantalon hier soir. » Il se chargerait du reste.

Et de nouveau, la balançoire : il me tardait de le voir partir pour emmener Liz et Steve dans un autre État, où je pourrais me jeter dans les bras de mon père en lui demandant ce que je devais faire.

- J'ai tellement honte, m'entendis-je dire. Mais, voyez-vous, je suis terriblement peureuse... Toutes les maisons qui nous entourent sont inhabitées...

Et, brusquement, ce fut vrai : j'eus terriblement peur en m'avisant que,

si Ernie revenait pour me tuer, j'aurais beau hurler, il n'y aurait personne pour m'entendre. Je respirai bien à fond :

- Et, ce matin, j'ai lu cet article dans le journal. Lorsque je suis allée dans la cour pour vider la poubelle, je... j'ai entendu un bruit. Je suis vite rentrée me barricader dans la maison et j'ai appelé la police. Quand j'ai entendu votre voix si... si officielle, je me suis évanouie... Alors, si vous avez entendu une respiration d'homme, c'est que...

- O.K., dit-il d'un ton las, je vais jeter un coup d'œil aux alentours.

Lorsqu'il fut sorti, je pris le paquet et l'emportai vivement dans la chambre. Je venais de le cacher tout en haut de la penderie, lorsque le téléphone sonna.

- Sara, me dit Elissa, Ernie est venu avec Jim pour l'aider à décharger les caisses de bière. Alors il a emprunté la camionnette pour remmener les gosses.

- Il part ?

- Il est parti.

Elle raccrocha.

Parti... Depuis combien de temps ? On toqua à la porte de derrière.

- Tout semble normal, m'annonça le sergent Anderson.

Allez-vous-en ! souhaitai-je de toutes mes forces. D'un instant à l'autre, Ernie va rappliquer dans la camionnette de Jim... Ernie, l'homme du portrait-robot, l'homme dont vous avez tant étudié le visage que dix kilos de plus, des cheveux coupés court et une moustache ne vous abuseront pas un seul instant.

- Je suis désolé de vous avoir causé tant de souci.

- Ce n'est rien, dis-je en commençant à fermer la porte derrière lui.

Il se retourna :

- Madame Cochran... Quand vous avez peur au téléphone, je vous assure que vous respirez comme un homme.

Et de s'éloigner rapidement en direction de sa voiture. Au bruit de son moteur s'en mêlèrent deux autres : les cinq coups sonnés au clocher de l'église et le vacarme de la vieille camionnette de Jim arrivant derrière la maison.

Doucement maintenant, doucement... Mes mains se nouèrent en un geste qui exprimait aussi bien le désespoir qu'une imploration. Par la fenêtre, je vis Ernie qui descendait Liz et Steve de la camionnette. Cela composait un joli tableau : un père avec ses enfants, sur fond de soleil réapparaissant après la pluie comme pour faire s'évaporer tous nos soucis. Devant ce joli tableau, tout en moi s'insurgeait contre les événements de la journée et ce qui s'était passé dans ma tête. Puis, Liz juchée sur ses épaules, Ernie se dirigea vers la porte de la cuisine et nos regards se rencontrèrent.

Examine bien ses yeux, me commandai-je. Y décèles-tu de la dureté tout au fond, comme un rocher sous la surface unie de l'eau ?

Et il y avait sûrement de la dureté dans sa voix d'ordinaire chaleureuse :

- À qui était cette voiture garée devant la maison ?

- Oh ! Un type qui vend des livres pour les gosses...

- Alors, tu as dû le laisser te faire tout son baratin, car la bagnole était déjà là quand je suis passé en allant chez Jim. Je l'ai aperçue du bout de la rue.

- Ah ! Ça, j'avoue que ce n'est pas facile de le décourager !

Ernie regarda la pendule :

- Cinq heures dix. J'ai encore le temps de faire un truc ou deux avant qu'on s'habille.

Avant qu'on s'habille... Le pantalon que j'étais censée avoir détaché !

- Ernie, dis-je en pesant mes mots, le pantalon gris que tu portais hier soir...

Sa bouche s'était-elle durcie ?

- Je n'ai pas réussi à enlever cette peinture. Alors, je l'ai porté au pressing.

Il ne dit rien.

- Je vais te repasser le marron.

- Tu te sens mieux ? demanda-t-il enfin.

- Oui, maintenant ça va.

- Elissa m'a dit que tu étais allée à la banque. Pourquoi ?

Cette fois, ce fut moi qui gardai le silence.'

- Était-ce pour prendre l'argent de la robe dont nous avions parlé ?

Je secouai la tête.

- C'est ton argent à toi aussi, tu sais.

- Ne pensons plus à cette robe. Elle nous a causé assez d'ennuis comme ça. Oublions hier soir, dis-je en m'efforçant de retenir mes larmes.

- Je ne demande qu'à oublier hier soir, assura doucement Ernie.

- Je vais donner un coup de fer à ton pantalon marron. Mais je... je ne me sens pas encore bien dans mon assiette et... De toute façon, je n'ai pu trouver personne pour garder les gosses.

- Je ne sors pas sans toi, déclara-t-il d'un ton uni.

Quand j'eus fait tout ce que j'avais à faire, je sus que j'irais avec Ernie chez Jim et Elissa. C'était une façon de gagner du temps, de reculer le moment où je me retrouverais seule avec lui, dans cette maison isolée sur quoi s'appesantirait la nuit, sans cesse plus noire et plus épaisse.

Je voyais tout comme si j'avais été Gulliver observant une maison de poupée : un homme minuscule se penchait au-dessus du lit où dormait une toute petite femme, et levait avec une infinie lenteur le cric qu'il tenait à deux mains...

Je me retrouvai dans la rue, courant à perdre haleine. Et tout en courant, j'avais conscience de savoir enfin ce que je devais faire.

J'allais demander à la vieille Mme Callahan de venir garder les enfants. Puis je m'habillerais et j'irais avec Ernie bavarder, rire chez Elissa et Jim. Lorsque les hommes partiront faire un poker dans la salle à manger d'où l'on ne pouvait voir le patio, je dirais vouloir m'assurer que tout allait bien du côté des enfants. Je les mettrais alors dans la voiture et je filerais.

Lorsque je serais de retour dans la maison blanche et que mon père connaîtrait toute l'histoire, j'expédierais par la poste le pantalon au sergent Anderson avec juste un mot disant : « Ceci appartient à Ernie Cochran. » Ainsi tout serait réglé.

Quand la vieille Mme Callahan m'eut donné son accord, je lui dis que j'allais venir la chercher avec la voiture.

Dans le garage dont la porte était ouverte, Ernie me tournait le dos, sifflotant entre ses dents. Il frottait quelque chose énergiquement avec un chiffon graisseux.

Je m'immobilisai mais, comme s'il avait senti ma présence, il se retourna lentement tout en continuant son manège. Je forçai mon regard à se déplacer tout aussi lentement de son visage vers son épaule, le long de son bras musclé, jusqu'à ses mains... Entre ses mains, bien astiqué et tout brillant, il y avait le cric qui ne se trouvait plus dans le coffre de la voiture lorsque je l'y avais cherché.

Quand l'horloge de l'église se mit à sonner, il me sembla que sur chacun de nos orangers, il y avait des dizaines et des dizaines de petites cloches s'agitant pour annoncer qu'il était six heures.

Ernie s'arrêta de siffloter :

- Quelle mine tu as ! Est-ce que le docteur est venu ?

- Tu lui avais demandé de passer ?

Il battit des paupières :

- Tu le sais bien... Mais non, c'est vrai : la ligne était occupée et j'ai attendu d'être chez Jim pour le rappeler.

- Tu m'avais dit qu'il allait venir.

- Parce que je ne voulais pas que tu te tracasses en mon absence. Il est venu ?

- Je lui ai dit de ne pas se déranger. Je me suis arrangée pour avoir Mme Callahan ce soir. Je ne voulais pas que tu restes à la maison à cause de moi.

- Ça vaudrait quand même peut-être mieux... Tu me sembles... toute drôle.

- C'est ce que tu n'as cessé de me répéter toute la journée ! dis-je en riant. D'où vient ce cric ? ajoutai-je d'un ton détaché.

Ernie s'approcha soudain de moi, posa ses mains sur mes épaules et me serra fort contre lui. Je sentis le chiffon graisseux effleurer un de mes bras et, contre l'autre, la froide dureté du cric. Quand Ernie posa sa bouche sur la mienne, je m'efforçai de répondre à son baiser.

- Ah ! Voilà qui est mieux, fit-il en me lâchant pour reprendre son astiquage. Tu ne peux pas savoir comme je me sens malheureux

lorsque nous nous disputons.

Malheureux, Ernie ? Au sein de mon engourdissement, une sorte de pitié s'éveillait. Il devait en exister des milliers comme Ernie... des gens qui, à l'insu des autres et peut-être d'eux-mêmes, souffraient de quelque chose d'anormal dans un recoin de leur cerveau, quelque chose qui les entraînait soudain dans d'horribles chemins hantés par la terreur. Quand cela ? Lorsqu'ils se sentaient malheureux. Je me rappelais la voix du sergent Anderson disant : « Psychopathe ».

Comme il se dirigeait vers l'arrière de la voiture, je demandai soudain :

- Ernie, que fais-tu ?

- Je remets le cric à sa place, bien sûr.

- Non !

Je courus à lui. Le coffre était-il fermé à clef ? Oui, sûrement, sans quoi le sergent Anderson n'aurait pas manqué de...

Ernie essaya vainement de l'ouvrir.

- Allons bon ! fit-il. Où sont tes clefs ?

Je lui pris le bras en souriant :

- Plus tard, bel ami. As-tu oublié que nous allions dans le monde ?

- Je renonce à te comprendre, déclara-t-il en haussant les épaules.

Il alla déposer le cric sur l'établi, comme s'il était soudain las de tout. À peine entré dans la maison, il gagna la chambre. Lorsque j'entendis gicler la douche, je pris mon sac sur le buffet de la cuisine et mis les chèques de voyage dans la poche à fermeture éclair, où se trouvait déjà la coupure de journal. Puis, me baissant vers la marmite norvégienne, j'y déposai le sac, en ayant soin de bien replacer le couvercle. Ernie adorait les plats qui avaient bien mijoté dans la marmite norvégienne.

* * *

- Allons-y ! dit Ernie quand, nantie de toutes mes instructions, Mme Callahan se fut installée devant la télévision. Nous allons ramener la camionnette de Jim.

Je n'avais pas pensé à ça et j'éprouvai un intense sentiment de gratitude. En effet, pour aussi passionnante qu'ait pu être la partie de poker, si j'avais dû partir de chez nos amis avec la voiture, Ernie n'aurait sans doute pas manqué de reconnaître le bruit familier du moteur.

Ernie conduisait lentement la camionnette, lorsque je dis :

- C'est drôle : lorsque j'ai mis mes achats dans le coffre ce matin, en sortant du supermarché, le cric n'y était pas.

Je le lorgnai du coin de l'œil quand il rétorqua :

- Bien sûr, qu'il n'y était pas.

- Pourquoi ?

J'avais peur en posant cette question, mais il me fallait savoir.

- Parce que je l'avais sorti pour le nettoyer, me répondit-il en regardant droit devant lui.

- Ça se salit, les crics, même quand on ne s'en sert pas ?

- Tout finit par rouiller.

- Je ne l'avais vu nulle part...

- Tu veux dire que tu l'as cherché ? s'enquit-il en tournant la tête vers moi.

- Je pensais que si j'avais un pneu à plat...

Il eut un rire bref :

- Tu n'as jamais changé un pneu de ta vie !

- Qu'est-ce que ça y fait ? ripostai-je en m'efforçant de rire aussi. Il y a un commencement à tout.

- Oui... Je vois, fit-il après un temps.

Nous nous rangeâmes dans l'allée de Jim et Ernie coupa le contact. De faibles échos de la réception se déroulant dans le patio parvinrent jusqu'à nous.

Si Ernie se posait autant de questions à mon sujet que moi au sien, alors c'est qu'il savait que je savais. Il réfléchissait peut-être à ce qu'il devrait faire lorsque nous serions seuls et que le moment serait

favorable.

- Puisque ça t'intéresse tellement, dit Ernie en ouvrant la portière, sache que depuis trois jours le cric était sur l'établi.

Nous nous dirigeâmes vers la maison, et je nous voyais tels que nous apparaissions aux autres : Ernie et Sara Cochran, un ménage comme on voudrait en connaître beaucoup. Le bruit de nos pas sur le gravier couvrit un peu celui, plus distant maintenant, des sept coups sonnante au clocher de l'église.

Et presque immédiatement tout alla mieux, grâce à tous ces gens qui tous étaient nos amis. Ils formaient autour de moi une sorte de rempart, comme celui qui me protégerait chez mon père si j'arrivais à m'y rendre. Ils me protégeaient non seulement d'Ernie, de sa présence physique, mais aussi pendant un petit moment contre toutes les pensées qui me tourmentaient, tant était quotidienne leur façon d'être. Et c'était merveilleux, comme lorsqu'une dent cesse de vous faire mal. Vous savez que la douleur reviendra, qu'il faudra aller chez le dentiste, subir la fraise et tout ce qui s'ensuit. Mais, pour l'instant, on ne souffre plus, et ce soulagement a quelque chose d'indicible.

Le répit persista jusqu'à ce que, après le dîner, j'entende la voix de Jim qui disait :

- ... encore aucun indice. Quel monstre faut-il être pour commettre un acte pareil ? Et dire que ça s'est passé tout près de nous...

- Oh ! Jim, tais-toi ! s'écria Elissa.

Séparé de moi seulement par la largeur de la table, Ernie dit :

- Sara ?

Gardant les yeux baissés, je feignis de n'avoir pas entendu et appelai une des jeunes femmes présentes pour qu'elle m'aide à débarrasser.

Quand ce fut fait, on mit des disques, on dansa sur le carrelage du patio, on but de la bière. La nuit était tombée ; le patio n'était éclairé que par la lumière nous arrivant en oblique de la lampe placée au-dessus de la porte du garage si bien que, en dansant, nous passions sans cesse de l'ombre à la lumière et de la lumière à l'ombre. Ernie ne vint pas me chercher pour danser, ne s'approcha même pas de moi.

Puis, comme à un signal donné, les hommes gagnèrent la salle à manger pour leur partie de poker. Nous, les femmes, nous nous installâmes dans des transats, les pieds légèrement surélevés pour

reposer nos jambes. Ainsi, je regardais en l'air, et c'était comme si je n'avais encore jamais vu un ciel étoilé.

Allais-je entreprendre la longue randonnée pour retourner chez mes parents, avec cette robe jaune et les deux enfants endormis contre moi ? J'allais quitter ces amis pour traverser les montagnes qui m'avaient toujours effrayée, traverser le désert qui semblait ne jamais devoir finir, et me retrouver dans le Middle West ?

Une idée me vint soudain. Je pouvais appeler le sergent Anderson en utilisant le téléphone qui se trouvait dans la chambre d'Elissa. Je serais protégée par tous ces gens qui m'entouraient. À moins de dire à Jim ce que je savais et me décharger de tout sur lui ? Mais étendue là, les mains nouées comme pour contenir en moi la tension qui s'y accumulait, je secouai doucement la tête en regardant les étoiles, sachant bien que je ne ferais ni l'un ni l'autre.

Je pouvais fuir Ernie, au risque d'être rattrapée par lui, mais pas plus maintenant que tout au long de la journée je ne me sentais capable de me dresser pour lire au monde qu'Ernie Cochran était un monstre... un monstre et un assassin.

La main d'Elissa se posa sur mon épaule :

- Viens m'aider à presser des citrons, veux-tu ?

Je m'arrachai au transat. Après que les clochers, les sirènes, notre pendule de mariage, le coucou, m'avaient asséné chaque heure écoulée, j'avais eu droit à un répit. Mais à présent le moment était venu d'agir.

- Je vais faire un saut jusqu'à la maison, chuchotai-je à Elissa. Voir comment Mme Callahan s'en tire...

Elle me gratifia d'une petite tape affectueuse :

- O.K. Profites-en pour rapporter des glaçons, je n'en ai presque plus.

J'acquiesçai et, en silence, je contournai rapidement la maison. La rue s'offrit à moi dans toute son étendue, sans aucune lumière.

Voilà donc comment elle apparaissait à Ernie les nuits où, contrarié, il éprouvait le besoin de sortir faire un tour. Tout était ainsi la veille au soir avec l'obscurité s'étendant sur tout le parcours du golf... près du seizième trou, là où il y avait des buissons, il faisait encore plus sombre... Dans tout ce noir, n'importe quoi pouvait se produire, sans que personne ne sache rien jusqu'à ce que l'aube révèle...

C'est alors que j'entendis les pas. Plus allongés que les miens, ils ne se hâtaient pas, mais se rapprochaient sans cesse davantage.

Je marchai plus vite, toujours plus vite. Puis je me mis à courir. Alors les pas coururent aussi derrière moi. Un point me vrilla le côté, mais j'atteignis le porche, ma main saisit le bouton de la porte... et celle d'Ernie s'abattit sur mon épaule. Je hurlai, et Ernie plaqua son autre main sur ma bouche.

- Dieu du ciel ! s'exclama Mme Callahan en ouvrant la porte. Vous m'avez fait une de ces peurs !

Un peu haletant mais très calme, Ernie lui déclara :

- Je suis désolé... Mais ma femme et moi jouions à qui arriverait le premier.

Je réussis à paraître calme moi aussi et à dire :

- Ernie va vous reconduire chez vous, puis il retournera chez nos amis. Moi, je me couche.

- Moi aussi, je vais me coucher, déclara Ernie en drapant le châle de notre voisine sur ses épaules. Venez, madame Callahan.

Je refermai la porte et y demeurai adossée. Puis, d'un pas mal assuré, je gagnai la cuisine et but un verre d'eau. La voiture était dans l'allée d'accès, avec la valise.

- Que vais-je faire maintenant ? me demandai-je à haute voix.

* * *

La porte d'entrée fut doucement ouverte et refermée. J'entendis la respiration d'Ernie, le bruit du verrou. Je prêtai l'oreille à ses pas, ses pas lourds qui m'avaient poursuivie dans la rue et m'avaient rattrapée - heureusement trop tard - sous le porche de notre maison.

Que serait-il arrivé si ces pas m'avaient rejointe plus tôt, à mi-chemin de la maison et de chez Jim ?

Je regardai ma robe jaune. Ce ne serait pas la robe dans laquelle je m'enfuirais, pensai-je avec un sombre désespoir, mais celle dans laquelle j'allais mourir. Elle serait toute tachée de rouge, et mes cheveux...

- C'était vraiment stupide, dit Ernie en apparaissant sur le seuil de la

pièce.

Je hochai vaguement la tête.

- Où pensais-tu aller comme ça ?
- Comment as-tu su que j'étais partie ?
- Je suis allé dans la cuisine, et Elissa me l'a dit.

Le silence se referma, puis Ernie reprit :

- Tu aurais pourtant dû te montrer moins imprudente après cette nuit...
- Quoi, cette nuit ?
- Une fille a été tuée sur le terrain de golf.
- Je sais.
- Un homme qui a tué une fois peut recommencer.
- Je sais.

Quand Ernie se déplaça, je m'agrippai à l'évier derrière mon dos, mais il ne vint pas vers moi.

- Je crois que nous ferions mieux d'en finir une bonne fois.
- D'en finir avec quoi ?
- Avec ce qui te tracasse, qui n'a cessé de te préoccuper durant toute la journée.

Les mots étaient dans ma gorge, prêts à être hurlés : « Eh bien, finis-en ! Prends un couteau... ou le cric. Il est nettoyé, maintenant, et prêt à servir de nouveau ! Tue-moi. Vas-y : assassine-moi, finissons-en ! » Mais tout cela resta en moi.

- Je vais me coucher, annonça Ernie à ma grande surprise. Je t'attendrai.

Dans le noir, alors, comme dans la maison de poupée...

Lorsqu'il fut parti, je me traînai jusqu'au living-room où je me laissai tomber dans le plus proche fauteuil. Un répit. Peut-être allait-il s'endormir... Peut-être n'était-il pas pressé d'agir... Peut-être préférerait-il que je m'endorme d'abord.

S'il s'assoupissait, je pourrais appeler le sergent Anderson. Ou si, par miracle, mes prières étaient exaucées, peut-être arriverais-je à emmener les enfants jusqu'à la voiture. Je fermai les yeux et implorai ardemment le Ciel.

Après un moment, je me penchai de côté pour allumer le poste de télévision, en réglant le son très bas. L'écran devint gris tandis que l'appareil se mettait à bourdonner, puis l'image apparut : celle du présentateur des informations de 23 heures. Il parlait très vite, et je fus un moment avant de bien saisir ce qu'il disait :

- ... brillant travail de la police. Le jeune homme - il vient tout juste d'avoir dix-sept ans - était récemment sorti d'un asile psychiatrique. Il reconnaît avoir suivi Marylee Adams tout au long de la semaine écoulée. Hier soir, il a volé une auto. Quand Marylee est sortie de son travail, il lui a proposé de venir faire une promenade en voiture. Il dit qu'elle n'a pas élevé d'objection lorsqu'il s'est engagé dans le chemin qui longe le terrain de golf d'Arnaughton. À propos du crime même, il se montre incohérent, mais il a conduit les enquêteurs à l'endroit où il avait jeté l'arme du crime... un club de golf, donné par un joueur à qui il avait servi de caddie et qu'il avait caché à l'arrière de la voiture. Le mobile qui l'a poussé à tuer ? « Je n'aime pas les jolies filles. »

« Et maintenant, les prévisions météorologiques pour demain. »

Dix-sept ans ! J'éteignis la télévision. Je me sentais soudain tout alanguie et je me laissai aller contre le dossier du fauteuil, l'esprit vide.

Puis, brusquement, je revins à la réalité, douloureuse de la tête aux pieds.

Dans la chambre, il y avait Ernie Cochran qui attendait sa femme en se posant des questions, blessé par l'attitude qu'elle avait eue durant toute la journée. Le bon, le brave Ernie Cochran.

À l'évoquer ainsi, j'eus encore plus mal. Un crime avait été commis... Oui, et c'était moi, Sara Cochran, qui l'avais commis. Par mes soupçons, mon manque de confiance, j'avais tué la bonté d'Ernie Cochran mon mari. De l'homme qu'il était, j'avais fait un monstre. Voilà pourquoi je n'avais pu me résoudre à le dénoncer. Venu du plus profond de moi, quelque chose m'avait retenue de parler au sergent Anderson, à Jim, à qui que ce soit. Ce quelque chose, c'était l'intime certitude qu'Ernie Cochran était un homme incapable de faire le mal.

Alors je me mis à pleurer, et les larmes que j'avais retenues tout au

long de cette terrible journée ruisselèrent sur mes joues. Aveuglée par elles, je gagnai la chambre en trébuchant et me jetai sur le lit près d'Ernie en répétant inlassablement :

- Pardonne-moi... Pardonne-moi... Pardonne-moi...

Et je me retrouvai dans les bras d'Ernie :

- Que je te pardonne quoi, ma chérie ?

De tous ceux que j'avais vécus durant la journée, ce moment fut le pire. Je ne pouvais pas lui dire... Je ne pourrais jamais lui dire... Pour le reste de notre existence, je devrais renfermer en moi ma honte et ma culpabilité. Car quel homme endurerait de continuer à vivre avec une femme qui l'avait cru, ne fût-ce qu'un instant, capable de commettre un meurtre aussi horrible ?

Au bout d'un moment, mes sanglots s'apaisèrent.

- Toute la journée, me disait Ernie, je me suis senti malheureux. Tu me regardais d'un si drôle d'air. Au téléphone, tu étais glaciale. Et à midi... Oh ! Ma chérie, quelle peur tu m'a causée !

Suivit un long baiser, qui était tout à la fois un interlude et une promesse.

- Tantôt, j'ai appelé et tu étais sortie. Puis j'ai vu cet homme... d'assez près. Il était élégant, sûr de lui... La valise n'était plus sur l'étagère et tu ne voulais pas que je regarde dans le coffre de la voiture...

Et tout s'expliquait. Ernie avait été déconcerté lui aussi. Additionnant l'étrangeté de mon comportement et de mes paroles au drôle d'air que j'avais pour le regarder, il était arrivé à la conclusion que sa femme ne l'aimait plus... lui était infidèle... allait le quitter.

Je me sentis déborder de tendresse, au point d'en avoir mal. Je ne pouvais rien dire pour le rassurer, car c'eût été employer un remède pire que le mal. Alors je me contentai de l'embrasser.

* * *

Blottie au creux de son bras, j'écoutais la respiration paisible d'Ernie. Moi aussi, je pouvais de nouveau respirer librement, sans plus rien craindre.

De très loin à présent, comme un tintement argentin, me parvint la sonnerie de l'horloge égrenant les douze coups de minuit au clocher

de l'église. Ils semblaient m'emporter doucement vers le sommeil... Demain, je ferais à Ernie un bon ragoût... Il raffolait des ragoûts qui ont longuement mijoté dans la marmite norvégienne...

Dans la marmite norvégienne... Les chèques de voyage...

Je pourrais les récupérer demain matin. La terrible journée était finie.

À l'extrême bord du sommeil, juste au moment de m'y engloutir doucement, je me redressai soudain, complètement éveillée, le regard perdu dans les ténèbres tandis que, de nouveau, j'éprouvais un atroce serrement de cœur... Dans la marmite norvégienne !

J. Hampton Jones, le chef de la police, a souligné les similitudes existant entre ce meurtre et celui de Sandra Hims, âgée aussi de 18 ans, commis voici cinq ans sur un terrain de golf de Kansas City. Mais là, on avait retrouvé l'arme du crime : un cric d'automobile.

Le portrait-robot que nous reproduisons ci-contre nous a été envoyé de Kansas City et a été établi d'après la description, faite par un témoin, de l'homme qui accompagnait Miss Hims lorsqu'on a vu celle-ci en vie pour la dernière fois, alors qu'elle sortait d'un bar.

LE PALAIS DES SPECTRES

(Spook House)

par CLARK HOWARD

J'ai fait toute la dernière saison sans avoir le moindre embêtement - jusqu'à la dernière soirée, pratiquement la dernière heure de la dernière soirée. Et alors, je me suis trouvé plongé dans suffisamment d'ennuis pour compenser chaque minute de cette paix et de cette tranquillité et en avoir encore assez pour la durée de deux vies.

Je dirige un jeu de hasard dans l'allée centrale d'un des plus grands parcs d'attractions du Midwest. Je me suis procuré un chouette petit boulot dont je peux m'occuper seul, installé dans un stand en bois de deux mètres de long avec un comptoir devant pour ma roue. Derrière moi, dans le fond, j'ai des étagères avec toutes sortes de grille-pain, de radios et des tas de trucs brillants pour attirer l'attention. C'est un petit stand sympa, vous comprenez, et je le décore toujours avec des bannières de couleur et du papier crépon pour le faire comme qui dirait ressortir du reste des stands.

Mon truc n'est pas compliqué. J'ai cette roue avec vingt et un numéros dessus. C'est comme une roue de roulette, sauf qu'elle est verticale. Vous choisissez un numéro pour vingt-cinq *cents* le coup, et si votre numéro sort vous recevez un ticket. Trois tickets, et vous pouvez choisir le prix que vous voulez dans la baraque.

Naturellement, je contrôle la roue. C'est pas pour ma santé ou pour un truc de ce genre que je suis dans les affaires. Mais je suis généralement réglo avec les joueurs. J'achète tous les prix en gros, comprenez, et tout ce que je demande, c'est de gagner un dollar ou deux sur tout ce que je donne ; c'est comme d'avoir un magasin ou quelque chose. La plupart des gens sortent un dollar, et après quatre coups de roue ils n'ont qu'un ticket, aussi ils abandonnent. Alors je leur donne un stylo bille bon marché ou des boucles d'oreilles en toc, et j'ai gagné 85 *cents*. Y en a quelques-uns, s'ils veulent vraiment un des gros prix, qui sortent leur fric aussi vite que je peux le ramasser. Dans ce cas, je les laisse m'engraisser jusqu'à ce que j'aie fait mes deux ou trois dollars de bénéf, et je laisse la roue sortir ce qu'il faut pour leur troisième ticket. Ils ont leur radio ou ce qu'ils veulent pour un peu moins que ce que ça leur coûterait dans un magasin, et moi, j'ai gagné deux dollars

sur ce que ça m'est revenu au départ, alors tout le monde est content.

Comme je vous le disais, c'est un bon petit truc à faire marcher seul, et d'habitude j'ai pas de pépin. La saison dure quatre mois, de mai à septembre, et je me la coule douce le reste de l'année avec ce que je me suis fait pendant l'été. Mon emplacement sur l'allée centrale est de première, juste à côté du Palais des Spectres. Je récolte les clients au moment où ils en sortent, comprenez, après qu'ils ont été terrifiés par toutes ces grosses araignées et ces figures bizarres qui surgissent des murs dans cet endroit. Une fois qu'ils sont sortis du Palais des Spectres, ils sont mûrs pour un bon petit jeu tranquille.

Le parc ferme à minuit. Il était un peu plus de dix heures, la dernière soirée de la saison, quand ces trois types se sont ramenés à mon stand. Ils étaient jeunes, mais tous les trois du genre costaud - souliers de motocyclistes et blouson de cuir, du genre à bousculer tout le monde. Ils avaient vraiment une sale tête sous la lumière jaune que j'avais accrochée au milieu de mon stand.

J'y allai aussitôt de mon boniment, et ils se mirent tous les trois à jouer. Je laissai un d'entre eux gagner un ticket au premier tour, puis les deux tours suivants, je les passai tous les trois. Au quatrième tour, je laissai un autre gars gagner un ticket, puis pendant quatre autres tours, je les fis encore perdre tous les trois. Après ça, je donnai son premier ticket au troisième gars. Comme ça, ils en avaient tous les trois un. Chaque joueur reçoit des tickets de couleur différente ; comme ça, ils peuvent pas les mettre ensemble et rafler un prix avant que j'aie fait mon bénéfice.

Ils continuèrent à sortir du fric et moi à faire tourner la vieille roue. Au cours des huit tours suivants, je ne donnai un second ticket qu'à un d'entre eux. Le jeu va plutôt vite. Y avait pas cinq minutes qu'ils étaient au comptoir que j'avais déjà ramassé douze dollars.

Y en a deux qui finirent par abandonner, et ils prirent chacun un stylo à bille. Mais le troisième était bien décidé à partir avec une de mes petites radios de poche. C'était le plus grand et celui qui avait la plus sale tête des trois, et plus il perdait, plus il avait l'air mauvais. Et puis, c'était lui qui avait déjà les deux tickets, et il s'excitait pour décrocher le troisième.

Il se mit à jouer un dollar à la fois, choisissant quatre numéros d'un coup. Je tenais mentalement le compte de ce qu'il avait dépensé et il s'en fallait encore de quinze dollars pour qu'il ait droit à la petite radio portative. Mais il continuait à jeter ses billets d'un dollar sur le comptoir, et moi, à faire tourner la roue, en m'arrangeant pour qu'elle

ne s'arrête sur aucun de ses numéros.

Dix dollars plus tard, il était vraiment fou de rage. Et il était aussi fauché. Il fouilla dans ses poches pour retrouver de l'argent, mais je pouvais dire à sa tête qu'il savait qu'il n'en avait plus. Pendant qu'il retournait ses poches, j'aperçus autre chose : un long couteau à cran d'arrêt.

Finalement, il s'approcha tout près du comptoir et me dit, la mâchoire menaçante :

- Y m'faut une de ces radios.

- Sûr, mon gars, fis-je avec mon sourire le plus patelin. Quelques tours de plus devraient vous donner ça. Vous allez sûrement avoir de la chance.

- J'ai plus de fric, me dit-il d'un ton accusateur. T'as tout raflé.

- Désolé, mon gars, dis-je. Si vous voulez une radio, faut continuer à jouer. Demandez quelques dollars à vos copains.

Je l'encourageai en essayant de lui fournir un tuyau confidentiel.

Le numéro dix-huit va sortir dans trois ou quatre tours.

Encore cinq dollars, me disais-je, et je serais disposé à lui laisser la radio, trop content d'être débarrassé de lui. Mais il ne voulait pas en entendre parler.

- J'emprunte pas de fric, me dit-il. T'as eu tout ce que t'auras, escroc. Maintenant, file-moi une de ces petites radios avant que j'passe par derrière la chercher.

Je ne céda pas, baissai la main vers un gourdin que j'avais à portée de main sous le comptoir. Je regardai le type et commençai à avoir un peu les foies. C'était pas dur de voir qu'il pensait ce qu'il disait.

- J'plaisante pas, espèce d'escroc, dit-il en se dirigeant vers le côté du stand. Il fourra la main dans une poche de sa veste et je pensai immédiatement à ce couteau que j'avais entrevu.

J'attrapai mon gourdin et le tins juste assez haut pour qu'il puisse le voir.

- Pas de ça ! fis-je en essayant d'avoir l'air aussi mauvais que lui. Ne commencez pas à faire des histoires ici si vous savez ce qui est bon pour vous. C'est bourré de flics. J'ai qu'à élever la voix et cinquante

gars vous tomberont dessus avant que vous sachiez ce qui vous arrive.

Il s'arrêta net et me regarda en face, le visage convulsé de rage. Un de ses copains rappliqua en vitesse et l'agrippa par le bras.

- Vaut mieux pas, Frankie, l'avertit-il. On peut pas se permettre d'avoir des ennuis maintenant. N'oublie pas, vieux, on est encore en liberté surveillée pour cette bagarre de gangs.

Quand j'entendis cela, je me souvins d'avoir lu, quelques semaines plus tôt, l'histoire d'une bataille de gangs d'adolescents où un gamin s'était fait tuer et où un autre avait perdu un œil. Je me demandai si ces trois-là étaient dans le coup. Ils en avaient la tête, pas de doute. Le type nommé Frankie m'observait toujours en gardant la main dans la poche de sa veste et en ayant l'air de vouloir me découper en petits morceaux.

- T'as p't-être raison, dit-il à contrecœur à son copain. Mais il secoua de son bras la main du gars et se redressa. Puis il sortit son couteau et l'ouvrit délibérément pour que je le voie. Il tendit un de ses bras devant lui et fit briller la lame en la frottant sur la manche de sa veste.

- J'veis t'donner encore une chance de m'filer une de ces radios, dit-il. Alors ?

Je jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule et vis deux agents s'avancer en flânant vers ma baraque. Alors je me retournai vers le petit salaud et dis d'un ton décidé :

- Rien à faire, mon vieux !

Les yeux de Frankie se rétrécirent. Il ferma le couteau qu'il rempocha. Il avait vu les flics, lui aussi, mais son visage ne s'adoucit point. Ses yeux ne marquaient pas la moindre peur.

- Okay, dit-il doucement, on se reverra plus tard.

Il fit demi-tour et s'en alla, aussitôt suivi par ses deux copains. Je les vis s'éloigner dans l'allée centrale, jusqu'à ce qu'ils se perdent dans la foule ; alors je remis le gourdin en place sous le comptoir. Tandis que les deux flics passaient devant mon stand, je leur fis un signe de la tête, et ils me répondirent d'un geste de la main. Pendant deux minutes, je restai là à regarder les gens, sans même essayer d'attirer un client, puis je m'assis et fumai une cigarette.

Je n'eus pas beaucoup de joueurs après le départ des trois petits salauds, aussi commençai-je à rassembler mes affaires personnelles.

J'avais vendu mon stock de prix à un gars dynamique qui descendait dans le Sud avec un cirque. Je me mis à emballer quelques-uns des trucs pour lui.

Un peu après onze heures, Corinne se ramena. Elle travaillait au stand Fascination. C'était une brunette, bien balancée, mais l'air dur, comme si elle connaissait la chanson, ce qui était probablement le cas.

- Jour, Sam, lança-t-elle.

- Jour, poupée. Ça boume ?

Elle haussa les épaules et passa derrière le comptoir.

- Comme ci, comme ça, répondit-elle en s'asseyant sur un de mes pliants. Qu'est-ce que tu fais après la fermeture ce soir ?

- J'sais pas. Pourquoi ?

- Quelques-unes des filles veulent casser la graine chez Rollo. T'en es ?

Chez Rollo, c'était un petit endroit juste à la sortie du parc. Un tas de gens de la foule du dernier soir s'y trouveraient. Je n'arrêtais pas de penser à ces trois types et à l'air mauvais de Frankie.

- Je ne pense pas, poupée, dis-je. J'pars pour le Sud de bonne heure demain matin et j'veux dormir un peu.

J'avais fait neuf mille dollars pendant la saison, et j'avais l'intention d'aller me la couler douce pendant quelques mois à Miami Beach. Et plus je pensais à ces trois types, plus j'étais tenté de prendre la route aussitôt après avoir fermé.

De toute façon, merci, Corry, lui dis-je. On se reverra l'année prochaine.

Lorsqu'elle fut partie, j'éteignis les lampes de mon enseigne et empaquetai le reste de mes prix. Vers minuit, toutes les lumières fortes commencèrent à s'éteindre, et assez rapidement l'allée centrale se trouva dans la pénombre. Les dernières personnes se dirigèrent vers les grilles. Je regardais autour de moi toutes les deux minutes comme si je m'attendais à ce que quelqu'un bondisse et m'empoigne. Ces trois gars, je les avais vraiment pas digérés.

Le type à qui j'avais vendu mon bazar se ramena. Il avait sa camionnette près de son stand mais ne pouvait pas l'amener près du mien parce que le personnel de surveillance était déjà en train de

démonter la grande roue qui gisait en travers de la route. Je l'aidai à porter les boîtes jusqu'à sa voiture. Au bout de cinq trajets, tout se trouva casé dans la camionnette. Il me paya, nous nous dîmes au revoir et je retournai à mon stand afin de le fermer pour la dernière fois.

L'allée centrale était sombre et entièrement déserte, maintenant. Je ne cessais de regarder autour de moi à chaque pas, me tenant à l'écart des ombres et des stands vides. Je n'avais pas vraiment peur, mais je me sentais mal à l'aise. Frankie m'avait vraiment impressionné avec sa sale gueule et son coup du « on se reverra plus tard ».

Je me dirigeai rapidement vers mon stand, ramassai mon petit sac de toile et bouclai la baraque. Pour plus de sécurité, je décidai de m'en aller par la grille latérale. J'étais à mi-chemin quand je vis une ombre surgir qui s'avança lentement vers moi. Je me figeai sur place, trop surpris même pour pouvoir courir. L'ombre se rapprocha, se rapprocha jusqu'à se trouver exactement face à moi.

Puis une torche s'alluma, j'exhalai un long soupir et souris. J'avais sous les yeux un visage ridé et tanné par le temps. Le vieux Fritz, le gardien de nuit.

- Salut, Sam ! me dit-il. Voilà ta saison terminée, pas vrai ?

- Eh oui, Fritz, on le dirait, répondis-je en sortant mon mouchoir pour m'éponger le visage. Et toi ?

- Pareil, fit-il. L'entrée principale est déjà fermée. On dirait que tu es le dernier à partir.

- Ouais, à part toi.

- Moi, un dernier tour dans l'allée centrale, puis je sors par la grille latérale et le parc sera fermé pour l'hiver.

- À la revoyure, Fritz, dis-je en lui tapant sur l'épaule, puis je m'éloignai.

Une fois arrivé près de la grille latérale, je me retournai et vis sa torche s'agiter, loin dans l'allée centrale.

Je tirai sur la lourde grille en fer pour l'ouvrir et m'engageai sur le trottoir. La petite rue, faiblement éclairée, paraissait déserte. Juste au moment où je m'apprêtais à refermer la grille, j'entendis la voix hargneuse.

- Salut, escroc.

Je pivotai et me trouvai face à Frankie. Debout à environ deux mètres de moi, il affichait un sourire glacial.

Je marchai vers la grille à reculons, mais deux bras m'entourèrent soudain par derrière. J'entendis alors le rire de Frankie, bas et mauvais, un rire cruel, sadique. Il s'avança lentement vers moi.

Je n'avais pas peur, maintenant, j'étais terrifié. Ces salauds ne plaisantaient pas. Je me rendis compte que j'allais devoir défendre ma peau !

Je ne sais ce qui me fit agir ainsi - l'instinct peut-être, l'instinct de la conservation - mais je me retrouvai décidé à me battre comme un sauvage. Dès que Frankie fut assez près de moi, je le frappai durement à l'estomac. Puis je reculai de toutes mes forces, aplatissant le type derrière moi contre la grille de fer. J'entendis sa tête heurter la grille et sentis ses bras se détacher de moi. Pendant une seconde, alors, je me contentai de rester là, me sentant plutôt fier de ce que je venais de faire. Puis quelque chose s'écrasa sur le côté de mon visage et je vis des étoiles. Le troisième type, pensai-je vaguement en tombant sur le trottoir ; je lâchai mon sac de toile et heurtai violemment le ciment - j'avais oublié le troisième type.

J'étais étendu par terre, essayant de retrouver la vue et mes esprits, quand je reçus un violent coup de pied dans le côté. Je gémis et commençai à m'éloigner en rampant rapidement, puis en me remettant debout de mon mieux.

Mais deux des gars se ruèrent sur moi. L'un d'eux était Frankie, et tenait son couteau ouvert à la main. Le type avec lui était celui qui m'avait frappé dans le côté. Le cuivre des coups-de-poing américains qui renforçaient ses deux mains reflétaient la lumière.

J'évaluai désespérément la situation. La grille était encore en partie ouverte. J'aspirai une bouffée d'air et courus vers elle comme un dératé.

J'y arrivai avec une vingtaine de centimètres d'avance sur le gars aux coups-de-poing américains. Franchissant la grille en un éclair, je la repoussai violemment derrière moi, en souhaitant désespérément qu'elle se referme et les laisse dehors. Au lieu de quoi, la grille atteignit le type en pleine gueule et l'assomma. Puis elle se rouvrit toute grande.

Je m'arrêtai juste assez longtemps pour voir Frankie se pencher et remettre le type sur pied. À ce moment- là, le troisième s'était relevé lui aussi. Tous les trois franchirent la grille. Je fis demi-tour et me lançai à fond de train dans l'allée centrale obscure. J'entendais derrière moi trois paires de pieds à ma poursuite.

Je courus à m'en faire éclater les poumons ; ma langue pendait hors de ma bouche; fallait que je m'arrête, ou que je tombe face contre terre. Je m'enfonçai dans l'ombre et m'appuyai lourdement contre un des stands. Ma main rencontra du papier crépon et je relevai vivement la tête. Mon propre stand ? Je jetai un regard rapide alentour. Le Palais des Spectres était juste derrière moi. Eh oui, c'était bien mon stand.

Je me retournai vers le Palais des Spectres. Il me parut bizarre. Le clair de lune lui donnait un drôle d'air, mais ce n'était pas tellement ça qui me troublait. Il y avait autre chose. Je regardait de plus près, tout en louchant. Alors, je compris. Les portes - voilà ce qui faisait un drôle d'effet. Pendant la saison, elles étaient rouges, blanches et jaunes, des couleurs vives de carnaval. Maintenant, elles étaient d'un gris terne ainsi que les fenêtres.

Alors je me souvins. Il s'agissait de contre-portes métalliques fixées là pour l'hiver. Les fenêtres étaient équipées de volets métalliques similaires. Bien sûr. J'avais aperçu un des types du personnel de surveillance les fixant aux fenêtres de derrière avant que j'ouvre mon stand, ce même jour. Elles s'adaptaient étroitement aux portes et aux fenêtres et se mettaient en place à l'aide de serrures à ressort. On pouvait les ouvrir de l'extérieur, mais non de l'intérieur, et elles...

De l'extérieur mais non de l'intérieur...

Un plan fou s'échafauda soudain dans mon crâne. Je tombai à genoux et jetai un coup d'œil au coin du stand. J'écoutai intensément. Je ne voyais ni Frankie ni ses copains, mais j'entendais le bruit de leurs pas. Ils s'étaient arrêtés de courir et se déplaçaient rapidement d'un endroit à l'autre, à ma recherche. J'estimai qu'ils se trouvaient environ à une trentaine de mètres de moi.

Je pourrai y arriver, pensai-je follement, si je fais vite...

Je me retournai et me dirigeai à quatre pattes vers le Palais des Spectres. Le ciment était dur sous mes genoux. Je continuai d'avancer. Je me déplaçais rapidement et aussi silencieusement que possible.

J'atteignis enfin la façade du Palais. Je m'arrêtai une seconde et prêtai

l'oreille. Les bruits de pas s'accroissaient. Je me mis à ramper plus vite.

Je passai devant la porte d'entrée, tournai le coin de l'édifice et longeai le côté. Dès que j'eus atteint la première fenêtre, je me redressai tout en restant collé au mur. Je tendis la main, actionnai lentement la serrure et ouvris le volet métallique, puis je tirai doucement sur la fenêtre. En silence, je priai. Alors la fenêtre s'ouvrit. Je soupirai profondément.

Tout en laissant la fenêtre et le volet ouverts, je me mis à ramper de nouveau vers la façade du Palais. Jusqu'ici, la chance m'avait souri. Pourvu seulement que la porte d'entrée ne soit pas verrouillée. Il n'y avait pas de raison qu'elle le soit, me disais-je avec espoir. Si la fenêtre avait été simplement poussée, pourquoi la porte ne le serait-elle pas elle aussi ? À quoi bon verrouiller la porte et laisser les fenêtres simplement poussées ? À quoi bon verrouiller quoi que ce soit, alors que le parc était entouré d'une clôture de plus de trois mètres de haut, au sommet de laquelle passait un courant électrique pour empêcher les gens de l'escalader ? J'étais certain au fond de moi que la porte ne serait pas verrouillée. Mais je tremblais tout de même à la pensée qu'elle pût l'être.

Je retournai sur le devant, près de la porte, puis je m'arrêtai de nouveau pour écouter. Le bruit des pas de Frankie et de ses copains était si distinct maintenant qu'ils devaient être tout proches.

Je me redressai rapidement et ouvris les quatre serrures à ressort qui maintenaient la porte métallique en place. Je ne me préoccupai plus d'agir en silence ; ça n'avait plus aucune importance maintenant. Ils étaient si près de moi que je savais que je ne pourrais jamais m'en tirer s'ils me voyaient. Sauf si la porte intérieure n'était pas verrouillée.

Je fis glisser rudement la contre-porte métallique sur le sol en ciment. Cela fit un raclement bruyant dans le silence. Je prêtai l'oreille un instant et entendis les bruits de pas cesser momentanément ; puis ils se remirent à courir dans ma direction. Je me retournai et essayai la porte intérieure.

La porte s'ouvrit toute grande. Je me repris à respirer.

Je pénétrai en courant à l'intérieur et me mis à chercher mon chemin à tâtons, le long du mur, dans l'obscurité la plus complète. J'étais entré une ou deux fois dans le Palais des Spectres et je tentai de me rappeler la disposition des lieux. Je savais que je me trouvais dans la

première pièce, celle aux silhouettes épouvantables qui s'illuminent un peu partout. La fenêtre que j'avais ouverte devait être la première sur le mur d'après, le mur latéral.

Je continuai d'avancer pouce par pouce, pied par pied, jusqu'à ce que je parvienne au coin. C'est alors que je les entendis à la porte d'entrée.

Je m'immobilisai. Je pouvais à peine discerner leurs silhouettes dans l'encadrement de la porte. Ils se tenaient immobiles. Je savais qu'ils écoutaient, qu'ils attendaient que je bouge, que je fasse du bruit. La fenêtre ne se trouvait qu'à un mètre de moi. Je tentai de faire encore un pas, mais le plancher se mit à craquer et je cessai immédiatement le mouvement de mon pied.

Je commençais à transpirer. Peut-être, me dis-je frénétiquement, peut-être que je me suis fourré dans un piège.

Une des formes qui se trouvaient dans l'encadrement s'avança dans la pièce et fut engloutie par l'obscurité. Je pouvais l'entendre chercher son chemin à tâtons, suivre le mur des mains, tandis que ses pas résonnaient étrangement dans la pièce vide.

Mon cœur battait à tout rompre. Je tournai la tête en direction de la fenêtre ouverte et tentai d'évaluer à quelle distance elle se trouvait, me demandant si je pouvais l'atteindre en deux ou trois pas rapides. Je me retournai vers l'entrée, clignant des yeux, essayant de me rendre compte à quel point la distance qui me séparait de la fenêtre était inférieure à celle qui les séparait de moi. Puis j'entendis le type qui s'était avancé faire à nouveau du bruit. Il me parut dangereusement près de moi. Je m'attendais d'une minute à l'autre à sentir ses mains se tendre et m'agripper la gorge. J'éprouvai soudain l'envie de me précipiter vers cette fenêtre, de plonger au travers. Mais au plus profond de moi, je savais que je n'y parviendrais pas. Le type qui se trouvait à l'intérieur de la pièce s'élancerait sur moi dès que j'aurais fait le premier pas. Il lui suffirait pour m'atteindre des quelques secondes qui me seraient nécessaires pour escalader la fenêtre. Mes pieds ne toucheraient probablement pas le sol. Ah ! Si seulement ils avaient pu regarder de l'autre côté de la pièce, aller dans une autre direction...

J'eus alors un trait de génie. Je défis ma ceinture et la glissai hors de mon pantalon. Je l'enroulai autour d'une de mes mains tremblantes, puis la dégageai et en fis une sorte de boule bien serrée. Je la tâtai avec inquiétude en espérant qu'elle serait assez lourde.

Tout en retenant mon souffle, je levai la ceinture au-dessus de ma tête

et la jetai à travers la pièce. J'eus l'impression que s'écoulaient vingt bonnes minutes avant qu'elle ne heurtât le sol. On eût dit très exactement un pas maladroit. Je bandai mes muscles, prêt à bondir.

Les deux silhouettes quittèrent le seuil et s'enfoncèrent à l'intérieur de la pièce en s'éloignant de moi. J'entendis le type qui se trouvait déjà dedans se précipiter vers l'endroit où la ceinture était tombée.

Alors je bougeai à mon tour. Je m'élançai le long du mur latéral, ne me souciant pas du bruit que je faisais, sachant que mes pas seraient couverts par les leurs.

Je tâtonnai devant moi dans l'obscurité, jusqu'à ce que ma main trouvât l'ouverture de la fenêtre. Je passai une jambe par-dessus le rebord et sautai au-dehors.

Je m'immobilisai une fraction de seconde pour écouter les mouvements des gars à l'intérieur. Puis, laissant la fenêtre ouverte, je claquai les volets métalliques, et mis rapidement en place la serrure à ressort. Je tirai deux fois sur les volets pour m'assurer qu'ils étaient bien fermés, puis je me retournai et me dirigeai vers la porte d'entrée.

Alors la panique, la tension, la peur s'emparèrent de moi. Je haletais, tremblais des pieds à la tête : mon côté me brûlait comme du feu à l'endroit où le coup de pied m'avait atteint et ma joue engourdie gardait la trace du coup-de-poing américain qui avait percuté ma mâchoire ; j'avais la bouche sèche, la langue enflée, les yeux brouillés de larmes. Courant comme un homme ivre, je trébuchai deux fois, tombai sur mes genoux endoloris, tâtonnant aveuglément le long de la bâtisse. Et pendant ce temps, une unique pensée hurlait dans ma tête : *la porte... la porte... cours... cours... cours...*

Je parvins à l'angle et me hâtai le long de la façade. Je trébuchai de nouveau et faillis tomber une seconde fois puis je me rattrapai au mur en jurant. Je sanglotais, mais continuais d'avancer. Et je parvins à la porte.

Venant de l'intérieur, j'entendais un murmure de voix. Je tirai la lourde porte métallique. Elle vint à moi bruyamment, avec des à-coups qui trahissaient mes forces inégales.

Pendant un instant de silence, je perçus, venant de l'intérieur encore, l'écho de pas qui se précipitaient dans ma direction. J'entendis Frankie jurer. Le bruit se fit plus fort, plus proche. Je tirai de nouveau sur la lourde porte, puis passant de l'autre côté, j'arquai mon corps contre elle. Je retrouvai Dieu sait où un dernier sursaut de force et poussai

comme un damné.

Cette dernière poussée aurait suffi à fermer la porte complètement, mais juste avant qu'elle ne se referme, un bras jaillit par l'ouverture, qui la bloqua. Le lourd rebord d'acier vint coincer le bras et j'entendis un craquement sec, à vous rendre malade. De l'intérieur me parvint l'écho bruyant, mais assourdi par la porte presque fermée, d'un cri déchirant. Je m'appuyai de toutes mes forces contre la porte et, dans le pâle clair de lune, je vis se tordre le poing qui dépassait. Puis les doigts s'ouvrirent, et devinrent flasques. En même temps, j'entendis quelque chose tomber sur le ciment à mes pieds. C'était le couteau à cran d'arrêt. Je le regardai sans comprendre. La main appartenait manifestement à Frankie.

Je relâchai légèrement la pression de la porte et le bras retomba à l'intérieur. Je fermai complètement le battant en le claquant cette fois, et m'y adossai de toutes mes forces en tripotant les serrures à ressort. Lourdemment, des poings frappèrent et des pieds cognèrent de l'autre côté. Mais en vain. La quatrième serrure se mit en place et la lourde porte se trouva étroitement fermée.

Je les entendis hurler tandis que lentement je m'éloignais, passais devant mon ancien stand et suivais l'allée centrale obscure. Très vite, je m'arrêtai pour me reposer, en écoutant. Je ne les entendais plus. Ce sont ces portes, pensai-je. Ces lourdes portes métalliques. Elles gardent tout le bruit à l'intérieur.

Je retournai à la grille latérale. De là, je pouvais voir la tache blanche de la torche du vieux Fritz se balancer tandis qu'il suivait l'allée latérale du parc. Le tour du parc faisait quatre kilomètres, et Fritz paraissait être encore à cinq cents mètres environ. Je ne l'attendis pas, mais ramassai mon sac à l'endroit où je l'avais laissé tomber et sortis du parc.

Au coin de la rue, j'entrai dans une cabine téléphonique. Je cherchai une pièce de dix *cents* dans ma poche, puis je la laissai tomber dans la fente et demandai la téléphoniste. Elle me répondit immédiatement.

— Donnez-moi... donnez-moi la police, dis-je doucement.

Je l'entendis me mettre en communication avec la police. Mon visage était parcouru de douloureuses pulsations. Je levai la main pour le tâter d'un doigt. Il était douloureux, gonflé, couvert de sang coagulé. Puis je me palpai le côté à l'endroit où le coup de pied m'avait atteint. La douleur que je ressentis m'arracha un gémissement. Mes côtes devaient être cassées...

J'avais mal, je tremblais, je pleurais, et j'étais fou de rage. C'étaient de sales voyous pourris, bons à rien, des salauds de chenapans.

Les flics allaient venir les chercher, les mettre en taule pendant quelques jours; après quoi, un juge quelconque serait obligé de les relâcher parce qu'ils étaient mineurs. Il ne s'agissait que de gamins, n'est-ce pas ? D'adolescents ? Un peu violents, pourrait-on dire, mais pas vraiment méchants. Et ils se retrouveraient de nouveau dans la rue.

Je secouai lentement la tête. Non, pas cette fois. Pas ces trois-là. Pas si je pouvais l'empêcher.

Je raccrochai, récupérai ma pièce de monnaie et sortis de la cabine. Tout en m'éloignant lentement le long de la rue, je pensai : *L'hiver va être rudement long et froid dans ce Palais des Spectres, les gars !*

CE N'EST PAS MA MÈRE

(She Is Not My Mother)

par HILDA CUSHING

- Voyons, racontez-moi à votre façon comment vous est venue cette antipathie que vous semblez avoir pour votre mère, dit gentiment le docteur Willetts.

Claire Tarrant serra les lèvres. À son avis, antipathie n'était pas le mot exact, mais ce devait être celui qu'avait employé tante Lucy. Chère tante Lucy qui semblait si déroutée !

Elle se l'imaginait très bien disant : « Son père et moi n'y comprenons rien, docteur. Elle a toujours été particulièrement sérieuse pour son âge. Puis, tout à coup, au moment où tout le monde semblait si heureux, cette subite antipathie pour sa mère ! »

Elle revoyait l'air soucieux de son père le jour où sa sœur lui avait parlé d'emmener sa fille chez un psychiatre. Tout le monde disait que Claire ressemblait beaucoup à son père ; elle avait les mêmes yeux sombres et intenses, les cheveux bruns ondulés et la peau mate. Grande, elle lui arrivait déjà à l'épaule.

Aujourd'hui, pourtant, elle n'éprouvait pas le même plaisir que d'habitude à évoquer son père. Elle avait de la peine à le blesser de la sorte. C'est seulement parce qu'elle aimait beaucoup tante Lucy qu'elle avait accepté cette perte de temps. Pour elle, cela ne faisait aucun doute, c'était une perte de temps parce qu'elle savait qu'elle avait raison. Cette certitude lui était lourde à porter et, assise dans son coin en corsage blanc et jupe étroite, elle paraissait beaucoup plus que ses douze ans.

La voix du docteur Willetts interrompit ses pensées.

- Commencez où vous voudrez, Claire, n'importe où. Parlez-moi donc de vous petite fille.

- Je me rappelle que nous habitions San Francisco, dit-elle en hésitant.

Que pouvait-elle bien lui raconter que tante Lucy n'ait déjà dit ? Puis, devant son sourire engageant :

- Mes parents se sont rencontrés à San Francisco et s'y sont mariés.

Elle expliqua ensuite que son père travaillait pour une grosse affaire qui l'envoyait d'une usine à l'autre, jusqu'à ce qu'il eût réussi à se faire nommer dans l'Est, près de Boston, dans une petite ville où tante Lucy et lui avaient passé leur enfance après la mort de leurs parents, Lucy qui était l'aînée de quinze ans ayant élevé son frère.

- Tu lui ressembles énormément ! avait dit un jour tante Lucy à Claire. Ton père n'a jamais été vraiment enfant, pas au sens propre du terme. Dès qu'il a eu deux ans, son esprit a toujours été en avance par rapport à son corps, et il n'avait aucune patience. Quand il a eu appris à dominer cette impatience, il est devenu vraiment un homme. (Elle sourit à la petite fille.) Tu lui ressembles, mais tu te domines mieux qu'il ne le faisait.

Elle avait dû apprendre à se dominer. Les années lui avaient paru longues et elle n'avait plus beaucoup de patience. Il fallait pourtant qu'elle supporte cette épreuve parce qu'ils espéraient tous, même tante Lucy, que ce n'était qu'une crise passagère. Elle reprit enfin tout haut :

- Papa, tante Lucy et moi sommes les seuls survivants de la famille Tarrant. Maman aussi était seule après la mort de son oncle ; c'est pourquoi tous deux ont eu envie de revenir dans l'Est près de tante Lucy.

- Continuez, dit le docteur d'une voix basse. Elle aurait bien voulu savoir ce qu'il pensait. Bien sûr, ça ne faisait pas de différence ; quoi qu'il pense ou dise, cela ne ferait aucune différence. Pourtant elle se demandait ce que tante Lucy avait bien pu lui dire. Lui avait-elle dit qu'elle avait un quotient intellectuel très élevé et se trouvait actuellement dans une classe de surdoués ?

Si oui, il ne pourrait pas penser qu'elle ne faisait tout cela que pour attirer l'attention, et il hésiterait à adopter l'ahurissant point de vue de son père.

Le docteur la pressait de continuer. Elle entendit vaguement le mot « accident ».

- Oui, ce fut un horrible accident, dit Claire. Papa et moi avons eu la chance d'être éjectés. Je n'avais que cinq ans, mais je me rappelle que nous étions couverts d'écorchures et de bleus.

Elle se tut un moment.

- Mais ceux qui se trouvaient dans l'autre voiture, un jeune homme et

sa femme, ont été tués sur le coup.

- Ça s'est passé quand vous et vos parents partiez dans l'Est ?

- Oui, mon père venait d'être transféré. L'accident a eu lieu dans une petite ville de l'Ohio.

- Et votre mère ?

Évidemment, il s'attendait qu'elle se trouble à ce point de l'histoire, mais depuis sept ans elle avait eu le temps de s'habituer; cela ne l'avait d'ailleurs jamais vraiment très troublée car il y avait toujours eu l'espoir d'une guérison.

- Maman a été retirée de sous les décombres. Ce n'est qu'après plusieurs semaines que les docteurs purent répondre de sa vie.

Elle repensa comme les semaines lui avaient paru longues la première année. Son père passait la plus grande partie du temps à l'hôpital à plus de cent kilomètres; elle se rappelait encore son impression d'isolement.

- Elle était défigurée, dit-elle brusquement.

Le docteur Willetts demanda doucement :

- Est-ce que cela vous a bouleversée de la voir ainsi ?

Est-ce que cela l'avait bouleversée ? Pour être honnête, peut-être de prime abord, mais on lui avait aussitôt dit qu'après quelques années tout serait arrangé.

Elle n'avait pas été vraiment malheureuse cette première année ; à vrai dire, elle avait été aussi heureuse qu'elle pouvait l'être sans la présence de son père et de sa mère. Tante Lucy avait vraiment fait tout ce qu'elle pouvait pour la petite fille qu'elle était.

La société qui employait son père l'avait nommé provisoirement dans l'Ohio, non loin de la ville où sa femme était hospitalisée. Quand, par hasard, il osait quitter sa femme pour venir voir sa fille, c'était toujours en courant.

- Lorsque maman put enfin rentrer à la maison, papa prit la maison voisine de celle de tante Lucy. Ensuite, chaque fois que maman avait besoin d'être soignée ou qu'elle paraissait trop fatiguée, papa m'envoyait chez ma tante. Cela arrivait d'ailleurs souvent. J'avais pour ainsi dire deux domiciles. Oui, elle avait deux domiciles. L'un dans

lequel son père, harassé et inquiet, passait son temps auprès d'une créature qui allait et venait tel un fantôme, une maison où les volets et rideaux étaient presque toujours fermés pour éviter la lumière, une maison dont la maîtresse ne semblait trouver réconfort que dans la présence de son mari, et un autre domicile où Claire se raccrochait aux quelques précieux moments que son père voulait bien lui accorder.

- Qu'avez-vous pensé, demanda le docteur, quand vous avez su que votre mère allait devoir repartir pour un an environ ?

- J'ai été contente. L'accident l'avait tellement changée, pas seulement au physique, mais pour tout. Avant, elle était gaie et heureuse. Nous avions toujours su que maman hériterait de cet oncle à trente-cinq ans, soit l'année dernière, six ans après l'accident.

Elle prit une profonde respiration et ajouta :

- Je savais que la chirurgie esthétique lui rendrait un visage normal. Papa m'avait expliqué tout ce que cela représenterait pour elle. C'est pourquoi nous étions tous contents quand elle est partie, bien que sachant que cela prendrait longtemps.

Le docteur Willetts eut l'air songeur.

- Avant cet héritage, votre père n'avait pas envisagé de recourir à la chirurgie esthétique ?

- Il y avait beaucoup de choses plus urgentes, dit-elle vivement. Apprendre à remarcher, à se servir de ses mains ; beaucoup plus que de simples greffes. Elle avait été brûlée si grièvement ; tout ne pouvait se faire en même temps !

- Bien sûr, dit-il doucement. Tout cela prend beaucoup de temps.

Sans savoir pourquoi elle se sentit sur la défensive.

- Papa a dépensé jusqu'à son dernier sou et tante Lucy n'a qu'un petit revenu.

- Je pensais que peut-être l'assurance...

- Tante Lucy disait que ce n'était qu'une goutte d'eau dans la mer et, bien que les autres aient été dans leur tort, ils ne possédaient rien. Papa n'avait rien pu récupérer. (Elle soupira de nouveau.) Cela a été une chance pour maman d'hériter de cet argent car la chirurgie esthétique coûte très cher.

Elle se rappelait le jour où elle attendait le retour de ses parents avec tante Lucy.

- Tout allait être merveilleux ! Quand ils sont rentrés et que nous les avons entendus rire, j'étais si heureuse. Nous n'avions jamais entendu maman rire depuis son accident, et il y avait déjà si longtemps de cela.

- J'ai promis à ma tante que je vous parlerais, et c'est ce que j'ai fait, mais cela n'a rien changé. Cette femme n'est pas ma mère !

* * *

Claire retourna chez le médecin la semaine suivante parce que sa tante insista. Le docteur lui fit refaire le même récit puis lui suggéra :

- Et si vous essayiez de voir les choses du point de vue de votre père ?

- Son point de vue ? (Sa voix semblait hésiter.) Il croit que je suis jalouse, jalouse de ma mère !

- Et vous estimez qu'il a tort.

Ce n'était pas une question. Sa voix était douce.

- Je n'ai pas eu ma mère, enfin pas vraiment, pendant sept ans. Ne pensez-vous pas que je donnerais tout au monde pour la retrouver comme elle était, ma gentille, belle et heureuse maman ?

- Eh bien, n'est-elle pas ainsi maintenant ?

Elle avait de nouveau ce serrement de cœur qu'elle éprouvait depuis quelque temps.

- Je suis désolée, docteur. Quoi que vous disiez, vous ne me ferez jamais croire que c'est ma mère. Nous pouvons revenir indéfiniment sur cette histoire, pour moi cela ne fera pas de différence.

Après une demi-douzaine de telle entrevues, Lucy Tarrant lui dit qu'elle pouvait cesser d'aller voir le docteur Willetts.

La réaction de son père fut rapide. Assise dans le salon de sa tante, raide et silencieuse, Claire l'entendit leur annoncer brièvement qu'il emmenait sa femme en Orient.

- Quand tu seras redevenue raisonnable, Claire, nous reviendrons. Ta mère, il insista sur ces deux mots, a eu assez d'ennuis. Elle ne peut en supporter plus, d'autant que tout ceci est stupide et méchant.

Puis, s'énervant, il ajouta :

- Pour l'amour de Dieu, ma fille, ne comprends-tu pas ce que tu lui fais ?

- Carter ! s'exclama Lucy affolée.

Il se leva. Faisant effort sur lui-même, il parla d'une voix plus douce à sa fille.

- J'oublie à quel point tu es jeune, Claire... Comment te dire ? Un mari a des moyens de se rendre compte... Je ne peux pas te demander de comprendre, mais tu dois me croire quand je te dis que je suis sûr !

Elle resta là, assise à le regarder fixement, sentant son estomac se nouer jusqu'au moment où sa tante vint à son secours :

- Donne-lui encore un peu de temps, Carter. Toi et Délia, partez en voyage ; je crois que c'est la meilleure chose à faire.

- Je l'espère !

Il lui lança un regard à la fois de colère et de doute.

- Elle me dépasse. Je te la laisse !

Il partit de la maison à grands pas, tant il était énervé. Claire n'essaya même pas de l'arrêter. Elle était comme engourdie. Non point parce que son père était fâché ni parce que, à l'origine, elle devait participer à ce voyage : simplement parce qu'elle était sûre de ce qu'elle avançait.

Du fait de l'absence de son père, la suite lui fut plus facile. Déjà il n'était pas très chaud pour qu'on l'emmène chez un psychiatre, mais il n'aurait sûrement jamais admis ce qu'elle voulait faire maintenant. Lucy Tarrant fut d'abord stupéfaite. Quand, finalement, elle donna son consentement, ce fut uniquement parce qu'elle était sûre qu'ainsi la preuve serait faite que Délia était bien qui elle prétendait être.

Au dernier moment, elle proposa à Claire de l'accompagner. Elle aurait très bien pu la laisser aller toute seule, et la police aurait pensé que c'était une adolescente qui cherchait à faire parler d'elle. Cela aurait bien sûr, tué la chose dans l'œuf, sans d'ailleurs y apporter de solution.

Il fallut un certain temps pour que le sergent Costa, vieux garçon d'âge moyen uniquement occupé de son travail, s'intéresse à leur histoire.

Au début il était plus que sceptique, mais son intérêt s'accrut quand il constata l'importance que tante Lucy y attachait et l'inflexibilité de Claire.

Retirant son cigare de sa bouche, il demanda à Lucy :

- Elle est très jeune, n'est-ce pas ? Êtes-vous d'accord avec elle ?

Tante Lucy rougit.

- Non, mais nous en avons beaucoup discuté. Je suis seulement d'accord que c'est vous qui pouvez l'aider le cas échéant. De plus, je suis sûre que même si vous ne la croyez pas, vous voudrez bien considérer la chose comme confidentielle.

Puis elle ajouta, un peu plus fermement :

- Oui, elle est jeune ; elle a seulement douze ans, mais elle est très avancée pour son âge. Son père était également ainsi, enfant. Cela complique toujours les choses, comme vous pouvez vous en rendre compte. Peut-être pourrez-vous l'aider à retrouver la paix de son esprit.

Le sergent la regarda sans rien dire puis, se tournant vers Claire et pointant son cigare vers elle, dit :

- Bon... Vous me dites qu'elle vient de passer plus d'un an à l'hôpital pour tout un traitement de chirurgie esthétique. Pensiez-vous qu'elle reviendrait identique à ce qu'elle était voici sept ans ?

- Non, bien sûr, répondit Claire patiemment, Papa m'avait prévenue que même s'ils avaient eu plus que quelques photos, ils n'auraient pu la rendre exactement semblable à ce qu'elle était. Je m'y attendais donc.

- Vous n'aviez que cinq ans lors de l'accident. Vous rappelez-vous vraiment de quoi elle avait l'air ?

- Pas très précisément, reconnut-elle.

- Alors, qu'est-ce qui cloche ?

Sans hésitation Claire répondit :

- Ses yeux. Quand elle est rentrée à la maison et a traversé le jardin, je n'avais aucun doute que c'était ma mère. Je l'entendais rire et j'étais heureuse de la voir si gaie ; elle n'avait jamais été ainsi depuis l'accident.

Elle s'arrêta et sentit son estomac se contracter de nouveau.

- Quand elle me regarda, je vis ses yeux, et alors je sus.

Elle continua rapidement avant que tante Lucy pût intervenir.

- Oui, je sais : ses yeux sont semblables à ce qu'on voit sur ses photos et bleus comme ceux de ma mère, mais ce ne sont pas les mêmes. Elle n'est pas ma mère !

- Comment pouvez-vous en être sûre ? demanda le sergent qui semblait incrédule.

- Nous avons une sorte de jeu... Nous y jouions presque tout le temps. Papa et maman inventaient toutes sortes d'histoires, les plus invraisemblables possible, tout en restant imperturbables. Je n'avais qu'un moyen de savoir s'ils plaisaient ou non, et c'était de les regarder dans les yeux. Il ne s'agit pas seulement de maman ; je reconnaîtrais partout aussi les yeux de mon père.

- Bien, fit le sergent. Supposons que vous ayez raison. Vous dites que votre mère est allée, voici un peu plus d'un an, à New York avec votre père pour se faire opérer. L'un de vous a-t-il été la voir pendant ce temps ?

- Papa seulement. Il nous disait qu'elle ne voulait recevoir personne avant d'aller mieux. Il est le seul à l'avoir vue.

Tante Lucy intervint.

- Il essayait de la voir toutes les semaines, mais elle n'y consentait pas toujours. Cela dépendait un peu de son humeur. D'ailleurs les docteurs ne voulaient pas qu'elle soit contrariée. Elle souffrait beaucoup et, avant qu'il y ait eu un progrès, elle avait l'air pire qu'avant le traitement.

Brutalement le sergent dit à Claire :

- Donc si vous avez raison, votre père est de connivence, n'est-ce pas ?

Elle le fixa, complètement ahurie.

- Non ! cria-t-elle.

Prenant exagérément son temps, le sergent reposa son cigare.

- Pourtant, jeune fille, vous me dites que c'est lui qui l'a emmenée là-bas, qu'il l'a vue presque toutes les semaines, qu'il l'a ramenée à la

maison. Quand pensez-vous que quelqu'un aurait pu se substituer à elle sans qu'il s'en aperçoive ?

Au lieu de répondre, elle insista :

- Ce n'est *pas* ma mère.

- À moins que, reprit le sergent en se frottant le menton, elle n'ait subi une opération qui l'ait radicalement changée. Avez-vous d'elle une photo récente ?

Tante Lucy répondit :

- Pas depuis l'accident. Il ne serait venu à l'idée de personne...

Le regard de Claire brilla.

- Ne prennent-ils pas des photos « avant » et « après », lors de telles opérations ? Peut-être même ont-ils pris des empreintes digitales à l'hôpital ?

Le policier la regarda longuement. « Peut-être. » Puis, se tournant vers la tante :

- Croyez-vous qu'elle se sentirait mieux si nous faisons une enquête ?

Tante Lucy acquiesça :

- Je crois que oui. C'est bien ce que tu veux, chérie ?

Au moment où elles se levèrent pour partir, l'homme mit gentiment la main sur l'épaule de l'enfant en la regardant avec beaucoup de sympathie.

- Maintenant, jeune fille, détendez-vous. Il est possible que ce soit un peu long avant que nous trouvions quelques informations à vous donner.

Elle se sentit pleine de gratitude.

- Peut-être que je pourrais vous trouver quelques empreintes, offrit-elle avec empressement. Est-ce que je pourrai vous les apporter si j'en trouve ?

Elle attendit tandis que le sergent se tournait vers sa tante. Celle-ci allait protester, mais elle vit l'expression de sa nièce et se contenta de hausser les épaules.

Il ne semblait pas que le maison de son père pût fournir des empreintes vieilles de plus de quelques jours : la femme de ménage faisait bien son travail. Malgré tout, le sergent Keller, chargé du service des empreintes au commissariat, examinait chaque objet que Claire lui apportait. Il y en avait quelques-uns qu'elle était sûre que sa maman avait touchés, d'autres qu'elle disait avoir été touchés par « cette femme ». On ne trouva que les empreintes de sa tante, d'elle-même et de la femme de ménage, ou alors elles étaient trop brouillées pour pouvoir être utiles.

Quand elle n'eut plus cet espoir, les jours semblèrent longs à Claire, coupés seulement par les cartes postales qui lui étaient envoyées des Philippines, du Japon, de Hong Kong et autres étapes de la croisière. Refoulant tout sentiment de culpabilité, elle apporta ces cartes au sergent Keller bien que ce dernier lui ait dit que c'était une perte de temps. Étant donné le nombre de personnes les ayant manipulées avant qu'elles n'arrivent à destination, il n'était pas question de trouver sur elles une empreinte utile.

De temps en temps, Claire s'arrêtait au commissariat sans raison précise. Le planton avait la gentillesse de bavarder avec elle et de lui expliquer tout ce qui se rapportait à l'utilisation des empreintes pour identifier les gens.

Quand le sergent Costa la rencontrait en entrant ou sortant, il bavardait un peu avec elle. La gentillesse de ces deux hommes lui faisait paraître le temps moins long et lui permettait de supporter l'attente.

Le chef eut enfin des nouvelles de l'hôpital de New York. Il dit à Claire et à sa tante que c'était bien ce à quoi il s'attendait. Cela devrait convaincre cette jeune demoiselle. C'était une preuve formelle.

Il tendit la photo à Claire.

- Voici ce que j'ai reçu de l'hôpital. Il n'est pas dans leurs habitudes de relever les empreintes digitales, mais ils ont pris des photos à tous les stades des opérations. Si c'est bien elle sur cette photo, il n'y a aucun doute que c'est elle aussi sur les autres.

Claire regarda ces clichés avec attention et les tendit ensuite à sa tante sans mot dire.

- C'est bien Délia, déclara Lucy. Assurément, ma chérie, c'est une preuve suffisante.

L'enfant restait silencieuse. Elle regardait l'enveloppe qu'elle tenait et, comme mal à son aise, elle faisait passer cette enveloppe d'une main dans l'autre. Finalement elle regarda le sergent Costa bien en face.

- Je viens de recevoir cette lettre d'elle. Il ne lui était pas possible de dire *maman*. Elle veut rentrer à la maison. J'allais porter cette lettre au sergent Keller pour les empreintes; j'ai pensé qu'à l'intérieur de l'enveloppe elles seraient intactes. Je suppose que cela ne vous intéresse plus, maintenant ?

- Mon petit, dit-il patiemment tandis que tante Lucy soupirait, je viens de vous prouver que cette femme est bien votre mère. Que puis-je faire de plus ?

Claire s'appliqua à ne pas se retourner quand elle sortit du bureau avec tante Lucy. D'après le bruit elle se rendait compte que Costa tripotait la lettre qu'elle avait réussi à lui glisser juste avant de partir.

Deux jours plus tard, Costa les convoqua de nouveau à son bureau. Pendant un bon moment il parla de leur santé et du temps qu'il faisait, se racla la gorge, se gratta le menton, soupira bruyamment.

Lucy semblait intriguée, Claire avait l'air grave.

- Vous avez découvert quelque chose, dit-elle lentement.

- Pas vraiment, mais j'ai eu le temps de réfléchir. (Il désigna l'enveloppe posée sur son bureau.) Ceci pourrait vouloir dire beaucoup.

Puis, s'adressant à Lucy :

- Votre nièce me l'a laissée la dernière fois que vous êtes venues. C'est une lettre très touchante de la part d'une femme qu'elle croit ne pas être sa mère. Il marqua un temps avant d'ajouter :

- Et si votre nièce avait raison ?

- Oh ! Non ! s'exclama Lucy portant une main à sa bouche. C'est bien Délia !... Même Claire doit bien l'admettre, maintenant.

- Supposons le contraire. Supposons que Délia Tarrant soit morte et enterrée.

Ils s'entre-regardèrent. Tante Lucy se tourna vers Claire pour prendre ses mains glacées entre les siennes. Prudemment, Claire dit :

- Vous savez que ma mère est morte ?

Il prit l'enveloppe.

- Je ne sais rien. Je suppose simplement. Vous n'ignorez plus à quel point une simple empreinte digitale peut être importante : le sergent Keller m'a dit que vous avez beaucoup appris sur ce sujet au cours des dernières semaines. Vous savez donc que si nous trouvons là-dedans une empreinte bien distincte, nous pourrions en apprendre beaucoup en l'envoyant à Washington.

Il ne semblait pas pressé, et rejeta l'enveloppe sur le bureau.

- Vous savez qu'il y a plusieurs raisons pour lesquelles ses empreintes pourraient être dans les archives. Si elle a travaillé pour le gouvernement, été dans l'armée, ou même arrêtée.

Il hésita, essayant de lire sur la figure de Claire qui soutint son regard.

- Supposons que j'ai envoyé cette empreinte à Washington et que j'ai appris en retour qu'elle appartenait à Mrs William Ambrose, prénommée Daisy. Quel effet ça vous ferait ?

Lucy étouffa un cri.

- Je vois que cela vous dit quelque chose. N'était-ce pas la femme qui est supposée avoir été tuée avec son mari dans l'accident il y a sept ans ? Donc elle n'a peut-être pas été tuée. Peut-être que c'est la mère de cette petite qui est morte.

- Mais Carter... protesta Lucy.

- Oui, acquiesça le policier. Votre frère a identifié la femme qui vivait encore comme étant la sienne. Après tout, pourquoi pas, même s'il s'agissait de Daisy Ambrose qui lui était inconnue ? Elle était vivante et il savait que sa femme devait hériter de beaucoup d'argent dans six ans... si elle vivait encore à ce moment-là.

- Mais il ne connaissait pas cette femme, cette Mrs. Ambrose, dit tante Lucy en se recroquevillant sur sa chaise tandis que Claire restait immobile.

- D'après ce que vous avez dit, il a eu largement le temps de faire connaissance après l'accident. N'a-t-il pas passé des semaines à son chevet avant qu'elle ne redevienne vraiment consciente ? Elle pouvait avoir n'importe quelle sorte de passé; que savons-nous de William Ambrose et de sa femme ? Personne n'a même réclamé les corps. Ils n'avaient aucune famille connue. Son mari avait été tué dans l'accident. Qui vous dit qu'elle n'aurait pas accepté ? Elle avait la

chance d'avoir à peu près la même coloration de cheveux et d'être de la même taille que Mrs. Tarrant. Qui pouvait découvrir la supercherie ? Elle était défigurée et il n'y avait qu'une petite fille de cinq ans pour avoir réellement connu la vraie Délia Tarrant. Une petite fille de cinq ans ne pouvait représenter un danger pour eux...

La voix de Claire était glaciale :

- Vous voulez dire que ce n'était pas ma mère, pas depuis l'accident ?
- C'est possible, jeune fille. Dites-moi, pendant tout ce temps, vous a-t-elle jamais regardé vraiment dans les yeux ? N'avait-elle pas l'habitude de détourner la tête pour que personne ne puisse voir à quel point elle était défigurée, n'essayait-elle pas de vous éviter le plus possible, dans cette maison de votre père où les rideaux étaient presque toujours fermés ? N'avez-vous pas vécu beaucoup plus avec votre tante qu'avec cette femme depuis que vous avez cinq ou six ans ? Ai-je raison ? En ce cas, si vous vous rappelez encore son regard, ce ne peut être que d'avant cette période, quand vous étiez vraiment très petite.

Il attendit sa réponse, mais elle ignore les questions :

- Mon père savait donc ?
- Si c'est vrai, oui, sûrement. Les photos prises à l'hôpital prouvent qu'il n'y a qu'un moment où il y a pu y avoir substitution : juste après l'accident.

Il scruta le visage de Claire.

- Vous m'avez remis une lettre. Je l'ai lue. Maintenant dites-moi ce que vous voulez que j'en fasse. Voulez-vous que j'essaye d'y relever des empreintes ?

Elle continua de soutenir son regard et il poursuivit.

- Vous pouvez avoir raison, vous savez. Bien sûr, s'il y a eu tromperie... Mais la Justice n'est pas trop sévère quand il s'agit d'un premier délit... Quelques années de prison peut-être...

Elle serra les poings tant elle avait mal.

- Vous avez inventé toute cette histoire à partir simplement d'une seule empreinte qui pourrait se trouver sur cette lettre ?

Il acquiesça.

Claire prit la lettre sur le bureau et lentement la déchira en petits morceaux. Puis elle demanda :

- Et maintenant, que reste-t-il de votre histoire ?

Il lui répondit :

- Un bon officier de police aurait probablement fait photocopier cette lettre, jeune fille. Il l'aurait même probablement gardée dans ses archives au cas où vous changeriez d'avis un jour. Mais peut-être avez-vous détruit toutes les preuves qu'il pouvait y avoir.

La semaine suivante, Claire attendait l'avion avec sa tante Lucy. Quand on amena l'escalier et que les passagers commencèrent à descendre, ses yeux cherchèrent avidement parmi eux.

- Les voilà ! cria Lucy.

Oui, il était là, Carter Tarrant, son père, si bel homme qui s'avancait vers elle en tenant le bras de la ravissante femme bien bronzée qui marchait au même pas que le sien.

Claire se précipita vers son père.

- Bonjour, mon chou, dit-il en riant et essayant de se dégager. Du calme ! Nous aussi sommes contents de te voir ! Il la tourna vers sa compagne en ajoutant vivement : Et ta mère, ne vas-tu pas lui dire aussi bonjour ?

Il y eut une très brève hésitation dans les yeux de la petite fille quand elle regarda Délia. Puis, ignorant le poids qu'elle avait de nouveau sur l'estomac, elle embrassa la femme en disant d'un ton joyeux :

- Quelle joie de te revoir, maman !

UNE SURPRISE POUR L'ASTRONAUTE

(Countdown)

par DAVID ELY

Les météorologues avaient vu juste en prédisant une belle journée. Le temps, en effet, semblait fait sur mesure. Le vent avait balayé les nuages, laissant le ciel semblable à un champ d'azur, et le soleil s'était relégué tout au fond de l'horizon, comme s'il avait voulu s'écarter pour ne pas entraver le succès de la grande entreprise qui se préparait sur la terre.

Des milliers de personnes étaient venues, en voiture, en autobus ou en taxi, se masser sur le terrain sablonneux bordé d'une haute clôture de fil de fer, sur lequel s'élevaient, çà et là, des kiosques où l'on vendait des rafraîchissements, des souvenirs, des ballons et des chapeaux de paille. Tout au bout de la clôture, quelques tentes avaient été dressées par des gens prévoyants, qui étaient arrivés plusieurs jours à l'avance afin d'être bien placés pour le spectacle. Des agents de police circulaient au milieu de la foule, mais leur rôle consistait surtout à dégager le passage, car il n'y avait ni désordre ni bagarre. Chacun attendait patiemment que sonnât l'heure H de l'Année Spatiale Internationale : celle qui verrait le lancement vers la planète Mars d'une fusée pilotée par un homme.

De l'autre côté de la barrière de fil de fer, l'atmosphère était calme aussi. Au milieu d'un groupe de bâtiments longs et bas étaient rassemblés les représentants de la Presse et les personnalités officielles, chacun occupant l'emplacement qui lui était réservé. Les caméras de télévision et les appareils de prises de vues des cinéastes avaient été installés sur une estrade au centre de la place séparant le magasin d'Équipement des bureaux d'études où les techniciens travaillaient au Projet de lancement de la fusée. Journalistes et reporters, savants et hommes politiques étaient venus en nombre de tous les pays d'Europe et des deux Amériques. Une tente avait été dressée pour abriter du soleil les invités d'honneur, parmi lesquels on comptait trois chefs d'État, une douzaine de ministres et divers représentants de familles royales. Chacun demeurerait tranquillement à sa place, soucieux de ne pas troubler les savants et les techniciens occupés à mettre, avec une sage lenteur, la dernière main à leur tâche.

Lancée par les haut-parleurs, la phrase retentit comme un coup de fusil. Instantanément, il se fit un silence total dans la foule massée des deux côtés de la barrière, et toutes les têtes se tournèrent vers la fusée gigantesque qui se dressait sur sa plate-forme. Dans la lumière trompeuse du soleil, elle semblait trembler sur sa base comme si une force venue de la terre l'avait déjà poussée vers le ciel.

Le Commandant Farquhar, chargé de veiller à la sécurité de l'entreprise, repassait soucieusement en esprit les mille et une difficultés qui pourraient surgir. Il avait déjà assumé le rôle d'officier de sécurité pour le lancement dans l'espace d'une douzaine d'hommes. Mais l'entreprise actuelle, d'une importance considérable, était d'autant plus éprouvante pour les nerfs qu'elle revêtait un caractère international : elle groupait des savants appartenant à une vingtaine de nations différentes et, dans la tour de Babel qu'était devenue l'aire de lancement, il n'était pas impossible que se produisît quelque désordre - pour ne pas dire du sabotage.

Les sourcils froncés, Farquhar cherchait en vain à chasser son inquiétude. Il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour prévenir le sabotage. Au cours des derniers mois, toute personne ayant un rapport quelconque avec le Projet, du Directeur au garçon de restaurant, avait été l'objet d'une enquête rigoureuse et d'une surveillance constante. Un dossier contenant les détails les plus complets sur la personnalité et l'activité de chaque membre du personnel avait été constitué. Toutes les mesures avaient été prises pour qu'il n'y eût pas d'ennui. Farquhar se rasséréna peu à peu : en tout cas, nul ne pourrait l'accuser d'avoir manqué de conscience professionnelle.

- Regardez, mon Commandant ! s'écria tout à coup la voix amusée d'un conducteur de jeep tout près de lui. Voilà les femmes qui se mettent à pleurnicher !

Il souriait en montrant du bout de l'antenne de son walkie-talkie l'emplacement réservé au personnel. La plupart des savants et des techniciens étant encore au travail, les chaises étaient occupées surtout par leurs femmes et leurs enfants, ainsi que par quelques rares employés qui n'étaient pas de service.

Le chauffeur avait raison. Plusieurs femmes se tamponnaient furtivement les yeux avec leur mouchoir. Farquhar, à son tour, sourit avec indulgence : la tension à laquelle les nerfs de chacun étaient soumis depuis plusieurs mois atteignait son paroxysme : Comment n'y

aurait-il pas eu de larmes ? Si les hommes avaient pu pleurer, eux aussi, sans doute en auraient-ils éprouvé quelque soulagement.

Farquhar remarqua particulièrement l'une des femmes, tant à cause de sa beauté peu commune que parce qu'elle était restée debout malgré l'abondance de sièges disponibles. Ébloui par le soleil, il plissa les yeux pour mieux la regarder. Non, celle-là ne pleurait pas, mais il y avait dans son attitude quelque chose d'étrange : elle demeurait debout, raide comme une statue, les mains crispées à ses côtés, et regardait fixement en direction de la fusée.

Farquhar venait de la reconnaître : c'était la femme d'un des savants attachés au Projet, un physicien nommé Whitby. À la voir, on eût pu croire que c'était Whitby lui-même qui allait monter dans la fusée, et non le Capitaine Randazzo. L'officier haussa les épaules : la tension nerveuse produit sur chaque être des effets différents. Cependant, il s'étonnait un peu...

Dans le grand bureau réservé au contrôle, le Capitaine Miguel Randazzo dégustait tranquillement un sandwich au poulet accompagné d'un verre de lait, comme si ce qui l'attendait dans un très proche avenir ne l'intéressait pas le moins du monde. De temps en temps, il jetait un regard amusé sur les éminents savants qui, le visage empreint d'une gravité de circonstance, s'affairaient autour des cartes et des appareils compliqués qui couvraient les murs.

Chez tout autre que Randazzo, cet air nonchalant aurait pu passer pour une bravade ou être attribué à la drogue. Mais le Capitaine n'était ni un fanfaron ni un drogué. Son beau visage s'éclairait d'un sourire paisible : ses mains aux doigts effilés qui tenaient le sandwich et le verre de lait n'étaient agitées d'aucun tremblement, et ses jambes fines mais robustes étaient croisées avec une élégante désinvolture. On aurait dit qu'il allait faire un voyage à New York ou à Rio de Janeiro plutôt qu'un aller et retour vers la planète Mars.

S'il avait éprouvé le moindre malaise, les deux illustres médecins qui l'encadraient et observaient avec soin chacun de ses mouvements l'auraient immédiatement remarqué. Et l'éminent psychiatre qui ne le quittait pas du regard n'avait à noter sur son bloc-notes que ses propres réactions nerveuses.

Randazzo avait été choisi parmi une cinquantaine de volontaires possédant une expérience des vols spatiaux, et avait démontré le bien-fondé de ce choix en acquérant très rapidement les compétences techniques nécessaires pour faire fonctionner - et réparer le cas échéant - l'appareillage compliqué de l'engin interplanétaire. Les rudes

épreuves physiques auxquelles il avait été soumis, et qui avaient fait éliminer tant d'autres candidats, ne l'avaient pas découragé le moins du monde car il s'était bien reposé après ses performances aux jeux Olympiques, où il avait fait triompher les couleurs de son pays en remportant quatre médailles d'or. Il occupait ses loisirs à chasser, seul, l'ours brun d'Alaska, à cultiver des orchidées et à écrire des pièces en vers latins. Outre tous ces talents, le Capitaine possédait celui d'être fort apprécié des dames, mais il n'avait guère eu l'occasion de faire honneur à sa réputation de don Juan au cours des semaines de demi-réclusion qu'il venait de vivre.

« HEURE H PLUS CINQUANTE MINUTES ! » clamèrent les haut-parleurs. Chacun tressaillit, à l'exception de l'astronaute qui se contenta de sourire. Puis, comme le Directeur du Projet entra dans le bureau, il l'interpella en un allemand courant :

- Dites donc, n'oubliez pas de mettre beaucoup de biftecks à bord, je vous prie !

Le Directeur sourit à cette plaisanterie, mais ne répondit rien. Les provisions nécessaires au voyage aller et retour de trois mois consistaient exclusivement en nourriture concentrée, réduite pratiquement à l'état de pilules. Mais, même sous cette forme, elles occupaient dans la cabine plus de place que le Directeur ne l'eût souhaité, car il fallait faire tenir également l'emballage de protection indispensable et les appareils de réfrigération.

Mais le Directeur avait encore un autre sujet de préoccupation. L'appareil régulateur de température avait tendance à dévier légèrement par rapport au système de contrôle automatique. C'était le seul de tous les appareils à n'avoir pas fonctionné de façon parfaite au cours des mois d'essai. Bien sûr, Randazzo pouvait effectuer le réglage nécessaire au moyen des leviers de commande à main. Cependant...

- Appelez-moi Whitby au téléphone, ordonna le Directeur.

En attendant d'entrer en communication avec le physicien, il regarda par la fenêtre les personnalités rassemblées autour de la plate-forme de lancement et, plus loin, la fusée gigantesque sur laquelle se concentraient leurs espoirs et leurs craintes.

« HEURE H PLUS QUARANTE-CINQ MINUTES ! »

Il y a trop de mécanismes compliqués, se disait le Directeur en s'épongeant le front avec son mouchoir. Parmi ces milliers de rouages minuscules, il est presque inévitable qu'il y en ait un de détraqué...

- Whitby à l'appareil, dit une voix à son oreille.

D'un ton plus sec qu'il ne l'aurait voulu, le Directeur demanda :

- Comment marche le régulateur de température ?

- Il semble maintenant tout à fait au point, répondit Whitby.

- Ah ! Il *semble* ! rétorqua le Directeur avec hargne. Vous rendez-vous compte que, si...

Il s'interrompit. Bien entendu, le Professeur Whitby le savait : si le régulateur de température se déplaçait ne fût-ce que d'une fraction de degré, et si les commandes à main venaient à manquer en même temps, le Capitaine Randazzo était voué à une mort certaine, par le gel ou par l'excès de chaleur.

- Si vous avez le moindre doute quant au fonctionnement de l'appareil, c'est le moment de le vérifier, Whitby, reprit le Directeur d'un ton plus calme.

- À ma connaissance, le régulateur de température est en bon état de fonctionnement, répondit la voix grêle et un peu pédante.

- Très bien. Je pense que tout est en place à présent ? demanda le Directeur.

- Tout, sauf la nourriture. Mais... attendez, voici justement le Dr. Anders qui l'apporte. Tout y est et, dans deux minutes, nous aurons solidement arrimé le ravitaillement dans la cabine.

- Très bien, répéta le Directeur en reposant le récepteur d'un air pensif. Il demeurerait préoccupé du nombre de pièces et d'éléments en cause, mais un coup d'œil à Randazzo suffit à le ragaillardir. Le facteur humain, tout au moins, était à la hauteur de cette formidable entreprise. Il n'y avait rien de surprenant à ce que la Presse qualifiât Randazzo d'« Être Humain Parfait ».

Sur la plate-forme de lancement, le Professeur Whitby vérifiait une dernière fois sa liste de contrôle.

- Tu es un peu en retard, Max, dit-il avec un léger reproche dans la voix au grand chimiste pâle qui, en compagnie de deux autres techniciens, plaçait dans le monte-charge de longues caisses en métal.

- De dix-huit secondes seulement, répondit le Dr. Anders avec une froide précision. Il fronça les sourcils d'un air soucieux en regardant

les caisses, puis donna sur celle qui était le plus près de lui une petite tape de satisfaction : Tout va bien, vous pouvez les monter.

Il se tourna vers Whitby et demanda :

- Je pense que tout y est ?

C'était là une question de pure forme, car les deux hommes savaient exactement ce qui devait entrer dans la cabine et dans quel ordre il fallait l'y placer.

Whitby releva la tête. Il avait les yeux cernés, les traits tirés.

- Bien sûr, marmonna-t-il. Parés ! Allons-nous-en maintenant.

Tous deux montèrent dans la jeep qui les attendait et, après un dernier salut aux techniciens qui allaient demeurer sur la plate-forme jusqu'à l'heure H plus dix minutes, ils roulèrent en direction des bâtiments auprès desquels était massée la foule des spectateurs.

- Tout est parfait pour l'Être Humain Parfait ! remarqua le Dr. Anders d'un ton calme.

Whitby lui jeta un rapide regard et répondit :

— Parfait !

Sa lèvre se plissa de dégoût.

- Il est parfait au point de vue physique, peut-être - et supérieur au point de vue intellectuel, je suppose, mais...

Le reste de la phrase se perdit dans un murmure.

Le Dr. Anders leva les sourcils d'un air interrogateur, mais Whitby n'ajouta pas un mot.

« HEURE H PLUS TRENTE MINUTES ! »

Le Capitaine Randazzo bâilla et s'étira.

- Il est l'heure de s'habiller pour le dîner, remarqua-t-il en voyant entrer deux lauréats du prix Nobel, ingénieurs du Massachusetts Institute of Technology qui lui apportaient la combinaison spatiale qu'eux- mêmes avaient confectionnée pour lui. Vous avez rectifié l'erreur que je vous avais signalée dans la troisième doublure, messieurs ? demanda-t-il avec un clin d'œil malicieux.

Les membres éminents du M.I.T. répondirent par un sourire, mais le psychiatre se pencha vers Randazzo pour lui demander d'un air vivement intéressé :

- Quelle erreur, Capitaine, si je puis vous poser cette question ?

Randazzo feignit la surprise.

- Vous ne saviez pas ? Ils n'avaient pas laissé assez de place, voilà tout !

- Assez de place pour quoi ?

- Assez de place pour une compagne de voyage, répondit l'astronaute dans un anglais où on ne relevait pas trace d'accent étranger. Trois mois dans l'espace, c'est bien long, vous ne trouvez pas ?

Les ingénieurs du M.I.T. pouffèrent, mais le psychiatre, après avoir soigneusement pris note de cette réponse, approuva :

- Je pense en effet que la compagnie des dames va vous manquer, Capitaine.

À quoi le héros répondit avec le même sérieux :

- C'est exact, Docteur. Et, si on veut bien me permettre d'enfreindre les lois de la modestie, j'ajouterai que l'inverse sera vrai aussi.

« HEURE H PLUS VINGT MINUTES ! »

L'officier de sécurité Farquhar sursauta à cet avertissement donné par le haut-parleur. Il suivait le corridor menant au laboratoire de chimie, marchant d'un pas ferme, mais l'esprit troublé par deux petits faits qui pouvaient n'avoir aucun rapport entre eux et qui, même s'ils en avaient un, étaient peut-être insignifiants.

D'abord, il y avait l'attitude du Dr. Whitby au moment où il quittait le bureau de contrôle après avoir présenté son dernier rapport au Directeur. Farquhar n'avait fait qu'entrevoir le visage du physicien, mais l'expression torturée qu'il y avait surprise continuait à le hanter.

Farquhar aurait volontiers mis cette expression sur le compte d'un excès de souci quant à la réussite de l'entreprise si...

... S'il n'avait en même temps évoqué en esprit la belle jeune femme qui, figée à l'emplacement réservé au personnel, regardait d'un air désespéré la lointaine fusée : la femme de Whitby.

Un troisième facteur ajoutait encore aux préoccupations de l'officier. Le bruit courait que le Capitaine Randazzo s'était laissé aller à ses penchants romantiques, malgré la surveillance constante dont il avait été l'objet au cours des semaines qui venaient de s'écouler. Il était difficile d'ajouter foi à cette rumeur. Néanmoins...

Farquhar eut un frisson en constatant l'agitation soudaine qui s'emparait de la foule massée à l'extérieur. Il regarda sa montre. En ce moment Randazzo devait quitter le bureau de contrôle pour monter dans la jeep.

L'officier se sentait écrasé sous le poids de ses responsabilités. Il était hors de question d'aller trouver le Directeur du Projet, en cette minute solennelle, uniquement à cause de l'expression déconcertante du visage d'un homme et de l'attitude étrange de son épouse. Mais Farquhar se sentait mal à l'aise. Il avait soigneusement examiné le dossier des Whitby : il n'y était fait allusion à aucune mésentente entre eux, mais Farquhar avait noté le nom des meilleurs amis du ménage Whitby. C'étaient Max et Olga Anders. Il lui fallait des renseignements - maintenant ou jamais - et peut-être le Dr. et Mrs. Anders pourraient lui apprendre quelque chose d'intéressant.

Mais il parcourut tout l'emplacement réservé au personnel sans découvrir Mrs. Anders ni son mari.

À l'extrémité du couloir, Farquhar se trouva devant une porte sur laquelle on lisait l'inscription : « Chimie Nutritive » et pénétra dans un laboratoire rempli d'énormes cuves, de tables et de placards. Bien qu'il n'y eût personne dans la pièce, l'officier appela : « Docteur Anders ! »

- Qu'y a-t-il ? demanda le physicien, qui surgit aussitôt d'une chambre froide située au bout du laboratoire, en s'essuyant les mains sur une serviette. Oh ! Vous me cherchiez, Mr. Farquhar ? ajouta-t-il en refermant soigneusement la porte derrière lui. J'étais en train de faire un peu de rangement. Si on laisse le désordre s'installer, il devient de plus en plus difficile de...

Farquhar l'interrompit avec impatience.

- Je vais vous poser une question personnelle, Docteur Anders. J'espère que vous voudrez bien y répondre, car je puis vous assurer que j'ai de bonnes raisons pour vous la poser.

Le Dr. Anders haussa les épaules sans répondre. Du corridor parvint la voix du haut-parleur annonçant : « ... PLUS DIX MINUTES ! »

Farquhar s'aperçut qu'il transpirait abondamment. Maintenant, l'astronaute devait être attaché par des sangles sur son siège, dans la cabine... la porte de celle-ci allait se fermer... l'équipe de techniciens chargée des ultimes vérifications remonterait dans la jeep. Encore cinq minutes, et les commandes automatiques entreraient en action. Le temps pressait : mieux valait ne pas le perdre en préliminaires.

- Je vais vous parler sans ambages, dit l'officier. Votre femme et vous-même connaissez les Whitby mieux que n'importe qui ici. Répondez-moi en toute franchise : avez-vous des raisons de croire que Mrs. Whitby ait entretenu des relations coupables avec le Capitaine Randazzo ?

Le Dr. Anders frotta d'un air pensif son menton en galoche, se tourna vers la fenêtre et se croisa les mains derrière le dos, avant de dire, très lentement :

- À ma connaissance, oui.

Sans hésiter, Farquhar étendit la main pour prendre le téléphone.

- Une question, encore, reprit-il tout en formant le numéro sur le cadran. Whitby est-il au courant, lui aussi, de la situation ?

- J'en suis absolument convaincu.

L'officier étouffa un juron, puis cria dans l'appareil :

- Ici Farquhar. Allez chercher le Professeur Whitby et envoyez-le-moi au laboratoire immédiatement !

Il reposa le récepteur avec violence et s'épongea le front. Le Dr. Anders le regardait avec curiosité.

- Je ne puis le croire, prononça enfin Farquhar d'un ton rauque. Nous l'avons surveillé constamment - gardé à vue pratiquement à chaque minute de la journée...

Le Dr. Anders avait l'air amusé.

- Êtes-vous vraiment surpris, monsieur Farquhar ? Ne saviez-vous pas l'Être Humain Parfait capable de tromper votre surveillance pour obtenir une chose qu'il désirait vraiment ? (Il eut un petit rire sans gaieté.) Cela devait même ajouter à son plaisir, de déjouer la surveillance des gardiens chargés d'assurer sa protection, pour aller courtoiser et prendre la femme d'un autre ! Quel bel exploit pour un homme qui fait de la chasse aux ours son délassement favori !

- Je ne puis le croire, répéta Farquhar. Mais ces mots furent couverts par la voix du haut-parleur annonçant « ... PLUS CINQ MINUTES ! » Maintenant, les commandes automatiques commençaient à fonctionner. Au royaume de l'électronique, de froides intelligences mécaniques murmurent, à la vitesse de l'éclair, des millions de messages, pour faire s'abaisser des leviers, se déplacer des aiguilles de manomètres, et se fermer hermétiquement des portes microscopiques...

Cependant, même à cette heure tardive, on pouvait encore arrêter l'opération. Farquhar savait bien qu'au même moment, dans le bureau de contrôle, le Directeur demeurerait debout, les nerfs tendus, n'ayant qu'un geste à faire pour appuyer sur un bouton qui portait le mot : ANNULEZ.

L'opération pouvait être arrêtée, mais à quel prix ! Lorsque les myriades de rouages auraient commencé à fonctionner - or ils étaient déjà entrés en action - toute interruption aurait pour effet de détériorer en grande partie le délicat outillage et de retarder de plusieurs mois le lancement de la fusée. Il en résulterait une perte de plusieurs millions de dollars... Non, il était impossible, pour un simple pressentiment, de faire échouer la formidable entreprise. Farquhar regarda avec colère ses poings crispés et se rendit compte au même moment que le Dr. Anders lui parlait.

- ... Vous n'imaginez pas qu'une épouse fidèle puisse être détournée de ses devoirs ? poursuivait le chimiste en se mordillant la lèvre d'un air ironique. Voyons, ne soyez pas ridicule, Farquhar ! Ce Randazzo n'est pas un simple mortel : il est *parfait* ! Et, qui plus est, il va bientôt disparaître dans le ciel pour effectuer une mission héroïque dont il ne reviendra peut-être jamais !

Le Dr. Anders croisa ses longs bras et pencha un peu la tête.

- Quelle femme pourrait résister à l'ascendant d'un tel homme, qui vient à elle en secret, d'un homme qui est déjà une figure légendaire...

La porte s'ouvrit brusquement et Whitby entra, ses cheveux blonds en désordre, suivi de deux agents.

Farquhar se leva, tremblant des pieds à la tête et dans l'impossibilité de contrôler le ton de sa voix pour poser la brutale question.

En l'entendant, Whitby rougit, puis pâlit. Il regarda avec stupéfaction le Dr. Anders, mais celui-ci avait de nouveau le visage tourné vers la fenêtre.

- Oui ou non ? questionnaire brièvement Farquhar.

Whitby étendit les mains en un geste de désespoir.

- Oui, c'est vrai, elle-même me l'a avoué hier soir... Mais je ne vois pas en quoi cela vous...

Il s'interrompit, suffoquant, tandis que Farquhar le saisissait rudement par le pan de sa chemise.

- Dites-moi, Whitby... avez-vous fait quelque chose pour... pour..., bégayait l'officier.

Le Dr. Anders intervint d'un ton sec :

- Pour saboter la fusée ?

Whitby s'arracha à l'étreinte de Farquhar. Il chancelait.

- Moi ? Saboter la fusée ? s'écria-t-il d'un ton horrifié. Il s'affala contre une table et sa tête heurta la porte du placard placé au-dessus.

- Oui, sabotée. L'AVEZ-VOUS SABOTÉE ? hurla Farquhar.

Whitby ferma les yeux et agita faiblement la main.

- Vous êtes fou ! Vous pensez que j'aurais pu détruire...

Il se mit à rire, tout le corps raidi, la tête toujours appuyée contre le placard.

- Moi ? Il prononçait les mots d'une voix entrecoupée par son rire sinistre. Non, non... Je connaissais bien la réputation de Randazzo... Je le soupçonnais de... Mais avec d'autres femmes ! Avec la femme du voisin ! Jamais je n'aurais pensé qu'il pût s'agir de la mienne !

Le Dr. Anders fit un pas vers Farquhar.

- Allons, dit-il doucement, cet homme ne ment pas, vous le voyez bien. D'ailleurs, le seul élément qui soit placé sous son contrôle direct est l'appareil régulateur de température et...

Sa voix fut couverte par le mugissement soudain du haut-parleur commençant le compte à rebours des soixante dernières secondes : « CINQUANTE-NEUF, CINQUANTE-HUIT, CINQUANTE-SEPT... »

Pour se faire entendre, Anders dut hurler : « Et il est placé sous contrôle automatique, Farquhar ! Si quelque chose clochait dans

l'appareil, le Directeur s'en rendrait compte immédiatement !

«... CINQUANTE, QUARANTE-NEUF, QUARANTE-HUIT... »

- Le Directeur le saurait ! cria le Dr. Anders encore plus fort. Appelez-le et vérifiez par vous-même !

Farquhar saisit le téléphone et forma le numéro d'un doigt qui tremblait. Le Dr. Anders se détourna brusquement pour regarder par la fenêtre le carré de ciel où brillait le soleil.

«... TRENTE ET UN, TRENTE, VINGT-NEUF... »

Farquhar maudit la voix tonitruante du haut-parleur. Et si Whitby avait menti..., si Anders mentait aussi... S'ils étaient tous deux de connivence... Peut-être Anders avait-il un motif semblable à celui de son collègue...

«... DIX-NEUF, DIX-HUIT... »

Quelqu'un répondait à l'appel de Farquhar, mais refusait de déranger le Directeur.

Farquhar injuria son interlocuteur, puis le pria, lui ordonna...

« DIX, NEUF... »

Enfin, la voix furieuse du Directeur se fit entendre à l'appareil.

Farquhar hurla sa question : « Le régulateur de température est-il sous contrôle ? »

- Bien entendu !

- Et il fonctionne normalement ?

Il y eut un petit temps d'arrêt, puis la réponse du Directeur claqua comme un coup de fouet :

- Naturellement !

Farquhar lâcha le récepteur, comme si celui-ci était devenu brusquement trop lourd et, au moment où l'appareil retombait bruyamment sur le bureau, le bâtiment trembla légèrement et la foule massée à l'extérieur poussa une clameur prolongée qui alla en s'amplifiant :

« Elle est partie ! Elle monte ! »

Les deux agents de la sécurité qui accompagnaient Whitby se précipitèrent à la fenêtre pour voir la longue colonne d'acier, de feu et de fumée s'élever lentement vers le ciel.

Mais les trois autres hommes demeurèrent à leurs places : Farquhar devant le bureau, Anders à quelques mètres derrière lui, et Whitby près de la table, la tête toujours appuyée contre le placard.

- Vous voyez, dit le Dr. Anders d'une voix lente, vous voyez bien que tout était en règle.

Whitby restait debout, tout son corps crispé.

- J'y avais pensé, Farquhar, murmura-t-il. Dieu sait que j'y avais pensé ! Mais je n'aurais pas pu le faire... Non, non, même pas pour... ÇA !

Puis sa tension se relâcha, ses muscles se détendirent, si brusquement qu'il perdit l'équilibre; sa tête retomba en avant et, au même moment, la porte du placard contre laquelle il s'était appuyé s'ouvrit d'une poussée.

Par douzaines, puis par centaines, de minuscules pilules tombèrent en cascade sur la tête et les épaules de Whitby, pour aller rouler sur le plancher. Toute la pièce semblait en être couverte, mais il continuait d'en tomber.

Farquhar, très surpris, se baissa pour en ramasser une. Elle était malléable au toucher ; on aurait dit un comprimé de levure.

Il jeta un regard à Whitby, dont le visage était devenu d'une pâleur de craie et qui regardait lui-même, avec stupéfaction, non pas Farquhar mais le Dr. Anders placé derrière lui.

- Grand Dieu, Max ! haleta le Professeur.

Farquhar se retourna, sourd aux acclamations triomphales de la foule et à la voix du haut-parleur qui, dominant les clameurs, hurlait avec une excitation croissante : « PREMIÈRE ÉTAPE DE L'OPÉRATION RÉUSSIE, PREMIÈRE ÉTAPE DE L'OPÉRATION RÉUSSIE. »

L'officier baissa les yeux sur la boulette de levure qu'il tenait à la main, puis porta son regard vers le Dr. Anders. Le visage hâve du chimiste était curieusement déformé. Il arborait le sourire de quelqu'un qui savoure à l'avance le mot d'esprit qu'il est sur le point de faire.

- Est-ce que tout cela...

Farquhar, d'un geste circulaire, désigna les boulettes éparpillées à travers la pièce.

- ... est-ce que tout cela devait être placé dans la fusée ?

Le Dr. Anders, les bras croisés, inclina la tête de façon presque imperceptible.

- Vous voulez dire que... vous avez délibérément placé à bord de la fusée des récipients vides ? balbutia l'officier. Dois-je croire que cet homme a été lancé dans l'espace pour... y mourir de faim ?

- Oh ! Non, répondit le Dr. Anders. Il n'est pas obligé de mourir de faim.

Farquhar regarda le chimiste d'un air hébété.

- Mais, puisque les récipients placés dans la cabine étaient vides...

- Non ! interrompit vivement Whitby. Ils n'étaient pas vides ! On les a pesés sur la plate-forme, devant moi ; ils étaient parfaitement remplis.

Farquhar secoua la tête et se passa la main sur le visage comme pour effacer une idée inconcevable.

- Remplis ? Remplis... de quoi ?

Mais le Dr. Anders se contenta de répéter, du même ton uniforme, la phrase qu'il venait de prononcer :

- IL N'EST PAS OBLIGE DE MOURIR DE FAIM.

Whitby s'approcha de lui d'un pas traînant, comme celui d'un vieillard. Lorsqu'il prit la parole, sa voix n'était qu'un murmure à peine perceptible ; mais les mots qui sortaient de ses lèvres semblaient prendre forme, dans l'air, d'une façon presque palpable.

- OÙ EST TA FEMME, MAX ? questionna-t-il. OÙ EST OLGA ? OU EST-ELLE ?

Le Dr. Anders ne répondit pas. À travers la vitre, il suivait du regard la vaste route aérienne qui partait d'une tache bleue dans le ciel, pour aller rejoindre les planètes silencieuses qui décrivent leurs cercles dans l'espace paisible et infini.

DERNIÈRES DISPOSITIONS

(Final Arrangements)

par LAWRENCE PAGE

L'idée lui était venue soudainement, et l'avait tout de suite fasciné. Elle n'avait été tout d'abord qu'une sorte de rêve éveillé sans objet - mais plus il y pensait, plus elle se faisait nette et impérieuse.

Au début de la matinée, il s'installa dans le living-room comme à son habitude, en regardant les murs. Chaque jour il se levait en même temps que le soleil, préparait le petit déjeuner pour Elsie et pour lui, puis venait ensuite s'asseoir, perdu dans ses pensées.

Cette coutume de la méditation matinale était pour lui un moyen de fuir quotidiennement et brièvement la réalité. Car Elsie ne pénétrait jamais dans le living-room ; elle n'y était pas entrée une seule fois au cours des dix dernières années de leur vie conjugale.

Elle restait assise dans sa chambre à coucher, sur un fauteuil roulant. Assise en silence, en proie à son amertume. Ce silence n'était rompu que lorsqu'elle proférait à son adresse des imprécations pour se plaindre de telle ou telle chose. Quand elle ne lui faisait pas de reproche, elle se contentait d'ordinaire de le fixer avec mépris, pour lui rappeler qu'il était responsable de l'état où elle se trouvait.

Durant ces dix longues années, elle lui avait fait mener une vie impossible; aussi, chaque matin, Rutherford Parnell, afin d'alléger le fardeau, se réfugiait-il dans cette oasis d'euphorie personnelle.

- Rutherford !

- Oui... oui...

La voix de sa femme avait fait irruption dans le living-room, l'arrachant à ses pensées.

- Oui, Elsie ?

- Veux-tu venir, *je te prie* ! cria-t-elle.

Il se leva avec lassitude et alla jusqu'à la chambre de sa femme. C'était une pièce sombre (elle ne lui permettait jamais d'ouvrir les

persiennes) et qui sentait vaguement le moisi.

- Ce thé est trop léger ! dit-elle d'une voix haut perchée. Il est aussi insipide que toi. Tout ce que tu fais est fade, ou froid, ou immangeable. Tu ne pourrais pas engager quelqu'un pour la cuisine ?

- Mme Casey va venir comme d'habitude, dit Rutherford calmement.

Mme Casey était la huitième des dames de compagnie dont il avait successivement loué les services pour Elsie.

- Tu sais bien qu'elle ne peut être ici dès le matin pour te préparer ton petit déjeuner.

- Je le sais. C'est toi qui le fais et le résultat n'est pas brillant. Va-t'en maintenant, Rutherford. *À moins que tu ne veuilles m'emmener faire une promenade ?*

Combien de fois dans ces dix années n'avait-elle pas répété cette phrase : *À moins que tu ne veuilles m'emmener faire une promenade ?*

Il ferma la porte et revint dans le living-room, s'arrêtant pour regarder par la fenêtre. Il vit sur le trottoir Mme Casey qui s'approchait de la maison.

Mme Casey était une femme agréable et Rutherford aimait à lui parler. Le poids mort que représentait Elsie n'avait pas affecté ses aimables manières.

Il lui ouvrit la porte d'entrée.

- Bonjour, madame Casey.

Mais le visage habituellement souriant de la garde-malade était aujourd'hui renfrogné.

- Bonjour, monsieur. J'aimerais avoir un entretien avec vous.

- Mais volontiers, dit Rutherford, mal à l'aise.

- Je regrette infiniment, monsieur, dit-elle quand il l'eut introduite dans la maison, mais je dois vous donner mon congé. J'ai trouvé une situation plus intéressante pour moi et...

- Je comprends, madame Casey. J'espère que vous pourrez terminer la semaine.

- Oh ! Bien entendu, monsieur.

Rutherford avait envie de lui dire : « Ce n'est pas pour une autre situation. Vous partez parce que vous ne pouvez plus la supporter. N'est-ce pas ? » Mais il ne dit rien. Il se contenta de mettre son chapeau, son pardessus et de quitter la maison.

C'était une journée claire et ensoleillée. C'était aussi le jour que Rutherford avait choisi pour mener à bien le plan qu'il avait mûri. Il alla jusqu'à l'arrêt d'autobus au coin de la rue et s'y posta, comme chaque matin depuis dix ans qu'il se rendait à son travail. Il avait vendu la voiture après l'accident. Mais cela n'avait chassé de son esprit ni la voiture ni l'accident. Et Elsie ne l'aurait jamais laissé oublier que c'était lui qui était au volant ce soir pluvieux de novembre, et que c'était en perdant le contrôle de son véhicule qu'il l'avait condamnée à finir ses jours dans un fauteuil roulant.

En montant dans l'autobus, il adressa un signe de tête au conducteur, comme il le faisait chaque jour; puis il se rendit à l'arrière et prit une place près de la fenêtre, comme chaque jour également. Mais ce jour-là, il descendit de l'autobus trois stations avant son arrêt habituel.

Il y avait là une cabine téléphonique. Il y entra et appela son bureau.

- Allô, Mary ? Ici Rutherford.

- Que se passe-t-il. Rutherford ? Vous ne vous sentez pas bien ?

- Non, je ne me sens pas bien. C'est pour cela que je téléphone.

- Vous voulez que je prévienne M. Speaks que vous ne viendrez pas aujourd'hui ? Oh ! J'espère que ce ne sera rien. Cela ne vous ressemble pas du tout, Rutherford. Je veux dire, de manquer le bureau une journée entière...

* * *

M. Krushman, de la Maison Krushman et Fils, entreprise de pompes funèbres, ajusta ses lunettes et toussota pour s'éclaircir la voix, tout en considérant Rutherford avec un nauséux sourire de sympathie.

- Puis-je vous être utile, monsieur ?

- J'aurais aimé savoir si vous prenez en charge tous les détails des funérailles, dit Rutherford d'une voix précautionneuse.

- Mais bien sûr. Nous savons à quel point c'est une épreuve pour la famille dans ces pénibles moments. Puis-je vous prier de me donner le

nom du défunt ?

- Ce ne sera pas nécessaire, déclara Rutherford. J'ai écrit l'adresse sur ce bout de papier. Pouvez-vous venir ce soir et... et... enlever le corps ?

L'homme des pompes funèbres toussota encore, un peu plus fort cette fois.

- Je dois dire que c'est assez inhabituel. Et qui me donnera les renseignements nécessaires ?

- Vous les aurez à votre arrivée. Disons huit heures ce soir. Cela vous conviendra ?

- Huit heures... oui bien sûr. Mais quelle catégorie d'enterrement désirez-vous ?

- La plus intime. Je crains qu'il n'y ait guère d'amis pour assister aux funérailles...

* * *

Mme Casey fut surprise de voir rentrer si tôt Rutherford.

Il lui sourit.

- Vous pouvez disposer du restant de votre journée, madame Casey. Vous aussi, vous pourrez rentrer chez vous de bonne heure. En fait, ajouta-t-il en sortant son portefeuille, je vais vous payer dès maintenant ce qui vous est dû, en y ajoutant une petite gratification.

Le visage de Mme Casey demeurait sombre.

- J'espère que je ne vous ai pas offensé ce matin, monsieur Parnell. Vous savez la vraie raison de mon départ, n'est-ce pas ? Ce matin, je vous ai menti.

- Oui, je sais pourquoi vous partez. C'est parce que vous ne pouvez plus supporter la présence de ma femme. Et croyez bien que je comprends vos sentiments. Je ne vous blâme pas, madame Casey, absolument pas.

Mme Casey se remua avec embarras.

- Moi aussi je la déteste, reprit-il. Je voudrais qu'elle meure afin d'être libre. Mais elle ne mourra pas. C'est là une faveur qu'elle refusera de

me faire. Si seulement je pouvais lui donner mon congé aussi facilement que vous le faites, madame Casey.

À ce point de la conversation, Mme Casey marmonna rapidement ses adieux et son départ ressembla plutôt à une fuite.

- Rutherford ! Rutherford ! C'est toi ?

Impossible d'échapper à cette voix perçante qui venait de la chambre à coucher.

- Oui, ma chérie, dit-il, je viens.

L'espace d'un instant, il serra les poings comme pour les rendre d'acier, puis il pénétra dans la chambre. Il alla droit vers les fenêtres et en ouvrit les persiennes. Le soleil envahit la pièce.

- Rutherford ! hurla-t-elle. Tu es devenu fou ?

Il sortit de sa poche le poison qu'il avait acheté au drugstore et lui montra le paquet.

- Je t'ai acheté quelque chose. Un petit cadeau. Quelque chose qui t'aidera à fuir ta solitude et ton amertume.

- Qu'est-ce que tu racontes ? Veux-tu refermer ces volets ? Tu sais bien que je ne peux supporter la lumière du jour.

- Mon ange, dit Rutherford, t'ai-je jamais dit que je te trouvais belle ? Si je l'ai fait, ce fut toujours un mensonge. Je tenais à ce que tu le saches.

- Tu as perdu la raison ! cria-t-elle.

Il sortit vivement de la chambre et se rendit dans la cuisine, où il versa du lait dans un bol. Il continuait de l'entendre vociférer de loin et cela l'aiguillonnait. Il ouvrit le paquet et versa dans le lait deux cuillerées à café de mort-aux-rats.

Puis, le bol à la main, il retourna dans la chambre.

- N'essaie pas de me forcer, Rutherford. Je déteste le lait et tu le sais très bien !

- Mais tu en bois quand même chaque soir, dit-il. D'ailleurs je n'essaie pas de te forcer. Je n'ai jamais été capable de te forcer à rien en dix ans.

Elle enfouit son visage dans ses mains en éclatant en sanglots.

- Tu es ignoble ! Ma mère m'avait dit de ne pas t'épouser. J'aurais dû l'écouter.

- Ta mère ne t'a jamais empêchée d'épouser quelqu'un. Aussitôt qu'elle a vu une chance de se débarrasser de toi, elle a jeté sur moi son dévolu. Même ton père en avait assez de toi !

- Tais-toi, Rutherford. Tu es épouvantable !

- Tu n'as pas envie de savoir, Elsie, quel cadeau je t'apporte ? La liberté. La fuite pour chacun de nous. L'occasion d'être enfin séparés l'un de l'autre ! (Il ricana.) Après tout, ce cadeau me coûte plus de 3000 dollars.

- 3 000 dollars ! Où as-tu...?

- J'ai résilié mon assurance sur la vie, Elsie. J'ai récupéré intégralement le montant des primes. 3500 dollars et 82 *cents*. Qu'est-ce que tu dis de cela ?

- Rutherford, tu as complètement perdu la raison !

- Veux-tu simplement m'écouter ? J'ai une proposition à te faire.

Il tenait le bol de lait fermement entre ses deux mains.

- Cela te plairait de t'en aller dans une maison de repos ?

- Ne sois pas ridicule. C'est ça, ta proposition ?

- Je savais que tu me répondrais ainsi.

Il eut un sourire doux et triste, leva le bol et en but le contenu en quelques gorgées.

- Bientôt tu te rendras compte, ma chère Elsie, que ta vie ici n'était pas si dure, après tout...

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'elle comprît ce qu'il avait voulu dire.

CE QUE FEMME VEUT...

(A Degree Of Innocence)

par HELEN NIELSEN

Le cabinet présidentiel de la société Baker, Benson & Cie était situé au treizième étage. Clint Dodson n'avait vraiment plus conscience de ce détail lorsque, ayant refermé derrière lui la porte dont le panneau vitré s'ornait d'une inscription en lettres d'or, il se dirigea lentement vers l'une des hautes fenêtres offrant une vue panoramique de la ville où régnait une chaleur suffocante. À ce moment-là d'ailleurs, il n'était plus conscient de rien, sinon d'une sorte d'engourdissement cérébral à travers lequel sa mémoire commençait à filtrer comme des lueurs au sein du brouillard. Graduellement ses souvenirs se regroupaient et se précisaient autour de Sheila. Car avant Sheila, jamais, au grand jamais rien de mémorable ne lui était advenu.

- Monsieur Dodson, vous sentez-vous bien ?

Clint Dodson tourna la tête vers la réceptionnaire dont la voix lui avait paru lointaine comme un écho. C'était un petit homme de quarante-six ans, court et gros, au teint grisâtre. La plante de ses cheveux était en régression vers- le sommet du crâne, ce qui l'affligeait d'un ridicule début de calvitie en croissant de lune. Ses yeux se distinguaient mal derrière les reflets de verres épais et sans monture.

- Oh ! Ça va, répondit-il. J'avais seulement besoin d'air pur. On étouffe, ici.

- En effet. Je serai contente quand on aura réparé l'installation de conditionnement d'air. Avez-vous vu M. Benson ?

- Oui, Miss Carlisle. Merci.

La réceptionnaire s'en fut poursuivre son travail dactylographique tandis que Clint se tournait de nouveau vers la fenêtre ouverte. Jolie fille, cette Miss Carlisle, mais certes pas autant que l'était Sheila le jour où, rentrant d'une tournée de prospection en province, il l'avait vue pour la première fois...

Pourquoi le Destin lui avait-il permis de connaître un tel bonheur en amour ? C'était encore un mystère pour lui. Sûrement pas à cause de

son charme personnel, vu qu'il ne possédait ni un physique avantageux, ni un caractère entreprenant, ni la distinction d'un brillant causeur. Tous ces attributs-là s'appliquaient plutôt à Roger Benson, le vice-président de la société, un séduisant jeune homme par ailleurs célibataire endurci. Chose curieuse, Clint avait cru d'abord que Sheila était devenue la petite amie de Roger. Les potins circulant au bureau avaient été responsables de cette croyance.

- Inutile de faire du plat à la blonde explosive, lui avait-on recommandé en manière d'avertissement. Cette sirène vise à ferrer le gros poisson et ce n'est pas Clint Dodson qui l'aura.

Bien sûr, c'était pure taquinerie. Car jamais Clint ne se fût aventuré à courtiser aucune des employées - surtout pas une beauté comme Sheila.

Mais alors, comment tout cela s'était-il fait ?

Abîmé dans ses souvenirs, et, comme par la projection mentale d'un film ressuscitant une tranche de vie, Clint revécut en pensée les différentes phases de son existence *à partir de Sheila...*

* * *

Sheila avait été engagée alors que Clinton, en tournée d'affaires, séjournait hors la ville. Lorsqu'elle lui fut présentée quelques jours plus tard, elle lui adressa un sourire poli et retourna prendre des notes sous la dictée de Roger Benson.

Elle et Roger devinrent très tôt inséparables. Ils déjeunaient et dînaient ensemble. On les voyait également réunis aux soirées que donnait le Club, un cercle sportif et d'agrément fondé par la firme en faveur du personnel.

Puis, du jour au lendemain, la secrétaire Sheila fut inopinément reléguée à une table de simple dactylo tandis qu'une brunette prenait sa place pour une pleine utilisation d'aptitudes. Les racontars allèrent leur train. Mais Sheila, plus adorable que jamais avec ses beaux yeux voilés de tristesse, se confina dans le mutisme au sujet de sa rétrogradation. Ce fut probablement cette mine attristée qui émut Clint au point qu'il se départit de sa réserve (autrefois, ç'avait été par une attendrissante mélancolie du regard que son épagueul l'avait conquis).

Rassemblant donc tout son courage, il invita Sheila à déjeuner. À sa grande surprise, elle accepta. Après le jeune et fougueux Roger

Benson, les hommages tempérés d'un homme mûr apportaient sans doute une diversion reposante au système nerveux de Sheila. Peu à peu ils firent plus ample connaissance, et Clint ne tarda pas à découvrir combien étaient faux les bruits que l'on avait répandus à propos de cette fille. En réalité Sheila était toute timidité et douceur.

Sans le dire ouvertement à Clinton, elle lui laissa entendre les raisons pour lesquelles elle était en froid avec Roger Benson. Le jeune homme s'était révélé exigeant et ambitieux. Ses activités professionnelles lui accordaient juste assez de loisir pour profiter çà et là d'une aventure, mais il n'aurait vraiment pas le temps de mener une vie maritale. Or Sheila aspirait à la stabilité, à la permanence d'un foyer : un mari, ce; enfants...

Clinton médita longuement cette déclaration de Sheila au cours d'une tournée qui lui parut solitaire entre toutes. À son retour, il demanda Sheila er mariage. Sheila l'ayant agréé pour époux, ils partirent en week-end pour Las Vegas. Ils en revinrent mari et femme. Jamais Clinton n'avait connu pareille félicite

Sheila quitta immédiatement son emploi.

- La place d'une épouse est au foyer afin de soutenir le moral de son mari, opina-t-elle. Tu auras en moi l'épouse la plus merveilleuse du monde !

- Je ne te mérite pas, dit Clint.

Elle lui fit la moue avec un charmant retroussis du nez.

- Clinton Dodson, dit-elle d'un ton réprobateur, je t'aime d'amour tendre, mais tu es affligé d'un terrible complexe. Il faut absolument que tu cesses de te diminuer aux yeux d'autrui. Tu es intelligent... (câline, elle lui entoura le cou de ses bras blancs, rajusta se cravate)... et bel homme avec ça. (Comme elle devait être amoureuse pour dire une chose pareille !) Tu as tout ce qu'il faut pour réussir dans la vie, si tu parviens à avoir confiance en toi. En quoi, je me le demande. Roger Benson te serait-il supérieur ?

Alors elle le regarda dans le blanc des yeux, et les nerfs de Clint se mirent à vibrer comme des cordes sous un archet. Roger Benson avait beau être le vice-président de la société Baker, Benson & Cie, un jeune homme extraordinairement doué, un boute-en-train et un Apollon... En définitive, qui donc avait conquis Sheila et fait d'elle sa femme ? Le seul Clint Dodson ;

- Je ne lui cède en rien, répondit-il. Absolument en rien !

Il ne put en dire davantage car tous deux éclatèrent de rire, du rire des gens heureux. Ce fut à partir de là que la vie de Clint se modifia du tout au tout.

Au premier anniversaire de leur mariage, les Dodson célébrèrent l'événement par un transfert de leurs pénates dans un quartier nouvellement construit près du Club. L'acompte initial fut couvert par une gratification de Noël octroyée à Clint au prorata de son chiffre annuel de ventes - le chiffre record dans la firme. Sous les rameaux de gui, que Sheila avait judicieusement accrochés en de nombreux points stratégiques du « home », elle suggéra qu'il convenait d'inviter les Baker, de la société Baker, Benson & Cie, pour pendre la crémaillère.

- Avons-nous vraiment besoin d'invités ? interrogea Clint.

- Grand fou ! La lune de miel est finie.

- Qu'à cela ne tienne ! Pourquoi n'en donnerions-nous pas une reprise comme on le fait de certains films de télévision ?

- Cela est en notre pouvoir, chéri. Nous pouvons vivre la plus longue lune de miel de l'Histoire, mais il est néanmoins de bonne politique d'inviter le patron à dîner. Tu m'as signalé incidemment, la semaine dernière, que McDougal était muté à la filiale de San Francisco. Comme tu sais, je n'entends rien aux affaires, mais il se fait qu'une simple ménagère peut déduire de cette information que la firme Baker, Benson & Cie va avoir besoin d'un nouveau directeur commercial. Et qui donc a réalisé le record des ventes de l'année ?

Il y avait là matière à réflexion. Lorsque sa femme lui tint ce langage sous le gui, Clint n'y attacha aucune importance. Mais par la suite, ces propos lui revinrent à l'esprit ; et plus il les ruminait, plus ils lui semblaient pertinents.

Arnold Baker était un vieillard pompeux et beaucoup trop gras. Mme Baker, elle, était d'un naturel agressif à vous casser les pieds. Clint l'avait déjà entrevue à des fêtes organisées dans les locaux du Club, le président de la société Baker, Benson & Cie ayant été automatiquement élu à la présidence du cercle. Clint n'avait nullement espéré que les Baker se rendissent à son invitation ; cependant, lorsqu'il eut fait valoir que l'idée de les inviter par préséance venait de sa femme, il toucha une corde sensible dans l'ego du vieux Baker qui, dès lors, accepta.

Sheila se montra digne d'elle-même et de Clint. La table se révéla un chef-d'œuvre ; le dîner un régal ; Sheila en personne, une fée étreignant une robe blanche spécialement commandée pour la circonstance. Ainsi parée, elle eût charmé un cobra.

- J'ai passé en revue votre dossier, Dodson, dit Baker à l'heure du café. Vous avez fait des prouesses. Votre chiffre de ventes s'est remarquablement accru depuis votre mariage. Aujourd'hui, je m'explique pourquoi.

- Vous me surestimez vraiment, monsieur Baker, protesta Sheila. Toutefois, je suis persuadée qu'il est bon qu'un homme d'affaires prenne femme. Ça le stabilise et donne un but à son labeur. Si j'étais chef d'entreprise...

Elle fit une courte pause qui finit en un franc éclat de rire.

- Vous me voyez déjà, moi, chef d'entreprise ! N'empêche que, si je l'étais, je veillerais à n'avoir dans mes cadres que des hommes heureux en ménage.

Mme Baker offrit un visage rayonnant. M. Baker fit un signe approbateur. Ce fut seulement après leur départ que Clint, se remémorant les détails de la soirée, saisit le sens implicite des paroles de Sheila. Il le lui reprocha en termes assez vifs, mais regretta ensuite d'avoir employé ce ton avec elle, car Sheila lui en parut toute pantoise.

- Oh ! Je vois maintenant ce que tu veux dire, mon ami. On a pu croire que je voulais jeter le discrédit sur Roger ! Mais, mon chéri, je t'assure que je n'y songeais pas le moins du monde. Je pensais à tout autre chose : la vacance du poste de directeur commercial. Car il va de soi que jamais M. Baker ne remplacerait Roger Benson.

* * *

Sheila eut raison. M. Baker ne remplaça jamais personne ; pas plus qu'il ne nomma un nouveau directeur commercial. Deux jours après le dîner chez les Dodson, il fut terrassé par une crise au cours d'une réunion d'affaires et mourut trois jours plus tard. Roger Benson lui succéda à la présidence de la société.

Sheila parut fort ébranlée en apprenant le décès.

- Quel coup terrible ! dit-elle.

- L'homme était vieux, mon chou.
- Mais... s'en aller comme ça... si vite.
- C'est encore la meilleure façon de quitter ce monde.
- Je sais bien. Mais je voulais dire...

Elle s'interrompit net, puis reprit, d'un autre ton :

- Nous devons assister à l'enterrement.
- Il aura lieu en privé, Sheila.
- Faire déposer une couronne alors... Dis-moi, Clint, qui va prendre la place de Roger ?
- Sam Moorhouse.
- Comment ? Ce rustre ! Il ne possède pas même la moitié de tes capacités.

- Mais il a une fois et demie mon ancienneté dans la maison. Chez Baker, Benson & Cie, on s'en tient rigoureusement au principe du droit d'ancienneté. C'est même grâce à cela que j'ai pu réintégrer mon emploi après la guerre.

- Le principe n'en est pas moins ridiculement suranné. Ce qui assure la prospérité d'une firme, ce sont les capacités et non les sentiments.

Voyant alors que Clint fronçait les sourcils dans sa direction, elle poursuivit d'un ton radouci :

- Ce que j'en dis, c'est parce que je suis fière de toi et que je voudrais voir les autres t'apprécier à ta valeur en découvrant, eux aussi, toutes les possibilités que je distingue en toi. Mais je suis bien attristée par la mort de M. Baker... et peinée pour sa femme. Pour la veuve, c'est encore pis. J'ai bien envie de lui adresser quelques mots de condoléances.

Sheila écrivit en effet, et à merveille, une lettre de sympathie chaleureuse. Cet écrit, Clint ne le vit jamais, mais il en entendit indirectement parler le jour où Moorhouse l'appela dans son bureau.

- C'est à la requête personnelle de la vieille dame que je vous nomme directeur commercial, dit le vice-président Moorhouse. Elle a foi en vous, Dodson. Voici d'ailleurs ses propres paroles : « On ne peut qu'avoir foi en un homme secondé par une épouse aussi

compréhensive. »

Clint avait comme un os de poulet dans le gosier en retournant chez lui ce soir-là. Curieux, étonnant même que la vie d'un homme puisse se transformer à tel point au contact d'une femme...

* * *

Au deuxième anniversaire de leur mariage, les Dodson dînèrent au Club avec les Moorhouse. Les Dodson en étaient devenus des membres notoires grâce au parrainage de Sam Moorhouse.

Cette adhésion au Club avait résulté d'une suggestion de Sheila : à son avis, Clint ne prenait pas assez d'exercice et, tout de même, elle ne voulait pas voir son mari se muer en machine à sous. Sam, véritable athlète, pratiquait le golf, le tennis et la natation. Sa vitalité exubérante épuisait rapidement tous ceux qui osaient se mesurer avec lui dans les ébats sportifs et, à tout prendre, Sheila trouva presque reposant de l'entendre discourir. Atablée avec les Moorhouse, elle subit donc stoïquement - mais la mine appréciative - le génial *self-made man* lui racontant l'histoire de sa vie. L'épouse Moorhouse, une rude matrone campagnarde dont la robe du soir avait l'allure d'un kimono en toile de sac, contribua par des apports personnels à cette légende pendant les rares et courts silences de son homme :

- ...Et après le krach, nous étions si fauchés que Sam a dû mettre en gage ma bague de fiançailles. « Mémé, me disait-il, un jour je t'offrirai le plus beau diamant de l'ouest du Texas !... »

Ce diamant, « Mémé » le portait sur elle : une pierre carrée, large et grosse, qui jetait des feux tournants comme un phare. Clint détourna la tête pour ne pas être aveuglé... et ce fut alors qu'il aperçut Roger Benson s'approchant de leur table. Roger était, ce soir-là, plus élégant que jamais dans un smoking lui élargissant les épaules et accusant la minceur juvénile de sa taille. Et comme toujours il avait une fille à son bras. Une rouquine, pour changer. Mais il parut oublier totalement cette compagne dès qu'il rejoignit le groupe en fête.

- Le maître d'hôtel me signale qu'on célèbre ici un anniversaire. Je viens donc adresser au couple mes plus vives félicitations...

Brusquement Roger se tut, fasciné par Sheila comme si elle lui était apparue sur la table au centre d'un énorme gâteau postiche. Ravissante étoile de la fête, elle brillait de tout l'éclat de sa beauté. L'ensemble de sa personne n'était que charme et harmonie : la robe du

soir, la coiffure, le maquillage. Comparées à Sheila, les autres femmes présentes avaient l'air de paysannes endimanchées.

Ce qui se passait à cette minute dans l'esprit de Roger, Sam le lut dans son regard comme le texte intégral dans une édition non expurgée.

- Croirait-on que cette fille splendide est la femme du vieux Clint Dodson ? dit-il à Roger. Et ce depuis deux ans ce soir, pour le meilleur et pour le pire.

- Mais, en effet, c'est bien Sheila ! s'écria Roger. Vraiment, Sheila, vous êtes merveilleusement belle. Une vraie déesse !

- Et je me sens telle, répondit Sheila. Le mariage me réussit particulièrement.

- A vous voir, je le crois volontiers. Ceci appelle du champagne. Garçon !...

- Holà ! fit Sam. Nous en sommes déjà à notre deuxième bouteille.

- Une danse alors. Qu'en dites-vous, Sheila ? En souvenir du temps passé...

Sheila aurait pu s'excuser, ce qui, en l'occurrence, eût été parfait. Au lieu de le faire, elle consulta Clint du regard, comme dans l'attente d'un avis ou d'une permission; et Clint hésita... juste assez longtemps pour que son silence passât pour un consentement tacite. Après tout, c'était une soirée de gala et les couples de danseurs évoluaient en public sur une piste assez peuplée. En outre, Roger était le président de la société Baker, Benson & Cie. (Plus tard, quand Clint en vint à l'analyse du raisonnement qu'il avait tenu lors de cette soirée, c'est la dernière de ces considérations qui devait s'avérer la plus obsédante. Il aurait dû prévoir qu'il courait au-devant d'ennuis graves.)

* * *

Sam Moorhouse n'était pas facile à vivre pour qui travaillait sous ses ordres. Il se révélait brusque et obtus. Certes, il avait pour lui la sincérité, la franchise et la droiture, mais quand un homme est éperonné par l'ambition, il se doit de donner à bon escient quelques entorses à la morale. De surcroît, cet intarissable bavard émettait parfois de telles balourdises que, parlant à tort et à travers, il s'exprimait à l'encontre des intérêts de la firme.

- Cet après-midi, j'aurais pu conclure l'affaire avec le Consortium, si

Sam m'avait soutenu au lieu de me jeter tout bêtement des bâtons dans les roues, confia-t-il amèrement à sa femme, un soir. Je n'en suis pas encore revenu depuis le moment où il a rompu les pourparlers en lâchant cet auguste mot de la fin : *La firme Baker, Benson & Cie a toujours honoré ses engagements et le fera toujours aussi longtemps que j'en assumerai la vice-présidence !*

Ce disant, Clint avait imité la voix traînante et nasillarde de Sam. Sheila, les yeux mi-clos, l'écoutait en caressant leur nouveau chien, Slugger, un jeune boxer qui avait remplacé l'épagneul de Clint après le dernier anniversaire du vieil animal.

- « Le respect littéral des contrats ! » reprit Clint. Quelle bonne excuse pour nous laisser filer entre les mains une affaire qui eût rapporté 50000 dollars à la société ! Le Consortium était prêt à nous accorder un boni pour ce chargement-là. Et nous aurions damé le pion à la Standard pour une nouvelle période de six mois. Les affaires sont les affaires. Si le fait de bien orienter la voilure peut amener le bateau à franchir bon premier la ligne d'arrivée, est-ce un tort ?

- À propos de bateau, dit Sheila, je me rappelle que Roger Benson nous invite à passer le week-end à bord de son yacht. Il projette de convier à une nouba estivale les divers membres du personnel dirigeant.

- Roger ! Quand as-tu vu Roger, toi ?

- Ce midi... au déjeuner.

- Où ça, au déjeuner ?

Maintenant Sheila écarquillait les yeux.

- Je l'ai rencontré en ville. J'étais sortie dans l'intention d'accompagner mon mari au restaurant, mais il était retenu par Sam Moorhouse alors que Roger ne l'était point. Jaloux ?

Clint songeait encore acrimonieusement à la commission perdue à cause du rigorisme intempestif de Sam. C'était donc à ce dernier que s'adressait son froncement de sourcils, mais cette expression courroucée subsistait encore lorsque le regard de Clint se reporta sur Sheila qui, elle, lui souriait.

- Je n'en suis pas trop sûr, dit-il. Peut-être bien que oui.

- Merveilleux ! Rien de tel qu'un mari jaloux pour stimuler l'amour-propre languissant d'une épouse. Il va falloir que je prenne l'habitude

de déjeuner en compagnie de Roger Benson.

- Ah, non !

Le ton tranchant de l'exclamation surprit Clint le premier. Il y avait mis tout le ressentiment qui fermentait en son âme depuis la soirée d'anniversaire au club. À présent il souffrait d'un tiraillement psychique entre deux tendances contradictoires. Et il y avait en lui une irritation subconsciente contre la tendance qui semblait l'emporter.

- Ma parole, Clint tu es *vraiment* jaloux ! s'écria Sheila dont le sourire s'évanouit. Veux-tu savoir de quoi nous avons parlé tout au long du repas ? Uniquement de toi, mon chéri. Des prouesses que tu accomplis en tant que directeur commercial... et de tout ce que tu serais capable de réaliser si l'on te donnait les pouvoirs nécessaires.

- Non, Sheila. Pas de ça ! Je ne mange pas de ce pain-là !

Les yeux de sa femme exprimèrent éloquemment combien il l'avait blessée, et il regretta aussitôt ses dures paroles. Mais il ne s'en jugeait pas moins dans l'obligation d'intervenir.

- Je sais que tu as à cœur de m'épauler dans ma carrière, dit-il. Cependant je ne veux pas que tu le fasses en influençant Roger derrière le dos de Sam. Roger est encore jeune mais, dans les affaires, il a été formé à l'école du vieux Baker dont il respecte et applique les méthodes. Entre autres choses, cela signifie qu'il s'en tient rigide au principe de l'ancienneté. À moins que Sam ne soit pris la main dans le sac - et tu sais autant que moi combien il est intègre - il restera vice-président de la société jusqu'à l'âge de la retraite, car je ne peux imaginer non plus qu'une mort prématurée le foudroie : il est aussi robuste qu'un percheron primé.

Sheila ne répondit mot, et Clint s'en tint là. Un long silence les enveloppa tandis qu'ils restaient prostrés de part et d'autre sur leur siège, méditant cette dernière pensée venue s'insinuer entre eux comme une ombre...

* * *

Le yacht de Roger Benson était un paradis flottant : un bar des mieux approvisionnés, un buffet perpétuel ; de la musique douce, diffusée pour les alanguis au soleil; les plongés et la natation pour les sportifs, à bâbord et à tribord ; la pêche sur le pont arrière.

Sheila, resplendissante dans une nouvelle toilette acquise tout exprès,

comptait parmi les adeptes du *dolce farniente*. Clint éprouvait de la fierté à voir sa femme mettre en valeur toute sa grâce féminine. Aucun autre membre du Club ne possédait une épouse comparable à Sheila, et Sam Moorhouse moins que personne. Sa musculeuse virago maniait la canne à pêche pendant qu'il effectuait hardiment une rude série de plongeurs comme pour braver les jeunes mâles au mépris de ses cheveux grisonnants. Les dispositions athlétiques de Clint se bornèrent à échanger son complet de ville contre le slip de bain et la chemise de sport pour se prélasser aux rayons solaires dans un transatlantique... jusqu'au moment où Mme Moorhouse sentit au bout de sa ligne une fameuse prise. Elle avait ferré un gros poisson très combatif et elle jeta un cri lorsque sa proie l'arracha puissamment de son tabouret et que, cramponnée à sa canne à pêche, elle s'en alla buter contre la rambarde. L'incident fit sensation. Aussitôt Clint se leva. Sam, momentanément hors de l'eau, courut vers « Mémé » en détresse :

- Lâche donc la canne ! lui cria-t-il.

- Pas si bête ! rétorqua-t-elle, haletante. Les plus récalcitrants sont les seules prises qui vaillent !

Si la chose avait dépendu de sa seule vigueur à elle, Mme Moorhouse eût été capable de haler une baleine ; mais la résistance des engins mécaniques a des limites. Quand la ligne se rompit net, il en résulta un déséquilibre de forces qui arracha la canne, soudain allégée, des mains de la pêcheuse. À l'instant même Clint vit un objet brillant traverser le pont par la voie des airs, atterrir de son côté et rebondir à ses pieds. C'était le gros diamant qui, scintillant là de tous ses feux, semblait lui faire des clins d'œil. Il se baissa pour le ramasser. Et il tenait encore en main la pierre précieuse lorsque Mme Moorhouse en constata la disparition.

- Sam ! Mon diamant ! Je l'ai perdu !

- La canne a dû l'accrocher et l'entraîner par-dessus bord, opina Sam. Je vais aller voir.

Il fit un plongeon superbe. Il était en pleine forme et n'avait peur de rien. On l'avait installé sur le trône de la vice-présidence et il y resterait à vie. Ces pensées avaient fulguré dans l'esprit de Clint avec autant d'éclat que le diamant détenu dans sa main. Sans hésiter, il passa aux actes. Il jeta d'abord la pierre devant lui, sur le pont ; puis, furtivement, du pied il la poussa de biais vers la dunette.

- Place ! clama-t-il ensuite. Je m'en vais donner un coup de main à Sam !

En trottant vers la rambarde il entrevit confusément le visage de Sheila. Un visage tout pâle de saisissement et au charme incroyable. Pour Sheila il ferait n'importe quoi; il ne reculerait devant rien; il irait jusqu'au crime... Il plongea maladroitement dans les vertes profondeurs de l'onde. Courtaud et replet, il se démenait gauchement dans l'eau et fut à bout de souffle avant même de commencer. Mais il savait qu'en certain endroit, sous le navire, l'intrépide Moorhouse se livrait à une performance qui allait lui coûter la vie. Les poumons de Clint étaient sur le point d'éclater quand, enfin, il distingua Sam dans l'élément liquide. Néanmoins la haine et l'ambition lui redonnèrent du souffle. Quand il surprit son rival par-derrière en l'agrippant par le maillot, il le haïssait de toutes ses forces... et il lui fallut épuiser tout ce potentiel d'énergie pour précipiter Sam, la tête la première comme un béliet, contre la coque immergée du yacht. Cela se fit si rapidement que Sam n'eut même pas le temps d'identifier son agresseur.

Lorsque, peu de secondes plus tard, Clint fit surface, ses poumons flanchèrent et l'on dut le hisser à bord, exténué, pantelant, en sanglots. Dès qu'il recouvra l'usage de la parole, il réclama Roger.

- Sam... Là... sous l'eau... blessé... lui porter secours... hoqueta-t-il.

Puis il ferma les yeux et laissa tomber le voile des ténèbres sur le reste.

Trois jours après l'enterrement de Sam Moorhouse, Clint fut convoqué au bureau de Roger Benson. Il n'ignorait pas qu'il s'agissait d'une entrevue de pure forme. La firme Baker, Benson & Cie demeurerait fidèle au principe de l'ancienneté prioritaire... et l'ancienneté de Clint ferait loi puisqu'il était le suivant immédiat sur la liste des successeurs à la vice-présidence. Néanmoins il était nerveux. Il avait la bouche sèche et les mains moites.

- Asseyez-vous, Clint, dit Roger.

Clint ne demandait pas mieux. Installé dans le fauteuil, il se sentit un peu réconforté. Du cuir. Moelleux, Un fauteuil de luxe. Il y en avait la réplique exacte dans le bureau du vice-président.

- Je présume que vous savez pourquoi je désirais vous voir aujourd'hui, dit Roger, exceptionnellement grave - ce qui était assez naturel en raison des événements.

- Je l'imagine, répondit Clint.

Une fugitive lueur passa dans les yeux de Roger.

- Oui, vous pouvez certes l'imaginer, n'est-ce pas, Clint ? Bien étrange. Car, autrefois, je ne vous aurais jamais cru doué d'imagination. Le fait est que je vous ai toujours tenu pour un homme austère. Toute la différence provient sans doute de votre mariage avec Sheila.

- Oui, le mariage m'a transformé, admit Clint.

- Vous avez pour épouse une femme merveilleusement belle, Clint. Je conçois qu'un homme puisse faire quasiment n'importe quoi pour une telle déesse. Moi-même, j'aurais fait pour elle pas mal de choses si j'avais été son mari. Mais pas ça...

Roger avait gardé une main dissimulée derrière son bureau. Présentement il avança cette main fermée, paume Vers le bas, et l'ouvrit au-dessus du meuble; quand il la retira, le diamant de Mme Moorhouse scintillait là dans toute sa splendeur. Mais il ne clignait plus de l'œil à l'adresse de Clint : il accusait. Dodson, muet de surprise et comme en état d'hypnose, n'en pouvait détacher son regard.

- Cet objet m'est parvenu dans une petite boîte, précisa Roger. Et, plié au fond de cette boîte, il y avait un mot.

Il retira de sa poche un petit carré de papier blanc, le déplia, et lut à haute voix :

Cher monsieur Benson. Avant que vous n'élégiez Clint Dodson à la vice-présidence de votre société, demandez-lui pourquoi il a caché le diamant de Mme Moorhouse sur le pont de votre yacht avant de sauter par-dessus bord, soi-disant pour aider Sam Moorhouse à rechercher la pierre sous l'eau.

C'était tout. Roger Benson se cala dans son fauteuil et attendit.

* * *

Issue de sa mémoire embrumée, la rétrospection de Clint se déroula encore un moment... Notre homme semblait regarder droit devant lui par la fenêtre ouverte, mais son regard demeurait aveugle tandis que ses souvenirs s'épanouissaient avec luxuriance autour de Sheila dont ils exaltaient la grâce et la beauté, le caractère loyal et la foi qu'elle avait en lui...

Il n'avait pas avoué l'assassinat de Sam. Cela, Roger ne l'obtiendrait jamais de lui ; or, Roger ne pouvait pratiquement rien prouver sans les aveux du coupable. Mais la carrière de Clint Dodson était irrémédiablement brisée. Encore et toujours pour Sheila - l'alpha et

l'oméga de son existence - il ne lui restait plus qu'une chose à faire maintenant...

Miss Carlisle termina la lettre qu'elle avait tapée pour M. Benson et se dirigea vers la porte du cabinet présidentiel. Elle eut une hésitation en passant devant la fenêtre ouverte. Il lui sembla qu'une chose insolite s'était produite. *M. Dodson... où est-il passé ?* Elle ne l'avait pas vu sortir. Elle s'approcha de la fenêtre, se pencha dehors et jeta un coup d'œil tout en bas... Alors elle poussa un grand cri.

* * *

Roger Benson se tint aux côtés de Sheila tout au long de l'enterrement. Peu après il la reconduisit chez elle et l'accompagna dans la demeure. La situation était délicate ; il trouva difficilement les paroles appropriées aux circonstances et à son état d'âme.

- Vraiment, Sheila, je ne puis me défendre d'un sentiment de culpabilité. J'aurais dû me rendre compte que Clint n'était plus dans son assiette.

- Non, Roger. Vous n'avez rien à vous reprocher. Vous avez été parfait.

- Je veux l'être, Sheila. Je désire me racheter à vos yeux, vous dédommager de ma négligence et réparer ma bêtise. Je sais que le moment est mal choisi pour vous l'avouer, mais depuis cette mémorable soirée au Club j'ai compris quelle folie j'avais faite en vous détachant de moi. L'ambition perd le monde, Sheila. Pas plus que Clint je n'ai fait exception à la règle.

Sheila vacilla légèrement et le bras de Roger la soutint. Un bras si jeune et si fort. Elle leva vers lui un regard triste mais compréhensif.

- Vous n'avez pas été *trop* ambitieux, Roger. La carrière d'un homme, c'est sa vie même. Vous irez loin, très loin. Vos possibilités sont autant dire illimitées si vous tendez vers elles votre esprit.

Sheila savait qu'il y viendrait. Elle avait toujours su qu'elle arriverait à ses fins. Comme l'avait dit avec raison Mme Moorhouse, les poissons les plus récalcitrants font la meilleure pêche. Pour mener à bien son entreprise, Sheila n'avait investi qu'une couple d'années de son capital Jeunesse en les consacrant à ce vieux fou de Clint Dodson... et le diamant qu'elle l'avait vu ramasser pour le jeter ensuite sur le pont du yacht.

LE GROS COUP

(A Try For The Big Prize)

par BORDEN DEAL

Blake était flic. Il était flic depuis très longtemps. Il n'avait jamais envisagé de prendre sa retraite, et travaillait vingt-quatre heures par jour. Même présentement, alors qu'il se délassait devant sa TV pendant son jour de repos, un verre de bière près de lui, quelque part au fond de son subconscient un enquêteur s'affairait, un spécialiste en visages épluchait des photos, un flic de la circulation vérifiait des numéros minéralogiques. Et c'est ainsi que Blake reconnut le type sur l'écran de son récepteur.

Blake s'était estimé heureux que le championnat professionnel advînt le jour de son congé - et qu'il fût télévisé. Il avait manqué bien des matches de football [1], et il s'était presque attendu à rater celui-là. Mais il n'avait pas prévu qu'il aurait tant de chance.

Le match avait été bon, très serré, avec le jeu âpre des avants que Blake aimait particulièrement regarder. L'avantage avait plusieurs fois changé de côté et il y avait à présent égalité. La caméra balaya la foule et le reporter dit : « Voici une petite partie du vaste public venu assister à ce grand match », et ce fut alors que Blake le vit.

Blake était grand - un vrai flic - avec une démarche lourde et des épaules massives. Il avait lui-même joué au football à l'école, mais il n'avait pu entrer au collège comme il l'aurait souhaité. Il y avait beaucoup moins de bourses pour footballeurs à cette époque. Il avait toujours voulu aller au collège, puis dans le professionnalisme - où l'on jouait un vrai football, où il fallait véritablement être un homme pour s'y maintenir. Mais les événements avaient tourné autrement : à la place, Blake était devenu flic.

Il avait été un bon flic. Il avait commencé à la Circulation. À cette époque, il avait pris l'habitude de compulsier les listes de voitures volées - leurs marques, modèles et numéros minéralogiques - chaque matin avant de prendre son service. Pendant son année de probation, il avait repéré et récupéré plus de voitures volées que n'importe quel autre agent.

Il avait une mémoire étonnante des noms, des chiffres et des visages. Il

se souvenait encore du numéro de téléphone de la première fille qu'il avait sortie, de son propre numéro matricule pendant la guerre, de la figure du premier criminel qu'il avait appréhendé. Plus tard, ayant quitté la Circulation, il se mit à fréquenter la salle des portraits, où il regardait les photos. Tandis qu'il besognait à s'élever sur l'échelle d'avancement, tandis que les années abîmaient lentement sa grande carcasse, tandis que le vieux rêve de glorieux football se transformait en avide intérêt de *supporter*, il avait plusieurs fois par an repéré un homme recherché — dans la rue, dans une foule, dans un cirque, en train de vendre des *hot dogs*, en train de manœuvrer un ascenseur. Il ne s'était jamais trompé ; aussi, cette fois, il fut encore sûr de lui.

Blake était grisonnant, il avait le visage lourd et pâle. Il ne s'était jamais marié, il avait toujours vécu seul.

Ses collègues connaissaient et respectaient depuis longtemps ses silences renfermés, sa fabuleuse mémoire des visages criminels, et l'homme lui-même en sa totalité. Il était inspecteur depuis des années - et avait atteint là le maximum que pût espérer un policier ayant son éducation et ses mérites.

Blake quitta son fauteuil. Automatiquement son esprit avait noté la rampe de sortie qu'il avait vue près de l'homme, afin de pouvoir retrouver son siège dans les tribunes : FF. Sortir du passage, tourner à gauche, et *il* serait juste là - s'il ne partait pas avant - si le match n'était pas encore terminé.

Le match n'était pas loin de la fin. Tout en enfilant ses chaussures et bouclant son étui sous son aisselle, Blake considéra le problème. Il ne pourrait arriver au stade à temps si le match finissait à l'heure prévue. Il faudrait une prolongation pour qu'il ait la moindre chance. Le meilleur moyen serait d'appeler le Bureau central, signaler la présence du type recherché, les laisser cerner le stade et opérer la capture.

Il serra les lèvres. Blake connaissait l'homme et toute son histoire, bien qu'il n'eût vu auparavant de lui qu'une photo prise au téléobjectif. Il allait jouer sa chance sur la prolongation. Ce type était pour lui, pas pour les *autres*. Blake avait toujours été un isolé, et il jouerait *seul* cette partie. Si le match était terminé et si l'homme était parti... Il haussa les épaules. Il était obligé d'en prendre le risque - et en tout cas, il continuerait à chercher l'homme, sachant qu'*il* était encore en ville.

Blake en était là de ses réflexions lorsqu'il sortit de son logement de deux pièces, laissant l'appareil de télévision en marche. Il descendit et s'installa dans sa voiture ; il brancha immédiatement la radio sur le

reportage du match, avant de démarrer. Il gagna la rue en marche arrière, puis se dirigea vers le stade, à l'autre bout de la ville. Il affronta sans scrupules la circulation, dans la ferme détermination d'arriver avant la fin du match. Il avait le plan de la ville bien en tête et il se fraya une route par les voies les plus rapides, les moins encombrées qu'il pouvait trouver.

À la radio, le match continuait, se rapprochant de la fin - et il y avait toujours égalité. Les cris de la foule dans le haut-parleur étaient tendus et excités, et Blake se demanda si l'homme hurlait avec les autres. Ou avait-il été pris de panique, avec le profond instinct des criminels de son espèce, et déjà quitté le stade ? Non - il ne voudrait partir qu'au milieu de la foule. Et, de plus, il devait être grand amateur de football, lui aussi.

Blake fut arrêté par un feu rouge. Il entendit le rugissement de la foule, et la voix excitée du reporter. Une passe longue avait été lancée, un héros du football galopait avec le ballon vers la touche, et une équipe menait à la marque. Blake grinça des dents. Allons, les gars, dit-il mentalement. Rattrapez-les. Égalisez. Jouez la prolongation.

Il démarra violemment au feu vert, tout en écoutant la foule et la mélodie du reporter. Il y eut un talonnage et il se cala contre son dossier, priant pour une longue échappée. Mais le joueur fut plaqué sur la ligne des quinze yards. Blake jura. Il ne restait qu'une minute à jouer et il n'arriverait pas à temps.

La minute commença. Il y eut une passe incomplète, un temps mort, une autre passe incomplète. Puis le trois-quarts réussit la passe et le porteur du ballon sortit des limites, arrêtant le chronomètre. Il restait le temps de faire un jeu - deux tout au plus. Blake crispa les mains sur son volant. Il aurait dû téléphoner, au lieu de prendre l'affaire sous son bonnet. Il franchit un feu orange juste avant qu'il virât au rouge, sentit l'aile de la chance le caresser. Puis le trois-quarts s'éloigna, ils lui couraient derrière, le serraient de près. Il faillit tomber, sortit de l'étau, jeta loin... loin... ça y était... un essai !

Le point supplémentaire de l'essai transformé, puis l'arbitre siffla la fin de la deuxième mi-temps.

Blake se renfonça en sifflotant. C'était gagné, maintenant. Il éprouvait le même sentiment qu'en ayant vu à la TV le visage de cet homme qu'il n'avait regardé qu'une fois, sur la photo prise au télé : cet homme appartenait à Blake.

Il se détendit en poursuivant sa course vers le stade. Il avait le temps

dorénavant. Quelques minutes avant le début de la prolongation. Il songeait. Toute la police de l'Ouest, sinon celle du pays entier, recherchait l'homme depuis six semaines, à l'aide de cette seule photo prise au téléobjectif. Pas étonnant qu'il ait eu le toupet de s'offrir le plaisir d'un match de championnat. Blake, dès qu'il avait contemplé l'unique cliché flou, avait su que cet homme n'avait jamais figuré dans les albums de photos qu'il avait étudiés. D'autant plus difficile à capturer : un franc-tireur qui n'avait jamais été condamné, jamais été photographié, n'avait jamais donné ses empreintes. Ou bien il avait été extrêmement chanceux ou bien, pour son premier et unique délit, il avait choisi le *gros coup*.

Blake avait été obligé d'admirer l'opération. La victime kidnappée était un homme bourré de fric, qui ne coopérerait sûrement pas avec la police, un homme qui ne voudrait pas mêler la police ou le FBI à ses affaires. Pas un homme en faute - mais un homme douteux qui travaillait *presque* en marge de la loi. L'enlèvement avait été exécuté sans encombres, la rançon demandée rapidement, la victime relâchée avant même le paiement de la rançon, libérée dans une forêt à des kilomètres de toute communication. Le ravisseur avait encaissé son argent, puis bel et bien disparu. Le seul document que possédait sur lui la police était une photo prise au téléobjectif au moment du paiement. Blake avait du goût pour les opérations proprement et rondement menées, et il devait reconnaître que c'était une des plus belles du genre. Le type s'en était bien tiré. L'affaire commençait déjà à se tasser : six semaines après le paiement, nul signe du ravisseur, et la police n'avait aucun indice. Mais le criminel n'avait pas prévu la mémoire de Blake pour les noms, les chiffres et les visages.

Blake rangea sa voiture dans le parking du stade, en descendit et se précipita vers la sortie. Il montra rapidement son insigne et entra; il gravit la longue rampe vers le portail FF. Il ne regarda même pas l'agent en uniforme, de service au pied de la rampe. Il haletait en atteignant le bout du passage ; et les cris, l'action du jeu s'abattirent sur lui. On jouait de nouveau, et le public était debout, rugissant avec passion.

Blake attendit que deux vendeurs de confiserie sortissent du tunnel. Il les suivit. Il tourna à gauche, grimpa une marche ou deux, s'arrêta et regarda le terrain. Il n'y avait pas de sièges vides, aussi resta-t-il près d'un rang pour se confondre avec le public. Un joueur courait avec le ballon. Puis il fut débordé et plaqué au moment où il tentait de marquer.

Blake tourna la tête, cherchant le criminel. La vue de l'homme fut un

choc, malgré les nerfs endurcis de Blake. Il laissa ses yeux errer plus loin, avant de regarder de nouveau le terrain. Il connaissait maintenant l'homme dans tous ses détails.

Il était jeune - pas plus de trente-cinq ans. Il avait un corps musclé, compact, et un bon visage - pour un criminel. Il avait un pardessus bleu, de prix moyen, et un costume bleu. Blake soupçonna qu'il avait un revolver sous l'aisselle ; mais il ne pouvait en être sûr, à cause du pardessus. L'homme avait des gants marron, et le match le passionnait. Il semblait avoir lui-même pratiqué le football, autrefois.

La prolongation se jouait. Mais Blake avait perdu tout intérêt. Il était engagé dans une partie plus importante que le football n'en offrirait jamais. Il fut surpris de déceler ce sentiment en lui-même. Il ne l'avait jamais connu avant. Mais tout à coup, là, il l'éprouvait - et savait pourquoi. Il y avait un grand calme au fond de lui, une certitude.

Il y eut un long cri prolongé lorsqu'un homme fonça vers les buts, brisant la ligne d'opposants et marquant l'essai avec une facilité quasi miraculeuse - et le match fut terminé. Le public hurlait, lançait des objets sur le terrain. Du coin de l'œil, Blake vit son homme se frayer un chemin vers la sortie.

Blake redescendit les marches, pénétra dans le tunnel avant *l'autre*. Il se laissa porter par les premières vagues de partants, sans même regarder derrière lui car il savait qu'il n'y avait pas d'autre issue, et il sortit du stade. Il retrouva rapidement sa voiture ; puis il tourna la tête, fouillant la foule, cherchant son homme. *Il* était là-bas, s'avançant hâtivement dans le parking. Blake se pencha sur son volant et lança le démarreur. Il aurait du mal, avec la foule et le trafic. *Il ne fallait pas le perdre...*

L'homme pénétra dans une grosse limousine, et roula dans l'allée juste devant Blake. Quelle veine. Il n'y avait rien entre eux. Blake avait de la chance ; elle l'habitait, profonde, calme et sûre. Pour la première fois, il se sentait absolument et complètement soutenu par la chance.

Cela avait été si long à venir. D'abord le football, l'apprentissage fastidieux et pénible, et puis la fin subite du sport après l'école. Il avait recommencé à zéro dans la police : le long et fastidieux apprentissage, l'application laborieuse et obstinée, la lente, si lente montée vers le sommet, tandis que s'écoulaient les années, tout aussi lentement. Il avait atteint le grade maximum qui lui était offert - sans parvenir au sommet - et il arrivait maintenant à la fin de sa carrière. Il savait depuis longtemps qu'il était au bout de ses possibilités, comme il l'avait su à l'époque du football. Il n'avait plus que trois mois avant sa

retraite obligatoire.

Il roulait doucement derrière la grosse voiture qui pénétrait en ville. L'homme conduisait calmement. C'était un solitaire, comme Blake. Un solitaire aux prisés avec un solitaire. Et pour quel enjeu ?

Le quartier où l'homme s'engagea était résidentiel, paisible et agréable. Cela aussi, c'était intelligent. Visiblement l'homme n'appartenait pas au monde criminel. Voilà pourquoi il n'avait jamais été photographié, pourquoi son coup avait été si fructueux. Il n'avait pas tenté de filer après le paiement de la rançon, mais était resté tranquillement dans sa confortable cachette.

L'homme s'arrêta devant un immeuble de taille moyenne. Blake se rangea plus loin, sortit de la voiture et se mit à marcher vers l'homme, en regardant les façades des immeubles comme s'il cherchait un numéro. L'homme inspectait son auto soigneusement, méticuleusement, vérifiant si toutes les glaces étaient relevées. Blake était de l'autre côté du véhicule lorsque l'homme en fit le tour vers le trottoir.

Blake, dans un mouvement soudain, le coinça contre le flanc de la voiture.

- Bouge pas, dit-il. Tu es en état d'arrestation.

L'homme essaya de se dégager, mais Blake lui enfonça son arme dans les côtes et, de l'autre main, lui empoigna un bras.

- Doucement, fit-il, ou je te répands sur le trottoir.

L'homme était pâle. Blake regarda rapidement autour d'eux. Leur petite algarade n'avait pas été remarquée dans la rue paisible.

- Vite, dit Blake. Dans l'immeuble.

Ils pénétrèrent en hâte dans le vestibule ; Blake tenait fermement le bras de l'homme dans sa grosse main.

- À quel étage habites-tu ?

- Au cinquième, dit l'homme.

Ils entrèrent dans l'ascenseur et Blake pressa le bouton du cinquième. La porte se referma et l'ascenseur gémit un peu en démarrant. Blake poussa l'homme contre la paroi, et glissa la main dans sa veste. Il extirpa le calibre 32, le regarda, le plaça dans sa propre poche.

L'homme s'adossa à la paroi. Leur souffle résonnait dans le silence.

- Vous êtes flic ? questionna l'homme.

- Oui, dit Blake. Je suis flic.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit et ils sortirent dans le corridor.

- Quelle porte ?

- Numéro sept.

Ils s'avancèrent sur la moquette du couloir. L'immeuble bourdonnait de voix, mais le corridor était désert. Ils firent halte devant le numéro sept.

- Y a quelqu'un là-dedans ? demanda Blake.

L'homme secoua la tête.

- S'il y a quelqu'un, tu es mort, dit Blake. Ne l'oublie pas. Maintenant, je répète ma question.

- Je vis seul, dit l'homme. Il n'y a personne.

- Ouvre.

L'homme sortit lentement la clé de sa poche, ouvrit la porte, et ils entrèrent. L'homme essaya de rabattre la porte sur Blake, et Blake le frappa, l'envoyant au sol. L'homme gémit, puis s'assit.

- Hé ! Là, que signifie... ? dit-il.

Blake ignore la question.

- Ôte ce pardessus.

L'homme se débarrassa péniblement du vêtement, que Blake écarta du pied. Il se pencha, empoigna l'homme et le secoua vigoureusement. Il prit ses menottes, et les lui passa en vitesse. Puis il recula et le regarda.

- Où est l'argent ? demanda Blake.

- Écoutez, fit l'homme en élevant la voix, vous n'agissez pas comme un flic. Êtes-vous... ?

- Si, dit calmement Blake. Je suis flic. Depuis trente ans. Mais je ne t'embarque pas.

Blake fut aussi abasourdi que l'autre par ses paroles. Les mots avaient jailli du plus profond de lui, où ils s'étaient amassés lentement depuis l'instant où il avait reconnu l'homme à la télévision.

Blake resta immobile, réfléchissant à ce qu'il venait de dire, et il sut que c'était la vérité. Toute sa vie, il avait cherché la grosse affaire. D'abord, il avait cru la trouver dans le football. Ensuite il avait pensé que la police la lui apporterait. Mais au cours des années, ce rêve, ce désir s'était trouvé submergé par la routine quotidienne, par l'orgueil d'être un bon flic, par son talent particulier pour reconnaître et se souvenir... Toutefois, il avait subsisté.

Un homme peut se surprendre lui-même n'importe quel jour de sa vie. Blake avait cru que cette vieille ambition avait disparu, éliminée par les événements et les circonstances, *sublimée* comme son désir de jouer professionnellement au football avait été sublimé. Tout comme il aimait regarder le football, il aimait lire les gros chiffres : le joueur de *baseball* qui touchait le plus gros salaire de l'année, le financier qui faisait une fortune sur un combat truqué. Pendant des jours, des années, il s'était passionné pour le cambriolage Brinks - comme un autre se fût passionné pour une femme.

L'homme prit une profonde, pénible inspiration. Son visage, son attitude avaient changé.

- Je vois, dit-il lentement. Je vois.

Ils ne se regardèrent plus comme un flic et un criminel face à face ; il y eut une soudaine altération dans leurs rapports, si bien qu'ils furent *homme* et *homme*, égaux dans leur avidité commune.

Blake sourit.

- C'est un beau coup que tu as fais là, dit-il. T'as travaillé longuement dessus, hein ? Tu l'as préparé aussi soigneusement qu'un match de football. Pas de casier judiciaire - le gros coup dès la première fois, au lieu de commencer par des bricoles comme la plupart des gars. Je t'admire.

- Merci, fit sèchement l'homme.

- Maintenant je veux le fric.

Il n'y avait aucun doute en lui. Aucun doute depuis qu'il avait bouclé son étui sous l'aisselle et quitté son appartement. Mentalement, Blake prit du recul pour s'admirer à son tour. Il se sentait tout à coup rajeuni de vingt ans. Il avait cru que sa vieille ambition l'avait quitté. Quand

il prendrait sa retraite dans trois mois, il se retirerait tout empli de la secrète connaissance de sa victoire sur le monde, les ans, sur les hommes qui l'avaient dépassé vers des échelons plus élevés.

L'homme secoua la tête. Blake le frappa au visage, de sa dure et sèche paume.

- Ne discute pas, fiston, dit-il d'une voix basse et coupante. Moi aussi j'ai attendu longtemps. Plus longtemps que toi.

- Quel genre de flic êtes-vous donc ?

- Je suis un bon flic, dit Blake. J'ai été un bon flic dès le début. Je suis resté propre. Je n'ai jamais touché un pot-de-vin. J'ai fait plus d'enquêtes et d'arrestations que tu ne peux imaginer, et on n'a jamais rien pu relever contre moi.

L'homme hocha la tête.

- Et maintenant vous vous lancez sur le gros coup.

Blake hocha la tête à son tour.

- Comme toi, mon gars, fit-il. Je me lance sur les deux cent mille dollars que t'as extorqués à Johnny Roth.

- Écoutez, dit l'homme. J'ai travaillé pour ce fric. Pendant cinq ans, j'ai fait mes plans, et attendu. Quand Johnny Roth a été coincé dans cette enquête du Congrès, il ne pouvait plus guère se défendre : j'ai agi. J'ai bien gagné cet argent.

- Moi aussi, j'ai attendu, dit Blake. Plus longtemps que tu ne crois. J'ai pris mon temps. J'ai négligé mille petites occasions, en attendant la grosse. Nous sommes tous deux pareils, mon gars. Sauf que je t'ai coincé, comme tu avais coincé Johnny Roth. Où est l'argent ?

L'homme secoua la tête. Blake le poussa dans un fauteuil, se pencha sur lui.

- Comment t'appelles-tu ?

L'homme le regarda fixement. Blake l'empoigna par la veste, examina l'étiquette intérieure. Puis il ramassa le pardessus, l'examina aussi. Il se promena dans l'appartement, trouva un bureau, l'ouvrit et saisit un carnet d'adresses ; il lut la première page. Puis il regarda l'homme.

- Ronald O'Steen. Dis donc, tu n'as jamais joué au football ?

O'Steen ne broncha pas.

- Mais si... fit Blake. Tu as joué *demi* pour *Midwestern* il y a quelques années. Et tu jouais pas mal.

Il s'arrêta, regardant O'Steen.

- J'ai un peu joué au foot, moi aussi.

O'Steen leva la tête vers lui.

- Oui, dit-il. J'ai joué là-bas.

Blake le contempla.

- Le football ne t'a rien rapporté non plus ? Tu t'en es tiré mieux que moi. Je ne suis même pas allé au collège.

La bouche d'O'Steen se crispa :

- J'étais trop léger pour les professionnels. J'ai essayé, la dernière année, mais ils m'ont renvoyé au vestiaire.

- Alors, t'as cherché le gros coup.

- Oui, j'ai cherché le gros coup.

- Où est le fric ?

- Je ne vous le dirai pas.

- Si, assura posément Blake. Tu vas me le dire. Il est dans l'appartement ?

O'Steen ne répondit pas. Blake attendit.

- Bien, fit-il. Je vais essayer de ne pas être méchant avec toi. Si je le trouve moi-même, tant mieux. Si je n'y arrive pas je te travaillerai - et tu finiras par me dire où il se trouve.

Il ouvrit une des menottes, mit O'Steen sur pieds. Il le conduisit au lit, le força à s'allonger, et referma la menotte libre sur la barre du lit. L'abandonnant alors, il se mit à ravager méthodiquement l'appartement.

Il travailla en silence pendant un long moment, tandis qu'O'Steen le guettait. Quand il eut fini, l'appartement était dévasté. Mais il n'avait pas découvert l'argent. Il fit tomber O'Steen du lit, qu'il fouilla aussi en haletant.

- Parfait... dit-il finalement. J'ai idée qu'il va falloir employer la méthode forte.

O'Steen ne put réprimer une grimace.

- Ne crois pas que tu résisteras, dit Blake. Je suis expert. Pour ce fric, je te tuerais de mes mains nues. Tu le sais. Parce que toi aussi tu me tuerais pour le garder.

- Écoutez, dit O'Steen. Pourquoi ne vous contentez-vous pas d'être un héros et de me faire boucler ? Ça devrait vous suffire.

Blake secoua la tête.

- Plus maintenant. Je suis trop vieux, à présent. Je vais avoir la retraite obligatoire dans trois mois. Si j'étais plus jeune... mais ce n'est pas le cas.

Il s'avança sur O'Steen.

- Bon, fit-il, allons-y.

Il s'activa aussi diligemment qu'il avait travaillé à ravager l'appartement. Serrant les dents, O'Steen gémissait de souffrance. Blake se souvenait qu'il devrait peut-être sortir O'Steen de l'appartement pour aller chercher l'argent, aussi ne touchait-il pas au visage. Il s'arrêta lorsque O'Steen s'évanouit. Il alla dans la salle de bains. Il but un verre d'eau, rapporta un verre plein qu'il jeta à la figure d'O'Steen. Ce dernier reprit ses sens en gémissant.

Blake le contempla. O'Steen était coriace. Blake n'avait pas vu beaucoup d'hommes capables d'encaisser ce qu'il venait de lui infliger. L'homme était aussi coriace que Blake lui-même.

- T'es un bon gars, déclara Blake.

La bouche d'O'Steen se tordit avec amertume.

- Merci, dit-il. Merci bien.

O'Steen se releva péniblement du sol, le visage crispé de douleur. Il s'affala dans le fauteuil et regarda Blake, à soixante centimètres de lui.

- Je ne donnerai pas tout, dit-il. Vous pouvez me tuer, mais je ne donnerai pas tout. J'ai travaillé trop dur. Je l'ai trop désiré...

Blake perçut la vérité dans ces paroles.

- D'accord, je partagerai avec toi. Cent mille chacun. La moitié chacun. La moitié me suffira - si ça te va.

Ils se regardèrent. Leurs rapports se transformaient de nouveau. Ils avaient évolué subtilement, constamment depuis le début de leur rencontre. D'abord, un court instant, cela avait été gendarme-et-voleur. Puis homme-à-homme. Puis bourreau-et-victime. Maintenant cela devenait quelque chose qu'ils n'auraient su définir.

Blake vit la décision subite paraître sur le visage de son interlocuteur.

- Entendu, dit O'Steen. J'accepte de partager le gâteau. Moitié-moitié.

Il tenta de sourire, mais n'y réussit guère.

- Mais vous auriez pu me faire cette proposition *avant*, plutôt qu'après...

- Il fallait que je voie si tu tiendrais le coup, expliqua froidement Blake. Et il fallait que tu voies si je tiendrais le coup, *moi aussi*. Nous n'aurions pu nous mettre d'accord - avant.

O'Steen inclina la tête. Ils se comprenaient. Totalelement.

- Où est-il ? questionna Blake.

- Dans un coffre, à la banque.

- Où est la clé ? J'ai cherché cette clé.

O'Steen sourit.

- Dans une enveloppe. Dans ma boîte aux lettres, à l'entrée de l'immeuble.

- Alors on ne peut pas prendre l'argent avant demain, dit Blake. La banque est fermée, à cette heure- ci.

- En effet.

- On attendra.

- Vous pourrez rester éveillé toute la nuit ? demanda O'Steen. Je vous tuerai si j'en ai l'occasion, vous savez.

- Je resterai éveillé, assura Blake impassible.

La longue nuit s'écoula lentement dans l'appartement ravagé. Blake, assis dans un fauteuil, surveillait O'Steen dans l'autre fauteuil.

Pendant un moment, pour passer le temps, ils bavardèrent; et O'Steen expliqua qu'il avait prévu d'attendre six mois, puis de faire une croisière touristique en Extrême-Orient. Là- bas, il lui serait facile de négocier l'argent dangereux.

- Tu peux encore le faire, dit Blake. Avec ta part.

- Si vous m'en laissez l'occasion, dit O'Steen d'un air abattu.

- Je me moque de ce que tu feras, répondit Blake. En fait, je t'aiderai quand tu devras partir. Je ne tiens pas non plus à ce que tu sois pris.

* * *

Blake ne se présenta pas au travail le lendemain matin, bien qu'il fût de service ce jour-là. Le capitaine était habitué à ne pas voir paraître Blake, de temps à autre; il pensa que Blake était sur une piste. Le capitaine avait une foi implicite en Blake et en ses capacités, bien qu'il ne l'eût jamais compris.

Quand il fut temps de sortir, Blake ouvrit les menottes et attendit qu'O'Steen eût mis son manteau.

- N'oublie pas, si tu cours, je te descends, dit-il. Je pourrai toujours raconter que j'étais en train de t'appréhender. Tu n'as pas d'autre choix... que partager le fric.

- Je sais, dit O'Steen en regardant Blake. Mais ce que j'aimerais que vous me disiez, c'est comment vous m'avez repéré ?

Blake sourit.

- J'ai un don : je n'oublie jamais un visage: On t'a photographié le jour du paiement. Je regardais la télévision hier et je t'ai reconnu dans la foule du stade.

O'Steen poussa un gros soupir.

- Un hasard pareil ! C'est pas croyable !

- Si je n'avais pas été un tel mordu du football, moi aussi, je ne t'aurais pas coincé, dit Blake.

O'Steen haussa les épaules.

- J'aurais dû vous avoir avec moi dès le départ, dit- il. On aurait fait du beau boulot, ensemble.

- Oui, opina Blake. Dommage que ça ne se soit pas présenté.

- Ils sortirent de l'appartement, prirent l'ascenseur, montèrent dans l'auto de Blake, lequel fit conduire O'Steen pendant le court trajet jusqu'à la banque. Ils pénétrèrent dans la banque, épaule contre épaule, et Blake regarda O'Steen signer le registre. Ils descendirent ensemble dans la salle des coffres et Blake attendit pendant qu'O'Steen et l'employé déverrouillaient ensemble le casier. Puis l'employé s'éloigna et O'Steen sortit le coffre. Blake le regarda avidement extraire les grosses liasses de billets. O'Steen les tendit à Blake, qui les plaça dans un sac-avion apporté pour la circonstance. Le même sac qu'on voyait sur la photo prise au téléobjectif.

Puis ils refermèrent le coffre individuel, quittèrent la banque côte à côte, et s'assirent dans l'auto. Tout s'était passé sans heurts, comme une belle « descente » bien exécutée par une équipe experte sur le terrain, et Blake se demanda pourquoi ils transpiraient tous deux si abondamment.

- On rentre à l'appartement.

Ils revinrent par un autre chemin, à une vitesse prudente, et rangèrent la voiture de Blake. Ils poussèrent tous deux un soupir de soulagement lorsque la porte de l'appartement se referma derrière eux. Ils se sentaient presque associés dans le danger, et non adversaires.

- Eh bien, on a réussi, dit O'Steen. Vous partagez toujours avec moi ?

- Bien sûr, fit Blake.

Il déposa le sac sur une chaise, ouvrit la fermeture à glissière. Le souffle coupé, il contempla l'argent. C'était la grosse récompense qu'il avait attendue toute sa vie. Et elle n'était arrivée que dans les derniers jours de sa carrière de policier.

Du coin de l'œil, il perçut un vague mouvement. Il se retourna rapidement, mais trop tard. O'Steen lui avait fait un dur plaquage aux jambes, et le revolver de Blake lui échappa. Blake tomba sous O'Steen. Il cogna O'Steen d'une main, et réussit à prendre le dessus. O'Steen était trop léger pour résister à la masse et au poids de Blake. Ce dernier le frappa encore, sentit le poing d'O'Steen s'écraser sur sa figure. Il pressa de tout son poids sur le corps d'O'Steen - tout en pensant, comme s'il parlait à voix haute :

- J'avais eu l'intention de te tuer quand nous aurions le fric. Puis j'avais décidé de ne pas le faire. Car tu es comme moi, et je suis

comme toi. Mais maintenant, je suis *obligé* de te tuer. Pour cette même raison. Parce que *tu es comme moi*. Tu nous pourchasserais, le fric et moi.

Ces mots hurlaient dans son esprit, et il détourna la tête pour ne pas voir ce qu'accomplissaient ses mains.

Enfin il se releva, laissant le corps inerte, et il reprit son souffle dans un long sanglot hoquetant. Il pleurait. Blake n'avait jamais pleuré depuis qu'il était adulte - depuis qu'il s'était brisé la clavicule au cours d'un match de football.

Il regarda l'argent, réalisant qu'il était entièrement à lui. Les deux bras tendus, il s'avança pour le saisir.

Il y eut un fracas soudain à la porte et il vira sur lui-même. Sous la poussée d'épaules puissantes, la porte se défonçait près des gonds, et Blake fit le geste de prendre son arme - qui n'était plus là. Puis il reconnut les hommes. C'étaient les gars du Bureau central, suivis du capitaine.

Blake, immobile, les regarda fourmiller dans la pièce.

- On a entendu votre lutte, lui dit le capitaine. On est arrivés dès qu'on a pu. Pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu avais une piste dans cette affaire ?

- Vous nous avez entendus nous battre ? fit Blake d'une voix pâteuse.

Son esprit réagit lentement.

- La baraque était surveillée ?

Le capitaine se mit à rire.

- Les gars du F.B.I. nous avaient signalé le type. Ils avaient fait un drôle de boulot ! Constatant que le gars avait l'air d'un athlète, ils ont entrepris de vérifier toutes les photos publiées dans les journaux sportifs de l'époque à laquelle il avait pu jouer. Nous avons commencé la surveillance hier, espérant qu'il nous mènerait au magot. Mais sans toi, nous aurions attendu longtemps.

Blake regarda le jeune inconnu alerte, qui était sûrement l'agent du F.B.I., examiner le sac plein de billets. L'agent du F.B.I. fit signe à l'un des policiers.

- Prenez charge de cet argent, dit-il. Il se retourna, regarda Blake. Il

avait des yeux froids et soupçonneux.

- Nous avons été drôlement surpris de vous voir entrer dans l'appartement avec lui, dit-il. Mais le capitaine a insisté pour qu'on vous laisse jouer votre jeu jusqu'au bout.

Blake regardait l'argent que tenait le gars du F.B.I. dans le sac de voyage. Il porta la main à sa veste et se souvint que le revolver gisait par terre.

Le capitaine gloussa :

- Tu as rudement bien mené ton affaire. Tu lui as fait croire que tu voulais l'argent. Tu l'as laissé imaginer qu'il pouvait t'acheter pour éviter d'être arrêté. Bien joué, Blake. Bigrement bien joué !

Blake le regarda sans comprendre.

Du pouce, le capitaine désigna l'agent du F.B.I. :

- Lui pensait que tu voulais sérieusement le fric. Il voulait entrer, mais je ne l'ai pas laissé faire. Bon sang, j'étais sûr que tu savais ce que tu faisais. Autrement, le gars n'aurait jamais dit où était l'argent. Il était trop coriace. J'ai dit qu'on pouvait te faire confiance.

Abasourdi, Blake demeurait immobile au centre de la pièce. Autour de lui s'affairaient les gars du Bureau Central.

- Nous vous avons filés tout à l'heure jusqu'à la banque, expliqua l'agent du F.B.I.

Ses yeux étaient toujours glacés, durs, fureteurs.

- Quand nous avons vu que vous ne vous dirigiez pas vers le poste, nous n'avons pas compris. Mais votre capitaine s'est contenté de vous attendre. Pourquoi donc êtes-vous revenus ici ?

Blake était trop hébété pour avoir même conscience du danger. Il secoua simplement la tête en marmonnant :

- Il fallait que je m'assure de l'argent. Que je sois sûr que le compte y était.

Il tourna la tête et regarda le cadavre.

- Je ne voulais pas le tuer.

Le capitaine lui frappa sur l'épaule.

- Tu fignoles toujours, dit-il. Rien au hasard, c'est ta devise. Remets-toi, mon vieux. Dommage que tu aies dû le tuer quand il t'a attaqué. Bah ! Tu es un héros désormais. Il y aura les journalistes au Bureau, les photographes, tout le tremblement. Hé ! C'est ta plus belle affaire, Blake. Voilà pourquoi je t'ai laissé mener ta partie d'un bout à l'autre : pour que tu aies tout le mérite. Quel effet ça fait d'être un héros ?

- Formidable, dit Blake. Absolument formidable.

Il regarda l'agent du F.B.I., retrouva sur son visage l'ombre du soupçon. Mais il n'y avait pas de danger. Ce n'était qu'un soupçon et l'agent ne pouvait rien faire de plus, devant la caution du capitaine. Blake eut un faible sourire.

- Quand j'aurai pris ma retraite, je pourrai relire mes coupures de journaux...

Il quitta l'appartement. Il allait rentrer chez lui, et dormir. Il avait besoin de dormir. Demain il y aurait les reporters et l'excitation au Bureau Central, et il lui faudrait revivre tout ça. Mais pour le moment, il désirait seulement dormir. Il se sentait vieux, et un grand besoin de récupérer.

EUTHANASIE

(Killed By Kindness)

par NEDRA TYRE

John Johnson savait qu'il lui fallait tuer sa femme. Il le devait. C'était la seule chose décente qu'il pût faire. Il lui devait ce minimum de considération.

Le divorce était hors de question. Il n'avait aucun motif. Mary était douce, jolie, d'agréable compagnie, et elle n'avait jamais regardé un autre homme. Pas une seule fois, dans toute leur vie conjugale, elle ne l'avait agacé. C'était une merveilleuse cuisinière et une excellente joueuse de bridge. Dans toute la ville, aucune maîtresse de maison n'était plus populaire.

C'était vraiment dommage de devoir la tuer. Mais il n'allait certainement pas lui infliger la honte de lui dire qu'il la quittait, alors qu'ils avaient célébré leur vingtième anniversaire de mariage deux mois plus tôt et s'étaient mutuellement félicités d'être le couple le plus heureux du monde. Avec du champagne rosé et devant une douzaine d'amis admiratifs, ils s'étaient juré un amour éternel. Ils avaient exprimé l'espoir que l'avenir leur serait clément et leur permettrait de mourir ensemble. Après cela, John ne pouvait tout simplement pas rejeter Mary. Lui jouer ce mauvais tour serait agir en goujat.

Sans lui, Mary ne pourrait vivre. Bien sûr, il lui resterait le magasin, qui avait prospéré depuis qu'elle l'avait ouvert, mais elle n'était pas vraiment une femme d'affaires. L'ouverture du magasin avait été une sorte de jeu lorsque la maison Greer, mitoyenne de la leur, avait été mise en vente. Aucun arrangement, aucune transformation n'avaient été effectués, on avait seulement démoli un pan de mur pour que les deux locaux puissent avoir une porte de communication. Le magasin d'antiquités était seulement une occupation, pouf passer le temps, disait Mary, pendant que son cher mari travaillait. L'entreprise ne représentait rien pour elle, bien qu'elle eût un certain sens des affaires. John venait rarement à la boutique. Maintenant qu'il y pensait, c'était un vrai fouillis. Cela le mettait mal à l'aise, rien que de penser à tous ces objets entassés en équilibre instable.

L'intérêt de Mary, c'était lui; ce n'était pas le magasin. Elle avait

besoin de quelque chose de plus que la boutique pour donner un sens à son existence.

S'il divorçait, elle n'aurait personne pour l'emmener aux concerts et au théâtre. Plus de dîners en ville, sa distraction favorite ; aucun de leurs amis ne l'inviterait sans lui. Seule et divorcée, elle serait rejetée dans la catégorie misérable des vieilles filles et des veuves qu'on doit inviter au déjeuner au lieu du dîner.

Il ne pouvait condamner Mary à une telle existence, bien qu'il eût la certitude que, s'il le lui demandait, elle lui accorderait le divorce. Elle était si conciliante et accommodante.

Non, il ne l'humilierait pas en la quittant. Elle méritait mieux.

Si seulement il n'avait pas rencontré Lettice pendant ce voyage d'affaires à Lexington. Mais comment regretter un tel miracle ? Depuis six semaines qu'il connaissait Lettice il s'était éveillé à la vie. La vie avec Mary n'était que cendres en comparaison. Depuis sa rencontre avec Lettice, il se sentait comme un aveugle de naissance auquel la vue aurait été donnée, ou un sourd qui entendrait pour la première fois. Et la merveille était que Lettice l'aimait, brûlait de l'épouser, et était libre de le faire.

Elle l'attendait, le pressait.

Il devait se concentrer sur le moyen d'écarter Mary de son chemin. On pouvait sûrement, sans trop d'ennuis, arranger un petit accident. Le magasin devait être un endroit idéal, au milieu de tout ce bric-à-brac amoncelé. Parmi tous ces lourds bustes de marbre, ces chandeliers et ces chenets, quelque chose d'en dessus ou d'en dessous pourrait être utilisé pour expédier la chère Mary vers sa récompense céleste.

* * *

- Chéri, il faut que tu parles à ta femme, insista Lettice lorsqu'ils se retrouvèrent à leur hôtel favori de Lexington. Tu dois prendre des dispositions pour un divorce, lui dire ce qu'il en est de nous.

La voix de Lettice était si basse et musicale que John se sentait comme envoûté.

Mais comment révéler à Mary l'existence de Lettice ?

Juste au moment où il allait proposer à Lettice de passer au bar, il vit Chet Fleming entrer dans l'hôtel et traverser le hall vers la réception.

Qu'est-ce que Chet Fleming faisait à Lexington ? Mais chacun est libre d'être où bon lui semble, et c'était un risque humiliant auquel les amants clandestins devaient faire face. Ils pouvaient être découverts n'importe où, n'importe quand, et n'étaient nulle part en sécurité. Mais Chet Fleming était la dernière personne qu'il souhaitait rencontrer, car nul n'était plus susceptible de colporter qu'il avait vu John en compagnie d'une autre femme. Ce bavard le raconterait à sa femme et à ses amis, à son médecin, à son épicier, à son banquier, à son notaire. La rumeur en parviendrait à Mary, qui en aurait le cœur brisé. Elle méritait mieux que ça.

John se cacha derrière Lettice. Chet s'attardait à la réception. John ne pouvait courir ce risque plus longtemps, un seul coup d'œil et Chet le verrait avec Lettice. John marmonna une excuse incohérente et se glissa jusqu'au kiosque à journaux où il se cacha derrière un magazine, jusqu'à ce que Chet se fût inscrit et eût pris un ascenseur pour monter.

Ils l'avaient échappé belle !

John ne pouvait risquer de rabaisser leur liaison. Il devait faire quelque chose pour la rendre immédiatement définitive mais, en même temps, il ne voulait pas blesser Mary.

Des milliers de personnes aux États-Unis s'étaient levées ce matin-là, qui seraient mortes avant le soir. Pourquoi sa chère Mary ne pourrait-elle pas être l'une d'elles et mourir sans qu'il soit besoin de l'assassiner ?

Lorsque John rejoignit Lettice et essaya d'expliquer sa panique. Elle se montra calme, mais préoccupée et péremptoire.

- Chéri, cet incident confirme seulement ce que je t'ai dit tant de fois, que tu devais tout de suite prévenir ta femme. Nous ne pouvons continuer comme ça. Tu le comprends certainement.

- Oui, chérie. Tu as tout à fait raison. Je ferai quelque chose dès que possible.

- Chéri, tu dois faire quelque chose immédiatement.

* * *

Chose étrange, Mary Johnson était dans le même embarras que son mari. Elle n'avait aucunement eu l'intention de tomber amoureuse. En fait, elle se croyait éprise de son mari. Comme elle était naïve avant

que Kenneth n'entrât dans son magasin, ce matin-là, pour demander si elle avait un buste de Mozart ! Bien sûr, elle avait un buste de Mozart ; elle avait plusieurs bustes de Mozart, sans parler de Bach,

Beethoven, Victor Hugo, Balzac, Shakespeare, George Washington et Goethe, de différentes grandeurs.

Il s'était présenté. Les clients ne se présentaient généralement pas, et elle se nomma en retour avant de s'aviser soudain qu'il était le plus célèbre décorateur d'appartements de la ville.

- Franchement, dit-il, je ne voudrais pas qu'on me trouve mort avec ce buste de Mozart dans les bras et il ne fera qu'enlaidir la pièce, mais ma cliente insiste pour l'avoir. Cela vous ennuerait-il que je regarde ce que vous avez d'autre ?

Elle lui fit visiter toute la boutique. Elle essaya plus tard de se rappeler l'instant précis où ils étaient devenus amoureux. Il était resté là tout ce premier matin ; vers midi, il avait paru spécialement attiré par une petite pièce, toute en désordre et remplie de commodes. Il avait saisi une poignée de tiroir qui lui était restée dans les mains, puis il l'avait saisie, elle.

- Que faites-vous ? s'était-elle écriée. Mon Dieu, si un client entrait !

- Il aura de quoi s'occuper en furetant.

Elle ne pouvait croire que c'était arrivé, mais c'était arrivé. Après cela, au lieu de se sentir seule lorsque John quittait de temps en temps la ville pour un voyage d'affaires, elle attendait impatiemment le moment où il lui donnerait son léger bécot aseptique en lui disant qu'il ne rentrerait pas coucher.

La petite pièce pleine de commodes devint le discret lieu de rendez-vous de Mary et de Kenneth. Ils y ajoutèrent une chaise-longue.

Un jour, une voix leur parvint. Ils avaient été trop absorbés pour remarquer que quelqu'un était entré.

- Madame Johnson, où êtes-vous ? Pouvez-vous me servir, s'il vous plaît ?

Mary sortit du noir pour accueillir la cliente. Elle tenta d'arranger le désordre de sa coiffure, consciente d'être trahie par son apparence.

La cliente était Mme Bryan, la commère la plus accomplie de la ville. Mme Bryan raconterait que Mary Johnson se conduisait de façon

scandaleuse dans son magasin. Maintenant, John apprendrait sûrement la vérité.

Heureusement, Mme Bryan était préoccupée. S'étant prise de passion pour le style hollando-pennsylvanien, elle voulait voir des barattes à beurre et des coffres de mariage.

C'était une chance, ainsi que le dit plus tard Mary à Kenneth. Celui-ci refusa de se sentir rassuré.

- Je t'aime profondément, dit-il. Et honorablement. J'ai des raisons de savoir que tu m'aimes aussi. J'en ai assez de cette clandestinité, je ne l'endurerai pas davantage. Entends-tu ? Nous devons nous marier. Dis à ton mari que tu veux divorcer.

Kenneth continua à parler divorce, comme si un divorce n'était pas plus difficile à arranger qu'un rendez-vous chez le dentiste. Comment pouvait-elle divorcer d'un homme qui avait été aimant, bon et fidèle pendant vingt ans ? Comment pouvait-elle le priver de son bonheur ?

Si seulement John pouvait mourir. Pourquoi n'avait-il pas une crise cardiaque ? Tous les jours des milliers d'hommes meurent d'une crise cardiaque. Pourquoi pas son cher John ? Cela simplifierait tout.

Même la sonnerie du téléphone avait une note de colère lorsque Mary répondit. Kenneth, à l'autre bout du fil, était furieux.

- Bon Dieu, Mary, cet après-midi a été insultant. Je ne me cacherai plus. Je ne me dissimulerai plus derrière des portes pendant que tu montres des barattes à des clientes. Nous devons nous marier immédiatement.

- Oui, chéri. Sois patient.

- Je n'ai été que trop patient. Je n'attendrai pas plus longtemps.

Elle savait ce qu'il entendait par là. Si elle perdait Kenneth, la vie serait finie pour elle. Elle n'avait jamais ressenti cela à propos de John.

Cher John. Comment pourrait-elle le rejeter ? Il était en pleine force de l'âge ; il pouvait encore vivre des dizaines d'années. Toute son existence était centrée sur elle. Il vivait pour lui donner du bonheur. Ils n'avaient que des amis mariés. Si elle le quittait, John serait condamné à une vie de solitude.

Une seule conclusion était possible. Elle devait penser à une manière

douce, rapide, efficace et propre de se débarrasser de John.

Et vite.

* * *

John n'avait jamais vu Mary plus jolie que ce soir-là lorsqu'il rentra de voyage. Pendant un centième de seconde, il ne désira rien d'autre que vivre avec elle. Puis, il pensa à Lettice, et cette pensée le convainquit que rien de ce qui les réunirait ne pouvait être criminel. Il devait aller jusqu'au bout de ce qu'il avait à faire. Il devait tuer Mary d'une manière aussi élégante que possible, et le soir même. Entre-temps, il jouirait du merveilleux dîner qu'elle lui avait préparé. La simple politesse l'exigeait, il était affamé.

Oui, il accomplirait le meurtre dès qu'il aurait fini de manger. Échafauder des plans pour la mort d'une femme tout en mangeant son soufflé au fromage semblait un peu sans cœur, mais il n'avait certainement pas l'intention d'être cruel.

Il ne savait pas exactement comment assassiner Mary. Peut-être que, s'il arrivait à l'entraîner dans la boutique, il pourrait arranger quelque chose là-bas, dans ce coin où se trouvaient toutes les statues.

Mary lui sourit et lui tendit une tasse de café.

- J'ai pensé que, après un si long voyage, tu aurais besoin d'une bonne tasse de café, chéri.

- En effet, chérie. Merci.

Juste au moment où il commençait à boire, il regarda Mary de l'autre côté de la table. Elle avait une expression bizarre. John en fut interloqué. Ils avaient été si proches pendant toutes ces années qu'elle devait lire ses pensées. Elle devait savoir ce qu'il projetait. Puis elle sourit, du sourire radieux qu'elle lui avait toujours adressé depuis leur lune de miel. Tout allait bien.

- Chéri, dit-elle, excuse-moi une minute. Je viens de me rappeler que je dois regarder quelque chose au magasin. Je reviens tout de suite.

Elle sortit rapidement de la salle à manger, traversa le hall et entra dans le magasin.

Mais, contrairement à ce qu'elle avait promis, elle ne revint pas aussitôt. Si elle ne se hâtait pas le café de John serait froid. Il but une

ou deux gorgées et décida d'aller voir ce qui retenait Mary.

Elle ne l'entendit pas entrer. Il la trouva au milieu de la pièce où les chandeliers étincelaient. Elle lui tournait le dos, assise sur une sofa Empire près des statues sur leur socle. Elle était entourée par les statues.

Grand Dieu, c'était bien ce qu'il avait supposé. Elle avait lu dans ses pensées. Ses épaules se soulevaient. Elle sanglotait. Elle savait que leur vie commune se terminait. Puis il décida qu'elle pouvait tout aussi bien être en train de rire. Si elle riait toute seule ses épaules se soulèveraient de la même façon. Qu'elle fût en train de rire ou de sangloter, ce n'était pas le moment d'émettre des hypothèses sur son humeur. L'occasion était trop belle pour la laisser passer. Sa tête penchée se trouvait exactement dans la trajectoire du buste de Victor Hugo. John n'avait qu'à pousser légèrement pour que la statue lui fracasse le crâne. Cela ne demandait qu'un tout petit geste.

Il poussa.

C'était si simple.

Pauvre chère petite ! Pauvre Mary !

Mais tout était pour le mieux et il ne se blâmerait pas de ce qu'il avait accompli. Il restait stupéfait que cela eût été si simple et n'ait demandé qu'un instant. Il aurait essayé depuis des semaines s'il avait su que cela présentait si peu de difficulté.

John était tout à fait maître de lui. Il jeta un dernier coup d'œil affectueux à Mary et regagna la salle à manger. Il allait boire son café et téléphonerait ensuite au médecin. Nul doute que le docteur proposerait d'avertir la police puisqu'il s'agissait d'une mort accidentelle. John n'aurait pas besoin de mentir, sauf sur un très léger détail. Il devrait dire que, sans doute, un mouvement de Mary avait fait tomber le buste.

Son café était encore chaud. Il le but sans se presser. Il pensait à Lettice. Il aurait voulu se payer le luxe de lui téléphoner que leur vie commune était maintenant assurée et que, après un décent intervalle, ils pourraient se marier. Mais il jugea préférable de ne pas prendre de risque. Il attendrait pour appeler Lettice.

Il se sentait joyeux mais calme. Il ne se rappelait pas avoir jamais été aussi détendu. Cela provenait sans doute du soulagement d'avoir accompli ce qui devait être fait. Il avait même sommeil. Il se sentait

plus ensommeillé qu'il ne l'avait jamais été. Il fallait qu'il s'étende sur le divan du salon. C'était même plus urgent que de téléphoner au médecin. Mais il ne put attendre d'être sur le divan. Il posa la tête sur la table. Ses bras tombèrent, ballants.

* * *

Aucun des amis de Mary et de John n'eut le moindre doute sur la manière dont s'était déroulée la tragédie. En vérité, le magasin avait toujours été un traquenard ; ce soir-là, Mary avait dû trébucher et avait fait tomber la statue sur sa tête. John avait été fou de douleur en la découvrant morte. Il avait compris qu'il ne pourrait vivre sans Mary et le désespoir de cette perte l'avait poussé à faire dissoudre dans son café suffisamment de comprimés somnifères pour se tuer.

Ils se rappelaient tous que, lors de la célébration de leur dernier anniversaire de mariage, Mary et John avaient dit qu'ils espéraient mourir ensemble. Ils étaient vraiment le couple le plus uni qu'on eût jamais connu. On devenait sentimental rien qu'en pensant à Mary et John. Dans un monde d'insécurité, quoi de plus réconfortant que leur amour, profond et inébranlable. C'était doux et touchant qu'ils soient morts le même soir, exactement comme ils le souhaitaient tous deux.

UN CADEAU POUR LONA

(Present For Lona)

par AVRAM DAVIDSON

Il y avait de la sciure de bois - comme chez les bouchers - sur le plancher de la longue pièce où Jack Clauson attendait, debout, l'homme qu'il s'appêtait à tuer. Quoi que l'homme eût fait, Clauson ne le haïssait pas. Mais il fallait qu'il mourût et il fallait que Clauson le tuât. Non par haine, mais par amour - par amour pour Lona.

Je ne serai pas le seul, ne cessait-il de se dire... *Il n'y aura pas que moi...* *Et de toute façon, il l'a bien cherché.* Mais c'est en vain qu'il tentait de se convaincre. Clauson ressentait dans sa gorge une rigidité inhabituelle, et luttait contre la nausée.

Des lumières vives, très crues, tombaient du plafond à l'autre bout de la longue pièce. L'extrémité où il se trouvait était sombre. Les hommes qui l'entouraient passaient leur poids d'un pied sur l'autre tout en toussant nerveusement. Les toux cessèrent brusquement lorsque s'ouvrit la porte située à l'opposé d'eux. Et Clauson se raidit, luttant contre le désir impulsif de lâcher ce qu'il tenait à la main et de s'enfuir.

Un groupe de gens entra, mais Clauson n'avait d'yeux que pour celui qui portait une chemise ouverte. Et tandis qu'il l'observait, l'homme - au visage blanc comme du papier - cligna des yeux et s'humecta les lèvres de la pointe de la langue. *Je ne peux pas faire ça...* Les pensées de Clauson tournaient frénétiquement comme des rats coincés dans un puits. *Je ne l'ai jamais vu... Je m'en sens incapable; on ne peut pas me faire de mal si je refuse...* L'homme marchait d'un pas assez ferme, tête levée, sans rien dire. Mais on sentit soudain l'odeur forte de sa sueur ; c'était l'odeur de la peur.

Clauson se mit à bouger. Puis il se souvint. *Il faut que je le fasse. De toute façon il va mourir. Il mérite de mourir. Il a tué un innocent...*

Les gardes lièrent les bras de l'homme avec des gestes rapides, en serrant bien fort. Le chapelain lui murmura quelques mots lus dans son petit livre. On lui épingla sur le cœur une cible.

L'homme se mit à secouer la tête. Elle bougeait encore quand les

balles le frappèrent.

* * *

Jack Clauson compta son argent. Vingt-cinq dollars. C'était peu, du moins pour tuer un homme. Sa main eut un brusque sursaut quand il y pensa. Voyons, il en gagnait autant à son travail régulier en une seule matinée, et il pouvait travailler six jours par semaine - sans parler des heures supplémentaires. Alors qu'est-ce que c'était que vingt-cinq dollars ?

Pas grand-chose. Juste la vie d'un homme et le mariage d'un autre homme. Clauson aimait sa femme. Maintenant il avait tué pour elle. C'était la première fois qu'il gagnait de l'argent depuis un mois, et cela ne lui avait demandé que quelques minutes de travail. Il allait acheter quelque chose à Lona. Quelque chose de joli. Elle aimait les cadeaux. Il la ferait sourire ; et elle se jetterait dans ses bras, et tout irait bien de nouveau entre eux... Tout irait bien ?

Pour rentrer chez lui il prit la nouvelle route. Elle était plus longue et il y en avait une autre plus directe pour rejoindre le terrain de camping. Mais Clauson aimait prendre la nouvelle. Il avait aidé à la construire. Elle avait été achevée un mois plus tôt. Lona et lui, à vrai dire, auraient dû repartir depuis longtemps. Il ne devait pas rester grand-chose à Lona de ses derniers gains - l'argent que Clauson lui avait donné quand tout allait bien entre eux. Mais c'en était fini de leur entente. Il était d'humeur instable, elle aussi; ils se disputaient et criaient l'un après l'autre. Elle avait envie de se fixer quelque part et lui voulait continuer de se déplacer : c'était ça l'ennui. Et leurs frictions les avaient laissés à vif ; c'est maussades, furieux et séparés qu'ils avaient passé la dernière semaine. Ils savaient l'un et l'autre qu'une séparation était imminente, et chacun savait que l'autre le savait. Cela avait été un véritable enfer. Parce qu'il voulait Lona. Très fort.

Jack savait qu'il devait faire quelque chose pour lui montrer qu'il la voulait. Les mots ne suffisaient plus maintenant. Il fallait que ce soit quelque chose d'extérieur à eux deux.

Il eut la vision de l'homme balançant sa tête de part et d'autre. Comme s'il avait cherché une issue - tout en sachant qu'il n'y en avait pas. Et puis les balles, labourant son corps...

À cette évocation, Jack se courba sur le volant, conduisit de plus en plus vite, regrettant d'avoir pris la route la plus longue, impatient

d'être de retour au camping et de montrer à Lona son témoignage d'amour

- le cadeau. Lona avait toujours aimé recevoir des cadeaux. Il se mit à rire... Voyons, il ne l'avait même pas encore acheté. Mais ça ne prendrait pas longtemps ; c'était le jour de la semaine où les boutiques de la petite ville fermaient plus tard. Les enseignes au néon lui faisaient des signes d'invite tandis qu'il garait soigneusement la voiture. La plupart étaient rouges. Rouge. La couleur du sang. Le sang qui imprègne la sciure de bois.

Lorsque les balles l'avaient frappé, l'homme n'avait même pas crié... Simplement grogné. Et puis le sang...

* * *

En voyant qu'il n'y avait pas de lumière dans la caravane, Jack pensa que Lona s'était peut-être endormie. En ce cas, il la réveillerait. Il ne pouvait rester seul, pas maintenant, pas avec ce poids sur son esprit, sur son cœur. C'est pour Lona qu'il l'avait fait, et Lona seule pouvait, lui rendre son équilibre. Dans ses bras, il pourrait oublier... Peut-être était-elle simplement couchée dans le noir comme cela lui arrivait quelquefois. Doucement, il ouvrit la porte. « Lona ? » appela-t-il, en adoucissant sa voix. Il n'y eut pas de réponse, et ses yeux qui s'habituait à l'obscurité virent qu'elle n'était pas dans le lit. Il grogna et alluma.

Le flot soudain de lumière vive le fit sursauter et jurer. Un moment il eut l'impression de voir un homme sous les lumières, un homme aux bras liés avec une cible sanglante sur la poitrine. Terriblement effrayé, Clauson resta immobile, en attendant que son cœur se calmât. Il inspecta la caravane du regard.

Il y avait un désordre terrible, des vêtements éparpillés partout ; le lit n'était pas fait, une corbeille débordait de papiers. Des kleenex marqués de rouge à lèvres et une poussière de poudre de riz lui firent penser qu'elle était allée retrouver des gens quelque part. Il vérifia rapidement que ses affaires étaient toujours là. Elle allait donc revenir - mais il n'avait pas l'intention de l'attendre. Pas seul.

- Mais pourquoi n'es-tu pas là ? demanda-t-il à haute voix dans la roulotte vide. Je voulais te remettre le cadeau que j'ai acheté pour toi. La déception plissa son visage tandis qu'il regardait le paquet artistiquement emballé. Il avait eu juste assez d'argent - deux billets de dix dollars craquants et un autre de cinq.

Vingt dollars pour le cadeau, et le restant pour une bouteille de bourbon, à quelques pièces de monnaie près.

La vie d'un homme = un cadeau + une bouteille de bourbon = un couple heureux et un mariage sauvé. *Était-ce vrai ?* Parce qu'ils en étaient là. Ils en étaient vraiment là...

Il y avait un flacon d'un quart de litre presque vide sur la table. Lona s'était remise à boire. Elle le faisait quand les choses allaient mal entre eux. Si seulement elle avait bu avec lui - mais non, pas quand elle était dans ses humeurs noires. Et après, ils étaient sûrs de se disputer, de se lancer à la tête les menaces vides qui n'avaient pas plus de sens que le reste de leur querelle.

- Ça te plaît tellement, ici ? La voix de Clauson résonnait à ses propres oreilles. Alors tu peux rester - toute seule ! Moi je me tire.

Et sa voix, à elle, suraiguë :

- J'te tuerai ! J'te tuerai.

Chacun sachant parfaitement bien que l'autre ne parlait pas sérieusement... En soupirant, Jack sortit et se rendit à la caravane des Roane. Ed et Betty Roane étaient les seuls amis qui leur restaient dans le camping ; la plupart des ouvriers étaient partis dès que le travail sur la nouvelle route avait été terminé. Jack les enviait; il regrettait le sentiment de liberté, les longs trajets à travers l'État et même dans une partie différente du pays. Mais pas Lona... Il soupira de nouveau.

Il avait un gros poids sur sa poitrine. Il se demanda plus ou moins dans quelle mesure il le devait à sa femme, et dans quelle autre à l'homme qu'il avait aidé à tuer.

Le bruit de la radio et de la télévision, l'odeur d'un souper tardif, le murmure de la conversation, des voix d'enfants... Peut-être que s'ils avaient eu des enfants... mais l'un et l'autre avaient voulu être modernes et « attendre ». Soudain amer, il murmura : « Attendre quoi ? » Et puis il se retrouva en train de frapper à la caravane des Roane.

Et tout en frappant, il se disait que c'était inutile. Qu'il agissait en vain. Son cœur se serra et il se sentit sombrer. Le gouffre entre Lona et lui était trop grand maintenant pour qu'un cadeau pût le combler. Il avait fait quelque chose de terrible et l'avait fait pour rien.

Ed et Betty ne se disputaient jamais. Ils étaient faciles à vivre, c'était toujours « Oui, mon poulet » et ce genre de chose.

Lona était là. Elle eut un soupir fugitif et crispé en le voyant. Il avait raison : *c'était* trop tard. Non, elle ne se montrait pas cassante ou désagréable en présence d'autres personnes, mais elle ne lui jouait pas non plus la comédie de l'amour. La vieille Mme Cheener était là aussi : la propriétaire du camp, une petite femme minuscule avec des cheveux blancs en désordre. Son âge et sa position faisaient d'elle quelqu'un de privilégié, et elle se mit en demeure immédiatement d'en profiter.

- Alors, vous voilà enfin ? dit-elle en parlant à toute allure. Je suppose que vous étiez à faire la foire pendant que votre pauvre petite femme restait ici avec nous. S'il lui vient l'idée de vous quitter, il ne faudra vous en prendre qu'à vous-même, Clauson, c'est moi qui vous le dis. Cette façon que vous avez de crier et de la menacer !

Jack demanda avec un sourire forcé :

- Mais, et la façon dont elle me menace, madame Cheener ?

Lona leva les yeux. Jack remarqua qu'elle ne semblait pas prendre sa remarque comme une insulte. Se pouvait-il, après tout, qu'il ne fût pas encore trop tard ?

Les yeux brillants de Mme Cheener se tournèrent vers les Roane. Cela semblait signifier qu'elle n'avait pas l'intention de perdre une minute de plus de son temps précieux avec Jack.

- Allumez la télévision, ordonna-t-elle comme si elle était chez elle.

Betty obéit - à contrecœur, sembla-t-il. Ed évita le regard de Jack.

Le visage du speaker prit forme sur l'écran... « Le seul état dans lequel un tel choix soit possible ou qui se serve d'une telle méthode pour les exécutions... » claironna sa voix.

Betty en grimaçant se dépêcha de réduire le volume du son.

- Voilà, nous avons ouvert trop tard et manqué le commencement, fit la vieille dame en s'agitant.

- ... une cible fut épinglée sur le cœur du condamné et...

- Ah ! C'est ce bon-à-rien du sud de l'État qui a tué son associé, fit remarquer la vieille dame d'un ton désagréable.

- ... le peloton était selon l'usage composé de volontaires civils payés, qui...

Betty frissonna : « Oh ! Je préfère ne pas écouter ça ! » Son visage se crispa et elle plaça les mains sur ses oreilles. Ed et elle se regardèrent. Mme Cheener ne quittait pas l'écran des yeux. Jack Clauson se tenait assis, raide, sans rien dire. Puis il traversa la pièce pour aller rejoindre Lona, et lui prit la main qu'il ne lâcha pas bien qu'elle eût fait un effort pour la libérer.

- Et pendant ce temps, la liste des morts continue de s'accroître dans les inondations de Californie, disait le speaker de sa voix riche et coulante, en faisant le point des noyades comme s'il vantait les qualités d'une lotion pour les cheveux.

Dès que le bulletin d'informations fut terminé, Lona et Jack s'en allèrent.

* * *

Ils regagnèrent leur caravane sans parler. « Attendons un peu qu'elle voie ce cadeau », se dit Jack. « Attendons un peu. »

Dès qu'ils furent entrés, toujours sans parler, Lona se mit à ramasser certains des vêtements qui traînaient partout, non pour mettre de l'ordre, mais pour faire quelque chose.

Il prit la boîte artistiquement emballée et voulut la lui tendre, mais il ne savait pas comment faire. L'idée qu'elle pût refuser de l'ouvrir le tracassait.

- Tiens, voilà quelque chose pour toi, finit-il par dire, et il se mit à retirer ruban et papier.

De la boîte, il sortit une chemise de nuit.

- Regarde-moi ça, dit-il en la tenant déployée. Mais l'intonation joyeuse qu'il avait voulu mettre dans sa voix, il ne la ressentit pas.

Lona lâcha ce qu'elle avait en main et s'avança vers Jack - ou plutôt vers la chemise de nuit de dentelle noire, comme si celle-ci l'avait hypnotisée.

- Oh ! Elle est merveilleuse !

Le visage de Lona était radieux et transfiguré, semblable à un visage d'enfant, pensa-t-il, bien qu'elle eût près de trente ans. Ses yeux

explorèrent avidement la chemise de nuit. De la joue, elle éprouva la douceur de l'étoffe.

- Jolie, fit-elle, très jolie...

- Je suis content qu'elle te plaise, ma chérie, dit Jack, mais il se rendit compte que Lona était si émue de la beauté de son cadeau qu'elle ne l'avait pas entendu. Il voulait l'embrasser. Mais il craignait qu'elle pût croire qu'il achetait son affection avec le cadeau. En douceur, se dit-il.

- Et si nous buvions quelque chose ? demanda-t-il, plus fort cette fois-ci. Ils allaient célébrer la fin de leur malentendu. Et, en même temps, il célébrerait la réussite de son plan et la fin de cette peur qu'il avait éprouvée à l'idée que celui-ci pourrait se révéler vain. Que dirais-tu d'un verre ?

Et alors - aussi soudainement qu'un rideau que l'on tire - le sourire quitta le visage de Lona.

- Est-ce qu'une bouteille suffira ?

Elle lui jeta la question plutôt qu'elle ne la posa.

- Je... euh !... Je suppose que oui, répondit-il d'un ton hésitant, ne sachant trop que penser. Que veux-tu dire, poupée ?

Elle se tenait debout devant lui, le visage froid, maussade.

- Cette jolie chemise de nuit, dit-elle d'un ton railleur. Elle la repoussa et le regarda d'un air furieux. Toute cette dentelle. La femme qui est en moi a dû être séduite par elle. Reprends-la. Vas-y, reprends tes vingt- cinq dollars. Ça... ça devrait suffire à acheter assez d'alcool pour te soûler un bon coup. Je sais qu'à ta place je ne voudrais plus jamais dessoûler de toute ma vie.

Que s'était-il passé ? Qu'est-ce qui avait causé ce changement ? Pourquoi avait-elle... Et puis il entendit résonner ces paroles comme un tas de clochettes discordantes... Vingt-cinq dollars, vingt-cinq dollars, vingt-cinq... Il la regarda, déglutit :

- Comment as-tu appris ? demanda-t-il d'une voix rauque. Il versa le whisky dans un verre, et l'avalait d'un trait.

- Comment je le sais ? fit-elle d'une voix haut perchée. Demain matin, il n'y aura personne au camp qui ne soit au courant. Le gendre de Mme Cheener, le garde de la prison, a téléphoné pour la prévenir. Tu avais oublié son gendre ? Il t'a vu là-bas. Oh !

Elle le regarda avec dégoût et horreur. *Il avait oublié.* Il n'y avait pas pensé une seule seconde.

- Comment as-tu pu *faire* ça ? demanda Lona, le visage crispé.

- Mais c'est pour toi que je l'ai fait ! Son indignation éclatait d'un seul coup. C'est *comme ça* que j'ai pu le faire. *Pour nous* - pour t'acheter un joli cadeau, pour te rendre heureuse...

Il s'avança vers elle ; la peine et l'incompréhension marquaient son visage. Ses mains tâtonnèrent devant lui ; elles rencontrèrent la chemise de nuit qu'elle avait lâchée, et il la lui tendit en une dernière offrande.

Lona s'écarta. Elle secoua la tête.

- Oh ! Non, dit-elle doucement, presque dans un murmure. Je ne voudrais y toucher pour rien au monde. Mais pour qui me prends-tu ?

Et une-fois encore elle s'écria, incrédule :

- Mais comment as-tu pu faire ça ? Oh !

Sa tête bourdonnait. Le whisky sec, pas de dîner, tout cet horrible moment au pénitencier, et maintenant ça. Mais il lui fallait répondre à la question de Lona.

- Eh bien... il n'y coupait pas de toute façon. Il a tué quelqu'un. Si je ne le faisais pas, quelqu'un d'autre l'aurait fait à ma place, alors qu'est-ce que ça change ? C'est la loi.

Et satisfait de cette façon claire de présenter les choses, il pencha la tête de côté en la regardant. Pendant un moment ce fut le silence. Puis Lona s'écarta, se mit à ramasser ses vêtements, en les pliant n'importe comment. Elle sortit une valise. Sa bouche était crispée.

Jack la regarda, angoissé. Dix minutes plus tôt, il avait pensé, espéré que leur mariage était sauvé. Maintenant... Il s'épongea le visage.

- Lona, que fais-tu... Je t'en prie ?

Elle pivota sur elle-même et lui jeta :

- Je fais mes valises. Je m'en vais d'ici. Quant à ça... ça... Elle repoussa la chemise de nuit en dentelle noire qu'il continuait de lui tendre d'un geste de supplication, débarrasse m'en.

Jack laissa tomber le vêtement vapoureux avec un geste désespéré.

- Oh non !... Il faut que tu restes... Il faut que tu la portes, Lona ! C'est pour toi seule que je l'ai fait - pour toi seule. C'était affreux, horrible - et si tu t'en vas maintenant, alors j'aurai fait ça pour rien. J'aurai aidé à tuer un homme que je n'avais jamais connu, jamais même vu avant, et tout ça pour rien. Tout...

Il l'avait prise par les épaules; elle se dégagea et lorsqu'il la toucha de nouveau, elle le griffa, en crachant d'horribles paroles. Alors il comprit qu'effectivement il avait agi pour rien, et une fureur qu'il n'avait jamais éprouvée de sa vie s'empara de lui :

- Je te tuerai ! s'écria-t-il, je te tuerai.

Il la frappa une fois - deux fois... perdit le compte de ses coups...

Il y eut des bruits de voix à l'extérieur, celle de la vieille Mme Cheener, celles des Roane, d'autres. Mais qu'était-il donc en train de chercher ? se demanda-t-il. Une serviette. Il n'y en avait pas. Il s'agenouilla lentement par terre, ramassa la chemise de nuit en dentelle noire, l'humecta à l'évier, s'agenouilla de nouveau, et se mit à éponger le sang. Dehors, des gens criaient, des poings tambourinaient sur la porte, tandis qu'il essuyait le visage de sa femme.

- Lona ? fit-il doucement. Lona ?

* * *

Il y avait de la sciure de bois sur le plancher de la longue pièce, comme chez les bouchers. Des lumières vives, très crues tombaient du plafond à l'autre bout de la pièce. L'extrémité où il se trouvait était sombre. Les hommes qui l'entouraient passaient leur poids d'un pied sur l'autre, tout en toussant nerveusement. Les toux cessèrent brusquement lorsque s'ouvrit la porte située à l'opposé d'eux.

Un groupe de gens entra, mais les hommes qui attendaient n'avaient d'yeux que pour celui qui portait une chemise ouverte - celui qui clignait des yeux, s'humectant les lèvres de la pointe de sa langue. L'homme marchait d'un pas assez ferme, tête levée, sans rien dire. Mais elle fut là, soudain, l'odeur forte de sa sueur. C'était l'odeur de la peur. Son visage était d'une blancheur de papier.

Les gardes lui attachèrent les bras rapidement, bien serrés. L'un d'eux épingla une cible sur son cœur. Le chapelain murmura quelques mots lus dans son petit livre. Il y avait là les représentants officiels de l'État, ceux qui représentaient la justice et la clémence de l'État. Les hommes qui attendaient à l'autre bout de la pièce - les lumières vives leur

permettaient de voir sans être vus - étaient des volontaires. Ils étaient venus à la prison au volant de leur voiture - plus tard ils en repartiraient de même, avec vingt-cinq dollars en poche (des billets craquants, deux de dix et un de cinq). Et beaucoup d'entre eux s'en iraient le long de la route nouvellement construite. La route que Jack Clauson avait aidé à construire.

Jack Clauson clignait des yeux à cause des lumières vives. Ses liens étaient très serrés. Il se mit à secouer la tête, comme s'il avait cherché une issue, tout en sachant qu'il n'y en avait pas. Il cligna des yeux, s'humecta les lèvres et attendit.

DÉLIT MINEUR

(Just A Minor Offense)

par JOHN F. SUTER

Ils avaient dû arriver en éteignant leurs lampes-torches, car je n'eus conscience de leur présence qu'au moment où l'un d'eux alluma la sienne juste derrière mon dos, en disant :

- Alors, qu'est-ce qui se passe ?

Il me surprit là, debout comme un crétin, avec le ressort dans ma main, regardant les pièces qui dégringolaient du téléphone payant. Il y avait de l'argent sur tout le sol de la cabine, et sur l'étagère sous le combiné. Une pièce ou deux étaient coincées dans le métal tordu.

Je ne me retournai pas. Je me disais que j'aurais la lumière juste dans les yeux, et je ne voulais pas que la situation empire encore. Je me contentai de ne pas bouger, regardant son grand bras s'élever et sa grosse main revisser l'ampoule électrique au-dessus de nos têtes. Il s'inséra dans la cabine téléphonique, me coinçant contre la paroi tandis qu'il fermait la porte. La lumière se fit.

Il grogna comme s'il avait prévu ce qu'il voyait.

- On fracture la cagnotte, hein ? Allez, fiston, on sort ; et on va causer.

Il ouvrit la porte et la lampe s'éteignit. Je commençais à me retourner, quand sa torche s'alluma de nouveau.

- Arrête. Ne fais pas un mouvement. (Il haussa la voix.) Andy, ôte le sandwich qui est dans mon sac, et apporte-moi le sac.

Quelques secondes après, j'entendis claquer la portière et l'autre flic s'amena. Celui qui me tenait épinglé dit à son copain :

- Merci. Junior, ici présent, va nettoyer son gâchis. Tourne-toi, mon garçon. Parfait. Maintenant, donne ce bout d'acier. Pose-le là.

Une grosse main s'avança devant moi, un mouchoir étalé sur la paume. Je déposai la lame de ressort sur le mouchoir. Mes empreintes se trouvaient sur le métal. J'étais vraiment coincé.

- Écoutez, dis-je. C'est pas moi. Je viens d'entrer pour téléphoner, et...

- Bien sûr.

Sous l'éclairage de la rue, sa silhouette était impressionnante.

- C'est jamais eux, même quand on les prend la main dans le sac.

- Si vous voulez bien m'écouter...

- Tout ce que je veux écouter, c'est le fric qui va tomber dans ce sac. Au boulot.

On m'avait toujours dit qu'il ne fallait pas discuter avec les flics, et ils étaient deux, dont un plus grand que moi. Je la bouclai, et me mis à ratisser les pièces de monnaie. Je fis attention de ne pas en oublier, pas même une dans le coin du fond, ni ce qui était encore dans la boîte à sous elle-même.

Finalement je me redressai et me retournai. La grosse patte sortit encore de derrière la lampe-torche.

- Okay. Tu peux me le donner, maintenant.

- Écoutez, m'sieur l'agent, dis-je, le plus tranquillement possible, j'ai fait ce que vous désiriez. Si vous voulez m'écouter un instant, je vous dirai une chose qui prouvera que ce n'est pas moi.

- T'essaies de me dire que j'ai pas vu ce que j'ai vu ?

L'autre flic, celui qu'il avait appelé Andy, intervint. Son ton était un peu plus calme.

- Accordons-lui une minute, Mike. Vaudra mieux qu'on rentre en ayant examiné tous les points de vue. Faudrait pas oublier quelque chose qu'on puisse nous reprocher plus tard.

Le grand se tut pendant une seconde.

- Okay, acquiesça-t-il finalement. Écoutons-le.

- Voilà, dis-je en essayant de ne pas montrer mon soulagement. J'étais sorti avec trois autres gars. Je vais vous donner leurs noms...

- Plus tard.

- Je venais de raccompagner le dernier chez lui et je commençais à traverser le parc, quand la bagnole est tombée en panne, juste après le

coin, là-bas. C'est l'auto de mon père. Je ne peux pas la faire démarrer - on dirait qu'il y a une poussière dans le pointeau du carburateur. Vous savez bien ce qui se passe quand on laisse une bagnole dehors, surtout dans le parc. Elle est mise en fourrière, et ça coûte cher pour la récupérer. Aussi j'ai pensé qu'il valait mieux téléphoner à papa, puis appeler le garage Brown.

- Et tu n'avais pas de monnaie, alors tu t'es dit que tu allais te servir là-dedans...

Andy l'interrompit encore.

- S'il avait fait ça, il aurait risqué de couper le téléphone, Mike. Laisse-le finir.

Je continuai :

- Quand je suis arrivé en vue de la cabine, il m'a semblé voir quelqu'un sortir et disparaître, mais je n'en suis pas sûr. Et quand je suis entré là-dedans, tout y était comme vous l'avez vu. Le ressort se trouvait sur l'étagère. Comme un idiot, je l'ai ramassé. Et alors vous êtes arrivés. Et voilà.

L'autre flic dit :

- On peut toujours vérifier au sujet de la voiture.

Ça ne prendra que quelques minutes. De quel côté est-elle, fiston ?

Je montrai du doigt.

- Là-bas, à deux cents mètres. C'est une Chevrolet 57.

Le grand me prit par le bras.

- Allons-y.

Je marchai avec eux jusqu'à la voiture de police. Ils me mirent devant avec Andy, le chauffeur. Mike s'installa derrière moi. Comme nous passions sous le réverbère, je vis qu'il avait un visage massif et grêlé. Son copain était plus petit, plus mince, avec des sourcils blonds et un nez pointu.

Nous fûmes près de la Chevrolet presque avant que j'aie fini de m'asseoir. Nous nous rangeâmes à côté. Andy allongea une main.

- Les clés.

Je les lui donnai.

- Pour démarrer, il faut...

- Je sais, dit-il en s'extirpant de derrière son volant.

Il alla lancer le démarreur de la Chevrolet, deux ou trois fois, puis sortit et souleva le capot. Il éclaira le moteur avec sa torche pendant une minute, puis ferma le capot et revint.

- C'est bien comme il a dit.

Il me rendit les clés et je me sentis mieux. Mike s'éclaircit la gorge.

- Et alors ? Ça ne signifie pas qu'il est innocent.

Andy pianota sur le volant.

- Il ne pourrait pas utiliser ce tacot pour se sauver. Au fait, comment t'appelles-tu, fiston ?

- David Carey.

- Et le nom de ton père ?

- Samuel E. Carey.

Andy hocha la tête.

- La plaque est à ce nom. Fais voir ton permis de conduire.

Je le lui passai. Il y jeta un coup d'œil et me le rendit.

- C'est exact.

- Bien sûr, dis-je. Tout est exact. Écoutez, je vous ai dit la vérité. Pourquoi ne pas me laisser partir et vous mettre à la recherche de cet autre type ? Il faut encore que je téléphone chez moi, et il vaudrait mieux que j'appelle le garage.

Mike souleva le sac de pièces.

- Qui nous dit que tu ne figures pas une ou deux fois déjà sur le registre du sergent Jensen ?

- Oh ! Non. Je n'ai jamais eu d'histoires de ma vie. Je ne tiens pas à commencer maintenant.

Andy fit :

- On ne veut pas être vaches envers personne, fiston. Mais on serait des drôles de flics si on ne t'emmenait pas au poste. Ils ne feront probablement rien, mais ils aiment bien prendre les décisions eux-mêmes.

- Mais l'auto...

- T'en fais pas pour l'auto. Si tu n'as rien à te reprocher, nous veillerons à ce que tu n'aies pas d'ennui pour quelque chose que tu n'as pu empêcher.

Il poussa le levier sur *Marche*, et nous roulâmes.

Nous fûmes au poste en moins de dix minutes. Ils m'emmenèrent dans une pièce avec plusieurs chaises en bois le long des murs, un plancher usé et un flic derrière un bureau. Il avait le cheveu brun clairsemé, et une figure en lame de couteau. Je sus que c'était le sergent de nuit, Driscoll.

Il me regarda, impassible, puis sortit une espèce de formulaire et se mit à me poser des questions. Lorsqu'il en arriva à mon âge, et que je dis : « Seize ans », il regarda Mike, puis déclara :

- Vaut mieux appeler ses parents pour qu'ils viennent ici. Qu'a-t-il fait ?

- On suppose qu'il a fracturé un téléphone public pour prendre la mitraille. Tenez.

Mike posa le sac sur le bureau.

- Alors ils n'auront pas besoin d'avocat. Son vieux suffira.

Mike empoigna le téléphone.

- Quel numéro, petit ?

Je me tournai vers le sergent Driscoll.

- Vous allez m'inculper ?

Il ne sourcilla même pas.

- Il faut que ce soit enregistré, fiston. Ils t'ont amené. Je n'ai pas encore tout entendu. Mais tout ce qui est amené ici doit être inscrit. Maintenant, allons-y.

Je ne dis rien, cherchant le moyen d'éviter que mon nom soit sali.

Driscoll reprit :

- Si tu n'as rien fait, ça ne peut pas être retenu contre toi. Tu as seize ans. Nous n'avons pas l'habitude de raconter dans toute la ville quels sont les gosses qui viennent ici. À présent, finissons-en, car j'ai autre chose qui m'occupe.

Andy, qui se tenait à côté de moi, jeta une allumette dans un cendrier sur le bureau.

- Qu'est-ce qui se passe ?

- Une espèce de rixe a éclaté il y a cinq minutes, expliqua Driscoll, près du carrefour de Locust et de la 3e Rue. Et la famille d'une fille a appelé, à peu près au même moment, pour déclarer que la même est en retard pour rentrer - elle n'est ni chez ses amis ni dans les hôpitaux. Elle a dû se planquer quelque part avec un gars. (Il me regarda.) Elle s'appelle Joyce Reynolds. Tu la connais ?

- Je sais qui c'est. Elle est dans la classe au-dessus de moi au collège.

- Avec qui sort-elle ?

- J'ai entendu dire que c'est avec Herb Blackwood

Il regarda un bloc-notes.

- Il déclare ne pas l'avoir vue...

Andy demanda paresseusement :

- Aucun gang de gosses n'a rien fait, ce soir ?

- Pas que je sache. Bon... Revenons à nos moutons.

Il regarda Andy, puis Mike.

- Parlez-moi de celui-ci.

* * *

Environ une demi-heure après, papa arriva. Il n'entra pas en ouragan, comme certains pères qu'on voit à la télévision ; et il n'entra pas le chapeau à la main, prêt à se faire marcher dessus. Il me regarda simplement, puis regarda Driscoll (les deux autres étaient repartis au travail), et dit :

- L'agent qui a téléphoné disait que Dave a été surpris en train de

fracturer un téléphone public.

Le sergent tapota le papier du bout de son crayon.

- On le dirait, oui, monsieur Carey. Mais il y a une histoire au sujet de votre auto, qui pourrait être en sa faveur.

- Que voulez-vous que nous fassions ?

Nous.

Le sergent fut précis.

- Nous allons transmettre ce rapport au sergent Jensen, de la Brigade des mineurs, et le laisser vérifier. Pour le moment, nous confions ce garçon à votre garde. Je suggère qu'il revienne ici demain, pour parler avec le sergent Jensen.

- Il viendra. À quelle heure ?

Driscoll réfléchit.

- Cela prendra un certain temps. Inutile de lui faire manquer l'école. Disons vers quatre heures.

- Il sera ici à quatre heures. Dois-je venir aussi ?

- Comme vous voudrez. Jensen ne les avale pas pour les recracher en petits morceaux. Et parfois, ça arrange mieux quand l'enfant est seul. Pourquoi ne pas vous en remettre à lui ?

- Entendu.

Papa se détourna et m'examina.

- Tu ne sembles pas mal en point... Mais ta mère dira peut-être quelque chose pour cette terre sur tes genoux. Comment as-tu attrapé ça ?

Je brossai mon pantalon. Ça ne s'en allait pas bien.

- Je suppose que c'est en m'agenouillant dans cette cabine pour ramasser l'argent.

Driscoll fit une légère grimace. Sa voix grinça un peu :

- Il n'a pas été maltraité, si c'est ce que vous voulez dire.

Il nota quelque chose sur le papier placé devant lui.

Papa semble très inoffensif quelquefois, mais ce ne fut pas le cas ; ses yeux brillèrent, et je crus presque voir ses cheveux crépiter.

- Personne n'a suggéré ça, avant que vous le fassiez, lança-t-il à Driscoll. Personne n'en *parlera* si ce n'est pas nécessaire. Mais *quelqu'un* le fera si cela s'avère nécessaire.

Il se retourna vers moi.

- Maintenant, dis-moi ce qui est arrivé à la voiture et rentrons chez nous.

* * *

Le lendemain matin, au collège, ce fut comme d'habitude mais, vers la fin de l'heure du déjeuner, Jack Burton m'arrêta au passage dans le hall. Comme à son habitude, il penchait la tête de côté, ce qui lui faisait lever les yeux. Son regard était un peu soucieux.

- Je te remercie de m'avoir téléphoné, ce matin. Les flics m'ont parlé, comme tu me l'avais dit.

J'arborai un air confiant. Inutile d'effrayer mon meilleur témoin.

- Tu leur as bien dit à quelle heure je t'ai quitté, j'espère ? Tu habites tout près du parc, et ils verront ainsi que j'ai dit toute la vérité au sujet de la bagnole et du reste.

Il plaça ses pouces au bord des poches de son pantalon.

- Bien sûr. Il faut se tenir les coudes... Je sais. Dis-moi, Dave, quand tu m'as déposé, tu n'as pas aperçu Joyce Reynolds ?

- Joyce Reynolds ? Non. Pourquoi donc ?

- Elle habite à deux maisons de chez moi, tu te rappelles ? Elle a disparu.

- Ils en parlaient au poste hier soir. Mais en quoi ça te concerne ?

- Elle était sortie avec Tom Fisher. Fâchée contre Herb Blackwood, paraît-il, elle avait pris ce rendez-vous avec Tom, à la place. Tom dit qu'il l'a ramenée vers minuit et quart, presque au moment où tu m'as déposé. Il ne l'a pas accompagnée à sa porte - quelle andouille ! - et il ignore si elle est rentrée ou non. Elle n'est pas rentrée. Alors, où est-elle allée ? Les flics m'ont demandé si je l'avais vue. J'ai été obligé de leur dire non.

- Eh bien, moi non plus, dis-je. J'ai été suffisamment occupé à essayer de me sortir de cette histoire de téléphone. Tu m'épauleras, dis ?

Il me sourit rapidement.

- Te bile pas. Je ferai ce que je pourrai.

- Dis la vérité, c'est tout. Dis la vérité.

* * *

J'allai seul au commissariat de police pour voir le Sergent Jensen, à quatre heures comme il avait été dit. Maman essaya d'obliger papa à m'accompagner, mais, ayant réfléchi, il déclara que je devais apprendre maintenant à affronter plus souvent seul les événements. Il s'était renseigné sur Jensen et pensait qu'on me laisserait ma chance.

Le bureau de Jensen, ce n'était guère plus qu'une table, trois chaises et un tas de classeurs. Le sergent était un petit flic, ressemblant quelque peu à Franchot Tone, avec pas mal de gris dans les cheveux. Il semblait avoir un assez bon naturel mais, lorsqu'il me regarda de ses yeux noisette, j'eus l'impression qu'il m'avait toujours connu, qu'il savait tout de moi.

Il m'indiqua du geste une chaise devant son bureau et me considéra en silence pendant une minute ou deux. Finalement, il se décida.

- David Carey... Je n'ai encore jamais eu l'occasion de te voir auparavant, Dave.

- Ce n'est pas ma faute si vous l'avez cette fois, sergent.

- Je me demande comment il faut prendre ça, dit-il calmement.

Ceci me désarçonna un peu. Il trouvait déjà un double sens à ce que je disais, alors que j'avais à peine ouvert la bouche.

- Eh bien, j'ai toujours essayé de me tenir à l'écart de tout ce qui pouvait créer des ennuis. Et voilà que les événements se tournent contre moi, et que je suis poursuivi pour une chose que je n'ai pas faite.

- Il y a des tas de jeunes qui pillent et cambriolent actuellement, sans qu'on arrive à les pincer. Pour autant que je sache, tu pourrais faire partie d'un des gangs que nous recherchons. Tu saisis ?

Jensen feuilleta quelques papiers.

- J'ai un certain nombre de rapports sur toi, Dave. De bons rapports. C'est en ta faveur. Bien sûr, dit-il avec une voix un peu plus âpre, on a eu un jeune ici il y a environ trois mois. À peu près ton âge. Ce qu'on appelait « un garçon modèle ». Il décida de voler une voiture, et le fit — mais il fut pris. Donc...

Je ne bronchai pas.

- Ce garçon, ainsi que ses vandales que nous n'avons pas encore pris, pensent qu'ils ne sont pas des hommes s'ils agissent en citoyens normaux. S'ils ne sont pas chefs de bandes ou quelque chose, il faut qu'ils fassent leurs preuves autrement. Ça pourrait être ton cas. Non ?

J'essayai de trouver ce qu'il fallait dire. Jensen m'observait.

- Dave, si tu as encore quoi que ce soit à nous déclarer sur cette affaire, je te conseille de nous le dire maintenant. Cela facilitera les choses si nous décidons de pousser plus avant.

- Sergent, j'ignore ce que vous voulez que je dise, mais tout ce que je peux vous déclarer, c'est que je n'y suis pour rien. Je n'y peux rien si ça se présente mal.

Il haussa les épaules.

- Très bien.

Il regarda de nouveau ses papiers.

- Contre toi, il y a le fait que tu as été pris dans une cabine téléphonique dont le coffre avait été forcé, et l'argent répandu partout. Tu avais une lame de ressort d'auto dans la main. Tes empreintes digitales étaient sur le métal. *Elles étaient aussi sur le coffre du combiné.* Qu'en dis-tu ?

Malgré moi, je me mis à transpirer un peu.

- J'ai mis mes mains sur le coffre quand ils m'ont demandé de ramasser tout l'argent. Il y en avait encore un peu dedans. Je n'ai pu faire autrement. L'ont-ils mentionné ?

Il inscrivit quelque chose.

- Non. Je vérifierai.

- Avez-vous trouvé d'autres empreintes sur cette lame de ressort ?

- Oui, mais on n'a rien pu en tirer. Elles étaient brouillées par les

tiennes.

- N'est-ce pas en ma faveur ?

Il pinça les lèvres brièvement.

- Peut-être. Il se pourrait aussi que tu aies simplement ramassé ce bout d'acier quelque part, sachant que les empreintes d'un autre se trouveraient dessus.

- Sergent, dis-je, si c'était le cas, pourquoi aurais-je été assez bête pour me servir de ce truc avec les mains nues ? Pourquoi y déposer mes propres empreintes ?

Sa réponse fut faite sur un ton conciliant.

- Ça n'aurait guère de sens. Et en ta faveur, il y a ton histoire concernant les gars avec qui tu es sorti, qui est exacte. Nous les avons tous interrogés, et tu as bien fait ce que tu nous as dit. Il semble que tu rentrais par le parc après avoir déposé le jeune Burton.

- Et l'auto... elle n'est pas en ma faveur ?

Il hocha la tête.

- L'auto. Oui. Nous avons téléphoné au garage. Il y avait de la poussière dans le pointeau du carburateur, comme tu l'avais supposé. Les agents qui l'ont amenée certifient qu'elle ne voulait pas démarrer. Tout ceci, plus de bonnes références sur ton caractère, s'additionne en ta faveur. La question est maintenant : ces choses pèsent-elles plus que le fait qu'on t'ait pris pratiquement en flagrant délit. Je me le demande...

- Mais, sergent, la compagnie du téléphone n'a pas perdu d'argent. Ils n'ont qu'à réparer le combiné. Pour moi, il est très important de conserver mon nom sans tache. Pourquoi ne m'accorderiez-vous pas le bénéfice du doute ?

Ses yeux se glacèrent d'un coup.

- La compagnie du téléphone contribue à payer mon salaire, comme tout le monde. Toutes les décisions que je prends doivent être bonnes, quelles que soient les personnes concernées.

Il me laissa mariner un moment, puis dit :

- Parlons d'autre chose. Connais-tu la jeune Joyce Reynolds ?

- Un peu. Je l'aperçois au collège. Elle est dans la classe au-dessus de la mienne.

- Tu l'as vue hier soir ?

- Non. J'ai entendu dire qu'elle a disparu.

Il me regarda droit dans les yeux :

- Oui. Tu aurais pu la voir.

Ce n'était qu'une simple constatation, mais il semblait presque m'accuser. Ça m'inquiéta.

- D'accord, elle habite près de chez Jack Burton, dis-je, mais je ne l'ai pas vue hier soir.

Il porta son attention sur le bout de ses doigts.

- Quel genre de fille ?

- Je ne sais pas grand-chose d'elle, sauf d'une façon assez générale. Environ un mètre soixante, des cheveux très noirs, à première vue, elle fait pas tellement d'effet... mais en y regardant mieux... Elle sortait avec Herb Blackwood, mais c'est peut-être fini car il paraît qu'elle était avec Tom Fisher, hier soir.

Il dit tranquillement :

- Je crois savoir que tu t'intéresses un peu à elle, toi aussi.

Je m'échauffai. Jack Burton *devait avoir...*

- *Qui* dit ça ?

- Quelqu'un.

- Eh bien, dites à ce *quelqu'un* qu'il ne sait pas de quoi il parle ! Écoutez... elle est avec des grands, et les filles qui sont dans sa classe ne regardent même pas les garçons de la mienne. De plus, elle sort avec quelqu'un.

- Toi, tu sors avec une fille ?

- Non.

Il considéra ses notes.

- Tu as... ? Seize ans. Alors, il est compréhensible que tu ne sortes pas

avec une fille. Tu te promènes avec trois ou quatre garçons, et pas de filles ? Comme hier soir ?

- Habituellement, oui. ,

- Mais Joyce Reynolds... tu n'as jamais essayé ?

J'étais au supplice, mais je ne bronchai pas.

- Elle a un an de plus que moi. Pourquoi essaierais-je ?

- Pourquoi pas ?

- J'aurais l'air d'un gosse, à ses yeux. Ne le comprenez-vous pas ?

Il haussa les épaules.

- Je n'ai pas dit qu'elle accepterait... bien que ce ne soit pas impossible, non plus.

Je pense qu'il pouvait voir que je fulminais, rien qu'au son de ma voix.

- Sergent, pourquoi perdons-nous notre temps là- dessus ? Ça n'a rien à voir avec un téléphone public cambriolé !

Lorsqu'il me répondit, son visage était dur.

- On a trouvé le corps de Joyce Reynolds tard ce matin. Dans le parc, dans une crevasse sous des roches. Pas très loin de cette cabine téléphonique où on t'a ramassé.

Je ne pus rien dire.

- Elle a été étranglée et assommée, poursuivit-il. Peut-être par quelqu'un qui avait voulu lui faire des avances et qui est devenu fou furieux parce qu'elle n'y répondait pas. Peut-être quelqu'un qu'elle considérait comme un gosse. Peut-être lui a-t-elle même ri au nez quand il a insisté ? *Qu'en penses-tu ?*

Je retrouvai enfin ma voix.

- Moi ? D'abord vous dites que j'ai fracturé un téléphone public, puis vous dites que j'ai tué Joyce Reynolds. Vous me prenez pour quoi ? L'incarnation de la criminalité juvénile ?

- Ce n'est pas aussi ridicule que tu pourrais le croire, mon gars.

- Moi ? Pourquoi moi ? hurlai-je presque. Savez- vous si Herb Blackwood ne l'attendait pas dans le coin, quand Tom Fisher l'a

raccompagnée chez elle ? Savez- vous même si Tom l'a raccompagnée ? Et Jack Burton ? Tout ce que vous avez raconté à mon sujet pourrait s'appliquer à lui - et il habite près de chez elle. Savez-vous s'il ne l'a pas emmenée au parc après mon départ ? Et d'abord, à quelle heure a-t-elle été tuée ?

Jensen regarda ailleurs.

- Nous ne le savons pas encore. Mais nous le saurons.

- Alors...

Il me regarda froidement.

- Je vais te dire ce qui aurait pu se produire en ce qui te concerne. Pas dans le cas de Fisher, de Blackwood, ou de Burton. Dans le tien. Tu lèves cette fille et vous roulez jusqu'au parc. Tu fais une tentative... mais tu n'as pas de succès. Tu deviens furieux et tu la frappes, puis tu l'étrangles. Tu essaies de cacher le corps - provisoirement en tout cas. Ensuite, tu te prépares à partir - et tu n'arrives pas à faire démarrer la bagnole. Tu commences à transpirer. Cette auto est proche du corps. Elle peut te rattacher à ce que tu as fait. Alors tu décides de simuler l'effraction d'un téléphone public. Et même, tu restes assez longtemps dans la cabine pour être *sûr* d'être pris. Ceci afin de fixer notre attention sur toi juste pour un délit mineur, au lieu d'un meurtre. Qui fracturerait une cabine publique alors qu'il vient de commettre un assassinat ? C'est bien imaginé, si personne ne s'en rend compte. Voilà donc ce que nous pouvons relever contre toi. *Peux-tu prouver le contraire ?*

Mon cerveau avait cogité pendant qu'il accumulait ses arguments.

- Sergent, il vaut mieux vous aiguiller vers les autres. Si j'ai fait ce que vous venez de dire, d'où venait cette lame de ressort ? Celle qui a été utilisée dans la cabine ?

- Comment le saurais-je ?

- Si j'avais fracturé ce téléphone pour détourner votre attention de Joyce, il fallait que je trouve rapidement ce bout d'acier, n'est-ce pas ? Vous savez que le parc est très bien entretenu. D'où venait cette lame ?

- Du coffre de ta voiture, sans doute.

Je ricanai.

- Vous plaisantez ? Jetez un coup d'œil dans ce coffre, vous verrez comme papa le tient propre. On pourrait manger dedans. Tout ce qu'il contient, c'est la roue de secours, un cric et une clé anglaise. Et en hiver, des chaînes.

Jensen parut pensif.

- Quel type de pneus utilise-t-il ?

- Des pneus, sans chambres.

- Bien. Avec des chambres à air, beaucoup de conducteurs ont l'habitude de transporter une lame de ressort comme démonte-pneu. Mais dans ton cas, ce n'est pas vraisemblable.

Il se tut, réfléchit, puis dit :

- Tout de même, j'aimerais vérifier auprès de ton père au sujet de cette lame. En attendant, parle-moi de ce Jack Burton.

Il étala quelques papiers devant lui.

- Par où dois-je commencer ? demandai-je en me sentant soudain mieux.

Il ne répondit pas. Il contemplait deux feuillets posés côte à côte. Il étudia l'un, puis l'autre. Finalement, il leva la tête.

- Toi et Jack Burton, vous sortez pas mal avec d'autres gars, n'est-ce pas ?

- C'est exact.

- Une sorte de bande.

- Je n'appellerais pas ça ainsi, sergent. Vous savez comme c'est devenu un mot qui sonne mal, à notre époque. Pourquoi voyez-vous partout...

- ... le mal ? Je vais te dire pourquoi. Tu n'as pas la voiture de ton père tous les soirs. Je ne pense pas qu'il te la laisserait. Donc, s'il conserve son coffre si net, la lame de ressort n'est pas forcée de s'y trouver en permanence. Tu sais... une lame de ressort fait un excellent rossignol, surtout quand l'extrémité est limée. Il faudra que je voie ce petit joujou. Maintenant, si ta bande opérait des cambriolages - cette bande que nous n'avons pas encore coincée... - *tu aurais sur toi une lame de ressort certains soirs.*

Je désignai les papiers sur la table.

- Je suppose que c'est écrit là-dessus.

Il les tapota.

- Oh ! Non. Il n'y a pas un mot à ce sujet. Mais un de ces rapports dit que celui qui a voulu pousser le corps de Joyce Reynolds sous les rochers a été obligé de s'agenouiller. Sur l'autre rapport, il y a une petite note disant que ton père avait demandé pourquoi il y avait de la terre aux genoux de ton pantalon lorsqu'on t'a amené hier soir.

Il se leva en disant :

- Je me demande... Si on allait chercher ce pantalon pour le donner à analyser au labo, y trouverait-on la même terre que celle qui est près des rochers ?

Je ne pus rien dire. Le pantalon n'avait pas encore été nettoyé. Et je savais d'où provenait la terre qui en maculait les genoux.

COURS !

(Winter Run)

par EDWARD D. HOCH

John Kendell fut le premier à bondir de la voiture de police, le premier à foncer dans la ruelle, pistolet au poing. La neige recouvrait le sol et il lui fut facile de suivre les empreintes de l'homme en fuite. Il connaissait bien le quartier et savait que la ruelle se terminait en cul-de-sac, par une palissade de trois mètres de haut. Le fugitif était pris au piège.

- Police ! cria-t-il. Sortez de là, les mains en l'air !

Il n'y eut d'autre réponse que le sifflement du vent s'engouffrant dans l'impasse et quelque chose qui pouvait être la respiration haletante d'un homme traqué. Kendell savait que le sergent Racin le suivait, armé lui aussi. L'homme qu'ils poursuivaient avait défoncé la vitrine d'un marchand de vins en bas de la rue et avait pris la fuite, les bras chargés de bouteilles de gin. À présent il ne pouvait plus leur échapper, car il avait laissé derrière lui, dans la neige, de profondes traces de pas facilement repérables.

Au-dessus d'eux, comme une lampe soudain allumée, la pleine lune se dégagea d'un nuage et inonda la ruelle de sa lumière blafarde. John Kendell vit alors le fugitif immobile à dix mètres de lui et aperçut au même moment un reflet dans sa main levée. Il appuya sur la détente de son pistolet.

Bien après que la silhouette titubante qu'il visait se fut écroulée au pied de la palissade qui fermait la ruelle, Kendell continua de tirer. Il ne s'arrêta que lorsque le sergent Racin, horrifié, lui fit tomber l'arme des mains et l'envoya rouler au loin d'un coup de pied.

* * *

Kendell n'attendit pas le résultat de l'enquête. Quarante-huit heures après le drame, il démissionnait et partait pour l'Est avec une fille nommée Sandy Brown qu'il devait épouser vers la fin du mois. Et ce ne fut pas avant que la petite voiture ait parcouru près de cinq cents kilomètres qu'il se sentit le courage d'en reparler, même à une

personne aussi proche de lui que l'était Sandy.

- C'était un clochard, un pauvre diable qui ne pouvait se passer d'alcool. Après avoir brisé la vitrine et s'être emparé du gin, il a été se réfugier dans la ruelle pour le boire en paix. Il portait la bouteille à ses lèvres quand je l'ai aperçu et j'ai cru voir le reflet d'une arme dans sa main - d'un revolver ou d'un couteau. Après avoir tiré le premier coup, j'ai compris mon erreur, mais j'étais tellement révolté contre moi et contre le monde entier que j'ai continué à appuyer sur la détente.

Il alluma une cigarette d'une main tremblante.

- Si ce n'avait pas été un clochard, une épave, je serais probablement passé devant le grand jury.

Sandy était une fille tranquille, peu exigeante envers celui qu'elle aimait. Elle était grande et anguleuse, avec des cheveux bruns coupés à la garçonne et un rire qui donnait aux hommes l'envie de se damner pour elle. Ce rire et la lueur dorée qui dansait au fond de ses yeux bleu pervenche disaient à ceux que cela intéressait que Sandy Brown n'était pas toujours aussi calme ni vraiment garçonnière.

Pour le moment, assise à côté de son fiancé, elle essayait de le reconforter :

- De toute façon, Johnny, il serait mort. S'il s'était endormi dans la ruelle, on l'aurait retrouvé au petit matin complètement gelé.

Il fit décrire une courbe à la voiture pour éviter un tronçon de route où la neige s'était accumulée.

- Mais je lui ai tiré trois balles pour être sûr de ne pas le rater. Il avait fauché du gin et moi, je l'ai tué pour ça !

- Tu pensais qu'il avait une arme.

- Je ne pensais à rien. À rien du tout. Le sergent Racin venait de parler d'un de ses amis qui est resté invalide après avoir été blessé par un voleur, et je suppose que si je pensais à quelque chose, c'était à cela.

- J'aurais vraiment préféré que tu attendes la fin de l'enquête.

- Pour qu'ils puissent me saquer en bonne et due forme ? Merci bien !

John entrouvrit sa vitre pour donner de l'air et continua un moment de fumer sans parler tout en conduisant. Le vent froid passait dans ses

cheveux blonds. C'était un beau garçon, n'ayant pas encore atteint la trentaine, et jusqu'alors la vie lui avait toujours souri.

- Je suppose que je n'étais pas fait pour être flic, dit-il enfin.
- Pour quoi au juste es-tu fait, Johnny ? Pour courir les routes comme en ce moment ? Pour fuir alors que personne ne te pourchasse ?
- Nous trouverons un endroit où nous arrêter. Je chercherai du travail et nous nous marierons. Tu verras.
- Et que sais-tu faire, à part courir ?

Il garda les yeux fixés, par-delà le pare-brise, sur la route que bordaient des congères de neige éclaboussée de boue.

- Je sais tuer, lâcha-t-il enfin.

Mais, au fond de son cœur, il se demandait si même cela était encore vrai.

* * *

La ville s'appelait Wagon Lake, nom qui convenait mieux à son passé qu'à son présent. On pouvait voir partout des souvenirs de ce passé ; les vieux chalets qui bordaient le lac et les chemins creusés d'ornières qui couraient çà et là, parallèles aux autoroutes modernes. Mais Wagon Lake, jadis si éloigné de tout, n'avait pas prévu la venue de l'automobile et l'essor d'après-guerre qui l'avaient transformé en banlieue résidentielle à moins d'une heure de voiture de la plus grande ville de l'État.

L'endroit était extrêmement pittoresque et sans doute y avait-il dans l'atmosphère quelque chose qui séduisit Johnny Kendell. Sans doute aussi était-il fatigué de courir.

- Le coin est agréable, dit-il à Sandy alors qu'ils s'étaient arrêtés pour prendre de l'essence. Restons-y quelque temps.
- Le lac est entièrement gelé, protesta-t-elle.
- Nous n'allons pas nous y baigner.
- Les stations estivales comme celle-ci semblent toujours si froides, l'hiver. Beaucoup plus que les villes ordinaires.

Mais il était visible que Wagon Lake avait pris de l'importance depuis

que la région était bien desservie et que c'était maintenant plus qu'une simple station estivale. Ils décidèrent de rester.

Johnny retint deux chambres communicantes dans un motel des environs, Sandy refusant de partager un appartement avec lui tant qu'ils ne seraient pas mariés. Le lendemain matin il lui conseilla de se mettre en quête d'un appartement pendant que, de son côté, il chercherait du travail. La troisième personne auprès de qui il se renseigna secoua la tête dubitativement :

- Personne ici n'engage pendant l'hiver, sauf peut-être le sheriff. Vous paraissez costaud. Pourquoi n'allez-vous pas lui demander ?

- Merci, j'irai sans doute, répondit Johnny, mais il essaya deux autres maisons de commerce avant de gagner le palais de justice pour aller voir le sheriff.

Celui-ci s'appelait Quentin Dade, et il parlait sans se donner la peine d'ôter de sa bouche un cigare de mauvaise qualité. C'était un politicien, mais de la bonne espèce. En dépit du cigare, il était facile de deviner qu'il était l'élite des nouveaux riches de Wagon Lake.

- C'est exact, dit-il en s'asseyant derrière un bureau où s'empilaient en désordre des lettres, des rapports et des avis de recherche, il me faut quelqu'un. Nous engageons toujours un garde l'hiver, pour patrouiller sur la route du lac et surveiller les chalets. Les gens laissent des objets de valeur derrière ces vieux murs et ils s'attendent à ce qu'on veille dessus pendant leur absence.

- Vous n'avez encore engagé personne ?

- Nous avons quelqu'un jusqu'à la semaine dernière.

Le sheriff n'en dit pas plus, et demanda :

- Déjà travaillé pour la police ?

- J'en ai fait partie pendant plus d'un an, dans l'Est.

- Pourquoi n'êtes-vous pas resté là-bas ?

- Je voulais voir du pays.

- Marié ?

- Sitôt que j'aurai trouvé un emploi.

- Celui-ci ne vous rapportera que soixante-quinze dollars par semaine

et vous travaillerez de nuit. Si vous faites l'affaire, je vous garderai aussi cet été.

- Qu'aurai-je à faire ?

- Le tour du lac en voiture toutes les heures pour surveiller les chalets, vous assurer que les jeunes ne vont pas les saccager... ce genre de chose.

- Avez-vous beaucoup d'ennuis, en général ?

- Oh ! Rien de sérieux, répondit le sheriff en détournant rapidement les yeux. Rien, en tout cas, qu'un type de votre force ne puisse facilement régler.

- Devrai-je porter une arme ?

- Évidemment !

Johnny réfléchit.

- D'accord, dit-il enfin. Je vais essayer.

- Bon. Voici quelques formulaires à remplir. J'écirai pour demander des renseignements sur vous, mais cela ne vous empêche pas de commencer dès maintenant. J'ai un revolver pour vous. Je vais vous montrer la voiture et vous pourrez débiter ce soir.

Johnny accepta le 38 à contrecœur. Il n'était pas de la même marque que celui qu'il avait dans l'Est; mais la différence entre les deux armes n'était pas grande. Le froid du métal contre sa paume lui remit en mémoire le drame de la ruelle.

Quand il revint un peu plus tard au motel et qu'il parla à Sandy du travail qu'il avait trouvé, elle s'assit sur son lit, les jambes croisées, et le regarda longuement avant de répondre :

- Ça ne fait même pas huit jours, Johnny. Comment peux-tu déjà tenir dans ta main un autre revolver ?

- Je ne le tiendrai pas à la main. Je te promets de ne pas le sortir de son étui.

- Et si tu vois des gosses s'introduire dans un chalet ?

- Sandy, Sandy, il faut bien que je travaille ! C'est le seul boulot que j'aie trouvé. Avec soixante-quinze dollars par semaine, nous allons pouvoir nous marier.

- De toute façon nous l'aurions pu : j'ai dégoté un emploi au supermarché.

Johnny Kendell porta son regard, par-delà la fenêtre, sur une lointaine colline parsemée de plaques de neige.

- J'ai accepté cette place, Sandy. J'ai cru que tu serais de mon avis.

- Je le suis et je l'ai toujours été. Mais tu as tué un homme et je ne veux plus qu'une telle chose arrive, sous aucun prétexte.

- Ça ne se reproduira plus.

Il s'approcha du lit pour l'embrasser, mais leurs lèvres se frôlèrent à peine. Dehors, tout près, un train passa, déchirant le silence de l'après-midi glacial.

Ce soir-là, le sheriff lui fit reconnaître le parcours autour du lac, en s'arrêtant devant de nombreux chalets inhabités pour lui apprendre à repérer d'éventuelles traces d'effraction. La soirée était froide mais le clair de lune faisait miroiter la surface du lac gelé. Kendell avait gardé ses affaires, et seuls son insigne et son arme montraient qu'il était au service du sheriff. Il sentit tout de suite qu'il aimerait ce travail, en dépit de son côté routinier, et il écouta attentivement les recommandations de son chef.

- Vous ferez le tour du lac environ toutes les heures. Ça vous prendra vingt minutes plus les arrêts. Mais attention, pas de patrouille à heures fixes, que personne ne puisse prévoir votre passage à un point donné. Variez, et naturellement n'oubliez pas les bars le long de la route. Il y a une grosse clientèle de mineurs, surtout durant les week-ends. Ce sont ceux-là qui, une fois éméchés, se mettent en tête de forcer les chalets.

- Même l'hiver ?

- Wagon Lake n'est plus une station estivale. J'ai bien du mal à en persuader les gens, mais c'est ainsi.

Ils poursuivirent leur route en silence pendant quelque temps. Le revolver pesait lourd contre la hanche de Johnny Kendell. Finalement il se décida :

- Sheriff, j'ai quelque chose à vous dire.

- Quoi donc ?

- De toute façon, vous l'apprendrez si vous demandez des renseignements sur moi. J'ai tué un alors que j'étais en service. La semaine dernière. C'était un clochard qui avait dévalisé un marchand de vins. J'ai cru qu'il était armé et je l'ai abattu. J'ai démissionné de la police à cause des histoires que ça faisait.

Le sheriff gratta son crâne chauve.

- Bon, je ne retiendrai pas le fait contre vous. Content que vous l'ayez dit. Rappelez-vous bien : ici, vous ne rencontrerez probablement jamais rien de plus dangereux que quelques mineurs pris de boisson. Et, avec eux, pas besoin de revolver.

- Je sais.

- Bien. Ramenez-moi au palais de justice et continuez tout seul. Bonne chance.

Une heure plus tard, Kendell entama sa première tournée d'inspection autour du lac, observant attentivement les chalets disséminés qui se dressaient comme des sentinelles à l'affût d'éventuels envahisseurs surgis du lac gelé. Un moment, il descendit de voiture pour aller voir de plus près quatre silhouettes qui se déplaçaient sur la glace, mais ce n'était que des enfants s'amusant à faire des glissades sur la surface vitreuse.

À l'autre bout du lac, il inspecta deux chalets au hasard. Puis il gara sa voiture à côté d'un bar, *Le Zèbre Bleu*, dont le parking était nettement plus rempli que celui des autres. Même du dehors, on pouvait voir qu'il régnait dans la salle une joyeuse ambiance de veille de week-end. Il entra, laissant son pardessus pendre négligemment sur l'insigne épinglé au revers de son veston. Le bar était bondé, toutes les tables étaient occupées, mais il n'y avait apparemment aucune bande de mineurs. C'était la clientèle habituelle : jeunes gens de bonne famille faisant la cour à leurs belles, groupes de buveurs de bière se désaltérant après leur partie de bowling hebdomadaire, et même quelques-unes de ces femmes seules, d'un âge mûr, qu'on trouve toujours perchées sur les tabourets de bar.

Kendell bavarda un moment avec le patron, puis ressortit. Il n'y avait rien pour lui là-dedans. Il avait repoussé l'inévitable offre de boire un verre, car il avait encore beaucoup de travail et la soirée était trop peu avancée pour qu'il puisse se relaxer.

Comme il remontait en voiture, quelqu'un le héla du seuil du *Zèbre Bleu* :

- Hé, vous là-bas !

- Qu'y a-t-il ?

L'homme était grand et mince, de l'âge de Kendell. Il descendit sans se presser les marches du bar et attendit d'avoir rejoint John pour répondre :

- Je voulais seulement vous voir de plus près. C'est moi qui faisais ce boulot, jusqu'à la semaine dernière.

- Oh ? fit Kendell, qui ne savait que dire.

- Le vieux Dade ne vous a pas dit qu'il m'avait congédié ?

- Non.

- Eh bien, c'est ce qu'il a fait. Demandez-lui donc pourquoi. Demandez-lui pourquoi il a congédié Milt Woodman.

Il se mit à rire et, tournant le dos, rentra dans le bar.

Kendell haussa les épaules et monta en voiture. Peu lui importait de savoir qu'un nommé Milt Woodman en avait gros sur le cœur d'avoir perdu sa place. Ses pensées étaient tournées vers l'avenir, vers Sandy qui attendait son retour.

En rentrant au motel il s'en fut la voir dans sa chambre, mais elle dormait encore. Il s'assit doucement sur le bord du lit, en attendant qu'elle s'éveille. Au bout d'un moment elle ouvrit ses yeux bleus et l'aperçut.

- Oh ! Te voilà, chéri... Comment ça s'est passé ?

- Très bien. Je crois que ça va me plaire. Viens admirer le lever du soleil.

- Il faut que j'aille travailler au supermarché.

- Oh, non ! Si nous travaillons tous les deux, je n'arriverai jamais à te voir !

- Nous avons besoin d'argent, Johnny. Nous ne pourrions pas continuer à payer bien longtemps deux chambres dans ce motel.

- On en reparlera plus tard, veux-tu ?

Il pensa soudain qu'il ne l'avait pas entendue rire depuis des jours, et

cette constatation le rendit morose. Le rire de Sandy faisait le charme de sa personnalité et il lui tardait de l'entendre à nouveau.

La nuit suivante se passa comme la première avec des patrouilles autour du lac et de fréquentes inspections dans les bars bondés. Kendell revit Woodman, qui le dévisagea à travers le brouillard de fumée dont *Le Zèbre Bleu* était rempli, mais cette fois sans lui adresser la parole. Le lendemain, Kendell se décida à parler de lui au sheriff.

- Vendredi soir, j'ai rencontré un certain Milt Woodman, dit-il.

Dade fronça les sourcils et baissa les yeux.

- Il a cherché à vous occasionner des ennuis ?

- Non. Pas vraiment. Il m'a seulement conseillé de vous demander pourquoi vous l'aviez renvoyé.

- Vous voulez le savoir ?

- Non. Ça ne m'intéresse pas.

- Vous avez raison. C'est sans intérêt. Mais s'il revient à la charge, prévenez-moi.

- Pourquoi le ferait-il ? demanda Kendell, troublé par la remarque.

- Pour rien. Pour le plaisir de vous embêter.

La nuit suivante, le lundi, John avait congé. Pour fêter l'événement il décida de sortir avec Sandy et de remmener dans un *drive-in* qui restait ouvert tout l'hiver, la direction fournissant à chaque voiture de petits radiateurs chauffants. On y donnait un film d'amour. Ils restèrent nichés l'un contre l'autre toute la séance, comme de jeunes amoureux.

Le mardi soir, juste après minuit, Kendell gara sa voiture dans le parking du *Zèbre Bleu*. Le juke-box jouait un air plaintif et le bar était presque vide. Le patron lui ayant de nouveau offert un verre, il se laissa tenter. Il faisait froid et humide, même dans la voiture chauffée.

— Bonsoir, dit une voix à ses côtés. Avant même de se retourner, il sut que c'était celle de Milt Woodman.

- Je m'appelle Johnny Kendell, répondit-il en s'efforçant de rester cordial.

- Beau nom. Vous connaissez le mien, fit l'autre avec un ricanement.

Vous en avez une jolie femme ! Je vous ai vus tous les deux au cinéma hier soir.

- Oh ?

Kendell eut un recul instinctif. Il n'aimait pas cet homme. Tout en lui était déplaisant.

Milt Woodman garda le sourire.

- Dade vous a-t-il dit pourquoi il m'avait fichu dehors ?

- Je ne lui ai pas demandé.

- C'est bien, ça ! On ne veut pas se mêler des affaires des autres ? Fichtre, soixante-quinze dollars par semaine, il faut faire attention de ne pas les perdre!

Faisant volte-face, il se dirigea vers la porte.

- À un de ces jours.

Kendell vida son verre et sortit à son tour. Il y avait de la neige dans l'air et la lune était cachée. Devant lui, sur la route, les feux arrière de la voiture de Woodman rougeoyèrent un instant puis disparurent à un tournant. Mû par une subite impulsion, Kendell sauta en voiture pour le suivre, mais quand il atteignit le tournant il n'y avait plus rien sur la route. Woodman avait dû obliquer quelque part.

Le restant de la semaine fut calme, mais le vendredi suivant Johnny Kendell éprouva un choc. Il avait toujours du mal à dormir le jour et il se réveillait souvent vers midi après seulement quatre ou cinq heures de sommeil. Ce matin-là, il décida d'aller chercher Sandy à son travail pour l'emmener déjeuner et, comme il arrivait au supermarché, il l'aperçut qui bavardait devant sa caisse avec quelqu'un. C'était Milt Wood- man, et ils riaient tous deux comme de vieux amis.

Kendell fit le tour du pâté de maisons, essayant de se persuader qu'ils ne faisaient rien de mal. Quand il repassa devant le magasin, Woodman était parti et Sandy s'apprêtait à aller déjeuner.

- Qui était-ce, ton ami ? demanda-t-il négligemment.

- Quel ami ?

- Je suis passé il y a quelques minutes et je t'ai vue parler à un type. Vous sembliez beaucoup vous amuser.

- Oh ! Un client... Il vient souvent, on dirait qu'il ne sait quoi faire de ses journées.

Kendell n'insista pas. Mais il fut frappé, durant le week-end, de constater que Sandy ne parlait plus d'un mariage rapide. En fait, elle n'aborda même pas le sujet.

Et pas une seule fois il ne l'entendit rire.

Le lundi, Kendell eut de nouveau congé, et le sheriff l'invita à venir dîner chez lui avec Sandy. C'était une gentillesse de sa part et Sandy accepta tout de suite avec empressement. Ils firent la connaissance de Mme Dade, une belle blonde encore dans la trentaine, qui les reçut en parfaite maîtresse de maison avec l'aisance de quelqu'un qui savait comment vivre agréablement à Wagon Lake.

Après le dîner, laissant les dames à leur conversation, Kendell suivit Dade au sous-sol, dans son atelier.

- C'est un coin idéal pour bricoler, dit le sheriff en ramassant une scie électrique qu'il tint un moment dans sa main, l'air heureux. J'aimerais pouvoir y passer plus de temps.

- Votre travail vous absorbe énormément.

- Bien trop. Mais vous m'aidez beaucoup, Johnny. Vraiment.

- Merci.

- Kendell alluma une cigarette et s'appuya contre l'établi.

- Je voudrais vous demander quelque chose, sheriff. L'autre jour, je n'ai pas osé.

- Quoi donc ?

- Pourquoi avez-vous renvoyé Milt Woodman ?

- Il vous a encore ennuyé ?

- Non, pas vraiment. C'est juste par curiosité.

- Bon. Après tout, je ne vois pas pourquoi je vous le cacherais. Il avait pris l'habitude d'aller garer sa voiture dans les buissons, de l'autre côté du lac, après *Le Zèbre Bleu*. Il emmenait une fille dans l'un des chalets et y passait la moitié de la nuit avec elle. Je ne pouvais tolérer une chose pareille. Le drôle était supposé veiller sur les chalets et non les utiliser pour son plaisir personnel.

- C'est un homme à femmes, n'est-ce pas ?

- Il l'a toujours été. Ce n'est qu'un ivrogne, un bon à rien. Je n'aurais jamais dû l'engager.

Ils remontèrent rejoindre leurs épouses et ne reparlèrent plus des activités de Woodman. La nuit suivante, Kendell aperçut encore ce dernier au *Zèbre Bleu*. Il se posta un peu plus bas sur la route de façon à le voir sortir et le suivit jusqu'à l'endroit où il l'avait perdu de vue la semaine précédente. C'était bien ça : il s'était engagé dans l'une des allées qui descendaient vers les chalets du bord de l'eau. Il y avait une allée pour deux chalets, ce qui limitait les recherches à deux bâtisses tarabiscotées datant de l'époque où Wagon Lake était une station estivale pour gens riches.

Il fuma une cigarette tout en réfléchissant à ce qu'il convenait de faire. Son devoir était d'empêcher les gens de pénétrer dans les chalets. Pourtant il ne se sentait pas en état d'affronter Milt Woodman. Il savait que ce dernier n'était pas homme à lui obéir sans faire d'histoires et il redoutait d'avoir, une fois de plus, à user de son arme.

Il estima préférable de ne rien faire cette nuit-là.

Le lendemain, le sheriff lui tendit une feuille ronéotypée :

- J'ai fait une nouvelle liste de nos estivants. Tout y est : leurs noms et adresses, ainsi que les numéros de téléphone des bars et des endroits où vous êtes censé vous arrêter. Peut-être aimeriez-vous la communiquer à votre femme, au cas où elle aurait à vous joindre en pleine nuit.

Dade parlait toujours de Sandy comme de la femme de Kendell, bien qu'il dût savoir à quoi s'en tenir.

- Vous êtes toujours au motel ?

- Encore pour quelque temps, répondit Kendell. C'est la saison creuse et les prix sont assez bas.

Dade grommela :

- Et Woodman ?

- Je l'ai aperçu la nuit dernière. Je ne lui ai pas parlé.

Le sheriff hocha la tête et n'ajouta rien.

Ce soir-là, quand Johnny s'apprêta à partir au travail, Sandy lui parut

encore plus indifférente que de coutume. Même ses baisers avaient maintenant quelque chose de machinal, et quand il lui donna la liste du sheriff, elle la fourra dans son sac sans la regarder.

- Qu'est-ce que tu as ? lui demanda-t-il.

- Oh ! La journée a été rude, au magasin. Le jeudi, tous les gens font leurs achats du week-end.

- Ce type est-il revenu ? Celui avec qui je t'ai vue causer ?

- Je t'ai dit qu'il venait souvent. Et après ?

- Sandy, Sandy, que nous arrive-t-il ?

Il s'approcha d'elle, mais elle se détourna.

- Il ne nous arrive rien, Johnny : *il nous est arrivé.*

Tu as changé, tu n'es plus le même. Depuis que tu as tué un homme, tu me parais étranger. Je pensais que tu regrettais vraiment ton geste, mais te voilà de nouveau avec une arme.

- Je ne l'ai même pas sortie de son étui.

- Pas encore.

- Oh ! Bon, ça va ! Je suis désolé que tu le prennes ainsi. À demain matin.

Il sortit, conscient du poids de l'arme contre sa hanche, conscient que le jour pourrait bien arriver où il lui faudrait choisir entre ce revolver et Sandy.

La nuit était froide, il y avait encore de la neige dans l'air. Il conduisit plus rapidement que d'habitude, ne mettant qu'un quart d'heure pour faire le tour du lac et jetant à peine un coup d'œil aux parkings bondés le long de sa route. Sa dispute avec Sandy l'affectait plus qu'il ne voulait se l'avouer. Au cours de sa dernière ronde, il essaya de repérer la voiture de Woodman, mais il ne la vit nulle part. Était-elle cachée derrière un des chalets ?

Il repensa à Sandy.

Vers minuit, à l'heure où la lune, perçant à travers les nuages, se reflétait sur le lac gelé, Johnny retourna en ville entre deux inspections. Il disposait de peu de temps et gagna directement le motel. La chambre de Sandy était déserte, le lit même pas défait.

Il regagna le lac, cherchant cette fois à voir s'il y avait de la lumière dans l'un des chalets qu'il savait utilisés par Woodman. Mais ils semblaient tous obscurs et déserts. Au *Zèbre Bleu*, il ne vit personne de connaissance. Il accepta le verre que lui offrit le patron et le but, debout au comptoir. La colère montait en lui et quand un collégien voulut commander une consommation pour sa petite amie, il le mit dehors sous prétexte qu'il était mineur. C'était la première fois qu'il agissait de cette façon.

Un peu plus tard, vers deux heures du matin, alors qu'il faisait circuler un couple qui stationnait en auto à l'entrée d'un chemin obscur, il vit la voiture de Woodman passer à vive allure sur la route. Il aperçut une fille sur le siège à côté du conducteur mais n'eut pas le temps de la reconnaître. Il souffla doucement. Si c'est Sandy, pensa-t-il, je la tuerais.

* * *

- Où étais-tu la nuit dernière ? lui demanda-t-il au matin, en essayant de prendre un ton négligent. Je suis venu faire un tour ici vers minuit.

- Au cinéma.

- Qu'est-ce qui t'a pris ?

Elle alluma une cigarette, évitant son regard.

- Je n'en peux plus de rester seule tous les soirs. Tu ne le comprends pas ?

- Oh, si ! Je comprends très bien.

En fin d'après-midi, alors que les ténèbres hivernales enveloppaient déjà la ville et le lac, Kendell quitta sa chambre de bonne heure pour retourner aux vieilles maisons derrière *Le Zèbre Bleu*. Il gara sa voiture dans le coin où il savait que Woodman mettait la sienne et se dirigea vers le chalet le plus proche. Tout semblait normal, aucune trace d'effraction; il s'approcha alors de celui situé de l'autre côté du chemin. Là, face au lac, il découvrit une fenêtre entrouverte par laquelle il se glissa.

L'endroit était meublé de façon cossue, et de grands draps blancs recouvraient les meubles pour les protéger de la poussière. Kendell n'avait jamais vu de maison de campagne aussi somptueuse, mais il n'était pas venu pour admirer le mobilier. Il trouva ce qu'il cherchait dans une des chambres du haut. Ceux qui étaient venus là avaient bien

essayé d'empiler proprement les bouteilles de bière, mais ils ne s'étaient pas donné la peine de refaire le lit.

Kendell examina les mégots dans le cendrier et reconnut la marque que fumait Sandy. Mais, essaya-t-il de se persuader, cela ne prouve rien. Puis il aperçut par terre une feuille de papier roulée en boule dont on s'était servi pour essuyer du rouge à lèvres. Il la déplia le cœur battant. Comme il l'avait deviné, c'était la feuille ronéotypée que le sheriff lui avait donnée deux jours auparavant, celle que Sandy avait fourrée dans son sac.

Très bien. Maintenant, il avait la preuve en main.

Sans plus rien toucher dans la chambre, il ressortit par la fenêtre. Même Woodman n'aurait pas osé laisser longtemps derrière lui un fouillis pareil. Il avait donc l'intention de revenir bientôt - peut-être cette nuit. Et il n'amènerait pas une autre fille dans une pièce contenant encore des traces du passage de la précédente. Non, ce serait encore Sandy.

Il s'arrêta au *Zèbre Bleu* et but deux verres coup sur coup avant de commencer sa ronde. Tout en faisant le tour du lac, il chercha des yeux la voiture de Woodman. À minuit, revenu au bar, il demanda au patron :

- Avez-vous vu Milt, ce soir ?

- Woodman ? Oui, il est venu prendre de la bière et des cigarettes. Il avait une fille dans sa voiture, je crois.

- Merci.

Kendell s'enferma dans la cabine téléphonique et appela le motel. Sandy n'était pas dans sa chambre. Il quitta le bar, remonta en voiture et se rendit au chalet. Il n'y avait pas de lumière, mais il aperçut la voiture de Woodman à l'endroit habituel. Ils étaient bien là.

Il alla se garer plus bas sur la route et resta assis, le temps de fumer une cigarette. Il sortit ensuite le 38 de son étui et vérifia le chargeur. Puis il retourna au *Zèbre Bleu* boire deux autres verres.

Quand il revint au cottage, la voiture de Woodman était toujours là. Il fit le tour de la maison et poussa silencieusement la fenêtre. En montant l'escalier il entendit des chuchotements, des rires étouffés.

La porte de la chambre était ouverte. Il attendit un instant sur le palier pour s'accoutumer à l'obscurité. Les deux autres ne l'avaient pas

encore entendu.

- Woodman, appela-t-il.

L'homme sursauta en entendant prononcer son nom et bondit du lit en poussant un juron : « Bon Dieu... »

Kendell tira aussitôt, entendit la fille hurler de terreur et tira encore. Il pressa la détente et garda le doigt dessus, car cette fois il n'y avait pas de sergent Racin pour lui arracher l'arme des mains. Il n'y eut rien pour l'arrêter avant que les six coups eussent été tirés sur les silhouettes étendues.

Alors, laissant tomber son arme, il s'approcha du lit et gratta une allumette. Milt Woodman était affalé sur le sol, la tête baignant dans une flaque de sang. Le corps de la fille était caché par le drap, et Kendell le souleva délicatement pour la regarder.

Ce n'était pas Sandy.

C'était Mme Dade, la femme du sheriff.

Cette fois, il savait qu'on le poursuivrait sans répit. Il savait qu'il n'y aurait plus d'étape, plus de vie nouvelle.

Il lui faudrait fuir, toujours fuir. Ne jamais s'arrêter de courir...

AU-DELÀ DES GRILLES

(You Can't Blame Me)

par HENRY SLESAR

C'était à présent le tour de Beggs. Une génération était parvenue à maturité depuis qu'il était enfermé derrière les grilles, et maintenant les grilles s'ouvraient devant lui. Debout dans le bureau du directeur, la peau démangée par le tweed de son vêtement civil, il pensa : le premier gars de vingt ans que je rencontre, j'irai droit vers lui et je lui dirai : « Petit, je suis un type sur qui tu n'as jamais posé les yeux, un type à qui tu ne peux rien reprocher, parce que je suis resté en dehors du coup pendant toute la durée de ta vie. Vingt ans ! »

- Cinquante ans, ce n'est pas vieux, disait le directeur. Il y a des tas de gens qui commencent des carrières à cinquante ans, Beggs. N'allez pas vous laisser décourager, car vous savez à quoi ça mène.

- À quoi ? fit-il d'un ton rêveur.

Il connaissait la réponse, mais voulait simplement entretenir la conversation pour retarder le moment.

- À des ennuis. Vous ne seriez pas le premier à qui j'ai dit au revoir un jour et « Tiens, vous revoilà ! » le lendemain.

Le directeur s'éclaircit la gorge et remua quelques papiers.

- Je vois que vous avez de la famille, dit-il.

- J'en avais, répondit Beggs non sans amertume.

- Votre femme n'était pas très portée sur les visites, n'est-ce pas ?

- Non.

- Cet argent que vous avez volé...

- Quel argent ?

- Oh ! Oui, soupira le directeur. Je me souviens maintenant. Vous faites partie des innocents. Très bien, parfait. Ce sont ceux-là que j'aime voir partir.

Il tendit la main.

- Bonne chance, Beggs. J'espère que vous trouverez ce que vous voulez au-delà de ces grilles. Je voudrais pouvoir vous conseiller utilement...

- Ça ira, monsieur le directeur. Merci quand même.

- Je vais vous donner un tuyau, dit le directeur avec un sourire bienveillant. Teignez-vous les cheveux.

- Merci, dit Beggs.

* * *

Il était sorti. Il savait bien qu'Edith ne l'attendrait pas de l'autre côté du mur, mais il s'arrêta, inspecta la rue de haut en bas et s'assit sur une prise d'eau pour fumer une cigarette, à dix mètres des portes de la prison. Il entendit un garde rire sur le chemin de ronde, au-dessus de sa tête. Puis il se leva et se dirigea vers l'arrêt d'autobus. Il s'assit au fond de l'autobus et pendant tout le chemin qui le menait en ville, observa dans la vitre le reflet de sa tête aux cheveux blancs. Je suis un vieillard, pensa-t-il. Mais ça ira comme ça.

En deux jours, il dépensa presque tout son pécule. Il en consacra une partie à se loger, à l'achat de nouveaux vêtements, à se nourrir, et à payer son billet de chemin de fer. Lorsqu'il descendit sur le quai, à Purdy, un chauffeur de taxi lui offrit ses services. Il accepta, s'installa devant et demanda :

- Connaissez-vous la ferme Cobbin ?

- Non, dit le chauffeur, jamais entendu parler de ça.

- Elle se trouvait sur Edge Road.

- Je connais Edge Road.

- C'est là que je veux aller. Je vous dirai où m'arrêter.

Il le lui dit à proximité d'un petit lotissement. Il paya le chauffeur mais attendit qu'il se fût éloigné avant de s'approcher d'une des maisons. Quand la voiture fut hors de vue, il descendit du trottoir et se mit à marcher le long de la route. Rien ne lui paraissait familier mais il ne s'en faisait pas. Tout change mais la pierre demeure.

Droit devant lui, il aperçut le rebord déchiqueté de la pente rocheuse et sut qu'il était au bon endroit. Il se laissa glisser le long de la petite

pente tout en se raidissant pour ne pas perdre l'équilibre. Vingt ans plus tôt, il était plus agile. En bas de la pente, il y avait une étendue boisée, escarpée, dans laquelle il s'enfonça. Il tâtonna ça et là jusqu'à ce qu'il trouve le cercle grossier formé par un amas de pierres, le vieux tronc d'arbre noirci, et l'endroit où il avait caché l'argent.

Il se mit à déplacer les pierres. Il y en avait beaucoup. Il ne craignait absolument pas que sa cachette eût été découverte en son absence. Sa confiance avait été aussi tenace que la foi.

L'argent se trouvait bien là, toujours dans la valise de cuir, tout en liquide, rangé en liasses bien nettes selon la valeur des billets - des billets légèrement humides, mais qui paraissaient toujours aussi pimpants et bons à dépenser. Il nettoya la valise, qui avait coûté quarante dollars à l'état neuf. Elle était moisie mais toujours solide et facile à porter avec sa large poignée.

Il retourna vers la route, emportant la valise. Cette fois, il s'arrêta à l'une des maisons et frappa à la porte. Une femme vint lui ouvrir. Elle regarda d'abord sa valise d'un air méfiant, s'attendant sans doute à ce qu'il fût voyageur de commerce, puis se détendit un peu lorsqu'elle remarqua ses cheveux blancs et qu'elle entendit la question qu'il lui posait. Pouvait-il avoir un verre d'eau ? Naturellement. Lui permettrait-elle d'appeler un taxi au téléphone ? Il pouvait y aller. L'appareil se trouvait juste droit devant lui. C'était une femme agréable, pas jeune. Beggs ressentit un certain choc en pensant qu'Edith aurait le même âge maintenant.

Ce fut au crépuscule qu'il arriva dans son vieux quartier. La légère couche de peinture rouge que l'on avait passée sur les immeubles n'améliorait guère leur aspect ; ils ressemblaient à des putains qui se seraient fardées. Y a pas beaucoup de changement par ici, pensa-t-il, et s'il y en a, c'est pour le pire. Ruine et décrépitude, une autre couche de vingt années de poussière sur les trottoirs et sur les pierres des maisons. Puis il constata des différences : une façade toute en verre au drugstore du coin, un terrain vague là où s'était élevée une biscuiterie, un changement de nationalité parmi les gamins qui traînaient dans les rues, une nouvelle enseigne au néon devant le bar- restaurant de Mike. Sur l'enseigne, il lut « *Lucky's* » et le « L » crachotait, crépitait, paraissant prêt à s'éteindre.

Beggs entra dans le bar. Il y avait passé pas mal d'heures dans sa jeunesse et même après son mariage. Mais seul l'emplacement était le même. Autrefois, le bar de Mike était une salle meublée de façon rudimentaire, honnêtement éclairée, et le barman avait les manches

retroussées. *Lucky's* était un endroit tout à fait différent. C'était sombre, trop sombre pour de vieux yeux, et la salle était pleine de chromes, de verres de couleur. Il y avait même des femmes : il vit une robe noire et un rang de perles et perçut un rire dur, féminin. Le barman portait un uniforme blanc et avait un visage de furet. Il jouait de la caisse enregistreuse comme d'un orgue de Barbarie.

- Oui, monsieur ? fit-il.

- Le téléphone ? demanda Beggs d'une voix rauque.

Mépris.

- Là-bas, au fond.

Beggs trébucha sur quelque chose, se redressa, trouva la cabine téléphonique. Il compulsa maladroitement l'annuaire tout en s'étonnant de son épaisseur, tandis que l'odeur de l'alcool qui l'entourait était presque assez forte pour lui tourner la tête. Cela faisait deux décennies qu'aucun whisky ne lui était passé par la gorge. Il trouva son nom, BEGGS EDITH - les deux mots écrits en majuscules. Le numéro de téléphone avait changé, mais l'adresse était toujours la même. Il eut presque envie de pleurer tellement il était reconnaissant à sa femme d'être restée constante et obstinée.

Il entra dans la cabine, coinçant de force la valise entre ses jambes, plongea dans sa poche à la recherche de monnaie et s'aperçut alors que le tarif avait changé. Il découvrit une pièce, mais ne l'introduisit pas dans la fente. Ses mains tremblaient trop. Il était incapable d'affronter cette épreuve, il ne pouvait rester assis dans cette boîte en verre, à écouter la voix du passé, grêle et désincarnée, jaillir du combiné. Il sortit de la cabine, ruisselant de sueur.

Au bar, il s'assit sur un tabouret recouvert de peluche, plaça ses coudes sur le comptoir et sa tête dans ses mains. Personne ne buvait. Le barman fusa vers lui comme un oiseau de proie.

- Qu'est-ce que ça sera ? s'enquit-il d'un ton séducteur. Vous donnez l'impression d'avoir besoin d'un verre, l'ami.

Beggs releva la tête.

- Qu'est-ce qui est arrivé à Mike ? demanda-t-il.

- Qui ça ?

- Je... prendrai un whisky.

Le verre payé détendit l'atmosphère. Le barman se dégela et dit :

- Vous voulez parler de Mike Duram ? C'était son bar, autrefois ?

- Oui.

- Six pieds sous terre, dit l'homme en dirigeant son pouce vers le sol. Y a peut-être dix ans. L'endroit a eu quatre propriétaires depuis. Vous êtes un ami de Mike ou quoi ?

- Je le connaissais, dit Beggs. Il y a longtemps.

Il vida son verre et sentit l'alcool exploser dans sa tête comme une grenade. Il toussa, s'étouffa, faillit tomber sur le comptoir en acajou. Le barman jura et lui apporta de l'eau.

- Qu'est-ce que vous êtes, un petit malin ? dit-il. Vous voulez faire croire que mon whisky n'est pas bon ?

- Je suis désolé ; il y a longtemps que je n'en ai pas bu.

- Ouais, à d'autres !

Il s'éloigna, vexé. Beggs se couvrit le visage de ses mains. Puis il sentit que quelqu'un lui touchait le milieu du dos ; il se retourna pour voir un rang de perles d'un blanc mat, bon marché, autour d'une gorge fine que dévoilait un corsage noir.

- Hello ! Papa, vous êtes enrhumé ou quoi ?

- Ce n'est rien, dit-il.

Elle vint s'asseoir sur le tabouret près du sien ; c'était une fille jeune, pâle et jolie, la peau encore plus blanche que le collier en toc qu'elle portait.

- Je n'y suis pas habitué, dit-il. Je ne suis plus capable de supporter ce truc-là.

- Vous avez besoin de pratique, dit-elle en souriant.

Il comprit alors que sa cordialité était de commande la fille travaillait là. Il tendit la main vers la poignée de la valise.

- Ne partez pas, papa, vous ne pouvez pas voler avec une seule aile.

- Je ne comprends pas.

- Buvez un autre verre. Il aura meilleur goût cette fois-ci.

- Je ne le crois pas.

- Alors, écoutez : commandez-en un autre et essayez ; si ça ne vous plaît pas, je le finirai pour vous. C'est comme une garantie au cas où la marchandise ne vous plaît pas, à cette différence près qu'on ne vous rendra pas votre argent, fit-elle en riant gaiement.

Il s'apprêtait à refuser, mais n'avait pas envie de voir disparaître ce sourire, même ce faux sourire.

- O.K., acquiesça-t-il d'un ton rude.

Le barman revint tout près d'eux. Il plaça deux verres sur le comptoir et les remplit à ras bord, puis il posa la bouteille devant Beggs, la tournant de façon qu'il pût lire la marque du whisky. Beggs, tel un enfant repent, lui fit un sourire. Les doigts minces et blancs de la jeune fille se refermèrent autour de son verre :

- À la vôtre, dit-elle.

Le second verre descendit plus facilement. Il ne détendit pas vraiment Beggs mais lui rendit son amertume plus facile à supporter. Ce verre l'aidera à se souvenir de la raison pour laquelle on buvait. Il jeta sur la jeune fille un regard timide et elle lui tapota l'épaule.

- Vous êtes un chic type, dit-elle d'un air malin, protecteur. Et vous avez de beaux cheveux blancs.

- Vous ne buvez pas, dit-il.

- Tout bien pesé, dit-elle, je préférerais le mien avec du *ginger ale*. Si nous allions nous asseoir à une table ?

Beggs jeta un coup d'œil à l'autre bout du bar ; le barman essuyait des verres et paraissait satisfait.

- Bien sûr, pourquoi pas ?

Beggs reprit sa valise et descendit du tabouret. Il eut l'impression que son pied ne sentait pas le sol lorsqu'il le toucha et il se mit à rire :

- Eh ! Qu'est-ce qui se passe ? J'ai des fourmis dans le pied.

La jeune fille se mit à rire, elle aussi, et regarda la valise. Puis elle plaça son bras sous celui de Beggs :

- Vrai, vous êtes au poil. Je suis contente que vous soyez venu.

Il se trouvait dans l'atelier de la prison ; les machines rugissaient, la fatigue raidissait son corps; sa tête lui faisait mal ; il posa le front sur la surface fraîche de son tour, mais le garde l'agrippa par l'épaule, le secoua :

- Réveille-toi, vieux.

- Quoi ? fit Beggs en relevant la tête du dessus de table en formica.

Il tenait encore un verre dans sa main, mais le verre était vide.

- Qu'est-ce que vous avez dit ?

- Réveillez-vous, grommela le barman. C'est pas un hôtel, ici. Faut que je ferme.

- Quelle heure est-il ? demanda Beggs en se redressant. Des gongs résonnaient à ses oreilles. Le bout de ses doigts le chatouillait et il y avait comme de la colle dans sa bouche. J'ai dû m'endormir.

- Il est plus d'une heure, dit le barman. Rentrez chez vous.

Beggs regarda de l'autre côté du box. Il était vide. Il tendit la main pour se saisir de sa valise et n'agrippa que de l'air.

- Ma valise, dit-il calmement.

- Votre quoi ?

- Valise. Je l'ai peut-être laissée au bar...

Il se leva, se dirigea en trébuchant vers les tabourets et se mit à les déplacer.

- Faut bien qu'elle soit quelque part, dit-il. Vous ne l'avez pas vue ?

- Écoutez, mon vieux...

- Ma valise, dit Beggs distinctement en faisant face au barman. Je veux ma valise, vous comprenez ?

- Je n'ai vu aucune valise. Écoutez, est-ce que vous m'accusez de...

- La fille avec qui j'étais. Celle qui travaille ici.

- Y a pas de fille qui travaille ici, mon vieux. Vous vous êtes fait de

fausses idées sur le genre de boîte que je dirige.

Beggs plaça la main sur le revers de l'homme, sans brutalité.

- De grâce, ne plaisantez pas, dit-il en allant même jusqu'à sourire. Je suis un vieil homme. Voyez mes cheveux blancs. Qu'avez-vous fait de cette valise ? Où est la fille ?

- M'sieur, je vais vous redire ça encore une fois, fit le barman en écartant brutalement les doigts de Beggs. Je n'ai pas vu votre foutue valise. Y a pas de fille qui travaille ici. Si vous vous êtes fait rouler par quelqu'un, c'est votre affaire et pas la mienne.

- Espèce de *menteur* !

Beggs se précipita en avant. Ce n'était pas une attaque ; si ses bras étaient tendus, c'était dans un geste de supplication et non de violence. Il cria de nouveau et le barman s'éloigna, dédaigneux. Beggs le suivit. L'homme se retourna et l'injuria vertement. Alors Beggs se mis à sangloter et le barman dit avec un soupir de lassitude :

- Oh ! Ça c'est le bouquet.

Il attrapa Beggs par le bras et le poussa vivement vers la porte. Il décrocha son pardessus au portemanteau et le lui jeta. Beggs criait mais continuait d'avancer. À la porte, le barman lui imprima une poussée finale qui l'expédia dans la rue. La porte se referma en claquant et Beggs assena un coup de poing sur le battant - un seul.

Puis, debout sur le trottoir, il enfila son pardessus. Il y avait des cigarettes dans une des poches, mais elles étaient froissées et inutilisables. Il jeta le paquet dans le caniveau.

Alors, il s'éloigna.

* * *

Il se souvenait des escaliers. Trois étages. Faciles à gravir lorsqu'il était jeune, qu'il venait de se marier et qu'Edith l'attendait en haut. Plus raides après une journée passée à boire chez Mike. Maintenant ils n'en finissaient plus, un Everest de bois. Il haletait lorsqu'il parvint à la porte de l'appartement.

Il frappa ; au bout d'un petit moment, une femme qui aurait pu être la mère d'Edith ouvrit la porte. Mais c'était Edith. Elle le regarda, écartant de son visage des mèches de cheveux rebelles d'un gris

jaunâtre et tripotant d'une main osseuse le bouton qui pendait sur sa robe de chambre souillée. N'étant pas sûr qu'elle l'eût reconnu, il dit :

- C'est moi, Harry. Edith.

- Harry ?

- Il est tard, bafouilla-t-il. Je suis désolé de n'être pas arrivé plus tôt. On m'a libéré aujourd'hui. Puis-je entrer ?

- Oh ! Mon Dieu, dit Edith en posant les mains à plat sur ses yeux.

Elle ne bougea pas pendant près d'une demi-minute. Il ne savait s'il devait la toucher ou non. Il se balançait d'un pied sur l'autre, humectant ses lèvres desséchées.

- J'ai terriblement soif, dit-il. Pourrais-je avoir un verre d'eau ?

Elle le fit entrer. La pièce était plongée dans l'obscurité. Edith alluma une lampe placée sur la table, se dirigea vers la cuisine et en revint avec le verre d'eau. Elle le lui tendit et il s'assit avant de se mettre à boire.

Lorsqu'il lui eut rendu le verre vide, il esquissa un sourire timide et dit :

- Merci. J'avais drôlement soif.

- Qu'est-ce que tu veux, Harry ?

- Rien, dit-il d'un ton calme. Seulement un verre d'eau. Je ne pouvais m'attendre à rien d'autre de ta part, n'est-ce pas ?

Elle s'éloigna de lui en tourmentant ses cheveux.

- Mon Dieu, j'ai une tête épouvantable. Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue ?

- Je suis désolé, Edith. Il vaut mieux que je parte.

- Où ?

- Je ne sais pas, dit Beggs. Je n'y ai pas réfléchi.

- Tu n'as aucun endroit où aller ?

- Non.

Elle emporta le verre vide à la cuisine puis revint et s'immobilisa sur

le seuil, les bras croisés, appuyée au chambranle de la porte.

- Tu peux rester ici, dit-elle. Je ne vais pas te mettre dehors, sans endroit où aller. Je ne ferais pas ça à un chien. Tu pourrais dormir sur le divan. Tu veux, Harry ?

Il caressa le coussin :

- Ce divan, dit-il lentement. Je préférerais dormir sur ce divan que dans un palais. Il la regarda : elle pleurait.

- Oh ! Edith...

- Ne fais pas attention à moi !

Il se leva, et l'entoura de ses bras.

- Tu veux bien que je reste ? Je veux dire : pas seulement ce soir ?

Elle fit oui de la tête.

Beggs la tint alors plus serrée, comme l'eût fait un jeune amoureux. Edith dut se rendre compte à quel point cela devait avoir l'air bête, car elle eut un pauvre rire et sécha d'un revers de poignet une larme qui coulait sur sa joue.

- Mon Dieu, Harry, tu sais quel est mon âge ?

- Ça m'est égal...

- Je suis la mère d'une grande jeune fille. Harry, tu n'as même jamais vu ta fille.

Elle se libéra et se dirigea vers une porte qui était fermée. Elle frappa au battant en continuant d'une voix tremblante :

- Tu n'as jamais vu Angela ! Ce n'était qu'un bébé quand... Angela ! Angela ! Réveille-toi !

Un moment plus tard, la porte s'ouvrit. La blonde décolorée, en chemise de nuit, bâillait et clignait des yeux. Elle était jolie, mais paraissait de mauvaise humeur.

- Que diable se passe-t-il ? dit-elle. Pourquoi tous ces cris ?

- Angela, je veux que tu fasses la connaissance de quelqu'un. Quelqu'un de particulier !

Edith joignit les mains et regarda Beggs. Celui-ci fixait la jeune fille

avec un sourire bête, embarrassé. Ce sourire ne dura pas. Edith le vit s'effacer et en fut déçue. Le vieil homme et la jeune fille avaient rivé leurs regards l'un à l'autre, et Angela tira nerveusement sur le rang de perles d'un blanc mat, bon marché, qui se trouvait encore à son cou.

UNE PANTHÈRE DANS L'OMBRE

(Panther, Panther In The Night)

par PAUL W. FAIRMAN

Si la conclusion définitive de l'affaire Cozenka vous satisfait, c'est que vous êtes quelqu'un d'exceptionnel. Moi, je ne m'en contente absolument pas. Je ne suis, il est vrai, qu'un type très ordinaire. J'aime que les choses soient claires, nettes et sans bavures.

Et je n'ai aucun penchant pour le crime.

Ou du moins, je veux en être persuadé !

Mais je suis d'abord un écrivain et je gagne ma vie en relatant des faits et des personnages sortant de l'ordinaire.

C'est peut-être cette orientation de pensée qui m'a conduit à assister à tous ces événements et à les laisser se dérouler sans intervenir plus directement. J'ai joué en quelque sorte le rôle d'un témoin dominé par ses soucis professionnels.

J'avais interviewé Cozenka à New York à son retour d'Afrique et elle m'avait convié à visiter « sa petite réserve de province », selon sa propre expression, pour y admirer les animaux qu'elle avait ramenés.

Elle et Peter Wyndham.

Je n'avais vraiment aucune raison de soupçonner qu'elle pouvait m'inviter pour une raison différente.

J'avais promis mon article à une revue à grand tirage qui n'avait pas lésiné sur les frais de déplacement. J'entrepris donc cette randonnée vers le sud des États-Unis l'esprit libre et dans les meilleures dispositions possibles.

Je descendis du train à une halte perdue dans la nature où un chauffeur en casque colonial et en uniforme kaki, rappelant celui d'un boy-scout, m'ouvrit la portière d'une confortable et puissante voiture chargée de me conduire à la propriété de Ken Bender distante d'une trentaine de kilomètres.

Naturellement, Cozenka ne vous est pas tout à fait inconnue. Vous

avez pu voir sa photo dans les périodiques et les quotidiens à l'occasion des fiançailles et du mariage de cette envoûtante beauté eurasiennne avec le richissime Ken Bender.

Ce fut, en quelque sorte, la fusion du charme oriental et des puits de pétrole du Texas !

Mais après le mariage, il resta encore du pain sur la planche pour les journalistes : l'amour de Cozenka pour l'Afrique, ses chasses aux fauves, sans parler de tous les animaux de la jungle ou des forêts ramenés par cette Diane superbe. Et il y avait aussi l'apparente acceptation par Ken Bender de l'élégant britannique Peter Wyndham comme guide et compagnon de Cozenka, que ce fût à l'étranger ou aux États-Unis mêmes. N'oublions pas non plus l'argent qu'il dépensait sans compter au moindre battement de cils de la belle. C'est ainsi que Bender avait fait reconstituer avec minutie, dans l'une de ses immenses propriétés, un coin d'Afrique qui servait de sanctuaire aux animaux que sa femme ramenait vivants et dont elle refusait de se séparer. C'était ça, « la petite réserve de province ».

Bref, ces différentes choses et les péripéties qui s'y rattachaient constituaient une inépuisable réserve d'échos pour les journalistes en mal de copie.

On en parlait presque autant que de Brejnev, et les choses en étaient là quand le chauffeur à la livrée originale m'ouvrit la portière du « break », juste à l'entrée de la modeste villa d'une vingtaine de pièces où m'attendaient mes hôtes !

En réalité, seul Bender se trouvait là. Nous nous connaissions déjà. Je l'avais interviewé à plusieurs reprises et nos congratulations s'en trouvèrent simplifiées. Nous éprouvions d'ailleurs un certain plaisir à nous revoir.

Bender était un grand bougre au corps massif, dont l'entrée de la modeste villa d'une vingtaine de pièces où m'attendaient mes hôtes !

En réalité, seul Bender se trouvait là. Nous nous connaissions déjà. Je l'avais interviewé à plusieurs reprises et nos congratulations s'en trouvèrent simplifiées. Nous éprouvions d'ailleurs un certain plaisir à nous revoir.

Bender était un grand bougre au corps massif, dont l'abond était dénué de la finesse et du vernis qu'on eût été en droit d'attendre d'un mari choisi par Cozenka. Il s'empara de ma valise, m'écrasa la main et tonitrua :

- Sacré Marty, va ! Bien content de vous voir. Cozenka est partie avec Peter pour soigner un chimpanzé malade, je crois. Mais que diriez-vous d'un Old Crow ?... Au fait, c'est la première fois que vous venez ici. Comment trouvez-vous ça ? Magnifique, hein ?

C'était bien du Bender ! Un homme qui semblait toujours foncer comme un taureau à travers l'existence, mais faisait toujours preuve de droiture, d'honnêteté et savait se révéler le plus attentif des amis.

- C'est gentil à vous de me recevoir, lui dis-je. Je termine un grand article sur le dernier voyage de votre femme et je vais pouvoir prendre ici des renseignements sur les animaux d'Afrique !

- Magnifique ! s'écria-t-il. Restez un mois, restez un an si vous le souhaitez... Mais voyons, comment trouvez-vous mon bourbon ?

Après un second verre, il m'entraîna dehors sans barguigner. Il ne pouvait venir à l'esprit de Bender que quelqu'un au monde fût fatigué !

Nous ne roulâmes guère plus de cinq minutes, mais nous étions vraiment au cœur de l'Afrique noire. À coups de millions, il avait réussi à faire surgir du néant quelque chose d'assez extraordinaire. Outre la flore, il y avait aussi la faune. J'aperçus un couple de buffles à l'allure maussade, une girafe se poussant du col, un hippopotame dans sa pièce d'eau personnelle et un zèbre qui paraissait quand même s'ennuyer à mourir. Des bâtiments à demi dissimulés dans la végétation contenaient des cages où l'on avait mis les animaux les plus fragiles et les plus dangereux.

Cozenka et Wyndham n'étaient pas dans le hangar aux singes mais nous les trouvâmes à quelques dizaines de mètres plus loin, à l'intérieur d'un petit édifice qui abritait une cage renfermant une magnifique panthère noire.

À mon avis, nous les trouvâmes un peu trop près l'un de l'autre, mais Bender ne parut rien remarquer. Je fus surpris de son aveuglement. Et je ne pus m'empêcher de penser à ce qu'un échetier témoin d'un tel tableau pourrait rédiger à l'intention d'un périodique à scandales.

Moi, je ne prisais pas spécialement ce genre de publications, mais je me demandais quelle sorte de relations pouvaient bien exister entre Bender et la femme qu'il avait épousée.

Cozenka ne parut nullement démontée. Comme nous approchions elle nous adressa son irrésistible sourire et se précipita dans les bras de son

mari. Je ne pus m'empêcher de l'envier quand il l'embrassa.

La présence de cette femme contribuait à stimuler les imaginations masculines. Sous un certain angle, tout au moins. J'évoquais à travers elle les danses rituelles des filles de Java, les temples du passé, les moines bouddhistes aux robes orange et les nuits tropicales embaumées. Pour moi, toutefois, l'indiscutable beauté de Cozenka elle-même était plus statique que dynamique. Elle symbolisait la séduction, mais sans rayonner. Et sur cet être d'apparence idéale, j'aurais eu scrupule à porter la main ou même à jeter un regard trop appuyé par crainte de le voir voler en éclats comme un très précieux Ming.

Cette impression, Cozenka la donnait en toute circonstance, qu'elle fût vêtue en écuyère ou d'une robe de cocktail ou même - du moins le supposais-je - d'une simple toile de sac.

Elle se dégagea des bras de son mari et me tendit la main.

- C'est gentil à vous d'être venu, mon cher Marty. J'espère que vous resterez longtemps ici. Vous connaissez Peter, naturellement ?

Je le connaissais surtout en tant qu'éternel chevalier servant de Cozenka. À mes yeux, c'était le type de la brute fascinante sachant prouver qu'il était inutile de ressembler à Gregory Peck pour jouer à la perfection le rôle du chasseur de fauves. Il était blond autant que faire se peut à moins d'être albinos. Ses cheveux rudes s'harmonisaient avec des sourcils épais et broussailleux pour lui conférer virilité et énergie. Il savait toutefois porter l'habit avec distinction, le cas échéant.

Il retira d'entre ses lèvres une pipe courtaude et l'y remplaça presque aussitôt. Juste le temps de dire :

- Salut, vieux frère ! Heureux de vous voir.

Je le saluai et nous regardâmes de nouveau Cozenka. Elle s'accrochait au bras de Bender et paraissait hypnotisée par la panthère.

- Chéri, dit-elle à son mari, si j'avais vécu dans l'ancien temps, je crois que j'aurais adoré les félins comme des dieux. Regarde quelle distinction dans sa pause. Quelle symétrie ! Quelle sauvage élégance ! Cette bête ne doit penser qu'à tuer. Elle doit nous haïr.

Bender souriait à sa femme plus qu'à la panthère.

- C'est un fait que je n'aimerais pas la rencontrer dans l'obscurité avec un simple revolver dans...

- Marty !... Attention !... En arrière, vite !

C'était Wyndham qui me criait cela, et je bondis comme sous l'aiguillon d'une guêpe.

- Excusez-moi, poursuivit-il, je ne voulais pas vous effrayer, mais il faut se méfier de ces animaux et de celui-là en particulier. À peu de chose près, vous perdiez un bras. Indiscutablement.

- Je vous remercie, balbutiai-je en rassemblant mes esprits.

- Ce genre de cage ne convient pas à un tel fauve. Plutôt que des barreaux, il lui faudrait un grillage.

Je regardai la bête avec un prudent respect. Elle nous faisait face, tout de satin noir vêtue, à part une sorte d'étoile blanche sur sa tête qu'elle venait de poser gracieusement sur ses pattes de devant. Elle donnait ainsi plutôt l'image de la beauté classique que celle du danger.

Mais aux flammes vertes qui jaillissaient des yeux de l'animal, je voyais bien que Wyndham devait avoir raison. Je pouvais lire dans ce regard toute la haine et toute la perfidie dont Cozenka et Wyndham avaient parlé.

C'est Cozenka qui rompit le silence d'un éclat de rire.

- Allons, mes amis ! Je crois que Marty Payne va nous éreinter dans son journal et nous accuser d'avoir voulu le faire dévorer par notre charmant Démon si nous ne le traitons pas à présent avec soin. Soyons des hôtes parfaits et peut-être nous pardonnera-t-il.

- Tu as tout à fait raison, approuva Bender.

- Ouais, fit Wyndham en rallumant sa pipe.

À vrai dire, ils furent d'excellents hôtes et j'eus droit à un dîner digne des plus grands restaurants avec café et cognac servis dans un romantique patio entouré d'écrans de tissu léger. Bender - ennuyeux et volubile - se laissa glisser sur la voie des confidences et nous conta ses débuts. Composant son attitude, Wyndham voulait nous faire sentir le prix de sa présence, mais Cozenka éclipsait par son intense rayonnement les choses et les gens.

Je me trouvais en présence soit de l'un de ces trios qui parviennent si rarement à se fondre dans un harmonieux équilibre, soit d'une sélection de couleurs vives et de personnalités marquantes éparses sur la toile de fond de l'existence. J'étais incapable de me prononcer avec

certitude.

* * *

Mais vers la fin de l'après-midi suivant, une nouvelle teinte, une autre nuance apparut dans le tableau. Et ceci, grâce à Bender lui-même. Nous étions partis à cheval tous les deux pour faire le tour du propriétaire, ou tout au moins pour que j'aie une idée de l'importance du domaine.

Chacun de nous avait un bidon fixé à la selle de son cheval et si le mien était rempli d'un simple rafraîchissement, je réalisai peu à peu que celui de Bender devait contenir du cognac et qu'il en avait déjà beaucoup bu avant de se mettre en route.

Je m'en rendis compte en le voyant vaciller sur sa selle et surtout quand nous descendîmes de cheval pour marcher un peu. Il ne tarda pas à s'asseoir sur un rocher.

- Mon pauvre vieux Marty ! s'exclama-t-il soudain. Ils vont me tuer ! Ils vont me tuer aussi sûr que...

Il s'arrêta et passa la main sur son visage. Je vins m'asseoir sur la pierre, à côté de lui.

- Je crois, lui dis-je, que vous avez pris un peu trop de soleil et de cognac.

- Ouais, j'suis ivre, ivre comme je le suis toujours, mais croyez-moi, je ne perds pas la tête.

Il la secoua maladroitement comme pour bien prouver qu'elle se trouvait toujours sur ses épaules et me demanda :

- Avez-vous déjà été amoureux, Marty ?

- Ça m'est arrivé, mais j'ai toujours eu trop de boulot pour approfondir ce genre d'affaires.

- C'est qu'il y a amour et amour, énonça-t-il sentencieusement.

- Que voulez-vous dire ?

- Il y a l'amour qui vous rend vraiment heureux et celui qui vous démolit comme un stupéfiant... comme une drogue... toutes les drogues du monde mélangées ensemble. Et quand c'est celui-là qui vous tombe dessus, alors, mon vieux Marty, on est un type fichu, fini.

Je commençais à être un peu embarrassé, mais je ne pouvais quand même pas m'en aller et le laisser seul dans cet état. C'est du moins l'excuse que j'invoquai pour rester et ouvrir les oreilles.

- Le sort vous a pourtant favorisé aussi dans ce domaine, lui dis-je.

- Vous ne savez pas ce que vous racontez.

Au-delà de l'ivresse, sa voix exprimait la douleur et la lassitude.

- Maudit soit le jour où je l'ai rencontrée. Depuis, je n'ai connu que les tourments de l'enfer.

Je pesai avec soin la question que j'allais poser. D'un côté, je devais essayer de tirer le maximum de profit de la situation sur le plan professionnel, mais, d'autre part, il me fallait tenir compte que ce n'était pas moi, mais lui, qui avait abordé ce sujet.

- À cause de Wyndham ? lançai-je négligemment.

Bender parut buter sur ma question, ne réussissant pas à formuler une réponse précise et satisfaisante. Il se tourna enfin vers moi :

- Non. Lui, c'est un événement fortuit, un accident. C'est moi qui me fais peur... la façon dont j'envisage mes rapports avec Cozenka. Normalement, j'aurais dû flanquer ce type à la porte, le renvoyer à sa chère Afrique.

- Que ressentez-vous donc exactement vis-à-vis d'elle ?

- Je vous l'ai dit. Elle agit sur moi comme une drogue. J'en suis malade de la désirer. Malade à un tel point que je suis devenu un tout autre homme depuis que je l'ai rencontrée. Elle m'est tellement indispensable que je crains de lui faire la moindre remarque au sujet de Wyndham, ou de ce zoo ridicule, ou de ses escapades en Afrique, au sujet de tout et de rien, en somme. Je tremble de la perdre. Je ferais n'importe quoi pour obtenir la plus petite marque d'affection de sa part.

- C'est une méthode plutôt dangereuse. Ne craignez-vous pas, en effet, que ce soit la meilleure façon d'anéantir l'amour qu'elle peut encore nourrir à votre égard ? Je ne pense pas qu'une femme telle que Cozenka apprécie les hommes faibles.

Il me toisa d'un regard où je lus le mépris pour ma stupidité.

- L'amour qu'elle a pour moi ? Mais vous déraisonnez, mon vieux ! Elle ne

m'aime pas. Elle ne m'a jamais aimé. Elle me l'a dit et redit quand je l'ai suivie sans trêve ni repos à travers le monde jusqu'à ce qu'elle finisse quand même par accepter de m'épouser.

- Je ne crois pas que les choses soient vraiment ainsi. Vous avez dû perdre complètement les pédales. Pourquoi ne vous aimerait-elle pas ? Quelles preuves en avez-vous ?

- Êtes-vous aveugle ? Regardez-moi. Je ne me fais pas d'illusion. Un gros lourdaud, voilà ce que je suis. Pas du tout son type d'homme. Elle a accepté de vivre sous mon toit — pas toujours, en outre — simplement à cause de mon argent. Cozenka a davantage besoin d'argent que de l'air qu'elle respire.

Je levai la main dans un geste de protestation : « Allons, écoutez donc... », mais il m'interrompit, s'échauffant :

- Je sais bien qu'elle peut vous illusionner, Marty, comme tous les hommes, sauf moi, son mari. Vous la considérez tous comme une beauté tendre et aimante, mais elle n'en a que l'apparence. À vrai dire, elle s'empare de tout ce qu'elle peut et ne donne rien en échange.

- Alors, regardez la situation en face et agissez en conséquence. Balayez-la de votre horizon. Divorcez. Ça vous coûtera une fortune, mais cela reste dans vos possibilités.

- Financièrement, oui. Mais ce n'est pas là que le bât me blesse. En réalité, je ne peux pas me décider. Si j'agissais ainsi, elle n'aurait pas tourné le coin de la rue que je courrais après elle pour la supplier de revenir.

C'était donc là le secret de son aveuglement au sujet de Wyndham. Il n'ignorait rien mais il avait peur de perdre Cozenka s'il lui adressait le moindre reproche.

Je pouvais le comprendre jusqu'à une certaine limite car j'avais eu assez le loisir d'apprécier la beauté de Cozenka pour réaliser combien il était dangereux de céder à sa séduction. Je lui dis :

- Écoutez-moi, Bender. Il faut vous reprendre. Une chose est certaine, c'est que vous vous fourvoyez. Vous prenez le problème du mauvais côté.

Le malheureux cherchait un soutien moral et il se raccrocha à moi d'une façon qui m'émut.

- Vous croyez, Marty ?

- Bien sûr. Patientez encore un peu, et si vous ne pouvez finir par vous convaincre que vous avez tort, alors, partez seul quelque part et réfléchissez à tout cela. Je suis sûr que vous retomberez sur vos pieds, bien d'aplomb.

- C'est une bonne idée.

- Et oubliez cette absurdité d'après laquelle votre vie serait en danger. Là, vraiment, vous déraisonnez.

Il se redressa soudain, l'air décidé.

- D'accord. Excusez-moi de vous avoir embêté avec mes petits ennuis.

J'aurais voulu lui faire comprendre que je ne me méprenais pas pour autant et que je ne considérais pas la sortie à laquelle il s'était livré comme un signe de faiblesse larmoyante, mais plutôt comme le résultat de la nécessité pour un homme d'ouvrir parfois la soupape de sécurité.

- Vous aviez besoin de soulager votre cœur, lui dis-je.

- Oublions tout cela, voulez-vous ?

- Naturellement.

Il fronça les sourcils.

- Attention, hein ! Si jamais l'idée vous prend d'en parler dans l'article que vous écrirez sur ma femme...

- Allons donc ! Vous savez bien que je ne ferais pas une chose pareille !

Sa colère naissante ne fut qu'un feu de paille.

- Excusez-moi, me dit-il honteux, je sais bien que vous n'en êtes pas capable.

Puis il se mit à ricaner.

- Moi, au moins, je ne fais rien à moitié. Quand je veux raconter des bêtises, j'emmène un journaliste avec moi pour les écouter.

- Non, pas un journaliste. C'est un ami qui se trouve avec vous.

- Merci, mon vieux Payne. Et maintenant, il vaut mieux rentrer à la maison. Demain, nous ferons une grande virée à cheval.

Nous prîmes le chemin du retour. J'éprouvais une certaine satisfaction de savoir qu'il s'était soulagé du poids qui l'oppressait. Cela lui avait certainement fait du bien et permis, en particulier, de chasser de ses pensées cette ridicule idée de meurtre dont il était soi-disant menacé.

Mais ce n'était absolument pas une idée ridicule.

Bender fut assassiné le soir même.

Ils le tuèrent, pour ainsi dire, sous mon nez.

* * *

La soirée avait débuté agréablement. Nous avions aussi bien dîné que la veille et nous nous retrouvâmes dans le patio avec Bender nous égrenant encore ses vieux souvenirs. Je le voyais sous un angle différent car je savais à présent les pensées qu'il nourrissait à l'égard de Cozenka.

La jeune femme, elle, se conduisait en parfaite maîtresse de maison et manifestait envers son mari de telles marques de tendresse que je ne pouvais faire autrement que de donner tort au milliardaire quand il doutait de son amour.

- Chéri, lui demanda-t-elle, dois-je me changer ? Veux-tu que j'aille passer une de ces magnifiques robes de soirée pour te faire plaisir ainsi qu'à notre invité ?

- Mais ma chérie, je te trouve ravissante en tenue de cheval et je suis sûr que Marty est du même avis.

Et la conversation se maintint dans ces parages de galanterie. Avec Wyndham dans un coin, flegmatique comme tout Britannique bon teint et qui semblait toujours faire une grâce en nous offrant sa silencieuse compagnie.

C'est Bender qui eut l'idée de passer un film. Une affaire d'une heure que nous regardâmes dans son cabinet de travail. C'était une sorte de revue en couleurs du dernier voyage de Cozenka en Afrique, une parade éclatante de lions, de tigres, de singes, de zèbres et d'éléphants, avec Cozenka et Wyndham qui se montraient un peu partout à leur avantage.

La jeune femme s'éclipsa avant la fin du spectacle. Nous, les trois hommes, retournâmes au patio quand le film fut terminé.

Je m'attendais à voir Cozenka réapparaître dans une somptueuse robe de soirée et je me régalaïs d'avance. Mais je fus déçu. Elle portait toujours sa tenue de cheval.

C'est quelques minutes plus tard que le rideau se leva sur le drame.

Cela commença par un homme hors d'haleine qui fit irruption dans le patio. Sa voix trahissait le plus profond désarroi.

- La panthère, madame, la panthère noire ! Elle n'est plus dans sa cage !

Cozenka eut un haut-le-corps et Wyndham se leva brusquement.

- Vous voulez dire, demanda-t-elle, que l'animal est sorti de la cage et se promène dans le bâtiment ?

- Non, il a disparu. Il est quelque part. Je ne sais pas où. C'est quand j'ai fait ma tournée à minuit...

- Vous êtes entré dans la baraque et vous l'avez excité ! s'écria-t-elle d'une voix aiguë que je ne lui connaissais pas. Vous m'avez désobéi. Vous êtes un stupide individu !

- Mais, madame...

- Vous l'avez provoqué.

- Mais non, j'avais pas de raison. Pourquoi l'aurais-je fait ?

- Parce que vous êtes un idiot. Vous savez bien qu'il ne supporte que M. Wyndham et moi-même. Personne d'autre ne doit l'approcher. Il était doux comme un agneau quand nous l'avons quitté, à cinq heures.

Mais l'homme se débattait comme un beau diable. Il se défendait avec obstination.

- J'ai fait comme d'habitude, fit-il en secouant la tête. J'ai ouvert la porte du hangar et jeté un coup d'œil à la lueur de ma lampe électrique. J'ai tout de suite vu la porte de la cage ouverte. Je suis resté là juste ce qu'il fallait pour m'assurer qu'elle n'était pas dans le local et j'ai couru directement ici.

Les regards de Wyndham et de Cozenka se croisèrent.

- Elle s'est peut-être enfuie toute seule, suggéra l'Anglais.

- Il faut que quelqu'un l'ait dérangée. Cet imbécile...

- Pas forcément. Rappelez-vous : nous voulions mettre un verrou plus robuste à cette cage. Et la fenêtre supérieure du hangar était restée ouverte. Démone pouvait facilement s'échapper par là.

- C'est la faute de cet homme ! insista Cozenka qui ne voulait pas en démordre.

Wyndham se tourna vers le gardien.

- Allez dans la cuisine et attendez qu'on vous appelle. Personne ne doit traîner dehors jusqu'à ce que cette affaire soit terminée.

L'homme sortit visiblement mécontent des accusations de Cozenka que l'Anglais s'efforçait de calmer.

- Peu importe le responsable, dit Wyndham. Nous savons tous ce qu'il y a lieu de faire. Le plus tôt sera le mieux.

Au lieu de décroître, la colère de Cozenka gagna encore en intensité.

- Ah, non, par exemple ! s'écria-t-elle. Je ne veux pas qu'on le tue. Je ne veux pas qu'on le massacre comme un chat de gouttière. C'est l'empereur de sa race. Ce serait un sacrilège.

Wyndham avait un visage sévère, fermé.

- D'accord, c'est terrible. Mais mieux vaut le fauve que...

Bender intervint. Il avait gardé le silence jusqu'alors, laissant la parole aux experts, mais quand il vit que sa femme faiblissait, que ses épaules s'affaissaient, il l'entoura de son bras puissant et regarda Wyndham en fronçant les sourcils.

- Allons, dit-il, ne nous affolons pas. Cozenka adore ce gros minet. On ne va pas tout crûment sortir d'ici et tirer dessus simplement parce que vous croyez...

Mais la jeune femme s'était calmée. Elle leva les yeux vers son mari.

- Peter a raison, mon chéri. Démone est une tueuse. C'est dans sa nature. Il y a des vies humaines en jeu. Nous n'avons pas le choix des moyens.

Wyndham secoua la cendre de sa pipe.

- Vous autres, restez là, dit-il. Je vais en reconnaissance, voir de quoi il retourne. Cette histoire peut être réglée en moins de deux.

Mais Cozenka s'y opposa.

- Vous voulez y aller seul et me laisser ici dans l'angoisse ? Vraiment, Peter, je me demande parfois si...

- Mais c'est une affaire qui concerne les hommes.

- J'ai déjà prouvé que dans de telles circonstances, je pouvais agir aussi bien qu'un homme, vous le savez parfaitement.

Wyndham haussa les épaules puis parut approuver Bender tandis que ce dernier lui disait :

- Nous allons y aller tous les deux, Peter. Cozenka restera ici avec Marty.

Mais la jeune femme l'embrassa, le visage épanoui.

- Non, mon chéri. Allons-y ensemble, toi et moi. Nous trouverons notre belle Démone. Elle ne doit pas tomber sous d'autres balles que les nôtres.

Elle semblait lancer cela comme un défi à Wyndham. L'Anglais leva les yeux au ciel.

- C'est bon, dit-il avec quelque rudesse. Allons-y sans tarder. Je me demande quelle diablerie cette panthère est en train de méditer. Je passerai par le côté gauche des bâtiments. Vous deux, prenez par la droite. Ainsi, nous ne tarderons certainement pas à la découvrir.

Ils s'en allèrent bientôt dans la nuit avec leurs fusils et leurs lampes électriques. Profane et inexpérimenté, je les laissai partir sans la moindre envie de les accompagner. En fait d'armes à feu, je n'avais jamais eu entre les mains qu'une carabine inoffensive, à l'âge de dix ans.

Pendant quelques instants, du pas de la porte, je vis les faisceaux lumineux danser dans l'obscurité. Puis je rentrai m'asseoir pour les attendre. Le coup de feu décisif tardait à venir et le temps me semblait long, seul dans le patio presque ouvert à tous les vents. Je me dirigeai vers le vaste cabinet de travail où nous avions laissé le cognac et je me trouvai plus en sécurité dans cette pièce entourée de quatre murs solides.

Oui, plus en sécurité. Du moins jusqu'au moment où mes yeux tombèrent pile dans ceux de la panthère.

Elle s'était introduite par la fenêtre. Le choc léger de ses pattes sur le tapis moelleux, et voilà ! Elle se trouvait dans la pièce. J'avais en face de moi la mort vêtue de satin noir.

Je lâchai mon verre et ma première pensée - quand mon cerveau se remit à fonctionner - fut pour me demander pourquoi cet animal était venu me dénicher là. Il y avait alentour un tas de gens plus facilement accessibles.

Puis, ce fut une véritable tempête sous mon crâne. Les idées s'y bousculaient en désordre : dégoût de moi-même pour n'avoir pas eu l'élémentaire bon sens de fermer la fenêtre. Ressentiment à l'égard de mes hôtes pour n'avoir pas deviné à temps que je l'oublierais et qu'ils devaient me le conseiller. Colère contre ce fauve si incroyablement diabolique assis devant moi et se réjouissant de mon désarroi.

À supposer même que mes jambes voulussent bien me porter, je n'avais pas la moindre chance d'atteindre la porte. Je ne pouvais compter sur aucune aide. Seul, un espoir bien fragile me restait : j'avais entendu dire que certains animaux ignoraient les hommes à condition qu'ils restent immobiles.

Je ne fis donc pas le moindre geste, mais le fauve refusa de m'ignorer ! Il se redressa sur ses énormes pattes et se balança d'avant en arrière, s'appêtant au massacre. Il ouvrit la gueule pour me montrer ses dents blanches et acérées. Il s'approcha de moi avec une grâce nonchalante.

Alors, comme ses moustaches allaient atteindre mes genoux paralysés, un soupçon m'effleura pour se préciser dans ma tête. Je m'apercevais que le rictus menaçant qui découvrait ses mâchoires n'était rien d'autre qu'une vulgaire grimace, un tic, et que le bruit profond sortant de sa gorge ressemblait plutôt à un puissant ronronnement qu'à un grognement de colère.

Et l'énorme chat s'employa bientôt à confirmer mes doutes quant à sa férocité. Il se laissa tomber sur le dos et se roula devant moi, gracieux et aguichant. L'animal était aussi apprivoisé, aussi inoffensif qu'un chaton. S'ennuyant toute seule dans l'obscurité, cette bête avait vu de la lumière dans la pièce et y avait fait irruption simplement pour trouver de la compagnie. Elle ne voulait de mal à personne.

Je me trouvais au bord de la crise de nerfs après ces émotions contradictoires, mais je fis effort pour retrouver mon équilibre et tendre la main afin de tapoter le crâne de la panthère à présent remise sur ses pattes.

Toutefois, le temps nous manqua pour resserrer d'aussi prometteuses relations car un coup de feu éclata quelque part aux environs. Inquiet, l'animal s'éloigna de moi pour se rapprocher de la fenêtre auprès de laquelle il s'accroupit, mal à l'aise... „

Des cris éclatèrent dans la nuit, provenant du même endroit que le coup de fusil. Ce fut le signal de la fuite pour ma panthère qui bondit dans l'obscurité.

Je sortis, moi aussi, me dirigeant vers l'endroit où l'on continuait de gémir et de crier. J'aperçus bientôt la lueur d'une lampe électrique et je hâtai le pas. Je trouvai Cozenka écroulée près du corps immobile de Ken Bender. Le faisceau lumineux éclairait la scène et je pouvais voir une tache de sang s'élargir sur la poitrine de l'homme. Inutile d'être médecin pour comprendre qu'il était mort. Le bon sens suffisait.

Cozenka ne criait plus. Le visage hagard, l'œil fixe, elle se balançait d'une jambe sur l'autre.

- Je l'ai tué ! J'ai tué mon amour ! Oh, Dieu du ciel, pardonnez-moi !

Je me penchai vers le cadavre puis me redressai.

- Comment est-ce arrivé ?

Elle me regarda, hébétée, comme si elle ne me comprenait pas. Je la secouai plutôt rudement par l'épaule et répétai ma question un ton plus haut.

- Nous nous étions séparés, dit-elle d'une voix faible. J'avais éteint ma lampe et je cherchais les yeux phosphorescents de Démone. Mon pauvre Ken a dû revenir devant moi. Et pourtant, je peux jurer que la panthère était là. J'ai vu l'éclat vert de ses yeux. Elle fonçait sur moi. J'ai tiré. Mais naturellement, c'était...

Un bruit de pas arrêta le flot de ses paroles et Wyndham apparut. Il se comporta comme un chasseur digne de ce nom doit le faire : calme, précis.

- Qu'est-il arrivé ?

- Cozenka a tué son mari. Elle l'a pris pour Démone. Elle a cru qu'il avait les yeux verts.

Rien dans Wyndham ne me permit de croire qu'il avait remarqué mon ton sarcastique. Il s'employait à balayer la nuit du faisceau de sa lampe électrique.

- La panthère n'est pas là pour le moment, dit-il. Et se tournant vers moi : Allez chercher un gardien et aussi une couverture pour dissimuler le corps. Au gardien, vous laisserez l'un des fusils et vous ramènerez Cozenka à la villa. Moi, je vais chercher ce maudit fauve. Je finirai bien par le trouver.

- Ce ne sera pas trop difficile, lui rétorquai-je, il doit être...

Mais Wyndham était déjà parti et de mon côté je me dirigeai vers les bâtiments où logeaient les serviteurs.

Dix minutes plus tard, je laissais en faction près du corps un gardien abasourdi et je raccompagnais Cozenka vers la maison. Comme nous entrions dans le patio, nous entendîmes une détonation. Elle provenait de l'autre côté de la villa.

Wyndham nous rejoignit peu après. H ingurgita sans respirer un verre de cognac avant de s'exclamer :

- Quel gâchis ! Quel horrible gâchis !

Mais Cozenka et moi l'interrogeons silencieusement du regard, et il nous répondit :

- Oui. J'ai repéré Démone dans le fourré, pas loin d'ici. Je l'ai abattue d'un seul coup de fusil. Elle est morte.

Cozenka reprenait ses esprits. Juste ce que l'on était en droit d'attendre après de tels événements. Et je saluai intérieurement son talent de comédienne quand elle gémit :

- Mon pauvre amour... mon pauvre amour qui n'est plus !

- Parlez-vous de la panthère ou de votre mari ?

Ils me lancèrent chacun un regard meurtrier qui me permit de soupeser mes faibles chances d'arriver vivant au bout de la nuit et je compris qu'il eût été plus sage pour moi de me taire. Mais j'étais trop scandalisé pour me dominer, et je ne pus m'empêcher de poursuivre :

- J'aurais dû attacher plus d'importance à ce que Ken m'avait confié, tantôt.

Wyndham ne broncha pas, mais Cozenka me demanda :

- Et que vous avait-il confié, ce pauvre chéri ?

- Ce pauvre chéri - comme vous dites - m'avait informé que vous

projetiez tous deux de l'assassiner. À la réflexion, je me rends compte que le malheureux aurait voulu que je l'aide, mais il n'a pas osé me le demander ouvertement. Au fait, bien que je n'aime pas me montrer sous le jour d'un froid technicien, je crois quand même qu'il faudrait appeler la police ?

- J'ai téléphoné avant de vous rejoindre ici, répondit Wyndham. Le sheriff va venir de Kenton. Il en a pour une demi-heure en voiture.

- Vous nous parliez de Ken, dit Cozenka, mais vous mentiez, bien sûr. Quel genre de sottises...

Je l'interrompis.

- Je pensais moi aussi qu'il s'agissait de sottises, mais j'avais tort. Je croyais qu'il était ivre et déraisonnait quelque peu ; mais il savait mieux à quoi s'en tenir que je ne m'en doutais.

Wyndham gardait son sang-froid. Il ne cilla même pas sous mon attaque. Chapeau ! Le gars avait du cran, sinon du cœur.

L'énervement accentua encore l'étrange voix de tête de Cozenka.

- Marty, ce n'est pas possible ! Cette terrible tragédie vous a fait perdre la raison ? Où allez-vous chercher cela ? C'est de la folie ! Vous délirez, ma parole !

- Taisez-vous ! Votre machination criminelle s'est effondrée. La panthère sauvage que Wyndham a tuée tout à l'heure était venue un peu plus tôt me rendre une petite visite. Juste avant que vous n'assassiniez froidement Bender dans l'obscurité. Elle s'ennuyait, cette bête. Elle craignait la solitude et voulait jouer avec quelqu'un, tout simplement. Ce fauve était aussi doux qu'un petit chat.

- Ça, c'est le bouquet, par exemple ! Si Démone était venue ici, vous auriez de la chance d'être encore vivant !

- Peut-être ai-je de la chance de vivre encore, mais je n'ai couru aucun danger du fait de la panthère. Ce n'est pas cet animal qu'il faut accuser de perfidie malgré les apparences.

L'Anglais persistait dans son calme et Cozenka adopta l'attitude de l'innocente cruellement persécutée.

- Mais pourquoi, Marty ? Pourquoi aurais-je agi ainsi et tué l'homme qui ne me refusait rien ?

- Il ne vous refusait rien, mais tout son amour et son argent ne pouvaient modifier à vos yeux ni son aspect lourdaud, ni son côté ennuyeux. Pour vous, il avait une seule qualité : il était riche comme Crésus.

Vous étiez prête à accepter tout de lui sauf ce qu'il souhaitait le plus ardemment vous donner : lui-même.

- Marty, taisez-vous !

- Et vous avez inventé cette histoire d'accident qui devait camoufler parfaitement l'assassinat. Vous avez échafaudé un crime parfait... qui a failli l'être.

Wyndham n'avait donné jusqu'alors qu'un signe d'inquiétude : il avait laissé éteindre sa pipe. Il la sortit de sa bouche pour prendre la parole.

- Dites, mon vieux, envisagez-vous de raconter tout ça au sheriff ?

- Bien sûr. À moins que vous ne pensiez pouvoir lui expliquer facilement la présence de deux cadavres au lieu d'un seul. Vous avez un fusil à portée de la main.

Il esquaissa un sourire et dit calmement :

- Dieu m'en préserve ! En réalité, vu la façon dont évolue cette histoire, il va déjà être diablement difficile d'expliquer la présence d'un cadavre.

Cozenka avait eu peur. J'en étais persuadé. Mais elle reprit courage devant l'attitude de Wyndham qui se refusait à céder à toute panique.

- Marty, vous êtes ridicule et insensé.

- C'est vrai, vieux frère, reprit l'Anglais. Je ne crois pas que la justice vous suivra bien loin sur cette route.

- Je ne vois pas pourquoi les représentants de la loi refuseraient de s'y intéresser.

- Oh, le sheriff s'y intéressera certainement, mais la panthère est morte. Et la justice aime bien que l'on produise des preuves à l'appui de ses révélations, surtout quand elles ont un caractère aussi sensationnel.

De toute évidence, il avait raison.

Je commençai à le comprendre vraiment quand je me trouvai face au sheriff. C'était un homme de petite taille, avec des bottes et un chapeau qui semblaient trop grands pour lui. Il était arrivé dans un break de la police et la première chose qu'il fit après avoir regardé le corps fut de téléphoner au coroner.

Il s'entretint à part avec Cozenka puis avec Wyndham. J'ignorais ce qu'ils avaient dit, mais je pensais bien qu'ils s'en étaient tenus à leur propre version.

Il m'interrogea le dernier. Nous étions tous les deux seuls dans le cabinet de travail. Je lui racontai toute ma fichue histoire, depuis les appréhensions dont Bender m'avait fait part jusqu'à ma récente conversation avec Cozenka au cours de laquelle j'avais vidé mon sac.

Il m'écouta poliment, posant une question de temps en temps.

- Ce sont des accusations particulièrement graves, monsieur Payne, dit-il quand j'en eus terminé.

- Je m'en rends compte.

- Et vous rendez-vous compte également que vous n'avez pratiquement rien pour les étayer ?

- J'ai ma parole d'honnête homme.

Il avait passé un bon moment dehors, à la fraîche et sous le vent qui s'était levé. Des traces de larmes à demi séchées au coin de ses yeux bleus et ses cheveux blonds ébouriffés pouvaient faire croire qu'il se trouvait sous la tempête tandis qu'il m'étudiait en silence. Il finit par formuler sa pensée :

- Et celle de journaliste, aussi.

- Je vous demande pardon ?

- Je dis : votre parole de journaliste. C'est bien votre métier, n'est-ce pas ?

Je ne l'étais pas au sens exact du terme, mais je ne voyais pas la nécessité d'apporter des précisions.

- Et alors, quelle importance cela a-t-il ?

- Aucune, peut-être, mais vous êtes venu ici pour chercher matière à un article. Ces pauvres gens n'ont pas eu dix minutes de tranquillité depuis leur mariage. Toujours des journalistes, des échetiers à l'affût du scandale, fourrant le nez dans leurs affaires et les guettant pratiquement jusque dans leur chambre à travers les carreaux.

J'aurais pu aussi lui dire que cette publicité ne déplaisait pas à Cozenka, mais cela n'aurait avancé à rien.

- Je ne vois vraiment pas en quoi cela concerne l'affaire.

- Vous pourriez peut-être donner un coup de pouce à votre article, histoire de le corser un peu. Le goût du sensationnel, ça existe, non ? Au sujet de la panthère, par exemple. Était-elle vraiment apprivoisée ? Êtes-vous certain de pouvoir distinguer un grognement d'un ronronnement ?

- Si elle n'était pas apprivoisée, pourquoi alors ne m'a-t-elle pas attaqué ?

- À supposer que vous l'ayez bien vue, je dois dire que je l'ignore. Peut-être l'animal était-il aveuglé par la lumière et ne vous a-t-il pas vu ? Ou peut-être voulait-il plutôt se cacher que bondir sur quelqu'un à ce moment précis.

- En admettant même que ce fût une bête sauvage et que j'aie eu de la chance, cela n'empêche pas que la panthère se trouvait avec moi dans" le bureau au moment où Cozenka affirme l'avoir vue dehors.

Le sheriff secoua la tête.

- Elle ne m'a rien affirmé. Elle m'a dit qu'elle *pensait* avoir vu l'animal et non qu'elle en était convaincue.

Je commençais à bouillir intérieurement.

- Sheriff, seriez-vous de leur côté ?

- Je ne suis du côté de personne. Seuls les faits m'intéressent. Mais rassurez-vous, vous pourrez raconter votre histoire demain au cours de l'enquête judiciaire par-devant jury. Si toutefois vous la considérez encore comme une excellente histoire.

- La vérité est une excellente histoire, je parlerai donc.

- Bien sûr. Mais dans un cas semblable, la vérité se doit d'être appuyée par quelque preuve tangible et je n'en vois guère autour de vous, ce

me semble.

- Il faudra choisir entre eux et moi.

- Vous avez déjà entendu parler de diffamation, monsieur Payne, reprit le sheriff. L'escouade d'avocats de première classe dont dispose Mme Bender sera au courant de ce que vous direz. Ils feraient leurs choux gras d'une accusation proférée à la légère. Cela peut vous occasionner bien des ennuis, cher monsieur.

- Je vais réfléchir à tout cela.

- À propos, je vous informe que Mme Bender souhaite que l'on fasse silence au sujet de ce drame, jusqu'à l'heure de l'enquête judiciaire de demain.

- Et vous avez accédé à sa demande ?

- Pourquoi pas ? Elle est en droit de l'exiger. Alors, un conseil : n'utilisez pas le téléphone cette nuit. Si jamais un essaim de reporters nous tombait dessus, je saurais à qui m'en prendre.

Je ne pouvais m'empêcher de lui en vouloir, tout en reconnaissant que c'était sans raison valable. En effet, je ne lui avais rien fourni de solide à se mettre sous la dent. La « parole d'un honnête homme », c'était insuffisant dans ces circonstances. Je m'en étais d'ailleurs douté avant de lui parler.

Mais je ne pouvais endurer l'idée que ces deux assassins se tirent d'affaire sans dommages.

Toutefois, le conseil que m'avait donné le sheriff au sujet de l'enquête restait gravé dans mon esprit : prouver ou la boucler !

Il avait raison. Si je persistais dans mes accusations, je pouvais me retrouver dans un sale pétrin.

* * *

Je me retirai dans ma chambre avant l'arrivée du coroner et personne ne me dérangerait plus. À part ma conscience qui balançait sur la conduite à tenir.

Ken Bender, un brave homme, avait été assassiné par deux froids calculateurs. Je le savais et j'étais pourtant réduit à l'impuissance. Je ne pouvais rien faire d'autre qu'arpenter ma chambre de long en large en ruminant la formule magique selon laquelle « il n'y a pas de crime

parfait. » L'assassin commet toujours une petite erreur qui finit par le conduire à la chaise électrique.

Mais dans le cas présent, où se trouvait cette erreur ? Leur affaire avait été si bien combinée qu'ils pouvaient s'en sortir, même avec de la malchance. Et c'était pour eux de la malchance que fantaisie ait pris à la panthère d'entrer dans le cabinet de travail. Néanmoins, leur plan n'était pas sérieusement compromis pour autant. Je comprenais maintenant pourquoi Wyndham n'avait pas manifesté la moindre émotion devant mes accusations. D'esprit bien plus vif que moi, il avait immédiatement compris que tout se passerait comme ils l'avaient prévu tous les deux.

Il était absolument superflu de me faire disparaître.

Et je comprenais aussi que le crime parfait était non seulement une possibilité mais un fait. Le défaut de la cuirasse de la fameuse formule, c'était que les crimes parfaits, on ne les découvrait jamais !

Je finis par m'endormir au petit jour et ne m'éveillai qu'à dix heures du matin. Après une brève toilette, je descendis à la salle à manger où je trouvai le sheriff attablé devant un café et un carnet de notes. Il me regarda sans hostilité ni aménité.

- Bonjour, monsieur Payne. Bien dormi ?

- Pas tellement, mais peu importe. Croyez-vous toujours que la mort de Ken Bender n'est due qu'à un accident ?

- Rien de nouveau n'est venu me faire changer d'opinion.

- À propos, fis-je en changeant de ton, je n'ai pas entendu votre nom, hier soir. Vous avez bien un nom ?

- Henderson, Milt Henderson, grogna-t-il, renfrogné.

Je me rendais compte que je cherchais volontairement à l'irriter pour me venger sur lui de mes ennuis. J'eus l'impression qu'il le comprenait car il leva les yeux vers moi et me dit :

- Je ne veux pas que vous vous mépreniez sur les propos que j'ai tenus hier soir, monsieur Payne...

- Cela vous importe-t-il beaucoup ?

- Oui, pour deux raisons. Je ne fais que mon travail et je veux que personne ne puisse en douter.

- Et l'autre raison ?

- Cette histoire va faire un bruit du diable quand elle éclatera. En tant que journaliste s'étant trouvé sur place, votre copie va être drôlement courue et vous pourriez facilement m'occasionner des ennuis. En écrivant, par exemple, que tout se passait comme si je voulais protéger Mme Bender et que je faisais ses quatre volontés à cause de son argent ou de sa situation. Vous comprenez ?

- Oh, oui ! Et ce n'est pas vrai ?

Pour la première fois depuis que je le connaissais, je crus qu'il allait éclater.

- Vous le savez fichtrement bien ! Pour moi, Mme Bender et Wyndham ne sont ni plus ni moins que quiconque se trouvant sur le territoire du comté. Ce n'est pas de ma faute si vous n'avez jusqu'à présent rien déniché de solide pour appuyer votre argumentation. Trouvez donc quelque chose de valable pour la Cour, monsieur Payne. Trouvez-le et je vous soutiendrai jusqu'au bout. Mais ne comptez pas me voir accuser, sans preuve, les gens d'assassinat.

C'était la voix de la raison. Cela allait de soi et il avait peut-être bien fait de me parler ainsi. Aussi commençai-je à réfléchir d'une façon positive au lieu de me lamenter sur l'incompréhension des gens acharnés à douter de ma parole.

Toutefois, je ne recueillis pas tout de suite les fruits de cette nouvelle méthode. Après que le sheriff Henderson m'eut informé que l'enquête judiciaire commencerait à quatorze heures et que je devais me tenir à la disposition de ces messieurs, je sortis rôder autour des cabanes et des bâtiments, à la recherche d'une preuve susceptible de pouvoir être reconnue comme telle. Il devait forcément y avoir quelque part une fausse note dans leur partition.

Au fond, j'étais surtout furieux d'avoir été pris pour un imbécile. L'invitation de Cozenka pour ce moment précis n'était en rien une simple coïncidence. Je devais être là à l'heure du meurtre, et l'on m'avait choisi soigneusement en tant que type pas trop malin qui abonderait dans leur sens et permettrait ainsi d'accorder à leur mise en scène la caution prestigieuse d'un témoin dont les articles étaient publiés par les meilleures revues. Et cela avait l'avantage, après coup, de mieux assurer leur impunité.

Cela me rendait fou. Stimulé en outre par les coups d'aiguillon du sheriff, mon esprit se mit à travailler à toute vapeur. Le résultat de

cette cogitation fut que je montai à l'étage pour frapper à la porte de Cozenka.

Elle me pria d'entrer et je la trouvai incroyablement belle dans une robe de dentelle noire. Elle avait fait quelque chose à ses yeux pour donner à croire qu'ils étaient rougis par les larmes, et de la voir ainsi - même avec ce que je savais - freina ma détermination. Comment croire que cette créature abattue par la douleur pouvait ne pas être une veuve éplorée ? Pour reprendre le sens des réalités, je dus l'imaginer visant froidement la poitrine de son mari et appuyant sans pitié sur la détente.

- Vous êtes venus faire amende honorable, mon cher Marty ? J'accepte vos excuses. Je vous pardonne. Entrez donc.

J'avancai de quelques pas dans la pièce et j'aperçus Wyndham assis près de la fenêtre, un verre à la main. Le soleil brillait dans ses cheveux blonds. Il matérialisait dans cette attitude l'ami auquel on aime confier ses ennuis.

- Salut, Payne !

Ayant dit, il avala d'un trait ce qui restait dans son verre.

Mon but, pour l'instant, n'était pas de les heurter de front. Je voulais pouvoir passer seul quelques instants dans cette pièce, ni plus ni moins. Je n'étais pas certain de trouver ce que j'espérais dans la chambre de Cozenka, mais c'était l'endroit logique où le chercher, et le plus tôt serait le mieux.

Aussi je souris d'un air engageant à Wyndham tout en pressant légèrement la main de la femme.

- Je crois que j'ai été un peu cruel, hier soir, mais Ken était mon ami. Peut-être pourrions-nous...

Soudain, et pour la première fois, Wyndham, pipe en main, prit un air sévère, menaçant.

- Je crains que ce ne soit pas aussi simple, Payne.

- Je ne comprends pas.

- Ça, par exemple ! Seriez-vous assez bête pour croire que vous pouvez faire courir les bruits les plus horribles sur notre compte et vous en tirer comme ça ?

- Nous étions bouleversés, hier soir, et je...

- Vous nous avez traités d'assassins et vous avez été raconter la même histoire idiote au sheriff. Elle va se répandre comme une traînée de poudre. Je suis sûr que déjà tout le monde ici la connaît. Croyez-vous que nous puissions supporter cela sans réagir ?

- Que voulez-vous faire ?

- Vous traîner en justice; vous poursuivre sans pitié. Toute autre conduite de notre part pourrait laisser supposer que nous craignons vos accusations. Par conséquent, nous devons frapper fort, et de façon que le journal que vous représentez soit même compromis dans cette affaire.

Wyndham tira une bouffée rapide de sa pipe, avant de poursuivre :

- Je ne serais pas surpris que non seulement vous vous retrouviez ruiné, en fin de compte, mais encore que les portes de tous les journaux du pays refusent dorénavant de s'ouvrir devant vous.

Visiblement, ils avaient fait le tour de la question et conclu qu'ils n'avaient rien à craindre de moi. L'offensive soudaine de l'Anglais avait la logique pour base de départ. Une attaque du genre de celle qu'il projetait me couperait l'herbe sous le pied. Je serais considéré comme un implacable persécuteur d'honnêtes gens et comme le bourreau d'une femme déjà écrasée par la douleur.

Je me demandai qui était le cerveau de cette diabolique association. Wyndham ou Cozenka ? Difficile à dire. Quoi qu'il en fût, je me tournai vers la belle Eurasienne.

- Croyez-vous vraiment que je mérite cela ?

- Mais, mon cher Marty, fit-elle d'un ton boudeur, vous nous avez dit des choses affreuses, à Peter et à moi. Nous tenons à notre réputation. Et tout le monde doit savoir sans équivoque combien j'aimais l'homme que j'avais épousé.

- Je crois le savoir, quant à moi. Et je voudrais ajouter ceci : je crois que vous aimiez aussi Démone et que cela vous a fait de la peine quand il a fallu la sacrifier.

- Je l'aimais parce que j'adore la beauté. Ken l'aimait aussi, d'ailleurs. Et malgré tout mon amour pour Démone, je n'ai pas hésité à diriger le canon de mon fusil contre elle pour sauver des vies humaines.

- Et le fait d'avoir atteint Ken au lieu de l'animal n'a fait qu'ajouter à votre affliction, sans plus.

- Marty, pourquoi ces cruels sarcasmes ?

Elle avait raison. Cette façon d'agir ne m'apportait rien et j'aurais dû comprendre qu'il me fallait sortir de cette pièce si je voulais éviter d'en arriver aux mains avec eux.

- Je regrette que les faits aient cette apparence, dis- je néanmoins encore.

- Vous êtes méchant, Marty, méchant comme il n'est pas possible !

Mais contre toute attente, mon comportement maladroit allait travailler pour moi, et alors même que la colère de Cozenka gagnait en intensité.

- Nous attendions la visite de M. Henderson, dit- elle. Il a été si gentil, si compréhensif. Mais nous ne resterons pas ici pour l'attendre. Nous allons le rejoindre. Je ne peux supporter plus longtemps la présence de cet homme, conclut-elle en me désignant d'un hochement de tête.

- En clair, cela signifie qu'elle vous donne congé, précisa Wyndham. Vous êtes à même de le comprendre, j'espère.

Je sortis donc en souhaitant de tout cœur que Cozenka pense vraiment ce qu'elle avait dit au sujet du sheriff et qu'ils quittent la pièce pour le retrouver. J'étais, pour l'instant, en mauvaise posture, avec une chance minime de m'en tirer. En outre, bien peu de temps me restait pour agir.

Je rentrai dans ma propre chambre, de l'autre côté du couloir. À travers le trou de la serrure, je pouvais surveiller la porte de Cozenka. Je m'y employai et ne tardai pas à voir apparaître le couple qui emprunta l'escalier pour descendre au rez-de-chaussée.

À peine eurent-ils disparu que je sortis de ma chambre. Et avant même qu'ils fussent arrivés en bas, je fouillais déjà dans les affaires de Cozenka comme un vulgaire cambrioleur. À vrai dire, je n'en retirais aucun plaisir.

C'était une vaste pièce abondamment meublée et je passai là le plus désagréable quart d'heure de mon existence. J'imaginai à tout instant qu'ils allaient revenir pour me surprendre mais, prêt à courir ce risque, je poursuivis mes recherches méthodiquement.

Ils ne revinrent pas et je trouvai dans un placard ce que je souhaitais. Ou du moins, j'espérais l'avoir trouvé. Je n'avais ni le temps ni le moyen de m'en assurer avant le début de l'enquête judiciaire. Il me restait juste la possibilité de faire une petite prière et de souhaiter que j'eusse sous ma veste de quoi confondre Cozenka, Wyndham et compagnie.

* * *

Le jury du coroner se composait de six hommes, tous recrutés dans le patelin. Le coroner, lui-même, était un certain docteur Wendell qui - je l'appris par la suite - n'avait même pas osé dire à sa femme ce qui était arrivé chez les Bender. Tel était le prestige de cette immense fortune. Et aussi sa puissance. Une puissance qui pourrait bien se retourner tout entière contre moi.

Âgé d'une soixantaine d'années, le docteur Wendell était un homme modeste mais efficace, avec tout ce qu'il fallait pour présider un tribunal. Il avait certainement été mis au courant de mon récit par le sheriff - ce récit qui avait si bien contribué à accroître la confusion générale - car il me regarda avec insistance quand je pénétrai dans la pièce réservée à l'audience. Mais la procédure n'en fut pas modifiée pour autant. Il interrogea d'abord Cozenka, et elle se comporta parfaitement. Si parfaitement que tous les hommes présents auraient voulu s'approcher d'elle pour la consoler. Non qu'ils fussent insensibles à la tragique disparition de Ken Bender, mais le malheureux était mort tandis que Cozenka, elle, était en vie et on ne peut plus présente à leurs yeux !

Wyndham vint déposer à son tour. Lui aussi joua son rôle à la perfection. Ils se conduisirent tous deux conformément à leur plan. À travers ses larmes, Cozenka reconnut avoir tiré avec trop de précipitation. Elle l'admit d'une façon fort convaincante. Ils mentirent en outre avec un aplomb exceptionnel en insistant sur la terrible férocité de la panthère, apportant ainsi toute justification nécessaire à la hâte de Cozenka et à sa fatale erreur. À vrai dire, ils ne dévièrent pas d'une ligne de l'histoire qu'ils avaient inventée.

Et c'est pourtant aussitôt après que je me rendis compte que leur cuirasse n'était pas absolument sans défaut. En effet, Wyndham, assis derrière moi, se pencha pour approcher la bouche de mon oreille.

- Échange de bons procédés, murmura-t-il. Cette histoire de panthère apprivoisée ne vous apportera rien de bon. Abandonnez-la et j'oublierai de mon côté ce que je vous ai dit dans la chambre de

Cozenka. Inutile de nous démolir mutuellement.

- Vous avez la frousse, lui répondis-je doucement.

- Non, je suis simplement lucide et compréhensif. Et vous feriez mieux d'accepter ma proposition car si vous persistez, je vous avertis de nouveau que je vous pilerais sur place.

C'est sur ce réconfortant et nouvel avertissement que je fus appelé à témoigner.

Un sens aigu de la progression dramatique poussa probablement le docteur Wendell à conduire son interrogatoire chronologiquement à l'envers. Il commença donc par me demander ce qui s'était passé quand j'avais entendu le coup de feu et les cris, et que je m'étais précipité hors de la villa. Sur ce que j'avais vu réellement à ce sujet, je confirmai tout ce que Cozenka, Wyndham et le gardien avaient dit, tandis qu'une sténographe de feu Bender recueillait soigneusement chaque mot de ma déposition.

Ensuite, le docteur Wendell passa plutôt rapidement sur l'arrivée du sheriff et sur l'enlèvement du corps.

C'est alors qu'il posa à brûle-pourpoint la question permettant d'arriver au cœur de l'affaire :

- On m'a dit que vous avez vécu une expérience assez extraordinaire peu après que M. Bender, sa femme et M. Wyndham eurent quitté la villa pour repérer la panthère. Voulez-vous nous raconter cela, je vous prie ?

C'était là ma dernière possibilité de battre en retraite.

Je ne cacherai pas que j'éprouvais de sérieuses craintes pour mon avenir et ma carrière lorsque j'accordai au docteur Wendell qu'il s'agissait, en effet, d'une expérience extraordinaire, dont je lui fis minutieusement la relation.

Un lourd silence punctua mon récit. Et dans la salle, c'est à moi qu'il parut le plus pesant, j'en jurerais. Je jetai un coup d'œil à Cozenka et Wyndham. Cozenka pleurait doucement dans un mouchoir de dentelle noire. Elle pleurait de telle façon que le coroner et les jurés devaient certainement m'en vouloir de mon histoire.

Wyndham ne bronchait pas plus que si on l'avait accusé d'avoir tué une mouche par erreur, et il bourrait sa pipe sans la moindre gêne.

Enfin, le docteur Wendell prit la parole.

- Monsieur Payne, pouvez-vous apporter des preuves à l'appui de vos déclarations sur l'incident du cabinet de travail, des preuves confirmant l'entrée de la panthère dans cette pièce ?

- Je crois que oui, mais, pour le moment, je n'en suis pas certain.

- Voilà une déclaration bien ambiguë.

- Je sais, mais je ne puis rien dire d'autre pour l'instant.

- Et quand pensez-vous être en mesure d'apporter les précisions nécessaires ?

- Quand nous regarderons cela et que nous verrons ce qu'il y a dessus.

Et je brandis la bobine du film de 16 mm que j'avais trouvée dans la chambre de Cozenka.

- Vous ne savez pas ce que ça représente ?

- Non. Je n'ai pas eu le temps de le vérifier.

- Comment êtes-vous entré en possession de ce film ?

- À la suite de ce que j'espère avoir été une déduction valable de ma part. J'avais observé que Mme Bender nourrissait une véritable affection pour cette panthère nommée Démone et qu'en conséquence, elle avait éprouvé une grande peine quand il lui fallut inévitablement la sacrifier à la réussite de ses plans.

« C'est pourquoi je trouvais bizarre que cette panthère ne figurât pas dans le film de long métrage - il dure une heure - qu'elle avait rapporté de son dernier séjour en Afrique où elle avait pris l'animal. J'ai vu ce film hier soir et j'en ai tiré la conviction que Mme Bender attachait beaucoup d'importance à ces souvenirs de chasse illustrés et sonores. Elle aimait certainement pouvoir s'admirer aussi de nouveau et revoir les animaux qu'elle avait tués ou capturés. Alors, pourquoi aucune image de cette panthère qui paraissait être la plus aimée d'entre tous ?

« Cette question me conduisit à croire qu'un film spécial devait lui être réservé et je me suis mis en devoir de le chercher. Voilà donc ce que j'ai trouvé, fis-je en montrant la bobine, et c'est en le projetant que nous allons savoir si j'ai tort ou raison.

Mais je compris que j'avais raison. Cozenka était devenue livide et Wyndham se figea de telle façon que cela équivalait pour lui à une perte totale de sang-froid.

Cozienka se leva de son siège.

- Non ! Non ! Je vous en prie. Cet homme ne cherche qu'à me torturer. Ce film est quelque chose de tout à fait personnel. Ne le projetez pas. Vous n'avez pas le droit de me faire honte.

Elle mettait toute la « sauce » dans un effort désespéré, en dépit de quoi le docteur Wendell précisa et justifia sa décision avec courtoisie.

- Je suis désolé, madame Bender, mais nous enquêtons sur la mort d'un homme. Il s'agit d'un document important, et cela doit prendre le pas sur tout sentiment personnel. De graves accusations ont été portées, ne l'oublions pas. Pouvons-nous disposer d'un appareil de projection ?

On le pouvait.

Tout y était. La pellicule dévoilait les secrets du dressage d'une panthère noire appelée Démone. Il y avait un long passage montrant Wyndham et le fauve, qui aurait probablement pu servir à illustrer un cours sur l'art et la manière de vaincre la sauvagerie chez une panthère. On y voyait aussi Wyndham entrant pour la première fois dans la cage de Démone, quelque part en Afrique, et l'on en arrivait au passage culminant, au clou, où Cozenka folâtrait gaiement dans une clairière avec l'animal devenu aussi doux et joueur qu'un jeune chat.

Le sol s'était raffermi sous mes pieds et, durant la séquence finale, je ne pus résister au plaisir de me tourner vers le sheriff Henderson pour lui dire :

- J'espère que vous conviendrez avec moi que cette panthère ronronne et ne grogne pas.

Je regrettai d'avoir dit cela. Après tout, Henderson n'était pas mon ennemi. Il avait seulement essayé d'accomplir de son mieux un travail difficile.

Le jury ne parla pas de mort accidentelle, disant simplement que Kenneth Bender avait été tué d'un coup de fusil dans des circonstances nécessitant un supplément d'enquête dont le sheriff Henderson se trouvait chargé.

J'aimerais pouvoir conclure en disant que le film balaya toutes les objections ultérieures et qu'il suffit à confondre les deux meurtriers appelés, en conséquence, à payer leur dette à la société.

Mais ce ne fut pas du tout ça.

Je quittai la villa, évidemment, mais je séjournai quelque temps dans l'agglomération où habitait le sheriff. Un certain nombre de rumeurs désagréables me poussèrent à lui rendre visite :

- Qu'est-ce que j'apprends ? Les accusations contre Mme Bender et Wyndham seraient abandonnées ?

- Elles n'ont pas été abandonnées pour la bonne raison qu'elles n'ont pas été portées. Suivant avis de l'attorney général, la chambre des mises en accusation n'a pas voulu prononcer d'inculpation.

- Et comment cette fantastique erreur judiciaire a-t-elle pu se produire ?

- Simplement par une suite de déductions logiques. Regardez les faits comme ils se présentent en réalité.

- Je les ai regardés.

- Mais vous ne les avez pas vus comme ils sont. Qu'offraient-ils vraiment d'indiscutable pour espérer qu'un jury de douze personnes conclurait à la culpabilité de cet homme et de cette femme ?

- Il y avait la preuve que leur prétendu fauve sanguinaire était apprivoisé.

- D'accord, mais cela ne prouve pas que le crime ait été commis. C'est juste un point de discussion pour un tribunal. Mme Bender et Wyndham auraient bénéficié des meilleurs avocats des États-Unis, vous n'en doutez pas. Mais un défenseur médiocre lui-même aurait pu faire douter, en dépit de l'évidence, qu'une panthère noire fût définitivement apprivoisée. Par ailleurs, ils pouvaient invoquer un tas de raisons étrangères au crime pour expliquer qu'ils avaient caché le caractère inoffensif de la panthère. Mme Bender pouvait admettre à l'audience ne pas avoir été aussi bonne chasseresse qu'elle aimait à le faire croire. Elle pouvait dire également avoir voulu jouir du prestige que lui donnait la possession d'un fauve assoiffé de sang tout en évitant, en secret, de courir le moindre danger.

Il s'arrêta pour allumer une cigarette.

- Vous suivez mon raisonnement ? me demanda-t-il.

- Je commence à le comprendre.

- Et votre histoire de Bender vous racontant qu'il avait peur d'être assassiné n'aurait même pas été considérée comme une preuve.

- Oui, oui ; je comprends ça très bien.

- Dernier point : croyez-vous qu'un jury composé en majorité d'hommes eût condamné Cozenka Bender en s'appuyant sur les preuves que vous apportiez ?

- Peut-être pas, mais quoi qu'il en soit, ils sont coupables tous les deux.

- Je crois que vous avez raison, déclara-t-il. Et maintenant, que diriez-vous d'un verre ? C'est moi qui régale.

Peut-être retirera-t-on quelque consolation du fait que la veuve de Bender et Wyndham ne profitèrent pas du crime qu'ils avaient commis. Ils moururent dans les six mois qui suivirent le coup de feu de Cozenka tiré dans l'ombre du jardin zoologique. Wyndham, en Afrique où il fut précipité dans un marais et piétiné par un buffle qu'il n'avait réussi qu'à blesser. Mais entretemps, trois mois après la nuit tragique, Cozenka s'était tuée, elle aussi en pleine nuit, dans sa voiture de sport qui avait quitté la route pour s'écraser dans un ravin.

Il eût été réconfortant de penser qu'elle s'était suicidée parce qu'elle n'avait pu endurer plus longtemps le souvenir de son crime. Mais si sa mort doit être attribuée à autre chose qu'à un accident, c'était probablement au refus de Wyndham de l'épouser et de chausser ainsi les pantoufles de Bender. Ce refus avait fait comprendre à Cozenka qu'en réalité, l'Anglais n'en voulait qu'à l'argent dont elle avait sans doute payé sa complicité.

Je crois qu'elle aimait véritablement Wyndham et - ironie du sort - aussi vainement que Bender l'avait aimée elle-même. Et de constater que l'Anglais était l'un des rares à demeurer insensible à ses charmes avait peut-être suffi à la pousser vers cette tragique extrémité.

Mais il existe une autre possibilité : celle que je me suis trompé depuis le début. Comme le disait le sheriff Henderson, ma conversation avec Bender n'eût probablement pas pesé lourd devant un tribunal et, par ailleurs, on pouvait trouver plusieurs raisons au fait que Cozenka ait

caché la vérité au sujet de Démone.

En tout cas, et malgré ma conviction de leur culpabilité, un fait était certain : sur les seules preuves que j'avais, je n'aurais pas voulu les envoyer à la chaise électrique. Car, en fin de compte, je n'étais sûr que d'une chose : la panthère était apprivoisée.

MEURTRE EN 2020

(Murder In 1990)

par C. B. GILFORD

Pour tout dire, l'affaire de Paul 2473 prit naissance lorsqu'il découvrit le vieux livre. Il sut immédiatement ce que c'était, car il avait visité la Section de Microfilmage un jour où l'on photographiait, avant de les détruire, des volumes démodés mais précieux sur la génétique. La vue de ce bouquin, visiblement une relique oubliée de l'ancien temps, provoqua en lui une curiosité doublée de crainte.

Il venait de faire une longue marche avec le peloton d'Exercice du Jeudi sur une route de campagne et, allongés dans l'herbe parmi les ruines d'anciens buildings, les hommes faisaient présentement la pause horaire de dix minutes. Paul s'ennuyait (les jeudis l'ennuyaient toujours intensément), son esprit et ses yeux cherchaient à se fixer sur un centre d'intérêt.

Voilà pourquoi son regard avait balayé le mur croulant qui se désintégrait près de lui. Il avait vu l'ouverture presque aussitôt. À cet endroit, les briques tombées formaient, contre une portion de mur restée debout, un genre de petit igloo, de grotte. Un antre confortable et abrité, se dit-il, pour quelque petite bête sauvage. Certains petits êtres survivaient toujours, malgré les efforts des équipes de décontamination qui fouillaient constamment les zones désertées.

Paul se mit à plat ventre pour regarder dans le trou obscur - et aperçut le livre. Il sut immédiatement, bien sûr, ce qu'il fallait faire. Il devait prendre l'objet sans l'ouvrir, et le remettre au chef de peloton. On lui avait appris que ces choses, vestiges de l'ancienne civilisation, étaient précieuses ou dangereuses. Il n'avait pas plus le droit de détruire ce volume que de l'examiner.

Pas tout à fait décidé à désobéir, il vérifia d'abord qu'on ne l'observait pas. Le chef n'était pas en vue. Les hommes du peloton étaient tous allongés ; aucun ne se trouvait près de Paul, et nul ne lui prêtait attention. Finalement, Paul se décida : il plongea la main dans la cavité, empoigna le livre et le sortit.

Le livre était petit, léger, et paraissait prêt à tomber en poussière. Tremblant, mais poussé par la curiosité, il souleva la couverture et

regarda la première page. Il lut : *la Logique du meurtre*.

Un instant, il éprouva un morne désappointement.

Le mot « logique », bien que vague, avait une signification pour lui. Mais le dernier mot, « meurtre », était totalement mystérieux. Puisqu'il ne connaissait rien de ce sujet, le livre était sans valeur. Toutefois, ce n'était pas certain. Le bouquin pouvait lui enseigner ce que signifiait « meurtre ». Et le « meurtre » était peut-être une chose passionnante.

- Debout ! aboya de loin la voix du chef de peloton.

Juste avant que les membres du peloton fussent levés, Paul 2473 prit une décision impulsive : il plongea le petit livre dans sa chemise. Puis il se redressa, s'étira et rejoignit les files qui se formaient sur la route.

* * *

Dans sa cellule, Paul réinventa le procédé des anciens écoliers. Chaque soir, pendant les quelques minutes dont il pouvait disposer, il tenait le petit livre derrière la dernière édition du *Journal du Progrès* et, tout en paraissant absorbé par la lecture quotidienne qui faisait partie de ses devoirs, il se livrait à un passe-temps interdit. Il pratiquait ce petit stratagème en prévision du cas où l'écran mural voudrait le surveiller.

Bien qu'il fût de plus en plus conscient des dangers courus, il devenait, au fur et à mesure, fasciné par ce qu'il trouvait dans ce petit livre. Progressivement, par recoupements, il parvint à quelques conclusions.

Il découvrit avec stupeur que le meurtre était la suppression de la vie humaine. C'était pour lui un concept totalement nouveau et qu'il n'eût jamais imaginé. Il savait que la vie humaine ne durait pas indéfiniment. Il savait qu'un jour les vieux tombaient malades, étaient emportés dans une bâtisse médicale, un laboratoire physiologique ou une clinique, et qu'on ne les revoyait plus. Il savait aussi que la mort était habituellement sans douleur - à moins que les Autorités en eussent décidé autrement pour des raisons scientifiques particulières; il n'avait guère songé à la mort et ne la craignait pas.

Mais apparemment, le meurtre avait été un phénomène inhérent à la civilisation précédente : non seulement les autorités d'alors n'« arrangeaient » pas le décès de l'homme, mais encore elles s'opposaient à ce que les individus prissent eux-mêmes la question en mains. Paul 2473 frémit devant cette barbarie, mais ne put s'empêcher de poursuivre sa lecture.

Comme il venait de comprendre le titre de l'ouvrage, il découvrit ceci : bien que l'assassinat fût hideux, il s'appliquait en son temps. Dans une société où les gens avaient librement choisi leurs conjoints, on avait commis des meurtres pour des motifs de vengeance ou de jalousie sexuelle. Dans une société où l'autorité ne fournissait pas la provende de chacun, on avait commis des meurtres pour acquérir l'opulence.

Paul trouva dans le livre un panorama complet des motivations homicides, saines ou démentielles. Il y avait un chapitre sur les méthodes d'assassinat. D'autres parties concernaient la détection, l'arrestation, et le châtiment des meurtriers.

Mais les conclusions du livre étaient la partie la plus étonnante. *Le meurtre, exposaient-elles avec emphase, est un crime bien plus répandu que ne l'indiquent les chiffres. De nombreux meurtres sont accomplis sans préméditation, sous l'empire de l'émotion. Ceux qui commettent de tels meurtres sont généralement livrés à la justice. Mais les assassins qui ont longuement préparé leurs crimes échappent bien plus souvent aux recherches. Les dossiers de meurtres non expliqués regorgent de cas de cette catégorie. Dans le duel d'intelligence entre le meurtrier et le policier, c'est le premier qui possède tous les avantages. Bien que les études des diverses statistiques diffèrent quelque peu quant aux conclusions, elles montrent toutes la même chose : la plupart des meurtres restent inexpliqués. La plus grande partie des assassins continuent de vivre en paix et jouissent impunément des fruits de leurs actes.*

Paul 2473 demeura longtemps songeur après avoir refermé l'opuscule. Il connaissait mieux que jamais le péril de sa propre situation. La nouvelle civilisation ne pouvait *absolument pas* laisser lire ce texte, permettre à l'humanité de réaliser qu'elle sortait tout récemment de l'état de sauvagerie primitive. Il avait donc, lui-même, contrevenu à une règle en usant ce volume, et il voyait désormais l'importance de cette règle. S'il était découvert, il serait certainement réprimandé, châtié, peut-être même dégradé publiquement.

Mais il ne détruisit pas le livre : il le cacha dans son matelas. Tel un rêve d'inventeur, la notion-de meurtre l'intriguait - et il consacra tous ses loisirs à y réfléchir.

Il envisagea même d'en parler à Carol 7427. Il rencontrait Carol 7427 presque chaque soir lors de la Récréation, était souvent allé aux Stalles des Caresses avec elle - plus souvent qu'avec aucune autre. Il avait passé les Tests de Comptabilité avec Carol 7427, et espérait obtenir une Assignation Triennale avec elle... peut-être même une

Quinquennale.

Le soir qui suivit celui où il termina sa lecture, il fut bien près de se confier à elle. Carol avait encore son pantalon de travail en arrivant au Centre Récréatif, mais ce vêtement la moulait si étroitement, si agréablement que Paul n'y vit aucun inconvénient. Il contempla ses cheveux blonds coupés court, ses yeux bleus, son teint clair, et il songea à l'Assignation d'Accouplement. Il serait bien agréable de partager une cellule double avec quelqu'un - avec qui il pouvait bavarder, parler *réellement*, chuchoter hors de portée des microphones, quelqu'un avec qui discuter de certains problèmes étranges, bizarres et fascinants comme le meurtre, ou comme l'aspect possible d'une civilisation dont les individus *osaient* se tuer entre eux.

Il manœuvra pour l'emmener dans un coin, à l'écart du Groupe de Discussion sur l'Agriculture par Irradiation.

- Veux-tu apprendre un véritable secret, Carol ? lui demanda-t-il.

Ses longs cils battirent, et elle rosit joliment.

- Un secret, Paul ? souffla-t-elle. Quel genre de secret ?

- J'ai enfreint une règle.

- Vraiment ?

- Une règle primordiale.

- Vraiment !

Elle était captivée.

- Et j'ai découvert une chose terriblement importante.

- Raconte-moi !

Elle s'appuya contre lui. Elle avait absorbé une tablette de parfum, et son odeur enivrait Paul.

- Si je te le disais, tu serais obligée de me dénoncer, sinon tu te trouverais dans la même situation périlleuse que moi.

- Je ne te dénoncerais pas, Paul.

- Mais *moi*, je ne voudrais pas que tu aies des ennuis.

L'air désappointé, elle fit la moue. Mais cette réaction enchantait Paul.

Ils possédaient tous deux le même esprit aventureux et curieux. Il n'allait pas lui raconter cela maintenant. Mais lorsque les Assignations d'Accouplement seraient publiées (sans doute la semaine suivante), quand ils partageraient une cellule, il lui ferait lire le livre, et ils pourraient discuter des merveilles de l'acte homicide pendant des heures entières.

Ce fut ce jour-là que Paul 2473 trouva qu'il était décidément compatible avec Carol 7427. Et les Tests, scientifiques comme ils l'étaient, le désigneraient sûrement.

Mais ce ne fut pas le cas. Il lut le résultat des Tests un jeudi, en rentrant de l'Exercice. L'immense affiche recouvrait presque tout le panneau des bulletins, et annonçait : « *Assignations Quinquennales d'Accouplement pour les Membres du Complexe n° 55.* » Certain du résultat, il parcourut la liste. Mais, horrifié, il fit deux découvertes : Carol 7427 était appariée avec Richard 3833 - quant à lui-même, il avait obtenu Laura 6356.

Laura 6356 pendant cinq ans ! Cette petite créature boulotte, au rictus niais, aux cheveux couleur de souris ! On le trouvait compatible avec *cela* ? Et Richard 3833, qui aurait la possession exclusive de Carol pendant cinq ans, était une brute arrogante et bravache.

Paul envisagea son avenir avec indignation. Il n'avait plus accès dorénavant aux Stalles des Caresses. Les Autorités estimaient qu'à cet âge, le travailleur était plus productif s'il avait une position sociale stable et bien définie. L'Assignation d'Accouplement signifiait donc qu'il serait lié exclusivement à Laura 6356, tandis que Carol serait aussi exclusivement la compagne de Richard 3833.

Carol et lui ne se verraient pratiquement plus ! Ils n'auraient pas de cellule commune, pas de petits conciliabules furtifs et interminables sur son merveilleux livre.

Le livre !

* * *

Ce ne fut pas à la suite d'un raisonnement tortueux, hésitant, que Paul 2473 en vint à conclure qu'il devait commettre un meurtre. Cette conclusion s'imposa instantanément comme la solution de son problème. Son esprit parcourut rapidement la liste : motifs, méthodes, risques.

Bien sûr, le motif existait. Il devait être apparié avec une personne

incompatible, alors que celle qui lui était compatible était appariée *avec un autre*. Tout en cherchant dans son manuel les variations susceptibles de remédier à cet état de choses, il comprit qu'un meurtrier purement émotionnel choisirait d'éliminer Carol pour empêcher Richard de la posséder. Mais cette solution ne lui donnerait pas Carol, et il aurait encore Laura sur les bras.

Un double meurtre était donc nécessaire. Richard et Laura. Un peu plus compliqué à réaliser, mais c'était le seul moyen lui garantissant une entière satisfaction.

Il délaissa provisoirement les détails de la méthode à adopter. Mais il choisit son arme. Ou plutôt, la nécessité la choisit pour lui. Il n'avait pas de pistolet, ni la possibilité d'en acquérir. Il n'avait aucun accès aux poisons, et aucune connaissance à leur sujet. Richard 3833 était plus grand, plus fort que lui ; et Laura 6356 n'était pas tellement fluette - la strangulation et toute autre solution de violence physique lui étaient donc interdites. Mais par contre il pouvait se procurer un couteau, et l'aiguiser convenablement. Et il connaissait suffisamment d'anatomie pour savoir comment utiliser un couteau sur le corps humain.

Enfin, il tenta de calculer les risques. Serait-il pris ? Et si c'était le cas, que lui ferait-on ?

C'est alors qu'un fait vraiment surprenant lui apparut : à sa connaissance, il n'y avait pas de crime dénommé « meurtre » dans les Statuts. S'il y en avait eu, il l'aurait certainement appris : on leur prêchait assez souvent ce qu'ils devaient faire et ne pas faire. En tête de liste, bien sûr, figurait la trahison d'État. Ceci comprenait entre autres le sabotage, l'insurrection et les activités subversives de tous ordres. Au-dessous de la trahison figuraient les crimes de fainéantise, de non-réalisation du quota journalier, de non-présence aux meetings, de mauvaise santé mentale et physique.

Le meurtre n'était pas mentionné, pas plus que les autres délits souvent liés au meurtre : la fraude, et les autres procédés antiques pour acquérir le mieux-être par la violence. Paul se rendit compte qu'il vivait au milieu d'une civilisation idéale, comportant un minimum absolu de motivations criminelles... à l'exception de celle qu'il avait découverte : un fonctionnaire avait fait une erreur évidente en jugeant les Tests de Comptabilité.

Mais le plus étonnant était ceci : comme le crime d'assassinat n'était même pas mentionné dans le code, l'État ne possédait aucun moyen d'y obvier. Aucune organisation, aucun détective expérimenté, aucun

laboratoire spécialisé, pas d'appareillage ou de personnel comparable à ce qui existait dans la civilisation précédente. En conséquence, avec un minimum de précaution et de préparation, le meurtrier de cette ère moderne était à même de prendre les Autorités totalement au dépourvu. Et il pouvait accomplir son forfait dans une sécurité absolue !

Le cœur de Paul se mit à battre plus rapidement, et son cerveau commença d'échafauder des plans. Les Assignations d'Accouplement prendraient effet dès que le dispositif d'occupation des cellules spéciales serait mis au point. Et ceci demanderait une semaine, il le savait. Il s'avéra qu'il avait tout son temps: en deux jours, Paul fut prêt à opérer.

Son travail lui donnait un avantage initial. Comme technicien de l'entretien des filtres à air, il était libre de circuler dans tout le Complexe n° 55. Personne ne s'interrogerait sur sa présence quelque part... ni son absence ailleurs. Il lui fallait simplement un emploi du temps qui l'enverrait d'abord auprès d'une de ses victimes, puis auprès de l'autre.

Le jeudi arriva, et il dut perdre son après-midi avec le Peloton d'Exercice. Mais le vendredi, la chance fut avec lui. En examinant la liste des filtres à réparer dans la matinée, il sut que son heure était venue.

Sa lame d'acier pointue était cachée sous sa chemise. Grâce à ses semelles souples, non conductrices, il se déplaçait sans bruit dans les couloirs aseptisés. Son emploi du temps était serré, mais le parcours était parfait. Il pouvait perdre une minute ici et là.

Il arriva d'abord chez Richard 3833. Ce dernier travaillait en Virologie : il y avait son coin privé, à l'écart des bruits et du regard de ses collègues. Paul le trouva penché sur un microscope.

- Richard, dit doucement Paul, je te félicite de ton Assignment. Carol est une brave fille.

Il y avait toujours une possibilité (une sur cinquante ou cent) pour qu'un micro ou un écran les espionnât. Mais ni Richard - ni Laura - n'avaient jamais causé d'ennuis : ils n'étaient donc sûrement pas sous surveillance particulière. Et les gardiens venaient très rarement pendant les heures de travail. Il fallait prendre ce petit risque. Mais Paul agirait le plus vite possible.

- Merci, fit Richard qui ne songeait guère à Carol. Tiens puisque tu es

là, regarde la bestiole sur cette plaque.

Quittant son tabouret, il céda sa place à Paul.

Paul jeta un coup d'œil obéissant, et s'arrangea pour tourner subrepticement deux boutons de réglage.

- Je ne vois rien du tout, déclara-t-il.

Patiemment, Richard se mit à tripoter les boutons.

Toute son attention concentrée sur le microscope, il tournait son large dos vers Paul. Celui-ci extirpa le couteau de sa chemise, visa un point précis... et frappa de toutes ses forces.

La réaction de Richard fut un grognement interloqué. Ses mains agrippèrent la table. Mais avant sa chute, Paul retira la lame; puis il regarda sa victime inerte s'affaler à terre. Ensuite, il essuya le couteau ensanglanté sur la chemise de Richard, et quitta aussitôt le laboratoire. Personne ne le vit sortir.

Moins de quatre minutes après avoir poignardé Richard 3833, Paul parvint à la Section de Calcul Mathématique, dans laquelle Laura 6536 opérait sur une énorme machine. Comme Richard, Laura travaillait pratiquement isolée, sans contact avec les autres femmes qui faisaient le même travail sur des machines semblables. Son seul compagnon était le monstre, cet immense tableau couvert de touches, de boutons, de cadrans et de clignotants multicolores.

Laura aperçut son visiteur du coin de l'œil, mais ses doigts continuèrent à s'activer sur le clavier. C'était une ouvrière consciencieuse.

- Bonjour Paul, dit-elle avec un petit rire.

Elle l'avait à peine remarqué avant l'Assignation d'Accouplement, mais, depuis, elle était devenue très féminine.

- Tu viens m'annoncer que notre cellule est prête ?

S'imaginait-elle qu'il se serait dérangé pour une telle nouvelle ? Se plaçant derrière elle, il chercha son couteau dans sa chemise.

Elle crut sans doute qu'il voulait la caresser, en dépit du fait que ce fût strictement interdit pendant les heures de travail. Ses épaules grassouillettes frémissaient sous l'attente. Il y plongea vivement le couteau.

Elle ne tomba point par terre comme Richard, mais s'affaissa sur son clavier. La machine continua de bourdonner, les lumières de clignoter, car le poids du cadavre de Laura pressait les touches. L'appareil va fournir quelques réponses inexactes, songea Paul, amusé, tout en retirant le couteau et l'essuyant sur la blouse de Laura.

Revenu à ses occupations, Paul eut une pensée encore plus souriante. Carol 7427 et Paul 2473 n'avaient plus de conjoints. Le Comité trouverait certainement logique — et facile étant donné leurs notes de comptabilité - d'assigner la même cellule à ces deux orphelins. Pour cinq années... renouvelables, évidemment.

* * *

Il ignorait à quoi il devait s'attendre. Il ne pouvait prévoir la réaction des dirigeants du Complexe n° 55. Le livre n'était guère utile en l'occurrence puisqu'il traitait uniquement du meurtre *sous l'ancienne civilisation*.

Le meurtre avait toujours le don d'exciter l'intérêt, disait le texte. Surtout lorsque la victime était très connue, lorsque la méthode d'assassinat était particulièrement horrible, ou lorsque des éléments sensationnels ou scandaleux s'y mêlaient. Les journaux offraient des descriptions détaillées du crime, puis racontaient l'enquête, pour terminer - si le coupable était pris - par la relation du procès. Le tout pouvait durer des semaines, des mois, parfois même des années, d'une façon épisodique.

Mais dans le Complexe n° 55, le *Journal du Progrès* distribué ce soir-là ne faisait mention d'aucun événement inhabituel. Lors de la Récréation, rien ne parut anormal, sinon que Richard 3833 et Laura 6356 étaient absents.

Paul vit Carol au Centre, et s'aperçut qu'il ne lui avait pas adressé la parole depuis l'affichage des Assignations. Il réussit à la séparer de ses camarades et, prudemment, lui posa une question d'un air détaché.

- Où est Richard ?

Elle haussa ses belles épaules.

- Je n'en sais rien. Je ne l'ai pas vu.

Paul fut comblé de joie par cette attitude. Richard était absent, et Carol ne semblait pas le moins du monde inquiète, comme si elle n'avait pas lu les Assignations d'Accouplement. Elle ne se souciait

probablement pas de lui. Quand tout serait arrangé, elle accepterait sa nouvelle Assignation sans verser le moindre pleur sur Richard.

Il resta toute la soirée auprès d'elle, dans un état de bonheur langoureux. Il commença même à croire que les Autorités, se trouvant devant un problème entièrement nouveau, inconnu de leur règlement et de leur expérience, allaient décider d'étouffer l'affaire comme si rien ne s'était passé, dans l'espoir que leurs administrés, tenus dans l'ignorance du concept de meurtre, ne sauraient s'y adonner.

Quand il alla se coucher, Paul était convaincu du bien-fondé de cette hypothèse.

* * *

Le samedi matin, le réveil dissipa ses illusions. En fait, il ne fut même pas certain qu'il s'agissait du réveil, car la sonnerie était plus aiguë et prolongée. Et plus matinale aussi : il faisait encore nuit à sa petite fenêtre.

Il enfila rapidement ses vêtements et se joignit aux autres dans le couloir. Ils étaient tous aussi intrigués que lui, très humbles, vaguement mal à l'aise.

- En avant... marche !

Leur longue file quitta le corridor, plongea dans les escaliers métalliques, se retrouva dans la cour où l'attendaient des flots de clarté. Tous les projecteurs s'étaient allumés subitement. Sous leur lumière crue, pelotons et compagnies s'étaient hâtivement rassemblés et mis au garde à vous. Nul ne parlait sur les rangs, nul ne se plaignait de ce réveil si matinal. Une atmosphère de peur, de sombre pressentiment régnait sur l'esplanade.

Paul la subissait aussi. Même s'il n'avait eu aucune raison d'être inquiet, la peur des autres se serait communiquée à lui. *Rien* de ce genre ne s'était encore jamais produit. On leur préparait sûrement des désagréments.

Qu'allait-on faire ? On annoncerait probablement que deux personnes avaient été tuées. Et ensuite ? Prierait-on le coupable de se dénoncer ? Ou bien demanderait-on si quelqu'un possédait des renseignements à ce sujet ?

Puis, chose étrange, il se sentit calme. Puisqu'on les avait tous amenés là, cela voulait dire qu'ils ignoraient quel était le coupable, n'est-ce

pas ? C'était réconfortant. Évidemment, il apparaissait qu'il y aurait une sorte d'enquête. Des questions. Des vérifications. Il lui faudrait être prudent. Mais le principal était de se souvenir que les Autorités ne savaient pas encore qui était le meurtrier. Et s'il parvenait à conserver son sang-froid, elles ne le sauraient jamais.

Mais les haut-parleurs restaient muets. On laissait les longues rangées d'hommes silencieux contempler le néant, se ronger de frayeur. Peut-être les Autorités le faisaient-elles exprès, afin de briser leur résistance psychique avant de procéder aux interrogatoires.

Une demi-heure s'écoula et l'aurore ne venait toujours pas. Pourtant, personne ne bronchait. Pas une toux, pas un raclement de semelle. Le seul bruit était le gémissement du vent nocturne en deçà des hautes murailles.

Ce qui le gênait le plus était la lumière. Les projecteurs semblaient braqués sur ses yeux. Pour se protéger, Paul pouvait plisser ses paupières, mais il s'aperçut que, dès qu'il fermait les yeux quelques instants, son corps avait tendance à vaciller. Il n'osait pas attirer l'attention sur lui en tombant ou même en vacillant trop visiblement. Il essaya d'endurer l'éclat des projecteurs : il voulut penser aux choses agréables qui auraient lieu lorsque la présente épreuve serait finie.

Car il faudrait bien qu'elle prenne fin. L'entière machinerie du Complexe n° 55, avec ses centaines de milliers de membres, ne pouvait être stoppée indéfiniment parce que deux de ses membres avaient été assassinés. Chaque jour, on emportait des gens qui allaient mourir, et leurs places étaient prises par des recrues sortant des Centres de Jeunesse. Pendant un certain temps, il y aurait de l'excitation, de la tension mais, tôt ou tard, tout redeviendrait normal.

Normal... une cellule partagée avec Carol... quelqu'un avec qui parler... parler intimement... la fin de cette mortelle solitude... malgré les microphones et les écrans de télévision, il savait que les couples jouissaient de quelque intimité.

- Première Compagnie ! À droite, droite ! En avant, marche !

Un bruit de pas cadencé, et cent hommes quittèrent la cour.

En écoutant les ordres qui suivirent, Paul put deviner où ils s'étaient rendus. Au Centre de Récréation voisin du Dortoir. Cela ne lui parut pas tellement terrible. S'ils étaient sortis par la poterne, il aurait été plus inquiet.

Quelques minutes passèrent. Peut-être un quart d'heure. Les lumières devenaient insupportables, et toujours aucun signe avant-coureur de l'aube. Mais Paul appartenait à la Deuxième Compagnie. Il essaierait de tenir bon. Cependant des élancements nerveux parcouraient ses jambes. Un étourdissement passager le saisit. Les projecteurs dansèrent devant ses yeux. Il les ferma, mais les lumières l'éblouissaient encore. Leur ronde se précipitait...

- Deuxième Compagnie !

Il se mit en marche, heureux d'être capable de remuer de nouveau. Oui, ils se rendaient au Centre de Récréation. Deux gardiens maintenaient les portes ouvertes, et la compagnie entière s'avança dans l'immense local.

D'autres lumières, mais point blessantes. Un bourdonnement de voix assourdies. La compagnie fut conduite au fond, puis rangée en une seule file. Les hommes n'étaient plus au garde-à-vous, mais ne se détendaient pas. Leur frayeur avait été trop vive. N'osant discuter entre eux, ils demeuraient silencieux.

Enfin le long défilé se mit à franchir une petite porte. Paul était à peu près le vingtième de la file. Il lui sembla que ses prédécesseurs passaient le seuil à la cadence d'un toutes les trente secondes environ. Toujours calme, il attendit son tour, assuré que pareille manœuvre, à cette échelle immense, trahissait l'anxiété et l'impuissance des Autorités.

Puis, par-dessus l'épaule de l'homme qui le précédait, il vit la pièce qui les attendait. Il n'y avait rien ni personne à l'intérieur, sinon une infirmière et une table couverte d'aiguilles hypodermiques.

Il en aurait pleuré ou ri de soulagement. On leur faisait simplement une piqûre. Oh ! Bien sûr, cela pouvait impliquer une épidémie terrible. Ou l'essai d'un sérum nouveau. Ou même la possibilité d'une guerre bactériologique - et on leur injectait un antidote préventif. Cela n'avait rien à voir avec ses deux petits meurtres insignifiants.

Quand vint le tour, il supporta la petite piqûre avec un dédain superbe. Après la longue torture dans la cour, après tout ce qu'il avait imaginé, c'était payer son réconfort d'un prix bien minime.

Pourtant, l'effet de l'injection fut assez singulier. Il n'éprouva guère de douleur au bras, mais il eut dans la tête une bizarre sensation de légèreté. Allons, se dit-il, je ne vais pas m'évanouir alors que je triomphe.

Mais ensuite, il perdit tout sentiment de sa personnalité. Il fit ce que lui ordonnait un gardien et pénétra dans la pièce suivante. Là, un personnage en blouse blanche, au regard pénétrant, le dévisagea.

- As-tu poignardé deux personnes hier ? interrogea l'homme.

Il n'eut pas envie de dire autre chose que la vérité. C'était peut-être dû à la piquûre.

- Oui, répondit-il.

* * *

Il resta hébété presque tout au long du grand procès. À vrai dire, ce dernier était plutôt destiné à l'édification des autres membres du Complexe n° 55.

Après quoi on le plaça dans une cage de verre, à l'extrémité de l'esplanade. Il y fut attaché dans une position verticale. Plus de cent fils électriques, insérés dans diverses parties de son corps, rejoignaient à l'extérieur un tableau qui comportait un bouton pour chaque fil. Ses bourreaux étaient les membres du Complexe n° 55 eux-mêmes, qui devaient montrer leur amour de la civilisation en s'arrêtant devant la cage chaque fois qu'ils en avaient le temps, et en pressant quelques boutons. Le résultat était une souffrance intolérable qui le faisait hurler et se tordre dans ses liens, mais n'était pourtant jamais fatale.

Une fois par jour le haut-parleur lui rappelait, ainsi qu'à tous les autres, pourquoi il se trouvait là.

- Paul 2473, psalmodiait l'instrument, pour avoir volontairement et malicieusement détruit deux propriétés de l'État — Richard 3833 et Laura 6356 — s'est rendu coupable de sabotage et de haute trahison envers l'État.

Mais ses erreurs de pronostic ne s'arrêtaient pas là. Une visiteuse des plus fréquentes, des plus enthousiastes à presser les boutons était Carol 7427.

TABLE DES MATIÈRES

LE PERSÉCUTEUR (The Pursuer)	HOLLY ROTH
LA TERRIBLE JOURNÉE (The Long Terrible Day)	CHARLOTTE EDWARDS
LE PALAIS DES SPECTRES (Spook House)	CLARK HOWARD
CE N'EST PAS MA MÈRE (She Is Not My Mother)	HILDA CUSHING
UNE SURPRISE POUR L'ASTRONAUTE (Countdown)	DAVID ELY
DERNIÈRES DISPOSITIONS (Final Arrangements)	LAWRENCE PAGE
CE QUE FEMME VEUT... (A Degree Of Innocence)	HELEN NIELSEN
LE GROS COUP (A Try For The Big Prize)	BORDEN DEAL
EUTHANASIE (Killed By Kindness)	NEDRA TYRE
UN CADEAU POUR LONA (Present For Lona)	AVRAM DAVIDSON
DÉLIT MINEUR (Just A Minor Offense)	JOHN F. SUTER
COURS ! (Winter Run)	EDWARD D. HOCH
AU-DELÀ DES GRILLES (You Can't Blame Me)	HENRY SLESAR
UNE PANTHÈRE DANS L'OMBRE (Panther, Panther In The Night)	PAUL W. FAIRMAN
MEURTRE EN 2020 (Murder In 1990)	C. B. GILFORD

QUATRIÈME DE COUVERTURE

Si vous me voyez vêtu en explorateur sur la couverture de ce nouveau recueil, ça n'est point qu'il me soit venu l'envie de traquer le fauve - encore que vous trouverez justement ici une panthère noire assez déconcertante - mais parce que cette tenue m'a paru convenir à qui n'a cessé d'explorer en tous sens la littérature d'angoisse et de suspense. Pour vous procurer de nouveaux frissons, je ne recule devant rien. Aussi n'ai-je pas hésité cette fois à m'aventurer dans le palais des spectres, une fusée spatiale, un peloton d'exécution et même jusqu'en l'an 2020 !

[1] À noter que le football dont il est question au cours de cette nouvelle est celui qui se pratique aux États-Unis, et dont les règles diffèrent du jeu français.